VOYAGE
DE L'ARABIE PETREE

LABORDE & LINANT

00085121

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

VOYAGE

DE

L'ARABIE PÉTRÉE.

EXPLICATION DU FRONTISPICE.

La singulière conformité qui semble exister dans la manière de vivre, les mœurs, le costume des habitans actuels de l'Arabie, et les traditions qui nous restent du temps des patriarches, ont donné l'idée de représenter l'aspect de ce pays et de ses mœurs dans une des scènes les plus touchantes de l'Écriture, et qui eut lieu en effet dans ce pays même. De semblables tableaux se reproduisent encore quelquefois au milieu de ces vastes solitudes pour embellir un instant leur aridité : l'homme qu'on pourrait y supposer étranger aux douceurs de la vie ne l'est point également aux sentimens de la nature; sa famille, sa tribu, ses troupeaux, sont pour lui une patrie mobile qui suffit à ses desirs puisqu'il lui reste fidèle, et que de temps immémorial il n'en a point cherché d'autres. « Que faites-vous? » dit Pharaon aux frères de Joseph, et ils répondent : « Vos serviteurs « sont pasteurs de brebis, comme l'ont été leurs pères; » *Pastores ovium sumus servi tui et nos et patres nostri.* Les poëtes romains font d'eux les mêmes portraits; et encore aujourd'hui, si le voyageur les interroge, ils répondront: « Nous sommes pasteurs de brebis, comme l'ont été nos pères. »

Cette vignette représente d'un côté JOSEPH accompagné des Égyptiens, dans les costumes que nous ont transmis les peintures hiéroglyphiques; et de l'autre JACOB, BENJAMIN et ses frères, suivis de leurs chameaux, leurs brebis, et leurs ânes, tel que l'Arabe voyage encore aujourd'hui lorsqu'il change de station.

Voyage

DE L'ARABIE PÉTRÉE

par

Léon de Laborde et Linant,

publié par

Léon de Laborde.

5121

Pastores ovium sumus et nos et patres nostri
Gen. liv. XLVII. v. 3.

Joseph fit atteler son chariot et vint en la terre de Gessen au devant d'Israël son père. dès qu'il le vit, il se jetta à son cou et pleura longtemps le tenant embrassé
Genèse XLVI. v. 29.

PARIS.

Giard, Editeur, Rue Pavée S.t André des Arcs N.o 5.

1830.

Y. a. 22

O
910.4
DEL/Voy
85121

00085121

A SON ALTESSE ROYALE

GUILLAUME II,

ÉLECTEUR ET LANDGRAVE SOUVERAIN DE LA HESSE, GRAND DUC DE FULDE,
PRINCE DE HERSFELD, HANAU, FRITZLAR, ET ISENBURG,
COMTE DE CATZENELENBOGEN, DIETZ, ZIEGENHAYN, NIDDA, ET SCHAUMBURG, ETC., ETC.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu dans vos États l'éducation qui m'a préparé aux voyages entrepris pour la compléter. A qui mieux qu'à VOTRE ALTESSE ROYALE pourrais-je offrir la relation du plus important de tous? L'intérêt que présente l'Arabie Pétrée, la singularité de ses monuments, la grandeur de ses souvenirs, m'ôtent d'ailleurs la

crainte de mettre sous les yeux de VOTRE ALTESSE ROYALE un travail tout-à-fait indigne de son attention.

Mes vœux seront comblés si elle daigne agréer ce faible hommage de la respectueuse reconnaissance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monseigneur,

De VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très humble et très obéissant serviteur,

LÉON DE LABORDE.

PRÉFACE.

Le pays le plus célèbre de l'antiquité, celui dont l'histoire se rattache au berceau du monde, était encore il y a peu d'années entièrement inconnu; des monuments gigantesques et d'une rare perfection restaient cachés au milieu de l'enceinte de rochers énormes qui a fait donner à cette partie de l'Arabie le surnom de Pétrée. Des traditions vagues avaient seulement appris que là existait une ville qui surpassait en étendue et en magnificence la reine des déserts, la fameuse Palmyre; mais les habitants des environs, par crainte et sous l'influence d'absurdes préjugés, en défendaient l'approche, et semblaient sur cette terre biblique avoir hérité de la défiance de leurs pères. TU NE PASSERAS PAS! disait Édôm à Israël.

En effet, un petit nombre de voyageurs, dont nous ferons connaître les travaux, avaient à peine pu franchir cette redoutable barrière et jeter un coup d'œil sur les merveilles qu'elle renferme. Favorisés par les circonstances, M. Linant et moi nous avons eu le bonheur de pouvoir séjourner dans ce lieu assez long-temps pour en lever exactement la carte, en dessiner chaque monument avec tous les détails, et, sur un espace de vingt lieues carrées, de ne rien laisser d'inexploré. Ce sont ces travaux que j'offre aujourd'hui au public, en regrettant que mon compagnon de voyage n'ait pu s'associer à cette publication que pour un petit nombre de dessins. Resté en Égypte au service de Mohammed-Aly, et chargé de travaux importants pour ce prince, il n'a pu se livrer à d'autres occupations, et je me trouve obligé, après deux ans d'attente, et pour satisfaire à la juste impatience des souscripteurs, de publier seul un ouvrage qui aurait eu besoin de tout son concours.

Les routes que nous avons parcourues offrent un grand intérêt; elles présentent l'explication des événements remarquables qui ont successivement donné de l'importance à ces contrées, tels que l'émigration des Israélites, les entreprises com-

merciales de Salomon, les expéditions d'Antigonus, les conquêtes des Arabes, les exploits des Croisés, et enfin les routes des caravanes de la Mecque; mais rien ne peut égaler l'aspect et l'étude des magnifiques monuments de Petra, capitale de ce désert historique. Cet ouvrage leur est particulièrement consacré, et il n'était pas possible d'adopter un format d'une moindre dimension pour faire connaître avec quelque détail de semblables chefs-d'œuvre.

Cette publication sera suivie d'autres recherches sur la presqu'île du mont Sinaï, le pays d'Édom, la terre de Canaan, enfin sur ce grand théâtre des faits contenus dans les cinq livres de Moïse. Puissent ces travaux, sur un pays peu connu, obtenir, par leur exactitude du moins, l'indulgence des amis des lettres et des arts, qui pardonneront au mérite de la nouveauté ce qu'ils refuseraient peut-être à la faiblesse de l'exécution!

LISTE DES PLANCHES

ET

INDICATION DE LA PAGE OU ELLES SE TROUVENT EXPLIQUÉES.

ORDRE.		PAGES.
1	Arabe du désert	40
2	Vue de Suez, prise du nord-est	41
	Vue de la maison et de l'embarcadère du gouverneur	41
3	Vue de la chaine de Kuhat et de la montagne d'Hammam Pharaon	43
	Profil des montagnes de la presqu'île de Sinaï, depuis Suez jusqu'au Ras Mohammed	42
	Profil des montagnes de la côte d'Afrique, depuis Suez jusqu'au Djebel Ezzeit	42
	Vue des côtes de l'Arabie, prise du rivage de Dahab	45
	Vue de Suez, prise des sources de Moïse	41
	Vue de la côte au nord de Dahab	45
	Profils des îles du golfe Élanitique	45
4	Vue du Rocher des Pèlerins	42
	Vue de Ouadi Magara	71
5	Hiéroglyphes de Ouadi Magara	71
6	Tombeaux de Sarbout el Cadem	42
7	Tombeaux de Sarbout el Cadem (Pl.II)	43
8	Hiéroglyphes de Sarbout el Cadem	43
9	Ouadi Mokatteb	69
10	Inscriptions et dessins de Ouadi Mokatteb	69
11	Relevé topographique de Ouadi Feiran	69
	Vue des ruines de Feiran	69
12	Plan des ruines de Feiran	69
	Vue de l'Acropolis de Feiran	69
13	Vue de Tor, prise du sud	65
14	El Bourg, couvent près de Tor	65
15	Vue de Ras Mohammed, prise de l'ouest	66
	Vue de Ras Mohammed, prise de Cherm el Bir	66
16	Relevé topographique de Ras Mohammed	66
	Relevé topographique de Ouadi Hebran	64
	Plan de la forteresse de Tor	65
17	Couvent de Sainte-Catherine du mont Sinaï	66
18	Vue du couvent de Sainte-Catherine, prise du nord	67
19	Vue intérieure du couvent de Sainte-Catherine	67
20	Mosaïque de l'église du couvent de Sainte-Catherine	68
21	Escalier sur le mont Horeb	68
	Palmier sauvage	66
22	Vue du sommet du Sinaï	68
23	Vue prise dans Ouadi Zackal	44
24	Vue d'une vallée près de Ouadi Outir	47
25	Arabes Toraht, Bédouins de la presqu'île de Sinaï	71
26	Vue de l'île de Graie, prise de l'ouest	45
	Vue de l'île de Graie, prise de Ouadi Taba	45
27	Plan de l'île de Graie	48
28	Vue de la forteresse de l'Accabah	45
29	Vue de la forteresse de l'Accabah	50
	Plan de la forteresse	49
30	Vue prise de la côte, d'une lieue et demie à l'est nord-est de l'île de Graie	46
	Vue prise d'El Nakb, de six lieues au sud du mont Hor	61
31	Plan de Ouadi Sabra	61
	Vue du tombeau du prophète Aaron	60
32	Naumachie dans Ouadi Sabra	61
33	Vue de deux tombeaux détachés du roc (Petra)	55
	Vue d'une colonne isolée	55
34	Tombeau situé au sud de la ville	55
	Tombeau laissé inachevé	55
35	Ruines d'un temple (Pl. I)	55
36	Ruines d'un temple (Pl. II)	56
37	Ruines d'un arc de triomphe (Pl. I)	56
38	Ruines d'un arc de triomphe (Pl. II)	56
39	Vue prise du haut du théâtre	56
	Tombes pyramidales	58
40	Vue du théâtre, prise du sud-est	56
41	Vue d'un tombeau avec escalier	60
42	Tombeau au sud de la ville	60
43	Intérieur d'un tombeau	60
44	Tombeau à l'extrémité nord de la ville	59
45	Vue d'un grand tombeau appelé El Deir	59
46	Vue d'un tombeau avec une inscription latine (Pl. I)	59
47	Vue d'un tombeau avec une inscription latine (Pl. II)	59
	Vue d'un tombeau au sud de la ville	59
48	Tombeau corinthien	58
49	Tombeau situé en face du théâtre	56
50	Entrée du ravin	57
51	Tombeaux avec une inscription grecque	57
52	Vue prise sous le péristyle du Khasné	57
53	Vue du Khasné, prise du sud-est	57
54	Vue du Khasné dans son état actuel	57
55	Restauration du Khasné	57
56	Arc de Triomphe	58
57	Vue générale, prise du nord-est	58
58	Vue générale, prise du sud-est	58
59	Plans des monuments de Petra	58
60	Plan général de la ville de Petra	55
61	Arabes du désert	63
62	Armes et ustensiles des Arabes du désert	64
63	El Oueber	47
64	Flore d'Arabie	81
65	Coquilles de la mer Rouge	66
66	Relevé de la route de Suez à l'Accabah	73
67	Cartes des routes suivies	73
68	Réduction des meilleures cartes de l'Arabie Pétrée	73
69	Carte générale de l'Arabie Pétrée	73

INTRODUCTION.

C'est au récit de la Bible, remplie de renseignements si précieux, qu'il faut recourir chaque fois qu'on veut remonter à une époque reculée de l'histoire de l'Arabie.

Bien qu'elle ne désigne pas ce pays par son nom[1], ni dans des limites précises, cependant elle représente son aridité, elle fait connaître ses peuples et les divers territoires, mieux qu'aucun auteur postérieur n'a pu le faire.

Sans nous arrêter aux différents noms des campements des Israélites, se rapportant à des circonstances ou à des localités qui ont disparu de nos jours, et qui n'ont d'intérêt que dans une discussion sur la route suivie par ce peuple, nous devons toutefois remarquer l'analogie qui existe entre l'aspect du pays à cette époque et celui qu'il offre de nos jours.

Le désert commençait aux environs de Suez, au pays de Gessen; les sources, les palmiers, presque aussi rares qu'aujourd'hui, offraient à la vue le même charme après les mêmes fatigues du voyage. Les Tarfa, plus abondants, ombrageaient les vallées; le Sinaï, le Mont-Horeb, étaient arrosés de sources; le désert, au nord de Tih, était plus aride, plus fatigant que le reste du pays. La montagne de Seir s'étendait jusqu'à la mer, en côtoyant *le chemin de la mer Rouge,* qui désigne évidemment la Ouadi Araba; le pays d'Édom avait sa brillante fertilité; ce sont les montagnes environnant Petra auxquelles il est facile de reconnaître ces qualités. Les montagnes des Moabites et les Amorrhéens conservent le même caractère qui leur est donné, et en effet la constitution du pays est la même.

Plus tard les prophètes citent une grande quantité de noms de lieux et de villes dans le territoire de chaque peuplade Moabites, Ammonites, Édomites. Il eût été possible de les jeter au hasard sur une carte dans l'emplacement que nous parvenons à assigner à chaque tribu; mais, outre que ces lieux ne se rattachent à aucun fait postérieur, et que leur ruine ou leur abandon date de cette époque, nous n'en avons, je le répète, aucune désignation précise. Je citerai seulement un passage d'Ézéchiel qui a rapport à la montagne de Seir, et en décrit fort bien la structure. *Je remplirai ces montagnes des corps de leurs enfants qui auront été tués, et ils tomberont percés de coups d'épées, le long de vos rochers, de vos vallées, et de vos torrents*[2].

Quant à l'emplacement fixé par la Bible aux différentes peuplades, il se rapporte singulièrement à la division des territoires qu'ont adoptée les tribus Arabes de nos jours. J'en parlerai plus loin.

Après ces antiques traditions on reste bien des siècles sans un document, sans une idée sur ce vaste pays, jusqu'à ce que Strabon, et après lui Ptolémée, présentent quelques notions rédigées pour la première fois en système. Alors l'Arabie[3] (ἡ Αραбια) qui désignait toute la presqu'île qui s'étend entre l'Inde et la mer Rouge, et comprenait le désert jusqu'à l'Euphrate, se divise en

[1] Le deuxième livre des Paralipomènes (chap. IX, vers. 14) cite les Cheick des Arabes; Ézéchiel parle de l'Arabie et de son commerce (chap. XXVII, vers. 21); mais avant, ce nom n'avait pas paru. Le grand pays qui touchait de si près aux intérêts de l'histoire sainte est appelé le pays de l'Orient (Kedem); ses habitants les fils de l'Orient (Les Rois, liv. II, chap. IV, vers. 30; Juges, chap. VI, vers. 3; Jérémie, chap. XLIX, vers. 28); ceux qui habitent vers l'Orient (Isaïe, chap. XI, vers. 14. Job, chap. I, vers. 3).

[2] Ézéchiel, chap. XXXV, v. 8.

[3] L'étymologie de ce mot est encore douteuse malgré les recherches et les opinions de Bochart, Gibbon, etc., etc. Schleusner le dérive d'Orebeh, qui signifie désert. On peut consulter les opinions que rassemble Büsching et celles qu'il présente lui-même (Erdbeschreibung, 11^e vol., pag. 516), ainsi que les recherches de Rosenmüller, biblische Alterthümer, 3 vol., pag. 2. Quelques auteurs ont cru trouver son origine dans le nom d'une partie du Theama *el Araba*, qui signifie *plaine déserte*.

trois parties : l'*Arabie Heureuse* (l'Hadramaut, le Hyemen, et une partie de l'Hedja d'aujourd'hui); l'*Arabie Déserte* (tout le pays entre ces trois provinces, les côtes du golfe Persique, l'Euphrate, et la Syrie [1]); et l'*Arabie Pétrée* [2] dont il doit être uniquement question dans cet ouvrage.

L'Arabie Pétrée (η Πετραια Αραϐια) avait pour limites, à l'ouest, l'Égypte, en tirant une ligne depuis Peluse et suivant les terrains cultivés jusqu'à Suez; au sud la mer Rouge; au nord la Judée et le lac Asphaltique; et à l'est le grand désert reculant plus ou moins ses limites selon les besoins de la population ou les alliances contractées avec les peuples nomades.

Cette troisième division du pays fut nommée Pétrée (Petræa, Πετραια), de la ville capitale Petra. Il est naturel en effet que ce grand entrepôt auquel aboutissaient tous les voyages, toutes les spéculations des tribus environnantes, donnât son nom à un pays dont il constituait toute l'importance, et occupait d'ailleurs la partie la plus fertile et la plus habitée. Quelques auteurs modernes ont cru trouver dans ce nom une explication de la structure du pays, et en ont fait Arabie *Pierreuse*, nom qui lui convenait sans doute; mais les anciens sont positifs à ce sujet. Il est cependant permis de penser que la ville elle-même ne prit ce nom de Petra que de la masse de rochers dont elle est environnée, et c'est aussi pour cette raison que les Musulmans l'ont traduit par le mot *Hadjar* [3].

Parmi les auteurs grecs, il en est peu qui parlent de l'Arabie Pétrée, et tous ensemble ils nous fournissent moins de renseignements sur sa configuration intérieure, que la Bible dans son simple récit. Ptolémée seul fait mention d'une chaîne de montagnes qu'il appelle Noires. (Μελάνά Όρη.) Il n'en indique pas la position, aussi les opinions ont-elles varié, et il ne se trouve pas deux cartes où on les ait laissées à la même place. On doit sans aucun doute les chercher dans la chaîne des rochers qui, de Syrie, s'amoncellent sur le Sinaï en séparant la mer Rouge en deux golfes; mais il est impossible d'en préciser la place. Les seules montagnes noires que j'aie remarquées dans ce pays sont celles qui dominent le port de Cherm, et une petite colline sur le Ras Mohammed (Pharan promontorium). Il est possible que ce soient celles de Ptolémée. Les notions sur ce pays lui ont été fournies par des navigateurs, et il ne serait pas improbable qu'après avoir relâché dans le port de Cherm, ces marins aient conservé le souvenir des montagnes noires qui dominent les sources où ils puisaient leur eau, et à leur retour aient parlé de la singularité de ces montagnes au milieu de la couleur générale de celles du pays qui, même vues de loin, offrent une teinte rosâtre.

Diodore représente cette contrée comme un pays hérissé de rochers, d'un accès difficile, séparé des nations voisines par des déserts impraticables à d'autres qu'à ses habitants qui, au fait des endroits où se trouvent les sources, en dérobent la connaissance à leurs ennemis. Ceux-ci, affaiblis par la chaleur et le manque d'eau, succombent facilement.

Voilà à-peu-près de quoi se composent les notions que nous pouvons chercher dans les auteurs [4]. Quelque insuffisantes qu'elles soient, elles se rapprochent cependant de la description que je vais essayer d'en donner. L'Arabie Pétrée dont la délimitation fixée par les anciens a été adoptée par les modernes, peut être divisée en trois parties, par lesquelles l'on connaîtra sa conformation géologique, comme ses ressources politiques:

Ce nom n'appartient pas seulement à cette localité, il désigne aussi plusieurs grandes vallées ou plaines. On rencontre un large espace de ce nom entre Suez et l'Égypte, et la plus grande vallée de l'Arabie Pétrée s'appelle Ouadi Araba. Ce qui réunirait le plus de probabilité serait de rattacher le nom d'*Arabie Déserte ou nomade* à la grande conformation générale du pays qui est déserte, et à la manière de vivre de la grande majorité des habitants qui est nomade. Les Arabes nomment aujourd'hui leur pays *Djesirat el Arab*, le reste des Orientaux *Arabistan*.

[1] Ce n'est que par une division moderne que le désert qui longe la Syrie entre l'Euphrate et l'Arabie a été placé sous une dénomination différente; les auteurs grecs, latins, et arabes, aussi-bien que sa population actuelle, l'encadrent avec raison dans l'Arabie Déserte.

[2] Haytonus, dans son mémoire *de Tartaris* écrit en 1307, et inséré en latin dans le *Novus Orbis regionum de Simon Grynæus*, 1555, en parlant de l'Arabie Pétrée l'appelle *Arabia Minor* (chap. XII, pag. 407 *de Regno Mesopotamiæ*). Cette dénomination se retrouve dans les ouvrages du quinzième siécle. Hans Tücher (1749) parle de la montagne du Sinaï dans la Petite Arabie : *vas Gepirge Synay in dem land kleine arabia gelege*. Bien que peu usitée, cette manière de désigner la presqu'île du Sinaï serait juste, en ce qu'elle permettrait de diviser le reste de l'Arabie Pétrée qui n'a plus ni ensemble, ni caractère, depuis la ruine de la capitale, entre l'Arabie Déserte et Heureuse.

[3] Büsching (Erdbeschreibung, 1792), et Borheck (Erdbeschreibung vön Asien, 1794) qui l'a copié, disent que le nom de Petra signifie une grosse pierre. *Deren Name einen grossen Felsen bedeutet*. Cependant, comme on ne remarque pas dans tout Petra une pierre plutôt qu'une autre, il faut croire que ce qui lui fit donner ce nom c'est son enceinte de rochers au milieu d'un territoire de pierres.

[4] Les auteurs de la chrétienté, ceux des croisades, et les Arabes, nous ont laissé quelques aperçus dont je ferai usage en leur lieu, mais qui ne peuvent entrer dans un résumé général.

1° La plus considérable, en déserts rocailleux.

2° En plaines ou déserts de sable.

3° En pays fertile et habité.

La première division qui comprend au-delà des deux tiers du pays doit s'entendre particulièrement de toute la contrée entre Suez et l'Accabah (entre le 30e et le 28e degré de latitude, et le 30 30' 33 30' de longitude), et de la partie qui s'étend au nord de cette forteresse, principalement à l'ouest de Ouadi Araba sur une largeur de 12 à 16 lieues.

La structure singulière de ce pays en rend une description difficile, même à celui qui a dressé la carte que le lecteur a sous les yeux. Cependant je tâcherai d'établir d'une manière systématique la charpente de ce pays; les détails s'intercaleront ensuite plus facilement.

C'est après avoir montré aux plaines d'Homs et d'Hamah ses pics hardis, ses sommets couverts de neige, que le Mont-Liban se sépare en deux chaînes qui prennent chacune un nom, l'une celui de Liban, l'autre celui d'Anti-Liban. Ces deux grands rameaux continuent à s'étendre vers le sud, laissant couler entre eux le Nahar el Casmia, et plus loin le Jourdain, auquel ils font prendre une direction continue, non seulement à travers le lac de Tibériade[1], et jusqu'à la mer Morte qui aujourd'hui interrompt son cours, mais aussi et dans une ligne directe au milieu de la large *Ouadi araba* qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, et qui porte des traces évidentes d'un ancien lit de fleuve.

Cette vallée du Jourdain, Wady araba, long-temps ignorée, retrouvée par Burckhardt qui la traversa, n'avait été suivie par aucun voyageur européen. J'eus le bonheur dans mon voyage, par une route de 22 lieues, de pouvoir en indiquer la direction et la configuration, et il ne doit rester, je pense, maintenant aucun doute qu'à une époque reculée le Jourdain ait eu son écoulement dans la mer. Cette opinion se trouve admirablement soutenue par le récit de la Genèse qui nous raconte l'interruption de son cours.

Lot levant donc les yeux considéra toute la plaine du Jourdain qui, avant que le Seigneur ait détruit Sodôme et Gomorrhe, était par-tout arrosée d'eau jusqu'à ce qu'on vînt à Segor, et était comme le jardin du Seigneur, comme le pays d'Égypte[2].

Il y avait beaucoup de puits de bitume dans cette vallée de Siddim.

Alors le Seigneur fit descendre du ciel sur Sodôme et Gomorrhe une pluie de soufre et de feu.

Et il détruisit ces villes et toute la plaine, tous les habitants de ces villes et tout ce qui avait quelque verdure sur la terre.

Or Abraham s'étant levé le matin vint au lieu où il avait été auparavant avec le Seigneur.

Et regardant vers Sodôme et Gomorrhe, et vers tout le pays de la plaine, il vit s'élever de la terre une fumée semblable à celle d'une fournaise.

Ce récit simple et concis comme tout le texte de la Genèse donne une idée suffisante d'une éruption volcanique; je n'en doutai plus lorsque j'en eus sous les yeux les effets. Lot vit la plaine de Sittim arrosée par le Jourdain *comme l'Égypte par le Nil*, et après la punition infligée par le Seigneur, *la terre avait perdu toute sa verdure*, et il s'élevait de la plaine *une fumée semblable à celle d'une fournaise.*

Sans discuter les différentes opinions des auteurs qui ont cherché à établir, les uns que la nature dans son cours, les autres que la volonté du Seigneur, dans son indignation, enflammèrent les puits de bitume dont il est question, chap. XIV, v. 10, il reste évident qu'ils furent l'origine du volcan qui détruisit les villes de Sodôme et de Gomorrhe, et la plaine qui s'étendait auprès d'elles, et qu'ils formèrent par l'irruption des matières volcaniques un large bassin où le Jourdain, en se précipitant, cessa son cours vers la mer Rouge[3]. Ce bassin, qui prit plus tard

[1] Benj. de Tulède considérait, et avec raison, le lac de Tibérias comme une partie du Jourdain plus large en cet endroit. Tibérias, dit-il, est situé sur le Jourdain qui prend le nom de mer de Genezaret. Voyage de Rabbi Benj. de Tulède, traduction de Baratier, 1734, pag. 160. Abulkasem Haidalla ben Chordahbeh place également Tabariah sur les bords du Jourdain, considérant le lac comme un élargissement. (Dans son ouvrage *Mesalik u Memalik u fifat alardh*, cité dans le asiatisches Magazin, tom. I, Weimar, pag. 176.)

[2] Genèse, XIII, 10, et XIV, 10.

[3] Le Coran place Sodôme sur le grand chemin. *Sodôme*, dit Mohammed, *était située, avant sa destruction, sur le grand chemin;* et plus loin, en parlant d'Ailah

les noms de lac Asphaltique et de mer Morte, devait en effet dans les premiers temps et en recevant les eaux du Jourdain, exhaler une fumée *semblable à celle d'une fournaise*. Depuis, des écoulements souterrains ainsi qu'une évaporation considérable compensent le trop plein de cette espèce d'entonnoir.

La Ouadi Araba, depuis qu'elle est devenue déserte, s'est encombrée, dans quelques parties, de buttes de sable; mais son encaissement au milieu des montagnes de granit et de porphyre ne laisse aucun doute sur cette antique direction naturelle. Mannert, dans sa géographie, d'ailleurs si savante, dit que les montagnes se réunissent au sud de la mer Morte; c'est une erreur, mais il ne pouvait avoir connaissance des voyages de Seetzen en 1805, ni de celui de Burckhardt en 1810, et encore moins des détails topographiques qu'a fournis l'expédition scientifique de M. Banks en 1817. Bien que MM. Mangles et Irby, compagnons de ce voyageur, nous indiquent d'une manière assez vague, dans leur description, qu'une chaîne de collines forme sa partie méridionale; cependant on ne doit faire aucune attention, pour expliquer un fait aussi ancien, à des collines de formation toute récente, et qui souvent même n'ont été composées que par l'agglomération du sable avec les débordements d'eau saline ou l'évaporation de la mer Morte[1].

Cette longue vallée est bordée des deux côtés par les prolongations du Liban; à l'ouest, peu saillante de forme, la montagne s'élève en plateau régulier de craie et de calcaires au niveau du désert de Tih qui domine de beaucoup la vallée; à l'est au contraire, de hauts rochers de granit déchirés en mille formes s'étendent du nord au sud, et forment une chaîne de 10 à 12 lieues de largeur qui sépare l'Arabie *Pierreuse* du grand désert de sable. Ces rochers, de composition granitique depuis l'Accabah jusqu'au près de Wady-Garandel, sur un espace de 10 lieues, se couvrent alors de craie et de pierres calcaires, qui elles-mêmes 5 lieues plus au nord, et sur-tout au nord-est, disparaissent au milieu de rochers de grès teints d'oxide de fer, et de formes plus contrariées qu'aucune autre partie de la montagne. Le prolongement le plus oriental de cette chaîne, couvert d'une terre végétale, se distingue par une forme arrondie et une direction continue qui fait de lui seul une chaîne; peu élevé, vu de l'orient, mais offrant une pente rapide à l'occident, il prouve d'une manière évidente l'élévation du niveau de la plaine au-dessus du lit de Ouadi Araba.

Cette partie de la montagne, la seule couverte d'une terre fertile, porte les empreintes d'une antique culture; on remarque encore aujourd'hui les pierres retirées des champs et entassées près des limites que l'on peut suivre, et les ruines d'habitations et de villages disséminés à l'infini dans toute cette contrée élevée, prouvent l'industrie des habitants à cultiver une terre d'apparence ingrate, mais qui offrait tant d'avantages par sa sûreté et la proximité d'une grande ville.

Telle est la contrée au nord-est. Il faut diviser en deux parties le reste du pays. L'une formera tout ce qui est en-deçà et au nord de la chaîne de Tih qui se prolonge dans toute sa largeur depuis Suez jusqu'à la mer d'Accabah (Bahar el Accabah) au nord de Dahab; l'autre comprendra le massif de rochers qui est au sud et forme la presqu'île.

Cette division, naturelle sous le rapport géologique, est en même temps celle que la répartition des tribus et la description de leurs rapports entre elles obligent à adopter; mais il serait inutile d'essayer ici, de prime abord, une description qui ne peut devenir intelligible qu'après avoir suivi avec attention la route que j'ai parcourue, et les remarques que chaque endroit isolé me suggère.

également : *Ces deux villes étaient situées sur la voie publique.* (Coran, Hedgr. chap. xv.) Bien que ce document ne remonte pas à une haute antiquité, cependant on ne peut douter que le prophète ne fût plus à portée que tout autre de recueillir les anciennes traditions du pays, et dans ce cas elles sont conformes à l'idée de la longue vallée du Jourdain, dont les bords étaient suivis par la grande route.

[1] Michaelis, privé également de ces renseignements, n'est pas mieux fondé dans ses conjectures. (Traduction de l'Ancien-Testament, liv. I de Moïse, page 67.)

MER ROUGE.

La mer Rouge ou golfe Arabique s'étend entre l'Afrique et l'Asie, ou sous une désignation plus concise, l'Égypte et l'Arabie, sur une longueur de 800 lieues, tandis que sa largeur n'en comporte pas plus de 60. Rétrécie au sud par le détroit de Bab el Mandeb (Palindromos extrema), elle semble un lac alongé parsemé d'îlots et bordé de tous côtés de hauts rochers. Les géographes anciens nous ont donné ses dimensions, mais il est toujours difficile de reconnaître et spécifier les mesures indiquées. Hérodote, par exemple, donne, d'après des renseignements assez vagues, sa longueur de 40 journées de rame, et sa largeur d'une demie[1]. Mais combien comporte une journée de rame? Dans quel endroit prend-il sa largeur? Nous avons celles de Strabon[2], d'après deux géographes, qui ne nous sont point parvenus; celles d'Ératosthènes assez exactes, et enfin celles de Ptolémée qui, à peu de chose près, s'accordent avec les relevés faits de nos jours. Et d'ailleurs ses limites actuelles n'ont point été celles d'un temps plus reculé, et les ruines de villes laissées loin de la côte, qui cependant autrefois étaient villes maritimes, l'encombrement des ports, qui ne permet pas à des vaisseaux d'entrer là où ceux d'un double tonnage pouvaient jeter l'ancre, prouvent que l'invasion des sables, si sensible en Égypte, ne l'est pas moins sur ces côtes. Aussi-bien le nivellement opéré entre Suez et Peluse a donné des profondeurs de 24 pieds au-dessous du niveau des deux mers, et les marécages, les bas-fonds, l'absence des montagnes, et l'accroissement du Delta, indiquent que sans pousser trop loin les conjectures, et en s'arrêtant aux montagnes de première formation, on pourrait représenter l'Afrique séparée de l'Asie par la réunion du golfe de Suez à la mer Méditerranée, et la presqu'île du Sinaï, de l'Arabie Déserte par l'écoulement du Jourdain dans le golfe d'Akabah[3].

Aussi loin que les documents des anciens nous mènent, nous trouvons cette mer appelée par Moïse *Jam suph* (la mer de Joncs). Cette dénomination ne s'expliquerait pas suffisamment par quelques joncs que l'on trouve sur sa côte occidentale, près des sources, mais mieux peut-être par la quantité de coraux qui poussent (au moins d'apparence) sur ses bords, et qui, à marée basse, restent à fleur d'eau[4].

Les auteurs grecs ne font pas mention de ce nom, et l'appellent mer Érythrée ou Rouge, nom dont il faudrait trouver l'origine dans l'histoire du Perse, nommé Érythras, qui alla chercher ses cavales, qu'une lionne avait fait fuir, dans une île peu éloignée des côtes. Cette tradition rapportée par Agatharchides, Artémidore, Strabon, Pompeius-Mela, Pline, etc., etc., a rapport à un fait qui se passa dans le golfe Persique, auquel il pouvait donner son nom sans qu'il s'étendît jusqu'au golfe Arabique, et Hérodote en fait la remarque[5]. L'on peut penser, au reste, que les Grecs appelèrent cette mer *Rouge* par une raison beaucoup plus simple, et qui a été remarquée par les anciens, Artémidore[6], Eusthate[7], aussi-bien que par les voyageurs modernes, Breydenbach[8], Bruce, Niebuhr, et autres. Cette raison se trouve dans la couleur des montagnes qui, depuis la hauteur d'Ammam Pharaon, jusqu'au fond du golfe Élanitique, et de même de celles

[1] Hérodote, II.

[2] Strabon, XVI.

[3] On ne saurait expliquer autrement l'origine de deux golfes aussi profonds, si l'un ne devait servir à recevoir un fleuve, l'autre à unir deux mers.

[4] Rosenmüller explique fort bien, dans ses Biblischen Altherthümer, que *jam suph* a été traduit improprement par *mer de joncs*, et doit s'entendre des madrepores qui occupent tout le fond de cette mer. 3e vol. 100 et 101, note 115. Voir aussi Buxtorff et Shaw, page 89, chap. IV. Ce dernier cite l'opinion de Lipenius. J'ai traité, dans mes observations sur le Pentateuque, de tout ce qui a rapport au voyage des Israélites, et je suis obligé de renvoyer à ce travail, qui sera bientôt publié. J'ajouterai seulement ici que lord Valentia recueillit dans sa traversée une collection d'algues marines, que Dawson Turner a publiée dans son ouvrage des Fuci. Le noble voyageur assure que la mer Rouge produit ce genre de plantes en plus grande quantité que toute autre mer. (Vol. IV, page 329.) Jovani Finati, dont les rapports peuvent inspirer d'autant plus de confiance, qu'il cherche moins à les faire coïncider avec aucune recherche d'antiquité ou d'histoire, dit en parlant de son voyage sur la mer Rouge, que le temps était si calme, l'eau si transparente, qu'il était amusant d'observer dans sa profondeur quel singulier objet le fond de cette mer présente : *Where weeds and corals grow to such a size, and so disposed, as almost to have the appearance of groves and gardens.* (Voyages, tom. I, chap. III, page 142, in-12.)

[5] Hérod. Euterp. liv. II, § 11.

[6] Breydenbach, chap. XXII, rapporte les opinions de Strabon, et y ajoute la sienne, qui est moins vraisemblable; mais il ne la donne qu'à l'appui des précédentes. Voir aussi le voyage de Peter Suchem.

[7] Strabon, liv. XVI, chap. III, § 20.

[8] Comment. in Dionys. I, 38, pag. 9.

qui s'étendent sur la côte de l'Égypte, sont formées de granit rose, de porphyre, et souvent de rochers de grès, teints d'oxide de fer, qui présentent le rouge le plus foncé; on pourrait encore y ajouter la masse des coraux qui forment le fond de cette mer, et qui souvent détachés des rochers, et jetés sur les bords, ont pu frapper l'attention des Grecs[1]; aussi-bien que l'atmosphère qui, dans ces contrées, prend au-dessus des montagnes, à l'horizon, une teinte rosâtre qui se réfléchit dans la mer[2].

Tout cet ensemble devait d'autant plus frapper, que dans un pays aussi aride, l'œil n'est arrêté par aucune masse qui tranche d'une couleur différente sur cette teinte générale, et par conséquent l'originalité devait en être plus remarquable.

Divisée dans sa partie septentrionale par la chaîne de montagnes qui descend de Syrie, en deux golfes, chacun reçut à des époques plus ou moins distantes des noms différents, variant selon le sort des ports qui en terminent les pointes. Celui que nous appelons aujourd'hui golfe de Suez fut, sous les Grecs et les Romains, appelé Heroopolite, de la ville Heroopolis. Strabon, Diodore et Ptolémée sont peu d'accord en parlant de cette ville; mais on trouverait peut-être une solution à cette contradiction apparente en la plaçant, non sur le golfe, mais sur le canal de Trajan, qui communiquait au golfe. Ce nom s'effaça sous la dénomination des Arabes, et fut remplacé par celui de Kolzum (Bahar Kolzum), ville dont on remarque les ruines au nord de Suez. Après son abandon, qui semble avoir eu en partie pour cause l'ensablement du port, Suez fut construite sur la langue de terre qui servait de jetée à la première, et le golfe prit son nom; c'est celui sous lequel on le désigne aujourd'hui. Bahar es Soueis s'étend à plusieurs lieues au sud de Ras Mohammed.

Celui de l'Accabah fut appelé par les Grecs golfe Élanitique; et par Diodore et Pline aussi, Léanitique, de la ville d'Éla ou Aïla, qui occupait sa pointe septentrionale. Cette ville fut remplacée par le fort de l'Accabah, et le golfe en prit le nom Bahar el Accabah.

POPULATION.

Aucun peuple ne peut prétendre posséder sur ses ancêtres des notions aussi précises, une nomenclature aussi détaillée que celle que les habitants de l'Arabie Pétrée trouvent dans la Genèse et les autres livres de Moïse; leur origine, les limites de leurs territoires, leurs mœurs, leurs coutumes, leurs forces respectives, y sont fixées à une époque qui date de 2,000 ans avant notre ère[3].

Lorsque, après leur sortie d'Égypte, les Israélites étaient réunis à Raphidim, non loin du Sinaï, ils sont attaqués par les Amalécites. Cette tribu guerrière, comme tous les peuples nomades, avait besoin d'un grand espace pour ses troupeaux, d'autant plus que la contrée est sablonneuse et aride; leur territoire s'étendait entre l'Égypte, la Méditerranée, le lac Asphaltique, la Ouadi Araba, et en tirant une ligne de l'Accabah à Suez; cette position de leur territoire sur les chemins de l'Égypte à la Terre-Promise, entra pour beaucoup dans le choix que fit Moïse de sa route vers

[1] Ces coraux ont souvent été remarqués par les voyageurs, à cause de leur complète blancheur; mais on doit faire attention qu'ils ont été décolorés par le soleil, et souvent arrachés des roches lorsqu'ils étaient déja dans leur dépérissement. J'en ai trouvé, jetés sur la côte, qui offraient les teintes les plus foncées d'amaranthe et d'écarlate.

[2] Karl. Rosenmüller attribue cette désignation au soleil seul (Handbuch der Biblischen Alterthumskunde, 3e vol. pag. 99, note 111.), et repousse celle que présente Gosselin comme peu vraisemblable, page 100, note 113. Voici la description qu'en fait Hans Tücher, bourgeois de Nuremberg, dans son idiome du temps, il voyageait au mois de septembre 1479. Das rot mere hat gut un gross fisch. Un sein wasser ist nit rot. Aber das Erdtrich und der grundt ist rot. Un wer daranff ist den beduncket das wasser sey gantz rot. Aber von versen scheid es wie ein ander wasser. Es sicht vo des grudes wege als es fein rot sey. Ma vindet auch an dem gestat weyss und rot Horallen un vil hubsches diggs. Des wir do aufflasen eylentz. Wan wir nit lang daran dorften beleiben wir hetten wol vil seltzams dinge do funde Das rot mere ist in dem lad Arabia gelege. Wan das gacz lad ist rot. Es seid auch in dem roten mere inseln darinnen rot Holcz wechst. Und in besunderheyt bresilig holtz. Und man vindet an de gestadt vil seltzamer Ding. Vo dem lang zu sagen wer. Folio 55, a. petit in-4° imprimé à Nuremberg, en 1482. La mer Rouge a de bons et grands poissons, et son eau n'est point rouge; mais le sol et le fond sont rouges, et il paraît à celui qui est dessus que l'eau est toute rouge, mais de loin elle paraît comme une autre eau; il semble, à cause du fond, qu'elle est de rouge fin. On trouve aussi sur le rivage du corail blanc et rouge, et beaucoup de jolies choses que nous recueillîmes en hâte. Si nous avions pu rester long-temps là, nous aurions bien trouvé beaucoup de choses rares. La mer Rouge est située dans le pays Arabia, et tout le pays est rouge. Il y a aussi dans la mer Rouge des îles où il pousse du bois rouge, et en particulier du bois de Brésil; et l'on trouve sur le rivage beaucoup de choses rares dont il y aurait long à dire.

[3] On peut voir, pour l'origine des Arabes, Bochart. — Geographia Sacra. — Mannert, Géographie der Griechen und Romer, et Büsching Erdbescheibung, 11e vol. 518. Ces conjectures et ces recherches ne pouvaient entrer dans des observations préliminaires.

le Sinaï; de l'autre côté de Ouadi Araba *la plaine d'Élath* et *d'Ézion Gaber*, aussi *le chemin de la mer Rouge*, étaient les possessions des Édomites dans les montagnes de Séir. On rencontre presque à chaque chapitre de la Bible des versets qui ont rapport à la singulière élévation de ce pays, et en même temps à la facilité d'en défendre les approches. Il s'étendait depuis Ouadi Garandel jusqu'au torrent Zared, aujourd'hui el Ascha. A ce territoire confinait celui des Moabites, les descendants de Moab, fils de Loth et de sa fille aînée, depuis Zoara ou Zared près de la mer, jusqu'au fleuve Arnon. Il était naturel que les anciens habitants de la fertile vallée du Jourdain, après sa désolation, aient cherché un refuge dans les contrées environnantes. Plus au nord, en suivant le rivage du lac Asphaltique, sont les Ammonites, et enfin confinant à tous ces peuples, s'étendant sur plusieurs territoires et dans différentes positions, les Madianites. On les trouve d'abord dans les environs du Sinaï, à l'époque où Moïse faisait paître les troupeaux de son beau-père; on les rencontre au sud des Moabites, où leur puissance devint telle, qu'ils entraient dans la Judée, et exigeaient un tribut de ses habitants; et enfin on suit les traces de leurs établissements sur la rive orientale du golfe Élanitique. De même, aujourd'hui, quelques tribus considérables, soit à la suite de divisions dans la succession de l'autorité du scheick, soit après une disette dans le pays, se sont partagées, et habitent à de grandes distances, séparées entre elles par d'autres tribus; mais elles conservent le même nom et ces alliances qui maintiennent le droit de passage et d'hospitalité.

Tous ces noms se confondirent plus tard dans celui de Nabathéens, du moins c'est le seul qui reste chez les auteurs grecs, bien que les Madianites soient encore indiqués quelque temps comme conduisant avec eux les caravanes. Ces Nabathéens, dont les auteurs arabes vantent les sciences et la civilisation, à une époque reculée, et dont la langue, s'il fallait les en croire, serait aussi ancienne que le monde, formaient une tribu qui resta presque ignorée[1] jusqu'au moment où, soit par le commerce, soit par des événements qui ne nous sont pas parvenus, elle acquit une importance qui lui permit d'abord de protéger, ensuite de réunir à elle les autres peuplades. De ce moment ce sont les habitants de l'Arabie Pétrée; ils avaient bien à l'est les Arabes Scénites qui, comme nous l'apprend Strabon, habitaient les parties les plus stériles, les plus éloignées des montagnes, et parcouraient l'Arabie Déserte, vivant de pillage, et changeant souvent de demeure; à l'ouest de pauvres tribus qui habitaient les sables et les rochers du désert, et dont le nom (Σαρακηνη[2]) que leur donne Ptolémée, indique la disposition habituelle; mais les Nabathéens sont considérés comme seuls maîtres du pays.

Deux entreprises contre leurs possessions à 350 ans de distance nous laissent une idée de leur organisation et de leur industrie. La première se fit sous le règne d'Antigonus, par son général Athénée, peut-être à l'instigation des Phéniciens, qui ne pouvaient pardonner à cette nation la concurrence du commerce; la seconde, par son fils Démétrius. L'une et l'autre nous montrent la constitution de ce peuple nomade 310 ans avant Jésus-Christ, ayant cependant déja une ville qui depuis longues années leur servait de refuge et d'entrepôt de marchandises; puis nous voyons leur résistance dans ce lieu fortifié par la nature, leurs attaques rapides et bien combinées contre le camp d'Athénée; et enfin l'envoi de présents et d'otages pour conclure la paix, prouve chez ce peuple un esprit indépendant, courageux, et en même temps une organisation qui datait de loin, et cependant on ne peut juger une nation par le récit d'un historien qui n'avait de rapport avec elle que les renseignements fournis par ses ennemis, et bien plus par des ennemis vaincus.

[1] En parcourant l'histoire de Petra et de ses habitants, j'aurai l'occasion de revenir sur cette ancienne tribu, dont on trouve l'origine dans la Genèse. Je citerai les renseignements peu nombreux, mais intéressants, que nous fournissent les traditions et les ouvrages des Arabes.

[2] Ces Sarakéné, origine du mot *Sarrasins*, employé plus tard dans toute la chrétienté, et jusqu'au XVII[e] siécle, pour désigner les Arabes et tout ce qui n'était pas chrétien, formaient quelques pauvres tribus qui occupaient le territoire des Torat et des Tyhat. L'aridité de leur pays explique leur goût pour le pillage. On doit croire qu'ils servirent d'abord comme aides dans la conduite des caravanes de marchandises, qu'ils fournirent plus tard le charbon aux Égyptiens dans l'exploitation de leurs mines de cuivre, et furent enfin les conducteurs des ermites et des pélerins qui commencèrent avec les premiers siécles de l'Église à visiter et habiter ces tristes contrées.

La seconde expédition fut celle d'Ælius Gallus envoyé par Auguste pour piller le pays. Il serait difficile de concevoir la possibilité de cet unique motif, si nous n'en avions vu se renouveler l'attrait dans les temps modernes; quoi qu'il en soit, elle donne quelques éclaircissements sur l'état de ce pays à cette époque. Bien que ces renseignements soient précieux, on s'étonne cependant qu'une expédition qui dure près d'une année, qui fait traverser tant de pays, laisse autant d'incertitude sur la position de ses villes et l'état social des habitants. Les califes, au temps de leurs conquêtes, avaient donné à leurs généraux, pour instruction spéciale, d'envoyer la description des pays dont ils prenaient possession; c'était une idée éclairée; mais dans l'entreprise d'Ælius Gallus, on n'avait eu d'autre vue que celle d'enlever des richesses à ces peuples qui passaient pour en regorger.

Nous voyons cependant qu'à cette époque, comme aujourd'hui, le pays était habité partie par des nomades, partie par des habitants sédentaires établis dans des villes; que les villes avaient leur administration, leur gouvernement, et que la capitale Petra, de beaucoup la plus considérable, avait un roi, un ministre fournissant les subsides de cavaliers[1]; enfin que toute cette puissance reposait sur des bases d'organisation depuis long-temps établies.

Les peuples nomades se montrent aussi dans leur individualité telle qu'ils l'ont conservée aujourd'hui, soumis ou non soumis selon les circonstances et les intérêts. Cet Arétas, quoique parent d'Obodas, et Nabathéen, a cherché à s'affranchir, et celui-ci s'associe aux Romains pour en obtenir satisfaction. Mais en même temps qu'il se sert de leurs troupes, il leur fait prendre toute espèce de détours afin qu'ils ne puissent ni reconnaître, ni gêner les voies du commerce; car avant tout il ménage ses intérêts.

Cette organisation d'un peuple au milieu du désert, qui n'avait avec la civilisation du reste du monde que si peu de rapport, est une chose remarquable, et représente plus en grand ce que les Phéniciens avaient été bien antérieurement. Même isolement d'industrie, même esprit d'entreprise; seulement ici une constitution plus forte qui faisait du roi marchand un roi guerrier, dominant tout un pays libre et indépendant au milieu des révolutions des empires limitrophes, et faisant souvent avec avantage sentir sa puissance aux peuples d'alentour.

Hérodote, Diodore, et Strabon, laissent percer dans leurs récits quelques traits de mœurs de ces Nabathéens, qui offrent une analogie frappante avec celles des peuples nomades de nos jours, et forment avec le récit de la Genèse, et les Prophètes, une échelle ou suite de tableaux de cette vie patriarcale, depuis quarante siècles la même, et toujours la même. Je réserve ces données précieuses pour le moment où je rapporterai les traits les plus saillants que cette vie attachante m'a présentés.

Sous le règne de Trajan, en 105, l'Arabie Pétrée, devenue province romaine, Petra elle-même, la métropole de cette nouvelle conquête; beaucoup de Romains vinrent s'y établir, et purent amener quelques changements dans les mœurs des habitants; mais celles des peuples de la campagne ne s'altérèrent pas, et lorsque le commerce eut disparu de ces contrées, et avec lui les riches habitants qui animaient de leur luxe ces grandioses habitations, aujourd'hui des ruines, ils rentrèrent dans l'existence purement nomade, sans peine, comme sans transition, se mêlant aux Arabes qui ne l'avaient pas quittée, et adoptant, avec le changement de constitution sociale du pays, aussi quelques variations dans leurs mœurs, pillant au lieu de trafiquer, traversant le désert en troupes vagabondes, au lieu de ces longues et paisibles caravanes qui, si long-temps, en avaient animé la solitude.

Bostra, de ce moment, devint la capitale de cette province ou de cette préfecture romaine, qui prit le titre de Palestina Tertia, et dont nous ne connaissons plus l'existence que par quelques légions romaines, et les routes qui surgissent sur les itinéraires. Mais une source de

[1] Cette cavalerie des Nabathéens, citée déja par Diodore, lors de l'expédition d'Athénée, était connue des Romains. Hirtius Pansa *de Bello Alexandrino* cite le roi Malco, auquel Jules César s'adressa pour obtenir des secours en cavalerie contre les Égyptiens. — Les chevaux dont ces troupes étaient montées provenaient de leurs provinces orientales, et peut-être de redevances des Arabes Scénites.

notions nouvelles sort de cette époque; c'est le récit des pélerinages et des mortifications que venaient supporter *in eremo* de pieux anachorètes. Les habitants nous sont représentés tantôt sous des couleurs sombres, tantôt sous un aspect pacifique; et nous pouvons nous expliquer ces variations par leur existence errante et vagabonde, ainsi que par l'incertitude de leurs idées religieuses qui flottaient entre d'anciennes croyances, et les impressions d'une religion de simplicité et de résignation. C'est aussi de ce moment qu'il est question par-tout de nombreuses conversions au christianisme, et des tribus entières se mettaient sous la protection de la croix.

C'est dans cet état que les trouva l'islamisme. Rien n'indique que lorsque son vol fanatique vint s'abattre sur l'Égypte et la Syrie, il ait été question de cette province, encore moins des Nabathéens, qui long-temps avaient représenté un peuple riche, puissant, et s'étaient déja confondus avec les peuples nomades. Alors le nom d'Arabe désigne seul les habitants de ces déserts, qui, bien qu'ils se fussent appelés différemment, étaient restés semblables de mœurs à tous ceux qui les avaient précédés et qui les suivront.

Aujourd'hui deux tribus occupent tout le désert compris entre l'Égypte, Gaza, la mer Morte, l'Ouadi Araba, et l'Accabah; au nord, et sur le territoire des Amalécites, les Tyhat; au sud et sur celui des Madianites de Jethro, les Torât; ces deux noms se rapportent aux principales montagnes de leurs territoires. De l'autre côté de Quadi Araba, et dans les limites assignées à l'Arabie Pétrée, sont les Benisaker, les Alaouins, et les Amran; plus à l'ouest et confinant à eux, mais habitant l'Arabie Déserte, les Anezeh. Ces six grandes peuplades unies ou divisées d'intérêts, selon les circonstances, ont cependant entre elles des rapports et des alliances politiques. J'ai cherché à les connaître, et j'en donnerai ailleurs le détail, après toutefois avoir indiqué l'innombrable subdivision de tribus et de campements qui a jeté autant de confusion dans les récits des auteurs anciens que dans ceux des voyageurs modernes.

COMMERCE.

Une disposition naturelle à notre esprit, et qui est une conséquence non moins simple de notre état civilisé, est de se figurer que le commerce s'établit dans un pays par des combinaisons habiles, des vues vastes, des projets hardis, et tout cela du premier jet comme l'exécution rapide des inventions du génie. De là ces fausses idées sur l'origine du commerce des anciens, et par conséquent sur celui des Phéniciens, et les moyens qui se trouvaient à leur disposition.

De tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, Heeren me paraît avoir su rapprocher le plus ingénieusement les documents des auteurs anciens, avec la disposition du pays et les mœurs des habitants; mais nous trouvons encore qu'il suppose au commerce de ce peuple trop d'analogie avec les établissements des Anglais dans les contrées lointaines, et ce commerce qu'ils vont offrir à des peuples dont ils ignoraient presque l'existence. Il est possible de se figurer autrement les premières entreprises des Phéniciens, et de se rapprocher plus de la couleur locale et ainsi de la vérité.

Les Phéniciens, à une époque immémoriale, faisaient partie des tribus Scénites qui traversaient les déserts de l'Arabie et ses côtes fertiles. Poussés plus au nord par des événements que nous ignorons, ou par cet esprit d'entreprise qui se manifesta continuellement chez eux, ils traversèrent une partie de la Syrie, et s'arrêtèrent sur la côte entre le 33^{e} et le 34^{e} degré de latitude. La fertilité du pays, un instinct naturel qui s'empare de l'homme dès qu'il entrevoit quelque sécurité à s'établir, à se fonder une propriété, engagèrent cette tribu à quitter la vie nomade, et peu à peu leurs tentes disparurent; des huttes, puis des maisons les remplacèrent. Mais, avant d'être arrivés à ce premier degré de la civilisation, ils avaient déja remplacé leur ancienne industrie nomade par celle que la mer leur offrait. De petites barques construites à l'instar de celles qu'ils avaient trouvées sur la côte, ou peut-être le résultat d'essais ingénieux

leur avait facilité le transport de leurs échanges dans des contrées plus septentrionales d'où ils avaient reçu en retour quelques autres marchandises qu'ils rapportaient chez eux pour les offrir aux caravanes des tribus, leurs anciennes alliées, avec lesquelles ils avaient continué leurs rapports. Ajoutez à cela l'industrie que développe une vie sédentaire, et vous les voyez commencer la fabrication des produits qu'on leur apportait bruts, et en décupler ainsi la valeur. La population augmentant par cette existence tranquille et plus assurée, la multiplicité des rapports accroissant les richesses, au milieu des huttes et des maisons jetées çà et là comme le besoin s'en était fait sentir, on construisit quelques monuments, peut-être un temple, et le nom de ce lieu prit de l'importance. Sur d'autres points ce furent les bienfaits d'un habitant ou la célébrité d'un fait qui auront désigné les nouveaux établissements. Car c'est là peut-être l'origine de toutes ces villes, et ces fondations insensibles si différentes de ce qu'un grand souverain peut faire pour élever sa capitale.

Une fois établis négociants au milieu des nomades, fabricants dans un pays qui ne fabriquait rien, et marins sur une côte excellente, leur esprit d'aventure ne devait plus connaître de bornes, et les récits qui nous sont parvenus nous le montrent évidemment. Attirés moins par le gain que par l'attrait des objets que ce peuple industrieux leur offrait en échange de leurs produits, les Arabes mirent plus d'ardeur à un commerce qui, jusque-là, s'était fait entre eux dans la proportion des besoins que leur manière de vivre restreignait beaucoup. Il est nécessaire encore ici d'indiquer la nature probable des rapports des Phéniciens avec ces tribus, et des tribus entre elles. En examinant sur la carte ce grand pays, on voit que la partie méridionale fertile, pleine de richesses naturelles, était en outre et devait devenir l'entrepôt de pays non moins florissants, l'Inde et l'Éthiopie; que la partie septentrionale produisant peu de choses, avait tout acquis par l'industrie de ses habitants, qui offraient en échange de produits bruts des objets fabriqués dont l'usage était d'un grand prix aux yeux de populations neuves et ignorantes. Enfin au milieu et comme intermédiaire, une barrière de déserts et de rochers habitée par des peuples nomades, sans autre industrie que le soin des troupeaux et le transport sur leurs chameaux des objets de leur trafic.

L'échange des produits, origine de tout commerce, et ce que nous en appelons l'enfance, fut et resta celui de l'Arabie. Les tribus les plus voisines de l'Hyemen prenaient contre des marchandises qu'elles avaient reçues de leurs voisins du nord, les produits qui leur convenaient pour leur usage, ou bien ceux qui leur semblaient avantageux pour les échanges qu'elles avaient à faire. Tout cela chargé sur des chameaux, de tout temps le soutien indispensable de ce commerce, était porté à plusieurs lieues de distance à la tribu voisine qui faisait elle-même ses échanges, soit d'après ses besoins, soit d'après quelques combinaisons d'expérience, et les portait plus loin. C'est ainsi que de mains en mains elles arrivaient aux Iduméens ou Édomites, et aux Madianites.

Ces deux tribus, dont le territoire avoisinait les possessions des Phéniciens, étaient les seules qui fissent immédiatement le commerce avec ce peuple; aussi ce sont les seules qui mêlent leurs caravanes aux événements dont l'Écriture nous retrace le tableau. Elles faisaient en outre le commerce de l'Égypte, c'est-à-dire qu'elles allaient chercher dans ce pays les marchandises dont elles avaient besoin et qu'elles ne trouvaient point en Judée, et donnaient en place des parfums, de la résine, et de la myrrhe, et même des esclaves, puisque nous les voyons acheter et vendre Joseph, fils de Jacob[1]. Ce qui prouve que cette route était depuis long-temps suivie, c'est que lorsque, plus tard, les frères de Joseph retournent d'Égypte en Palestine, ils s'arrêtent dans une hôtellerie ou khan, qui suppose une route approvisionnée et protégée par ces lieux de halte.

[1] Je n'ai pas parlé des Ismaélites qui disparaissent plus tôt, et d'ailleurs faisaient une même tribu avec les Madianites. Cette union se retrouve de nos jours au désert, où deux tribus, avec noms et chefs différents, forment alliances, suivent les mêmes intérêts. Le verset 28, chap. XXXVII de la Genèse, le prouve. Les fils de Jacob voient venir une caravane de *Madianites*, ils tirent leur frère de la citerne, et le vendent aux *Ismaélites*. Il est probable que les Madianites étaient plus nombreux et donnaient leur nom à la caravane; mais les frères de Joseph, plus en rapport avec les Ismaélites, s'adressent de préférence à eux.

Ce passage de la caravane des Madianites et l'existence de relations si actives avec l'Égypte à cette époque, établissent d'une manière évidente que le commerce de l'Arabie remonte bien au-delà des comptoirs phéniciens, qu'il était indépendant de la route qu'ils lui avaient fait suivre, et que le tableau que j'en présente est conforme à la vérité, ou au moins à une grande vraisemblance.

Les caravanes de ces Madianites devinrent, après l'établissement des Phéniciens, l'intermédiaire entre ce peuple marchand et l'Égypte; mais la haute civilisation de ce pays rendait les rapports avec lui moins avantageux, et cette branche de commerce dut toujours être bien inférieure, et comme inaperçue près de la première, tout à l'avantage des négociants et fabricants de Tyr et de Sidon. Du reste, on comprend par ces deux voies de caravanes, la position des différents établissements des Madianites: l'un plus au nord que Petra, servait à protéger son commerce avec la Judée; l'autre près du mont Sinaï, et dans les montagnes environnantes, celui de l'Égypte.

Les Arabes étaient les vrais agents, tandis que les Phéniciens n'étaient que passifs dans ce trafic. Fabriquant chez eux des étoffes des plus belles couleurs de laine et de fil[1], des ouvrages en ivoire, des verroteries de toute espèce, et probablement tous les ustensiles[2] et objets en usage chez les peuples avec lesquels ils étaient en rapport, leur commerce dut long-temps être la plus assurée, comme la plus productive des entreprises. En effet, sans concurrence dans leur industrie manufacturière, sans risque dans leur débit, sans trouble et sans peine dans leurs achats, ils attendaient les caravanes qui apportaient à leur marché des produits précieux qu'elles abandonnaient pour des objets de peu de valeur. Voilà, selon moi, l'idée qu'il serait naturel de se faire du commerce jusqu'au temps de David et de Salomon, et non celle que beaucoup d'auteurs ont cherché à nous donner, qu'Heeren lui-même a adoptée tout en en sentant dans plusieurs passages la contradiction. Ce dernier auteur, en parlant des tribus d'Arabie dit: *Elles formaient les caravanes, c'est-à-dire qu'elles louaient ou vendaient aux Phéniciens leurs nombreux chameaux aussi-bien que leurs gardes et leurs conducteurs.* « *Les Arabes et tous les émirs de Kedar faisaient le commerce avec toi et t'amenaient leurs dromadaires*[3]. » Et c'est de ce verset qu'il appuie son opinion que les Phéniciens se joignaient aux caravanes qui leur appartenaient. Mais d'abord il change le texte, car, au lieu de *dromadaires*, la Vulgate traduit *leurs agneaux*, *leurs beliers*, *et leurs boucs;* et Luther, *Schaafen, Widdern und Böcken*. L'autorité ayant disparu, ce n'est plus qu'une opinion à réfuter, et il est facile d'établir que jusqu'à cette époque les Phéniciens ne mirent pas le pied en Arabie, et que seulement plus tard, par l'introduction de leurs vaisseaux dans la mer Rouge, ils apprirent à en connaître les côtes et les principaux entrepôts de marchandises.

Les Arabes, maîtres du commerce depuis son origine, auraient-ils souffert que des étrangers vinssent leur en enlever gratuitement le profit? si jaloux de tout temps de la connaissance de leurs sources et de leur pays[4], auraient-ils souffert qu'une autre nation qui pouvait un jour concevoir des idées de conquêtes le parcourût dans tous les sens, et cela de leur plein gré, car les Phéniciens n'avaient aucun pouvoir pour les y forcer? d'ailleurs était-ce praticable, et ceux-ci devaient-ils le desirer[5]? De nos jours, il est vrai, une fois chaque année une caravane nombreuse fait la moitié du chemin suivi autrefois; mais d'abord, sur le petit nombre de cha-

[1] Odyssée, XV, 424.

[2] Salomon se préparant à bâtir un temple au Seigneur, prie Hiram de lui faire la même grace qu'à son père : *Envoyez-moi donc un homme habile, qui sache travailler en or et en argent, en cuivre, en fer, en ouvrages de pourpre, d'écarlate et d'hyacinthe, et qui sache faire toutes sortes de sculptures et de ciselures.* (Paralip. II, 7.) Plus loin, Hiram, en parlant de celui qu'il envoie, répète les mêmes choses, en y ajoutant *le marbre, le bois, le fin lin.*

[3] Ezéchiel, XXVII, v. 21.

[4] Diodore.

[5] Cette jalousie, ces soupçons, étaient un des traits principaux du caractère des anciennes tribus, comme il s'est conservé de nos jours. Quand les frères de Joseph vinrent en Égypte, le prétexte que celui-ci choisit pour les mettre en prison est : *qu'ils étaient des espions, qu'ils étaient venus pour considérer les endroits les plus faibles de l'Égypte.* (Genèse, XLII, verset 9.) Lors du passage des Israélites dans le désert, c'était la vraie raison qui leur interdit l'entrée des différents territoires. Quand David, à la mort de Naas, roi des Ammonites, voulut envoyer des ambassadeurs complimenter son fils Hanon, les principaux du pays dirent à ce prince : *Vous croyez peut-être que ce soit pour rendre quelque honneur à la mémoire de votre père, et vous ne voyez pas qu'ils n'y sont venus que pour reconnaître votre pays, pour y découvrir tout, et pour remarquer jusqu'aux moindres choses.* (Paralip. XIX, 2, 3.) Hanon écouta ce conseil, maltraita les ambassadeurs, et les renvoya. — Diodore s'exprime dans ce sens, et l'expérience de nos jours est une preuve que les Arabes du désert n'ont rien changé à leur méfiance.

meaux et de bêtes de somme qui appartiennent aux Hadjis, une grande quantité meurt en chemin, et les Arabes viennent, de même que je l'indique, territoire par territoire, frontières par frontières, prêter les leurs et accorder leur protection. Ce fait seul prouve les pertes auxquelles on s'exposerait avec des caravanes obligées de rester quatre et cinq mois en route, et alors peut-on se représenter les longues files de négociants de Tyr ou d'Hadramout qui auraient traversé des centaines de tribus d'Arabes, spectateurs désintéressés et peu soucieux de tout ce trafic et de tout ce gain? Des idées aussi fausses dénotent sur-tout le manque de connaissance du pays, et ce n'est qu'après l'avoir étudié tel qu'il est, que l'on peut se figurer les moyens de communication, alors comme aujourd'hui, en usage.

Le prophète Ézéchiel, dans son magnifique cantique sur la chute de Tyr, énumère tous les différents peuples qui trafiquaient avec cette ville; tous sont représentés *apportant leurs marchandises au marché de Tyr*, et prenant en échange d'autres objets provenant principalement de fabriques; voici ses expressions: *Ils apportaient. Ils ont exposé en vente dans vos marchés. Ils venaient vous amener. Ils venaient vendre et acheter chez vous*[1]; et jamais il n'est question de voyages entrepris par les Phéniciens, de caravanes interrompues, etc., etc.; toujours des Arabes, ou des gens du pays, jamais des Phéniciens[2].

Les richesses de ces tribus arabes ne pourraient s'expliquer par le seul salaire qu'elles recevaient de leurs chameaux; et, bien qu'exagérées, cependant il est certain que David et Salomon trouvèrent chez elles une grande quantité d'or et d'argent[3].

Sidon, après avoir fondé Tyr, avait peuplé toute la côte. L'industrie de ses habitants à cette époque est remarquable, sur-tout parcequ'elle ne provenait point chez eux d'imitation, mais bien de pure création au milieu de l'ignorance la plus complète des peuples voisins. Aussi Hiram dit-il avec raison de l'homme qu'il envoie à Salomon: *Il est doué d'un génie merveilleux à inventer tout ce qui est nécessaire pour toutes sortes d'ouvrages*[4]; mais de cette industrie à la perfection dans les arts il y a encore une grande distance, et le degré de civilisation où se trouvaient les Juifs à cette époque permet de croire que l'industrie des Tyriens n'était aussi avancée que l'indique la Bible, que par rapport à leur propre ignorance; en effet, pendant que Tyr est censé avoir des maisons de cèdre, des meubles de bois précieux et d'ivoire ciselé, les Israélites n'avaient point de maisons, et à peine quelques meubles. Hiram, alors roi, envoie à David, *avec des ambassadeurs, du bois de cèdre, des maçons, et des charpentiers pour lui bâtir une maison;* et lorsque le roi David est dans sa maison de cèdre, il fait venir Natham, et lui dit: *Me voici logé dans une maison de cèdre, et l'arche de l'alliance du Seigneur est encore sous des tentes de peaux de bêtes*[5]; et le Seigneur cependant lui fait dire: *Vous ne bâtirez pas de maisons pour y faire ma demeure; car je n'ai point eu de maisons ni de demeure depuis le temps que j'ai tiré Israël de l'Égypte jusqu'à présent: mais j'ai été sous des tentes, changeant toujours de lieu où l'on dressait mon pavillon*[6].

Il est facile de juger, d'après ces courtes citations, quel pouvait être alors l'état de l'art dans la Phénicie, et comment ce luxe se bornait à des matières sans doute fort riches, mais d'un travail trop imparfait pour répondre à l'idée que nous attachons au mot art. Si les récits de l'érection du temple de Salomon furent écrits long-temps après sa construction, il est facile de s'en expliquer l'exagération; s'ils sont contemporains, l'ignorance où vivaient des peuples nomades, habitant sous des tentes, explique leur étonnement à la vue de meubles nouveaux, mais grossiers et dans lesquels la matière première était toujours le principal objet.

Tant que les Arabes apportèrent des produits bruts de grande valeur, qu'ils échangeaient facilement contre des objets manufacturés qui n'en avaient de réelle que dans leurs besoins ou

[1] Ézéchiel, chap. XXVII.

[2] Diodore représente le commerce des Nabathéens de la même manière, et cependant leur puissance était autrement considérable, et bien mieux établie.

[3] Paralip. XVII, 13.

[4] Paralip. II, 14.

[5] Paralip. XVII, 1. — Luther traduit: Und die Lade des Bundes des Heren ist unter den Teppichen. Et plus bas: Sondern ich bin gewesen, wo die Hutte gewesen ist und die Wohnung.

[6] Paralip., XVII, 5.

leur ignorance, les Phéniciens firent tranquillement leurs échanges; mais quand les premiers, plus exercés, eurent connu la valeur de leurs produits, quand ils eurent senti le désavantage de porter en masse leurs richesses aux marchands de Tyr, qui les obligeaient, dans l'impossibilité de nourrir long-temps une aussi grande quantité de chameaux dans un pays cher, à accepter en échange les marchandises qui souvent leur convenaient le moins; et que pour échapper à cette contrainte ils eurent établi des entrepôts dans leurs villes, alors de ce moment, les Phéniciens ambitionnèrent un commerce plus immédiat avec ces pays méridionaux dont il est impossible de donner une désignation spéciale.

N'ayant eux-mêmes aucune puissance militaire, nous devons penser que les prévenances dont Hiram entoure le roi David, avaient pour objet de lui faire écouter favorablement les propositions de ses ambassadeurs. Ceux-ci avaient sans doute, pour instructions, de lui montrer qu'en soumettant le pays qui séparait son royaume des bords de la mer Rouge, il s'ouvrait une source inépuisable de richesses. Ces propositions étaient de nature à flatter les goûts de luxe que lui donnaient les ouvriers phéniciens et les travaux qu'ils avaient entrepris pour son compte[1]. David se met en effet en campagne, et soumet les trois tribus principales qui lui interceptaient le passage jusqu'à la mer Rouge, et en même temps celles qui apportaient des obstacles au commerce des Phéniciens. *Il soumit les Iduméens, les Moabites et les Ammonites, et mit garnison dans les villes de l'Idumée, pour tenir cette province dans l'obéissance*[2]. Il est à présumer que ces villes (en tant que villes) étaient celles où ils retenaient et amassaient les marchandises, et que Petra était dans ce nombre; car, de tout temps, le peuple qui habita ces montagnes dut apprécier les avantages de sa position.

Il n'est point question, sous le règne de David, de voyages maritimes, bien qu'il eût en son pouvoir Élath et Ézion Gaber, et qu'en parlant des offrandes du Seigneur, il dise: *J'ai donc amassé trois mille talents d'or d'Ophir*[3]. Il est probable que la conquête était encore trop incertaine pour qu'Hiram hasardât une entreprise commerciale, et l'or d'Ophir dont il parle n'est peut-être qu'une preuve à l'appui de l'opinion, qui voit, dans le nom d'Ophir, une désignation générale de tous les pays du sud qui fournissaient l'or et les pierres précieuses, et dont on n'avait la connaissance que par des rapports vagues qui permettaient cette confusion.

A peine Salomon fut-il monté sur le trône, qu'il eut besoin de l'assistance d'Hiram pour l'érection du temple qu'il voulait construire au Seigneur; et il lui envoie dire de sa part: *Faites-moi la même grace que vous avez faite à David mon père.* Le roi de Phénicie se prêta volontiers à ses demandes, et fit couper et porter jusqu'à la côte de Jaffa les bois de cèdre et de sapin dont il avait besoin; il lui envoya en outre ses meilleurs maçons, charpentiers et ouvriers, et lui avança beaucoup d'or, *selon le besoin qu'il en avait*[4]; le tout pour lui donner le goût du luxe et des constructions, qui pouvait l'engager à s'associer à ses entreprises commerciales. Il lui donna aussi des villes dans lesquelles Salomon établit garnison de ses troupes et qu'il fortifia. Mais quand nous cherchons le motif de toutes ces avances, nous le trouvons facilement dans l'alliance qu'ils concluent ensemble: *Il y avait paix entre Hiram et Salomon, et ils firent alliance l'un avec l'autre*[5]; et dans les entreprises auxquelles en compensation et par manière d'acquit Salomon s'associe. C'est ainsi qu'Hiram lui fait bâtir la ville de Palmyre, et en fortifier les murs pour établir un point de protection à cette ligne de caravanes qui, de l'Euphrate et de Babylone, s'avançait en Phénicie. C'est aussi par suite de cette association d'affaires que nous trouvons ce singulier reproche du roi de Phénicie sur le peu d'importance des villes que Salomon lui abandonne:

[1] Schlosser (Geschichte der Alten Welt, tom. I, pag. 228) croit que le prophète Nathan s'opposa à la construction du temple de Jérusalem, sous le règne de David, *par crainte de l'influence que le roi pouvait prendre sur les prêtres, en les réunissant près de lui.* Je pense que le manque de moyens de construction fut la principale ou la seule raison, car autrement Nathan n'aurait pas remis l'élévation de ce temple au règne de Salomon, et s'y serait opposé d'une manière plus générale. Les rapports d'intérêts commerciaux n'étaient pas encore assez fortement établis; la conquête d'Éla avait eu trop peu de résultat pour que le roi de Phénicie se mit en avance de toute la construction d'un temple, sans meilleure garantie. A une époque aussi reculée, les empêchements matériels devaient avoir plus d'influence que ces intrigues de cour développées par la civilisation. (Les Rois, liv. II, chap. VII.)

[2] Paralip. XVII, 13.

[3] Paralip. XXIX, 4.

[4] III. Rois, IX, 11.

[5] III. Rois, V, 12.

Sont-ce là, mon frère, les villes que vous m'avez données? Il y avait dans ce mécontentement la source d'autres obligations; aussi voyons-nous mettre en œuvre et en commun l'expédition maritime conçue sous le règne de David.

Les Édomites, qui occupaient tout le territoire compris entre Ouadi Mousa et Moïlah, à 50 lieues au sud de l'Accabah, avaient été plus tôt que les autres tribus portés à des habitudes sédentaires, soit par la nature plus fertile de leur sol, soit par leur voisinage des côtes. Petra, leur grand entrepôt, défendu par sa position au milieu des montagnes, avait pour succursales deux villes maritimes situées à la pointe septentrionale du golfe de l'Accabah, l'une sur la côte, qui est Éla, l'autre sur une île voisine, qui est Ézion Gaber. Comme tous les habitants des côtes, ils eurent bientôt des barques, et il s'établit un petit commerce de cabotage qui, sans doute, s'étendait sur toute la côte orientale, et communiquait avec celle de l'Égypte pour entretenir les rapports avec les tribus des parties désertes, comme avec celles de l'Éthiopie et de l'Abissinie, pour en tirer les différents produits. Quoique le commerce des caravanes dût peu souffrir de ces essais maritimes des habitants des côtes, dont les moyens et les connaissances étaient trop bornés pour qu'il prît quelque étendue, cependant il devait en résulter une connaissance assez exacte de cette mer hérissée de rochers, et sinon des cartes, au moins une expérience pratique parfois plus juste. Il est naturel que les Édomites aient parlé de ce commerce dans les marchés de Tyr et de Sidon, et comment supposer qu'un peuple marin et entreprenant fût resté insensible à un pareil récit?

L'expédition de Salomon n'était pas seulement commerciale, elle était aussi militaire. Comme il fallait se protéger contre toutes ces tribus peu soumises, et qui, d'ailleurs, voyaient avec jalousie l'exécution de pareils projets; et même embarquer à bord des vaisseaux des troupes qui imposassent aux peuplades qu'on devait rencontrer, Salomon était le seul qui pût offrir cet appui, puisqu'il avait beaucoup de troupes et des garnisons dans les villes de l'Idumée. Hiram était donc l'entrepreneur, Salomon le protecteur de l'expédition; son nom, ses troupes, son assistance, étaient sa part dans l'entreprise, où le roi de Phénicie mettait son génie, ses matelots, ses constructeurs et ses vaisseaux. Il y a bien dans le texte que les matelots d'Hiram s'en allèrent avec *des gens de Salomon* à Ophir; mais ces gens ne pouvaient être que des troupes. Dans quelle mer les Hébreux auraient-ils exercé leur marine?

Les bois de construction transportés par mer de Tyr et de Sidon jusqu'à Gaza, furent portés à dos de chameau jusqu'à la mer Rouge, où les constructeurs, qui les accompagnaient, en rajustaient les morceaux et les lançaient à la mer. Cette difficulté n'est qu'apparente; les Croisés la surmontèrent, et chaque année encore Suez voit lancer à la mer, en masse, des bâtiments qu'elle a vus peu de temps auparavant passer en détail dans ses rues sur le dos des chameaux. Outre les matelots phéniciens et les troupes israélites, chaque bâtiment était monté de pilotes édomites dont on avait fait réquisition sur toute la côte; et c'est ainsi que ce convoi de grandes barques s'avança à travers cette mer hérissée de bancs de corail, d'écueils, et de rochers.

Ce serait ici une belle occasion d'entamer une dissertation sur la position d'Ophir et celle de Tharsis; mais ce ne serait probablement qu'une conjecture de plus sur un sujet qui n'a encore fourni que cela, et qui laisse une telle marge aux divagations, qu'une fois entré dans l'arène, on ne sait plus où s'arrêter. Les recherches de Bockart, Michaelis, Gosselin, et tant d'autres, bien qu'appuyées d'une érudition profonde, n'ont convaincu personne, et je serais sans doute encore moins heureux si, comme Vatable, Genebrard, Robert Étienne, je choisissais Saint-Domingue, ou bien comme Arias Montanus, Guillaume Postel, Geropius Becanus, j'allais jusqu'au Pérou. L'opinion de Heeren et de plusieurs autres, que le nom d'Ophir désigne, non un pays particulier, mais les côtes d'Arabie, d'Afrique, des Indes, aussi loin qu'on y était parvenu, et qui fournissaient les produits qui nous sont cités, me paraît la seule probable, et s'accorder avec ce qu'on sait des peuples qui commencent à connaître un pays, et qui, faute de désignations plus précises, en adoptent une générale.

Il suffit ici de savoir que les voyages ne se faisaient qu'une fois par an au moyen des vents moussons ou périodiques, dont l'un, celui du nord, souffle en été, tandis que l'autre règne pendant quelques mois de l'hiver. Les vaisseaux rapportaient de l'or, des pierres précieuses, de l'ivoire, du bois d'ébène, des paons, et des singes.

Ce commerce maritime dura peu de temps, et céda aux difficultés sans nombre qui l'entravaient; une mer hérissée d'écueils et de dangers, un port mal protégé qui explique la perte de la flotte du roi Josaphat, des peuplades jalouses et ennemies dans tous les lieux où l'on abordait, et enfin un entrepôt à Élath et Ézion Gaber, toujours en butte aux attaques d'une tribu difficile à contenir. L'avantage d'aller chercher aux sources premières des produits de grande valeur, était complétement perdu par les frais d'expéditions ainsi entravées, et le commerce de terre, facilité par les mœurs et les habitudes des tribus du désert, devait à la longue se faire à meilleur compte.

A la mort de Salomon, les Édomites et les autres tribus retrouvèrent leur indépendance et reprirent la direction du commerce, telle qu'elle avait eu lieu de tout temps. Mais, quelques années plus tard, Josaphat, en semant la division entre les peuplades, et les affaiblissant l'une par l'autre, les soumit de nouveau, et s'unit d'alliance avec Ochozias, roi d'Israël. *Et il convint avec lui qu'ils équiperaient une flotte pour aller à Tharsis; ils firent donc bâtir des vaisseaux à Ézion Gaber; mais les vaisseaux furent brisés, et ils ne purent aller à Tharsis*[1]. Il faut penser que cette expédition maritime qui n'était pas cette fois présidée par les habiles Phéniciens, alla échouer contre les rochers, et que l'incertitude des rapports et de la soumission des tribus empêcha de la renouveler. Sous Joram, fils de Josaphat, les Édomites se choisirent un chef entreprenant, levèrent le masque, *et Édom se révolta alors pour n'être plus assujetti à Juda, et se fit un roi*[2]. Bien que Joram remportât sur eux quelques avantages, leur indépendance ne devait plus être inquiétée. *Édom a continué, néanmoins, de se révolter jusqu'aujourd'hui, afin de n'être plus sous la puissance de Juda*[3].

Là finit la navigation commerciale du port d'Éla[4] et du golfe du même nom, en même temps que la participation des Hébreux à ses chances plus ou moins avantageuses. C'est aussi de ce moment que les différents noms de tribus associées à la conduite des caravanes s'effacent, ou plutôt se confondent dans la seule dénomination de Nabathéens, peuplade qui s'étendait sur les côtes et sur un très grand territoire. C'était la seule tribu qui commerçât immédiatement avec l'Égypte et la Phénicie, ou avec les entrepôts que ces deux pays possédaient sur la côte. Du reste, le mode était le même que dans les premiers temps, et par l'entremise de tribu à tribu, les moyens de transport les mêmes, par les caravanes. Diodore, qui fournit quelques renseignements précieux sur ce peuple, le dit clairement: *Une bonne partie d'entre eux sont occupés à transporter sur la côte de la mer Méditerranée l'encens, la myrrhe, et des produits précieux, qu'ils reçoivent des tribus, qui les apportent de l'Arabie Heureuse.* Seulement, au lieu d'aller jusqu'à Tyr ou Sidon, elles déposaient à Petra, Éla, et autres endroits fortifiés, leurs marchandises qui, selon l'occurrence, étaient envoyées sur la côte dans les villes qui, successivement, furent établies depuis Gaza jusqu'à Peluse. Ces Nabathéens durent acquérir de grandes richesses, si nous en jugeons par le desir qu'Antigonus avait de s'en emparer, par les citations de tous les auteurs qui en parlent, sans avoir alors aucun rapport direct avec eux, et enfin par les énormes monuments dont ils ornèrent leur capitale, et qui, par leur magnificence et leur grandeur, se rapprochent de ceux des Égyptiens et des Indiens.

Après avoir entraîné les rois de Judée, dont la protection leur était nécessaire, dans des entreprises commerciales sur le golfe Élanitique, au moyen desquelles ils se procuraient, à

[1] II. Paralip. chap. xx, v. 36-37.
[2] Paralip. xxi, 8.
[3] II. Paralip. xxi, 10.
[4] Je n'entends parler ici que d'une navigation en grand. — On trouve des traces du passage des vaisseaux dans le golfe Élanitique jusqu'au XVIII[e] siècle.

meilleur compte, les produits précieux que leur avaient apportés jusque-là les Arabes, les Phéniciens se tournèrent vers l'Égypte, pour essayer, sur le golfe de Suez, et à l'abri d'un gouvernement établi plus régulièrement, leur esprit d'entreprise. Mais là c'était l'aversion pour le commerce, l'horreur pour tout rapport avec les étrangers qu'il fallait combattre, et nous voyons qu'ils surent affaiblir ces préventions, et engager les Pharaons dans des expéditions maritimes dont ils furent les instruments. Bien que l'expédition de Sésostris, aux Indes, puisse être refusée comme témoignage, et que celle de Nécos ne soit pas entièrement admissible, il subsiste néanmoins deux faits incontestables; c'est que déja, du temps du premier, on s'aventurait sur la mer Rouge, et que sous le règne du second, le commerce avait pris assez d'extension pour qu'il vînt à l'idée d'envoyer des marins découvrir d'autres pays qu'on se figurait sans doute non moins riches; et qu'on eut besoin, pour faciliter le transport des marchandises, d'établir un canal entre la mer Rouge et le Nil.

Plus tard, la direction du commerce vers Alexandrie, la protection éclairée que lui accordèrent les Ptolémées, en ruinant le commerce des Phéniciens, porta peu d'atteintes à celui des Nabathéens. La seule navigation de la mer Rouge pouvait nuire au commerce des caravanes, mais les raisons que j'ai indiquées[1] subsistaient pour entraver cette voie de communication, et les caravanes qui venaient du golfe Persique aussi-bien que celles qui continuaient à suivre la voie ordinaire, devaient encore être la source de grandes richesses, puisque c'est à cette époque que nous devons reporter la splendeur des Nabathéens. Les marchandises de ce peuple commerçant continuaient toujours d'être envoyées sur la côte à Rhinocolura; seulement au lieu des vaisseaux phéniciens, c'étaient ceux des Ptolémées qui venaient les chercher; et si d'un côté les échanges étaient moins nombreux par la concurrence de la navigation de la mer Rouge, d'un autre aussi l'agrandissement que prenait le commerce était une compensation.

Les guerres continuelles qui troublèrent la Syrie, les dissensions dont l'Orient fut le théâtre, et le mouvement général qui devait mettre une fin à la république romaine en établissant l'empire colossal de Rome, gênèrent sans doute le commerce des Nabathéens; mais la position de leur ville les mettait à l'abri de toute inquiétude personnelle; et, paisibles spectateurs de cette lutte, ils continuèrent sans interruption leurs rapports avec l'Arabie du sud. Lorsque Octave, après avoir renversé tous ceux qui pouvaient gêner son ambition, et réuni dans sa main les rênes du pouvoir, eut rétabli une organisation tranquille dans cette vaste administration, le commerce reprit avec plus d'activité, encouragé par le luxe et la magnificence dont les Romains avaient pris le goût en Asie.

Devenu province romaine, le royaume des Nabathéens se soutint encore quelque temps dans toute sa splendeur, mais le commerce s'altéra tous les jours davantage; plusieurs causes y contribuaient. D'abord les marchandises du golfe Persique avaient abandonné peu à peu la route du sud et s'étaient portées plus au nord, en suivant l'Euphrate, sur Palmyre, qui acquit ce degré de splendeur dont ses monuments font foi; puis la navigation de la mer Rouge prenait plus d'étendue à mesure que l'expérience en aplanissait les dangers. Bientôt on reconnut l'avantage d'entrepôts qui éviteraient la navigation de la partie septentrionale du golfe d'Heroopolis (Suez), la plus dangereuse, et successivement Bérénice et Cous furent fondés, et reçurent non seulement les marchandises transportées par mer des pays lointains, mais aussi celles que des caravanes déposaient en face, sur la côte d'Arabie, et qui n'avaient plus alors qu'un trajet de mer de 25 lieues, et trois journées de terre, pour descendre tranquillement le Nil.

Une ville aussi vaste que Petra dut résister quelque temps à ces désavantages; mais sa ruine était une conséquence inévitable de celle de son commerce; elle était sans doute bien avancée dans le septième siècle, car à peine les auteurs arabes en font-ils mention dans les conquêtes

[1] La périodicité des vents, les rafallements à la côte, les écueils, et dans tous ces dangers et retards, le manque de lieux de sûreté pour se réfugier, et de moyens de réparer des avaries qui devaient être graves et fréquentes.

des premiers sectateurs de l'islamisme. Les découvertes des Portugais ne purent lui porter une nouvelle atteinte; avec son commerce ses habitants aussi l'avaient abandonnée, et une fois seulement, chaque année, la grande caravane de la Mecque vient ranimer dans ces déserts le souvenir de cette activité, mère d'un commerce qui approvisionnait deux parties du monde.

NAVIGATION DE LA MER ROUGE.

En parlant du commerce des Nabathéens, de son origine, du temps de sa splendeur et de sa décadence, je suis déja entré dans quelques détails sur la navigation de la mer Rouge, j'éviterai de les répéter.

L'Arabie, pays auquel se rattachent tant d'événements importants, devait encore être le berceau de la marine. Ce même Érythras qui, d'après les auteurs anciens, donna son nom à la mer Rouge, lui donna également son premier vaisseau. Et en effet, cette mer semblait inviter à des entreprises aventureuses. Des côtes élevées et si rapprochées, qu'on ne les perdait jamais de vue; des îles habitables et productives qui servaient de lieu de relâche, et, plus que tout, les besoins de l'Égypte et les ressources de l'Arabie, comprenaient des éléments de richesses, bien faits pour pousser les habitants de ces côtes à des essais aussi extraordinaires dans leur origine. D'ailleurs les Arabes de la partie occidentale ou d'Afrique qui, par la vente de leurs troupeaux, avaient des rapports avec l'Égypte, ne devaient pas être étrangers aux premiers essais de navigation qu'un fleuve comme le Nil rend plus facile qu'une mer.

Les premières tentatives de ce genre furent à-peu-près les mêmes par-tout: un tronc d'arbre[1]; plusieurs arbres réunis et liés par des joncs formant radeau[2]; une écaille de tortue de la grande espèce[3]; puis des outres[4]; mais de ce moment l'homme avait reconnu la puissance du vide, et alors ses inventions ne furent plus que des perfectionnements. Des pots de terre renversés, ou des coloquintes vidées, soutinrent ses radeaux; des joncs unis et recouverts de peaux d'animaux formèrent la nacelle que l'arbre creusé remplaça bientôt. Tous ces essais faits simultanément ou par imitation sur la mer Rouge comme sur le Nil, convenaient également à un fleuve à courant peu rapide, et à une mer semée de distance en distance d'îles abordables et ceinte de deux lignes de côtes offrant des anses et des refuges.

La navigation de la mer Rouge se fit sans doute jusqu'à Sésostris par ces simples moyens; mais les projets gigantesques de ce monarque durent donner une impulsion toute nouvelle aux constructions maritimes. N'auraient-ils pas connu comme les Phéniciens, ou par eux, les voiles et le long gouvernail qu'ils employaient simultanément avec des rameurs, moteur moins rapide, mais plus sûr que le vent? Les Grecs, les Arabes, puis les Vénitiens et les Turcs vinrent successivement dans cette mer équiper et monter des vaisseaux; mais tout en perfectionnant leurs constructions, d'après les notions qu'ils recevaient d'autres pays, ils laissaient subsister leurs formes primitives que l'Égypte nous a si bien conservées dans ses peintures et ses offrandes funéraires[5].

A mon arrivée à Suez, un vaisseau (Dao) entrait dans le port; sa proue alongée, sa poupe élevée et sortant de l'eau, laissaient voir un long gouvernail mobile de la forme d'une grande rame; le pilote[6] se tenait debout sur l'avant, ses gestes indiquaient assez sa préoccupation; des couleurs

[1] Sanchoniaton.

[2] Homère, Odyssée, liv. V, vers 244. Pline VII, chap. LVI.

[3] Pline, IX—10.

[4] Ptolémée, VII, chap. I. Arian, *de exped. Alex.* liv. VII.

[5] On peut rechercher dans le grand ouvrage d'Égypte, Antiquité, vol. II, pl. 62, un papyrus avec peinture dans le vol. IV, pl. 18, le plafond de Denderah. Sur plusieurs barques un homme est placé à l'avant, armé d'une perche pour sonder le fond; d'autres se retournent pour avertir le timonier. Le rapprochement est également sensible dans le vol. IV, planche 63, n° 3, et volume I, planche 68, K. Y. Belzoni, Gau, Minutoli et Caillaud n'ont rien dans leurs copies d'hiéroglyphes qui se rapporte à cet usage.

[6] La conservation de ce long gouvernail, et l'usage de maintenir continuellement un homme à la proue, pour indiquer la route à suivre, sont les deux caractères les plus saillants de ce rapprochement. Niebuhr (Reisebeschreibung, tom. I, p. 257); Aly-bey (Voyages, tom. II, p. 33), Giovani Finati (tom. I, p. 142), etc., etc. ont parlé de ce pilote; mais bien avant eux, Louis de Barthema en faisait mention. Ce voyageur bolonais qui passa aux Indes sur ces vaisseaux, au commencement du quinzième siècle, dit que les îles et récifs qui empêchent de naviguer la nuit, rendent pendant le jour un autre soin nécessaire: *E bisogno, ch' sempre stada un homo in cima larboro della naue per uedere el camino, il che la nocte non si po fare et p'ho no si po nauicare si non di giorno.*

(Itinerario de Ludovico de Barthema Bolognese, folio XVIII, stampata in Venetia MCXVII, édition in-12.)

brillantes couvraient le corps du bâtiment; au-dessus du pont s'élevait une mâture lourde et épaisse, et sur la grande voile se détachaient des matelots noirs à figures carastéristiques, à coiffure originale. Cette vue me rappela vivement à la mémoire les barques trouvées dans les tombeaux égyptiens, et particulièrement deux d'une parfaite conservation qui furent découvertes dans des fouilles que je dirigeai pendant cinq mois, au pied des Pyramides. Même coupe de bâtiment, le pilote en avant comme le timonier à l'arrière; le caractère de figure des rameurs nubiens, la coupe de leurs cheveux, la simplicité de leur costume, le ton de leur peau: tout les rapproche singulièrement des matelots qui, de nos jours, naviguent sur la mer Rouge.

Ainsi dès les temps les plus reculés, alors que la navigation s'essayait à peine dans d'autres régions, la mer Rouge eut un commerce de cabotage depuis la ville d'Ézion Gaber jusqu'au-delà de Bab el Mandeb, et les Phéniciens agrandirent ce commerce en équipant des vaisseaux, et en naviguant à long cours.

Peu de temps après, d'autres Phéniciens, protégés par les rois d'Égypte et leurs troupes, partent du golfe Héroopolite dans le même but et se dirigent vers les mêmes pays. Une fois cette voie tracée, les habitants de l'Égypte, soit d'origine phénicienne, mais fixés dans le pays, soit purement égyptiens, mais guidés par des Phéniciens, continuèrent ce commerce, qui acquit une importance considérable, puisqu'il donna l'idée de l'entreprise gigantesque d'un canal du Nil à la mer, entreprise qui ne s'explique que par l'affluence des marchandises qu'il était plus avantageux de transporter de cette manière dans l'intérieur du pays.

Les Grecs et les Romains, en profitant d'abord de ce canal, suivirent la même route. Les nombreux vaisseaux des pirates qui parcouraient à cette époque la mer, et dont la plus grande partie était montée par des Nabathéens[1] qui se réfugiaient dans l'archipel dangereux du golfe Élanitique, prouvent que la navigation avait pris un grand accroissement. Bientôt l'encombrement du canal, et l'interruption de sa navigation par l'ignorance du jeu des écluses, ainsi que les retards causés par les vents qui soufflent régulièrement dans la mer Rouge resserrée entre l'Arabie Pétrée et l'Égypte, engagèrent les Grecs à fonder la ville de Bérénice, sur la côte, pour y établir un grand entrepôt, d'où les marchandises étaient transportées à dos de chameaux jusqu'au Nil, et de là se répandaient dans le pays. C'était sans aucun doute la manière la plus économique, quoiqu'elle paraisse au premier abord entraîner à de grands frais. Mais il faut considérer qu'on évitait par ce moyen les dangers de la partie septentrionale du golfe Héroopolite, qu'on s'affranchissait des avaries, retards et dépenses qu'occasionaient la navigation et l'entretien du canal de Suez, que l'on était plus à même, sans double emploi, de distribuer les marchandises dans le pays, et, ce qui ne coûtait aucune peine, de les laisser descendre le Nil jusqu'à la Méditerranée.

La conquête de l'Égypte par Amrou apporta aux Arabes, non le commerce qu'ils faisaient de tout temps sur leurs côtes, et qu'ils avaient repris avec plus de zèle depuis leur régénération, mais quelques ports de plus, et sur-tout une communication avec la Méditerranée, et par conséquent un débouché, source d'un grand commerce dont ils surent tirer avantage. Dans les premiers mois de leur établissement on suivit la route de Bérénice et de Kous; mais, lorsque Omar eut par ses ordres réitérés obligé Amrou de recreuser le canal du Nil à Suez, les vaisseaux remontèrent jusqu'à cette ville pendant plus d'un siècle; les marchandises arrivèrent par eau au Caire, et les blés en partirent pour la Mecque par cette voie factice. C'est, à vrai dire, pendant ce temps seulement, que nous avons des preuves évidentes et incontestables de son usage. D'après les auteurs arabes, ce canal aurait été comblé à dessein l'an de l'hégire 150, et son usage interrompu par ordre du calife el Mansour (second calife Abacyde), pour empêcher que des

[1] Il n'est point étonnant de voir les Nabathéens s'opposer de tous leurs moyens à la navigation de la mer Rouge, et il est bien possible que le gouvernement de Petra n'ait point été étranger à ces entraves.

approvisionnements de vivres ne fussent envoyés par cette voie à Médine[1]. Cette assertion me semble peu fondée, car, maître de l'Égypte, il eût été plus facile de mettre une garde pour empêcher le passage des transports que de combler le canal. Il est donc permis de penser que le manque de soins le laissa s'ensabler, et que son usage fut abandonné tout naturellement. Le commerce prit alors le chemin de Cosséir, et languit ainsi pendant trois siècles sans avoir une grande importance.

Les Vénitiens, qui n'avaient pu obtenir d'accès dans les pays musulmans, tiraient leurs marchandises de l'Inde par des caravanes qui partaient de la mer Noire. Mais lorsque le fanatisme eut un peu diminué, que l'horreur de tout ce qui était chrétien eut cédé à quelques sentiments plus traitables, ils cherchèrent à négocier avec les maîtres de l'Égypte. Une raison d'ailleurs les y engageait plus fortement, les Génois venaient d'obtenir des Grecs le commerce à-peu-près exclusif de la mer Noire. Ils firent donc dans le treizième siècle un traité qui leur concédait le commerce de la mer Rouge, et vinrent fonder leurs établissements sur son rivage. D'après les ruines que l'on trouve encore sur les côtes de l'Égypte et de la presqu'île du Sinaï, il est évident qu'ils remontèrent tout le golfe, et négligèrent la route de Bérénice au Nil que les Grecs, les Romains, et les Arabes, après l'abandon du canal, avaient préférée. Cette voie, dont j'ai indiqué les difficultés, avait pour les Vénitiens de grands avantages; d'abord marins plus expérimentés que les navigateurs qui les avaient précédés sur cette mer, ils pouvaient en éviter les dangers, car ils naviguaient avec les mêmes vaisseaux et les mêmes moyens que les Portugais qui, plus tard, firent de si grandes découvertes; et la boussole dont on faisait peu d'usage ne pouvait rien ajouter à leurs manœuvres dans une mer où l'on ne perd jamais de vue les côtes. En second lieu, soufferts en Égypte par le gouvernement, mais mal vus des habitants, protégés par l'autorité, mais en butte aux préjugés religieux, ils devaient autant que possible éviter tout rapport avec les Musulmans, et se rapprocher du siége du gouvernement dont la protection perdait de son efficacité à plus de distance. Ces considérations puissantes durent les empêcher d'établir leurs entrepôts à 150 lieues de la capitale, d'où ils eussent été obligés de les confier à des gens du pays et de leur faire traverser les provinces qui devaient leur être le moins favorables. Le canal de Suez étant comblé, les Vénitiens opéraient le transport de leurs marchandises par des caravanes de chameaux qui traversaient comme de nos jours les trente lieues de distance qui séparent Suez du Nil. La proximité de la capitale et l'influence de l'autorité donnaient toute sûreté à ce trajet.

Mais les découvertes des Portugais[2] vinrent détruire l'industrie de ces marchands entreprenants, et porter à la belle Venise, cette nouvelle reine des mers, le coup dont jamais elle ne devait se relever. Alphonse Albuquerque, en 1515, entra dans la mer Rouge, s'empara d'Aden, mais se retira bientôt après avoir manqué de se perdre corps et biens dans cette mer d'écueils. Soliman pacha, en 1539, conseillé et aidé des Vénitiens, fit une expédition qui alla se terminer à l'inutile siége de Diu[3]. Dom Jean de Castro, en 1540, pénétre jusqu'à Suez, sans toutefois pouvoir détruire la flotte turque à l'ancre dans le port, et il se retire avec la seule satisfaction d'avoir armé à Tor quelques chevaliers de Sainte-Catherine[4]. D'ailleurs ce n'était plus ni les conquêtes, ni les combats qui devaient ruiner les Vénitiens, leurs établissements, leur commerce; c'était cette nouvelle voie et celle que la découverte de l'Amérique venait d'ouvrir qui détournaient de ce corps tous les sucs vivifiants, et qui, bientôt suivie par les Hollandais, Anglais, Français, Espagnols, rendit la mer Rouge déserte, inutile.

Les Vénitiens abandonnèrent donc peu à peu leurs établissements, ces constructions établies comme magasins d'approvisionnement, ces citernes habiles que les fontaines remplissaient pour

[1] El Macryzi.

[2] Voir les ouvrages de De Barros. — Faria y sousa Asia Portugueza. Le P. Joseph Lafitau. (Découvertes des Portugais.) Lopez de Castaneda. (Histoire des Découvertes des Indes orientales, par les Portugais.)

[3] Page 144. Viaggio di Alessandria nelle Indie 1537, imprimé à Venise en 1545. Il se trouve aussi dans le premier volume in-8° de Ramusio.

[4] Diario de Jean de Castro. Purchass Pelgrims, vol. II, pag. 1150. Allgemeine Historie aus dem Eng. uebersetz Basel 1747, page 458, vol. I.

suffire au ravitaillement des vaisseaux, et que d'ingénieux aqueducs menaient des montagnes ou des sources éloignées jusqu'à la côte.

N'ayant plus pour moteur l'intérêt avide, et pour soutien l'esprit persévérant et habile de ces marchands étrangers, la navigation, se trouvant abandonnée aux mains nonchalantes des Musulmans et à la faible protection d'un gouvernement mal organisé, s'affaiblit tout-à-fait, au point que quelques grandes barques suffisent depuis 200 ans[1] à tout le commerce qui s'y fait, et l'on peut croire qu'elle eût disparu en entier, si Moka et son café, la Mecque et ses pélerinages annuels, n'avaient entretenu des rapports commerciaux qui, bien que faibles, suffisent à alimenter Suez, Tor, Djedda, et quelques ports plus au sud.

A l'époque de notre expédition, Bonaparte, qui voyait dans sa conquête le moyen de porter un coup à la richesse anglaise, voulut examiner lui-même les vestiges de l'ancien canal de Suez et la mer Rouge. Il comptait donner ainsi, par l'intérêt qu'il y mettait, l'impulsion aux travaux qu'il voulait qu'on entreprît, et certainement ses vues étaient grandes, ses projets avaient une haute portée; mais il calculait sur une puissance qui lui échappait, celle de sa marine qu'il dédaigna souvent, qu'il ne comprit jamais.

On s'est souvent demandé depuis que nos armées se sont retirées de ce pays, depuis que les Anglais ont repris tranquillement le commerce presque exclusif de toute cette partie du monde, pourquoi ils n'ont point essayé de se frayer cette voie, bien plus courte que celle que leurs vaisseaux suivent autour du cap de Bonne-Espérance. Mais on n'a pas considéré que pour une puissance maritime, l'intérêt premier est de maintenir la supériorité de force par laquelle elle est puissance; qu'en diminuant la longueur du voyage, en favorisant dans les ports de la mer Rouge le déchargement des vaisseaux qui ne suivraient plus alors qu'une route tracée, le commerce en transportant ses marchandises à meilleur compte, pourrait diminuer de plus de moitié le nombre de ses matelots, de ses vaisseaux, et diminuer en même temps de moitié les ressources de la puissance anglaise en cas de guerre.

PÉLERINAGES, VOYAGES.

On peut, en examinant la carte[2] sur laquelle j'ai tracé toutes les routes que nous ont indiquées les voyageurs, voir combien l'Arabie, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours, fut traversée en tous sens, et reconnaître que l'on aurait droit de s'attendre à des renseignements plus nombreux que ceux qui nous sont parvenus.

Mais il faut considérer la nature du pays, et faire la part de l'espèce de voyageurs qui l'ont parcouru. Quand un pays est formé de telle sorte, que quelques sources et le peu de verdure qu'elles entretiennent autour d'elles sont les seuls points qui, non seulement peuvent attirer l'attention, mais qui permettent aux caravanes, aux armées, plus tard aux pélerinages, et enfin de nos jours aux voyageurs, de traverser son aridité, alors il se présente dans une étendue énorme de déserts quelques vallées ou plaines, qui, depuis que l'homme a pénétré dans ces contrées, lui ont servi de route dans un but souvent bien différent. Cette observation, juste pour toute l'Arabie, convient plus particulièrement à sa partie *pierreuse*, dont les accidents géologiques furent de tout temps un guide naturel pour les routes, un obstacle aux déviations qu'un motif quelconque eût voulu y introduire.

Quant à l'espèce des voyageurs, elle se distingue de deux manières, par ses intérêts et ses habitudes. La première division comprendra toutes les anciennes caravanes commerçantes qui, au risque d'une perte assurée, ne pouvaient changer la direction de leur route, ni la longueur

[1] En 1630, Neitzschitz disait en passant à Suez: *Jetzt aber liegt der Handel gar, wiewohl die Turcken vielfaeltig versucht den selben wieder aufzurichten. Welt beschauung*, Nuremberg, 1670, page 144.

[2] Je n'ai marqué sur cette carte que les voyageurs dont les ouvrages sont connus et les routes nouvelles; il eût fallu le plus grand format de papier pour inscrire les noms de tous ceux qui ont suivi les routes du Sinaï, Jérusalem, Palmyre, etc., et de plusieurs autres également banales.

de leurs étapes; puis aussi les armées conquérantes qui, encouragées dans l'amour du pillage par leurs rapports, suivaient les mêmes itinéraires dans des vues moins paisibles. La seconde, les voyageurs pélerins, dont les voyageurs scientifiques, introduction assez nouvelle, forment une subdivision. La réunion de leurs renseignements prouve suffisamment qu'ils n'ont fait les uns et les autres que suivre les mêmes routes, s'arrêter aux mêmes sources, et se conformer ainsi aux exigences géologiques de la contrée.

Nous avons sur l'état ancien du commerce assez de notions pour former un large réseau dans lequel il est facile d'intercaler quelques conjectures plausibles. Ces renseignements nous sont fournis par la Bible, ce livre qui devait être précieux sous tous les rapports, et par quelques auteurs grecs. J'en ai déja parlé; ici je rappellerai seulement que ces longues caravanes, quelque nombreuses ou variées qu'elles aient pu être, étaient bornées pour la connaissance du pays ou son exploration à trois grandes routes, dont l'une arrivait à Petra, tandis que les deux autres, partant de cette ville, se séparaient en deux branches pour se diriger sur l'Égypte et la Syrie, mais toujours par les mêmes haltes, avec les mêmes journées que celles qui les avaient précédées.

L'importance commerciale de Petra, sa renommée comme capitale, et les rapports que les étrangers en donnaient, ont permis aux auteurs anciens de nous transmettre quelques renseignements qui mènent de la Bible au récit des armées conquérantes; ils présentent par l'indication des routes la situation des lieux principaux, et par des détails de mœurs l'aspect moral de l'époque.

Plus tard, l'Arabie est conquise, et nous avons encore quelques données de ce fait, mais rien de positif; peu de détails topographiques, des notions seules qui forment enchaînement avec ce qui suit.

C'est du milieu de cette époque que le christianisme s'élève, et l'Arabie Pétrée fut le refuge des premiers anachorètes, le premier théâtre des martyrs de cette religion nouvelle qui devait s'emparer du monde. Les pieux ermites, que l'Église célèbre, nous donnent une idée de la situation de ce pays par le récit de leurs dévotions et de leurs souffrances. Quelques courses d'un point à un autre, quelques descriptions de lieux de halte, des renseignements sur les mœurs donnés simplement, sont d'un intérêt précieux, quand on n'en a pas d'autres. Ceux-ci ne sont plus que des récits individuels qui même ne portent l'intérêt que sur une partie du pays, laissant l'autre dans l'oubli. La Bible et les auteurs anciens comprenaient, l'une dans le récit des événements, les autres dans leurs aperçus généraux, toute l'Arabie Pétrée, tandis que les martyrs et les pères de l'Église, les pélerins et les voyageurs, ne nous entretiennent plus depuis le deuxième et le troisième siècle, que de la péninsule du Sinaï, dont les souvenirs religieux attiraient la dévotion des premiers, la curiosité des autres. Tout ce qui s'étend à l'est d'une ligne qu'on tirerait d'Ébron à l'Accabah, et qui comprend le territoire de la fameuse capitale des Nabathéens, est caché sous un voile épais jusqu'au commencement de notre siècle, car ce n'est que momentanément, et comme par éclairs, que les rapports ecclésiastiques le soulèvent, les uns s'appuyant davantage sur Bostra, métropole de *Palestina tertia*, les autres ne faisant mention que de *Petra deserti*, *Crac* ou *Karak*, la forteresse de Renaud qui appartient à l'Arabie Déserte[1].

Aussitôt que le christianisme s'étendit à quelques lieues de la sainte ville qui avait été le principal théâtre de ses mystères, les pélerinages commencèrent d'abord des provinces rapprochées, puis des pays les plus éloignés, à mesure que la nouvelle religion faisait des progrès. Dès le troisième siècle l'Europe y avait part, et la dévotion de l'empereur Constantin, de sa mère Hélène, ainsi que le soin avec lequel ils firent rechercher toutes les reliques, les environnèrent de magnifiques constructions, les enrichirent de présents, retentirent au loin et animèrent encore davantage le zèle pieux des nouveaux chrétiens.

[1] Je ferai mention de ces documents en leur lieu; j'ai rassemblé dans mes extraits tout ce qu'il y a d'intéressant dans la collection des Bollands, et j'ai tiré des ouvrages sur les croisades ce qui a rapport à l'Arabie Pétrée.

De cette époque datent ces innombrables pélerinages dont le nombre semble croître à mesure que les difficultés augmentent. Ces premiers voyageurs de la chrétienté débarqués en Orient, partaient du Caire ou de Jérusalem, arrivaient au Sinaï, en visitaient avec scrupule toutes les parties, et se rendaient à la ville opposée à leur point de départ, c'est-à-dire en venant de Jérusalem, ils allaient au Caire visiter les ermites de la Thébaïde, des lacs Natron, etc., etc. En partant au contraire du Caire, ils allaient faire leurs dernières dévotions au Saint-Sépulcre[1]. Au quatrième siècle, saint Jérôme et Eusèbe viennent en Égypte admirer les austérités des ermites de la Thébaïde et du désert de Nitrie; l'évêque Isidore, suivi de tout son clergé, vient à sa rencontre. Antoninus, vers 560, visite le Sinaï; il trouve trois abbés dans le couvent qu'on venait d'y construire, et sur le sommet de la montagne la chapelle qu'on remarque encore de nos jours. Plusieurs autres pélerins, dans les années suivantes, viennent dans cet *eremum* visiter les pieux anachorètes qui menaient là cette vie d'expiation et de souffrances dont nous nous représentons difficilement aujourd'hui l'image.

Mais une religion d'enthousiasme, soutenue par un peuple dans toute la vigueur et la nouveauté de ses facultés, s'éleva alors au milieu d'une société en décadence, d'un empire depuis long-temps ébranlé, et dont les dissensions intestines facilitèrent une invasion qu'il eût été facile d'arrêter dans son premier essor; cependant, soit que l'Arabie Pétrée offrît peu d'intérêt à un peuple nomade qui envahissait la riche Égypte et la magnifique Syrie, soit que réellement rien sur son passage ne se montrât digne d'un souvenir, leurs auteurs se taisent.

Jérusalem tomba après quatre mois de résistance au pouvoir des Musulmans, et sa capitulation, à cette époque, est celle qui régit encore aujourd'hui les rapports des Orientaux avec les chrétiens sur toute la surface de leur domination. *Liberté de pratiquer leur religion dans toutes leurs églises, mais défense d'en bâtir de nouvelles; point de croix à l'extérieur, point de processions hors des temples; permission de frapper leurs cloches, mais non de les balancer; défense d'empêcher un chrétien de se convertir à l'islamisme; montrer le plus grand respect à un Musulman, et se distinguer de lui par ses noms, ses habillements, ses habitudes.*

Les obstacles que rencontrèrent les pélerins devant ces nouveaux maîtres des saints lieux, l'horreur que leur inspirait la vue de ces hérétiques, et l'obligation de s'humilier devant eux, ne ralentirent pas l'ardeur des pélerinages; mais pour s'expliquer cette persévérance à un devoir entouré de tant de difficultés et de peines, il faut remonter à cette époque, et considérer l'état de la société en Europe. Alors rien d'établi, rien de stable, les charges pesant sur les uns au profit des autres, le droit étant à la force, la force au petit nombre, le désœuvrement au plus grand. Si l'on ajoute à un état pareil cet esprit aventureux, remuant, qui faisait de la maison paternelle le plus triste séjour, des grandes routes la plus habituelle demeure, on trouvera facile l'exécution d'un voyage aussi pénible.

Comment résister à une entreprise que la religion entourait du prestige de la sainteté, la population entière de celui de son admiration? Le pélerin, une fois décidé à se mettre en route, recevait à l'église l'écharpe et le bourdon; et béni par toute la population, accompagné par elle jusqu'au premier couvent, il commençait son long et pénible voyage sous les plus favorables auspices. Déja des itinéraires étaient tracés[2]; des couvents construits sur les routes les plus fréquemment suivies, des hôtelleries entretenues par de riches seigneurs qui n'osaient encore s'aventurer ainsi, recevaient indistinctement, et avec même respect, tout ce qui portait le saint titre de pélerin. Soutenus sur leur route par ces fondations pieuses, ils ne rencontraient d'obstacles chez aucun peuple, car leur caractère leur faisait accorder une protection qu'ils n'eussent

[1] Breydenbach, bien postérieur à la vérité, représente, en 1484, fort bien ces deux différentes voies; il venait de Jérusalem, avait visité le Sinaï et retournait au Caire, et dit: *Illic peregrini quidam in noctis tenebris nos praeterierunt, qui de Jerusalem in Chayrum et inde in montem Synai transibant.* (Die 11 octobris.) Hans Tucher, qui voyageait à-peu-près à la même époque (1479) disait: *Item von Iherusalez ist czwu oder drithalbe tagreyss in ein stat heyst Gaczera oder Palestin do man gewonlichen zu zeucht wer gen Sant-Katherina czihen wil do richt man sich zu durch die wusten zusihen.—De même il y a deux ou trois journées de Jérusalem une ville du nom de Gazera ou Palestine, où l'on a l'habitude de se rendre lorsqu'on se dirige vers Sainte-Catherine; c'est là qu'on se prépare à traverser le désert.* Et après avoir visité ce couvent, le voyageur revint au Caire.

[2] Voir celui de Bordeaux, publié par M. Walkener.

pu obtenir par aucune autre considération. Chez les Huns, les Goths, les Vandales, ils étaient encouragés par les nouveaux convertis au christianisme qui avaient appris à vénérer le berceau de leur religion; respectés par les autres qui, bien qu'encore attachés à leur superstition, avaient aussi des lieux sanctifiés où ils se rendaient en pélerinage. Des codes particuliers fixaient chez tous les droits de passage du pélerin.

De nos jours la meilleure recommandation pour parcourir l'Orient est de s'annoncer comme pélerin. Sur toute la route de Constantinople en Égypte, aux demandes réitérées qui nous étaient faites sur le but de notre voyage par les pachas et les musselims, devant toute leur cour rassemblée, notre réponse a été la même: Nous allons en pélerinage à Cods (*la Sainte*), visiter le tombeau de notre Seigneur. Il serait difficile d'exprimer, sans une seule exception, combien cette réponse a inspiré de respect, et nous a donné de facilité dans des arrangements pour lesquels la considération qu'on nous accordait était le principal appui.

Aux honneurs qui précédaient le départ du pélerin, à la protection qu'il rencontrait sur sa route, à l'estime dont il était entouré à son retour, venait se joindre un autre mobile qui agissait sans doute sur le plus grand nombre: le trafic des reliques et le gain facile qu'on en retirait à une époque où le nombre des couvents et leurs richesses étaient si grands. Cette coutume d'accumuler dans chaque couvent les restes d'hommes saints ou d'objets sanctifiés par leurs actions, et de donner ainsi à la renommée d'une église une plus grande valeur, prit un tel développement, que ce commerce qui se faisait sous le nom de pélerinage dès les premiers siècles, se maintint long-temps après les croisades, malgré toutes les supercheries qui s'y introduisirent, et fait vivre encore aujourd'hui, dans notre siècle d'indifférence, quelques villages autour de Jérusalem[1].

Les rapports que Charlemagne entretenait avec Aroun el Rachid, la sage domination de ce dernier, laissèrent aux chrétiens d'Orient une liberté et un repos dont ils n'avaient point joui depuis la conquête. Ils avaient alors à Jérusalem douze maisons ou hôtelleries, et dans la vallée de Josaphat quelques champs et des vignes. Dans la presqu'île du Sinaï, outre le monastère de Sainte-Catherine, plusieurs couvents de moindre importance occupaient différentes vallées et étaient desservis par des religieux. Les pélerinages alors considérés comme l'expiation de toutes les fautes devenaient une espèce d'habitude et entraient dans les mœurs. Le nombre des pélerins s'augmentait journellement des secours et de la protection légale dont ils étaient l'objet. Charlemagne ordonne que: *Propter amorem Dei et propter salutem animæ suæ tectum et focum et aquam nemo illis deneget.* Cependant une charge pesait sur le pélerin à son arrivée sur la Terre-Sainte; c'était le *Bisantium aureum* que les Musulmans, depuis leur conquête, prélevaient sur chacun d'eux[2]. Et c'était une lourde redevance pour des gens qui entreprenaient ce long voyage sur l'espérance des secours et des aumônes qu'ils recevaient en route. Aussi beaucoup, dans leur imprévoyance, arrivaient en Orient dans l'impossibilité de satisfaire aux exigences des maîtres du pays. Bernard, qui voyageait en 870, trouva en Égypte des chrétiens dans les fers pour n'avoir pu payer le tribut, et il faut que leur nombre ait été déja assez grand, puisqu'une communauté était instituée pour les racheter; mais, dit-il, comme les Sarrasins pèsent avec leurs poids, six deniers n'en font que trois, et il faut payer double.

Un pélerinage au Sinaï qui date de cette époque, et dont nous avons quelques détails[3], est celui des deux frères Fromont, que nous a conservé le moine Redon. Après avoir visité Jérusalem, mené pendant deux ans la vie d'ermite dans les déserts de la Thébaïde, visité le

[1] On transporte de Suez, à dos de chameaux, des sacs de coquilles que des Arabes de Bethléem et de Jérusalem taillent en croix, en imitation du Saint-Sépulcre, qu'ils tournent en chapelet, qu'ils sculptent en relief, ou gravent en creux en manière de *nielles*. Il s'en vend chaque année à Jérusalem en assez grande quantité; on en exporte tant dans les provinces de l'orient que dans les ports de l'occident.

[2] Guillaume de Tyr dit positivement que cette taxe fut établie depuis le moment de la conquête.—Wilken croit qu'on ne la fixa que dans le XI[e] siècle; mais, outre qu'il est peu probable que les Turcs, dans les vexations qu'ils firent souffrir aux pélerins avant cette époque, n'aient pas eu plus tôt l'idée de ce moyen d'extorquer quelque argent, le récit de Bernard confirme celui de Guill. de Tyr (Histor. Hieros. I, 10). Voyez *Gesta Consulum Andegavensium in d'Achery spicileg.* T. III, fol. p. 202.

[3] Michaud, *Histoire des Croisades*, *éclaircissements*, p. 557, T. I.

tombeau de saint Cyprien, archevêque et martyr, à deux lieues de Carthage, ils revinrent à Rome les pieds tellement meurtris, le visage si défiguré, qu'ils touchèrent toute la population accourue à leur rencontre. Mais le pape, loin de leur pardonner leurs fautes, leur imposa un nouveau pèlerinage qu'ils entreprirent sans murmurer. Ils retournèrent à Jérusalem, et de là parvinrent, en traversant le désert, à la mer Rouge et au Sinaï, où ils séjournèrent trois ans avec les moines qui habitaient ces tristes solitudes. Ils revinrent à Rome vers la quatrième année; mais encore cette fois, le souverain pontife resta sourd à leurs prières et à tous les maux qu'ils avaient soufferts pendant ce long et pénible voyage: l'un d'eux alors mourut épuisé de fatigues et de douleurs; l'autre retourna à Rennes, au couvent dont il dépendait, et se préparait à un troisième pèlerinage lorsque la mort vint lui en éviter les souffrances. Quelle est donc la force de cette foi qui pouvait soutenir de pareilles épreuves?

Zimisces, après Nicéphore Phocas, profitant des désordres qui suivirent la domination des sages califes de Bagdad, s'empara de toutes les villes de la Judée; mais les Grecs, loin de consolider cette conquête importante, laissèrent bientôt après lui retomber cette contrée sous la domination des califes Fatimites, qui avaient établi leur empire en Égypte. Hakem, le troisième de cette race, fut un fléau pour les chrétiens; leurs églises furent dévastées, les reliques foulées aux pieds, et les pèlerins soumis à toutes les vexations. Mais le fanatisme n'agissait pas seul dans ce changement de système; d'un côté Gerbert qui, après son pèlerinage, était devenu pape sous le nom de Sylvestre II, avait provoqué et soutenu une levée de boucliers contre les Musulmans; et de l'autre les pèlerinages ne se faisaient plus par individus isolés ou par petit nombre, mais par troupes considérables, semblables à de vraies armées menaçantes. C'est dans ce temps que l'on place le pèlerinage de Bononius qui, après avoir séjourné à Babylone (vieux Caire), en Égypte, visita Jérusalem, et s'établit au mont Sinaï où il vécut plusieurs années, et mourut en 1026.

Jusqu'au milieu du onzième siècle, la route suivie par les pèlerins avait été à-peu-près la même pour tous, c'est-à-dire qu'on traversait l'Italie, qu'on s'embarquait après avoir reçu la bénédiction du pape, et que l'on était transporté à Constantinople, d'où le voyage se continuait à travers l'Asie-Mineure et la Syrie. Quoique le desir de voir Constantinople et de se réunir dans ce grand rendez-vous entrât pour quelque chose dans ce long détour, cependant l'état de la navigation et les dépenses qu'un trajet de long cours aurait occasionées en étaient les principaux motifs. Richard II, duc de Normandie, qui n'osait entreprendre ce saint voyage, voulut au moins en avoir le mérite par l'appui qu'il donnait aux autres; c'est lui qui paya toutes les dépenses des sept cents pèlerins qui suivirent Richard, abbé de Saint-Viton, en 1046. Une des singularités de ce pèlerinage, c'est la description de l'apparition du feu sacré en présence des Turcs, le sabre nu, et injuriant les chrétiens; on croirait lire une description contemporaine. Le duc de Normandie encourageait en même temps toute espèce de fondations pieuses, et recevait chaque année, à Rouen, les moines du mont Sinaï qui venaient recueillir les présents qu'il faisait à leur couvent.

Mais à-peu-près à la même époque, lorsque la Hongrie, ou partie de ses habitants fut convertie au christianisme, les pèlerinages se firent sans interruption, par terre d'abord, jusqu'à Constantinople, puis de cette ville par la route ordinaire jusqu'à Jérusalem. L'incertitude de la navigation, et plus que cela sans doute, les dépenses que chaque pèlerin était obligé de supporter, firent préférer la voie de terre qui offrait moins de dangers[1], et sur laquelle, d'étape en étape, on était défrayé par les couvents et les pieux établissements fondés pour le soutien de ces voyages. L'évêque Liébert, suivi de trois mille pèlerins, fut un des premiers qui tenta cette voie, et traversa ces pays encore peu accoutumés à ces visites; aussi éprouva-t-il toutes les difficultés des premiers essais.

[1] P. de Suchen disait encore au XIV[e] siècle que la voie de terre était préférable; et le *provysion de Wey*, un siècle plus tard, indique assez les lenteurs auxquelles on était exposé.

En 1064, vingt-un ans avant la première croisade, nous avons les détails du voyage d'une troupe de plus de sept mille pélerins précédée de plusieurs évêques. Bien qu'on ne puisse suivre les traces de ces excursions jusqu'au Sinaï, il est cependant à présumer que beaucoup de pélerins, après avoir visité Jérusalem, se rendaient dans cette solitude par la route tracée sur ma carte; mais il est en même temps naturel de penser que cette partie du voyage ne parut pas assez importante pour être mentionnée dans l'ensemble du pélerinage.

Quand on réfléchit qu'un nombre si considérable d'hommes éclairés, la plupart instruits, et d'une haute naissance, ont fait ce long trajet tant par mer que par terre, ont séjourné des mois, des années, leur vie entière, dans ces pays intéressants, et que l'on recherche les notions qu'ils nous ont laissées, les souvenirs qu'ils nous ont transmis de leurs longues entreprises, on est étonné du peu d'étendue de ces renseignements, confondu sur-tout de leur peu d'intérêt. Ce n'est point sans doute à ces pieux voyageurs qu'on peut faire des reproches d'avoir négligé d'écrire au milieu de tant de fatigues; mais n'a-t-on pas droit de se plaindre de ces couvents qui recueillaient après de si intéressantes excursions ceux qui avaient eu le courage de les entreprendre, et ne savaient obtenir de leurs souvenirs qu'une nomenclature mille fois répétée de miracles et de fables, qui n'a pas plus d'intérêt pour nous qu'elle ne pouvait avoir d'utilité pour leurs contemporains; et cependant c'est aux couvents que nous devons le peu de lumières qui nous éclairent sur ces contrées.

Les croisades, en couvrant tout ce pays du spectacle de la valeur chrétienne, firent peu connaître l'Arabie Pétrée; cependant j'ai rassemblé, dans un ouvrage dont le format permet plus de développements que celui-ci, ce que les écrivains chrétiens et les auteurs arabes, soit antérieurs, soit historiens de cette époque, nous ont transmis. Je parlerai seulement ici de la direction que les croisades donnèrent aux pélerinages, qui, comme je l'ai dit, sont les voyages d'alors. Il faut croire qu'en les régularisant et leur accordant protection, elles durent plutôt entraver ceux qui se dirigeaient vers le mont Sinaï, car à peine en est-il fait mention. Cependant, comme les couvents subsistent et se maintiennent pendant cette période de troubles et de combats, nous devons penser que, soutenus par des aumônes, défendus par leur position, ils recevaient de temps à autre, selon la chance des combats, bon nombre de pélerins par la route de Syrie.

C'est à dater de la fin de cette grande folie guerrière que les pélerinages prennent le caractère de voyages descriptifs, et cessent de n'être qu'une nomenclature souvent répétée des mêmes reliques et des même lieux sanctifiés; on comprendra par cette transition la nécessité de ces développements sur les pélerinages, sur les motifs qui les faisaient entreprendre, sur les moyens qui s'offraient d'en mener à bien l'exécution. Depuis notre ère jusqu'au dix-septième siècle, il n'y eut point de voyages, il n'y eut que des pélerinages. Mais déja, après les croisades, les récits de ces pieuses excursions prennent un intérêt qu'on n'eût pu trouver dans les autres, et l'on s'y attache d'autant mieux que leur style simple et naïf engage à plus de confiance. Pierre de Suchen, en 1336-1350, est le premier qui s'offre à nous. Il visita l'Égypte, le mont Sinaï, la Syrie; et les renseignements qu'il donne, quoique mêlés à bien des fables, sont instructifs et attachants par la manière naturelle dont ils sont présentés. Cette description fut publiée à Venise, en latin, et à Nuremberg, en allemand, dans la langue de l'auteur[1]. Après lui vient Nicolo Frescobaldi, Florentin, d'une bonne famille[2], qui fit son pélerinage en 1383. Ce voyage est déja moins surchargé de contes; on y trouve des renseignements plus nombreux et d'une exactitude assez scrupuleuse. D'ailleurs Frescobaldi suivit la même route que son prédécesseur Breydenbach, généralement plus connu que lui. Ces voyages étaient encore des pélerinages[3]

[1] Elle est ainsi intitulée: Eyn register über das Buch von den weg zu den heiligen grab od' gelobte land und wund'n hie mit begriffen.

[2] Ce voyage fut imprimé en 1818, à Florence, par Manzi, d'après un manuscrit de la bibliothèque Barbarine.

[3] Hans Tücher, Furer von Heimendorf, Barthema, Albrecht von Lowenstein, l'itinéraire de la mer Rouge en latin et en portugais de Jean de Castro, l'auteur italien anonyme du Voyage de la mer Rouge, etc., etc., sont des ouvrages de cette époque dont j'ai fait usage dans la description de mon voyage; j'en donnerai en outre une traduction, car il est souvent difficile de se les procurer, et leur langage n'est pas à la portée de toutes les personnes qui pourraient desirer de les connaitre.

dont la mode ou l'habitude avait survécu, au malheur des armées chrétiennes; on trouve dans un ouvrage composé dans le quinzième siècle, par Antoine de la Sale, parmi les devoirs du nouveau chevalier, indiqué celui des pélerinages et la récompense qui s'ensuivait: *En oultres*, dit-il, *bons chevaliers se font au Sainct-Sépulcre de notre Seigneur, pour amour et honneur de lui. Aultres se font à Saincte-Catherine, là où ils ont leurs dévotions.* Dans un traité conclu en 1403, entre l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et le soudan d'Égypte, il est fait mention, parmi les droits à prélever sur les pélerins de la Terre-Sainte, de ceux qui se rendent à Sainte-Catherine du mont Sinaï, et il est donné l'autorisation à ce couvent de réparer ses bâtiments et d'en construire de nouveaux.

Il est étonnant de voir l'indulgence des Sarrasins pour ces chrétiens qui parcouraient ainsi leur pays, prenaient des informations sur leurs villes, leur administration, leurs moyens de défense à une époque où l'Europe, après avoir perdu son dernier rempart en Terre-Sainte, était encore toute préoccupée d'idées de croisades et de conquêtes. En effet, depuis 1291, année de la perte de Ptolémaïs, jusqu'à 1422, époque de la mort de Henri IV, roi d'Angleterre, ces projets ne sortirent point des combinaisons ordinaires, bien qu'ils fussent déja étrangers aux mœurs, que l'esprit aventureux se fût dissipé dans deux siècles de combats, et qu'enfin de pareilles entreprises contrariassent les intérêts commerciaux.

Après la perte de Ptolémaïs, le pape Nicolas IV écrivit aux Génois et aux Vénitiens pour qu'ils cessassent leurs querelles, et se réunissent contre les Musulmans; aux Templiers et aux Hospitaliers pour qu'ils ne fissent plus qu'un ordre, et se croisassent pour la conquête des saints lieux; il s'adressa également aux évêques d'Allemagne, et à tous les princes chrétiens pour qu'ils fissent prêcher une croisade; et enfin au khan Argun, afin de l'engager à marcher sur la Syrie[1]. Au commencement du quatorzième siècle une ardeur chevaleresque anima les dames génoises; elles veulent faire les frais d'une nouvelle croisade, vendent leurs bijoux, arment des vaisseaux[2]. Le concile de Vienne, en 1312, et les exhortations du pape Clément V, encouragent à pareille entreprise; Henri VII, Philippe-le-Bel, et Édouard d'Angleterre y prennent part, ainsi que nombre de barons; il est vrai que tous ces préparatifs menaient à peu de chose, qu'une partie des croisés restaient dans les ports, que les autres partaient, mais dans la résolution de retourner bientôt chez eux, et qu'enfin les souverains ne semblaient céder aux exhortations de l'Église que pour prélever, sous le prétexte d'armements et de préparatifs, des subsides considérables sur le clergé; cependant les Sarrasins qui ne pouvaient connaître bien intimement la direction des esprits, devaient juger dans l'éloignement ces préparatifs formidables; comme d'ailleurs ils n'entendaient parler que de conciles, d'évêques courant le pays, que de mouvement dans les ports[3], ils auraient été pardonnables d'interdire à tout chrétien l'entrée dans leurs possessions, le passage dans leur pays; loin de là, ils les y recevaient avec la même tolérance. A Alexandrie les pélerins avaient un hôtel où ils logeaient; ils allaient à Damiette, Rosette, suivaient le Nil, venaient au Caire; de là ils passaient à la Thébaïde, aux lacs Natron, au Sinaï, puis en Syrie et dans le port de Jaffa, où ils s'embarquaient pour leur patrie. Lannoy lui-même dans tout son voyage, en 1422, qui

[1] Wilken et Michaud, *Histoire des Croisades;* Rainaldi *Annales Ecclesiæ;* Abel Remusat, *Mémoires sur les relations des princes chrétiens avec les empereurs mongols.*

[2] Rainaldus donne les noms de ces héroïnes.

[3] Et je ne mentionne pas ici la longue suite des ouvrages exhortant aux croisades, et en dressant le plan sur des renseignements recueillis par les pélerins pendant leurs pieuses excursions; cependant les Sarrasins ne pouvaient manquer d'en avoir connaissance. Dans le nombre, celui de Marino Sanuti est le plus complet, et se fonde sur les rapports des marchands, marins ou pélerins qu'il était à même d'interroger à leur arrivée dans le port de Venise. Il avait lui-même voyagé, et compilant dans les anciennes relations ce qui manquait à son plan, il forma un système de croisades, un plan de campagne dont l'idée première était la conquête de l'Égypte, grenier d'approvisionnement, grand magasin de tout subside, d'où l'on pouvait alors, comme base d'opérations, s'emparer de la Syrie et la conserver. Cette opinion ou cette manière d'envisager la croisade était déja depuis long-temps établie, puisque Amaury, en 1162 et 1169, fut entraîné à son expédition par l'opinion généralement répandue de l'impossibilité de conserver la Syrie sans la possession de l'Égypte. Jean de Brienne, plus tard, débarqua à Damiette d'après les décisions du concile de Latran. « Tunc firmatum fuit consilium in Concilio Lateranensi habitum de inducenda militia christianorum in terram Ægypti. » *Oliv. scholast. Historia Damiatina, caput* 1. Quoique nous ne trouvions aucun rapport des discussions qui durent s'établir dans le conseil de Louis IX sur le plan de sa croisade, cependant il est tout à présumer qu'on ne s'engagea pas dans une pareille voie sans peser le pour et le contre, sur-tout en se décidant malgré les deux tentatives malheureuses dont nous avons parlé. Aussi le mérite de Sanuti est d'avoir persisté dans cette opinion qui devenait par ce dernier essai plus difficile à soutenir, et c'est à sa louange que nous rappellerons l'expédition française d'Égypte qui eût eu pour résultat la conquête de la Syrie sans des obstacles indépendants du projet, et enfin celle de Mohammed Aly, qui a dans sa main aujourd'hui, pour soutien de son plan de conquête, les mêmes moyens que Marino Sanuti supposait alors au maître de l'Égypte.

n'avait d'autre but, comme le prouve ingénieusement M. Webb, qu'une exploration militaire, que des plans de campagne, voit l'Égypte et la Syrie sans qu'une seule plainte vienne se mêler à son récit, et indiquer la rencontre de quelque obstacle.

Il faut convenir cependant que ces chrétiens voyageurs n'avaient pas toute liberté; qu'arrivés dans le port, une garde montait à bord, enlevait voile et gouvernail[1] pour s'assurer de la soumission de l'équipage et du paiement des droits[2]; de plus ils avaient deux pour cent à payer sur la valeur de leurs effets, et en sus un ducat par tête, somme que l'avidité des Sarrasins forçait peut-être de doubler comme au temps de Bernard. Une fois ces droits acquittés, peut-être bien accompagnés de quelques coups et bourrades, comme l'indique Breydenbach, on était conduit dans le coucher (*auberge ou okel*) des pèlerins, ou bien dans les fontegues[3]. *Item y a* (Alexandrie) *plusieurs marchands cristiens dedens la ville qui la demeurent, en espécial Veniciens, Genevois, et Catalans, qui y ont leurs fontegues comme maysons grandes et belles, et les enferme on la dedens, et tous les cristiens, chascune nuyt de haulte heure, et le matin les laissent les Sarusins dehors de bonne heure. Et pareillement sont enfermez tous les vendrediz de l'an, deux ou trois heures de io^r. C'est assavoir à midi quant il font leur grant orison, et y a autres couchers de pelerins*[4]. Le pèlerin était confié aux marchands principaux ou au consul français, qui l'aidait dans les préparatifs pour son voyage, et sans payer trop cher il trouvait dans ces sortes de khans des provisions, des ânes, des chameaux, des conducteurs, et il était moins harcelé sur les routes que souvent de nos jours, mais obligé plus fréquemment de se contenter de faibles informations, de juger sur ouï-dire, parceque *ne oze aprouchier par dedens la ville nul crestien, item dedens le viel port nose entrer nulle navire de crestien, ne nul crestien par dedens la ville ne par dehors ne l'oze aprouchier de puis environ lx ans que le roi Pierre de Chippre le prist par ce lieu la.* Et alors faute de voir soi-même on inventait (de là les fables et les erreurs des anciens voyages), ou bien on répétait comme tant d'autres: *De cela assez*, ou dans le style de Pierre de Suchen: *Von dem lang zesagend wär.*

Les vexations qu'ils avaient à souffrir étaient bien légères, quand on considère que tous ces pèlerins faisaient avec l'argent et la sécurité qu'on leur laissait, des excursions qui de nos jours, avec la civilisation introduite chez les Orientaux, supposent cependant un esprit aventureux, un corps robuste et de grandes dépenses. Cette condescendance à laisser aux chrétiens un abord dans le pays tenait à deux raisons: la première, la plus immédiate, prenait sa source dans l'amour du gain qui fut considérable long-temps après les croisades, et jusqu'à la réformation qui mit fin au reste de ce zèle pieux; la seconde, intimement liée aux préjugés, comme aux croyances, venait du respect que les Musulmans ont accordé de tout temps aux pèlerinages.

Nous avons de cette époque deux ou trois ouvrages que j'aurai souvent l'occasion de citer; leur style est simple, naturel comme ce qu'on écrirait dans une lettre à sa famille pour la mettre au courant de sa marche, la tranquilliser; mais deux siècles plus tard viennent de longues descriptions qui rappellent cette plaisanterie d'un ouvrage monacal intitulé *De omnibus rebus et de quibusdam aliis.* En effet, le voyageur qui n'a visité lui-même que la petite portion du terrain qui entoure Jérusalem, a relâché à Alexandrie, Tunis, Alger, dans quelque port de l'Espagne ou de l'Adriatique, se croit non seulement dans le droit, mais dans l'obligation de nous donner une description générale du monde, dans laquelle ses observations personnelles et locales se perdent, de manière qu'il est souvent impossible de dire quelle route il a suivie. L'auteur insère dans ces sortes d'ouvrages, tantôt ses lettres et leurs réponses, ses poésies et ses discours, puis un traité d'algèbre; tantôt il fait précéder sa publication d'un titre pompeux qui, en lettres moitié rouges, moitié noires, annonce que les savants y trouveront un nombre infini de nouveautés, expériences physiques, raisonnements de la belle philosophie, curiosités de chimie, et

[1] Il est question de l'abandon de cette coutume comme d'une franchise dans le traité conclu en 1323 entre Aboulcasa, souverain de Tunis, et le roi d'Aragon, art. 12, cité par Depping, Histoire du commerce avec le Levant, 1830.

[2] Frescobaldi en parle comme d'une coutume.

[3] *Fonde*, Joinville, et Ducange, origine de ce mot encore en usage en Espagne.

[4] Lannoy. Voy. 21^e vol. de l'Archæologia, 1828.

conversations des illustres du siècle, sans compter plusieurs secrets inconnus pour le plaisir et la santé; les ouvrages des peintres fameux, et ce qu'il y a de plus digne de la connaissance d'un honnête homme dans les trois parties du monde.

De tous ces ouvrages du seizième et du dix-septième siècle, aucun n'a pour but spécial l'Arabie Pétrée, mais presque tous leurs auteurs se croient en droit d'en parler, soit qu'ils aient passé de Gaza à Belbeis, soit qu'ils aient été à Suez ou au Sinaï[1]. Le bon sens et la vérité semblent être bannis de ces livres; et, sans rapporter l'absurdité de mille contes fabuleux, de mille recettes insipides, je ferai remarquer combien ce manque de précision et d'exactitude est sur-tout frappant dans les plans, cartes et dessins comparés aux lieux mêmes. Telle la vue du Sinaï que Neitzchnitz fit graver et insérer dans sa *Contemplation du monde*[2], ou bien les dessins des Pyramides, et de quelques monuments de l'Égypte publiés dans les autres voyages. On ne croirait pas qu'il fût possible, avec la mémoire la plus bornée, de donner pareille représentation d'un lieu aussi intéressant; d'un autre côté, on ne peut supposer ces auteurs de mauvaise foi, car différents détails de leur récit prouvent évidemment qu'ils les ont visités. Je pourrais en citer ainsi beaucoup d'autres, mais les personnes qui ont vu le pays pourront comme moi en faire la remarque, et celles qui, de leur cabinet, ont assez de zèle pour lire toutes ces longues descriptions, établiront la différence en plaçant sous leurs yeux les planches de publications modernes qui, loin d'être sans reproche, ont au moins l'avantage incontestable de l'exactitude.

Ce qui me semble précieux dans ces descriptions, ce sont ces détails d'habitudes, ces récits de petits événements journaliers auxquels l'auteur ne donnait pas assez d'importance pour leur ôter leur naturel et leur vérité. On retrouve ainsi la vie privée du voyageur, les moyens et les facilités que l'époque, encore neuve, lui offrait dans ses excursions, comme les difficultés qu'un fanatisme excité par le souvenir des croisades y opposait. Une remarque sur-tout qui vient à l'esprit, et qui nous frappe davantage parcequ'elle est le résultat de toutes nos recherches sur l'Orient, et particulièrement sur l'islamisme, c'est le peu de différence, bien plus, la ressemblance dans l'ensemble, la conformité dans les détails de cette époque à notre temps. Ces visites aux grands du pays, ces préparatifs de départ, ces inconvénients dans le voyage, etc., etc., et mille autres points de rapprochement qu'il serait aussi inutile de citer qu'il est facile de les saisir, montrent l'état stationnaire d'usages et d'habitudes qui forme le caractère général de l'Orient[3].

C'est dans cette époque qu'il faudrait placer les auteurs arabes et les notions variées que doivent contenir des descriptions qui surpassent en étendue les récits des plus entreprenants voyageurs; mais malheureusement les orientalistes n'ont soulevé qu'une partie du voile qui couvre encore cette source précieuse, et je ferai usage en leur lieu des traductions tant anglaises qu'allemandes, et des extraits de Seetzen.

Tel était l'état de nos connaissances sur ce pays, lorsque dans le monde savant on s'aperçut qu'il manquait sur cette partie, la plus intéressante de l'ancien monde, des renseignements dont l'autorité et le poids fixassent les idées, tant sur l'aspect et la conformation du sol, que sur les événements dont il fut le théâtre.

Le roi de Danemarck envoya en Arabie une commission composée d'hommes distingués, sous la conduite de Niebuhr, et dans laquelle Forskal s'est rendu célèbre. Les questions de Michaelis qui les accompagnaient, forment à elles seules un ouvrage intéressant auquel le

[1] Jean-George Meusel, dans son excellente Bibliothèque, disait de la plus grande partie de ces ouvrages : « Multa haud raro eorum narrationibus sunt admixta, quæ fastidium moræque tædium movent. » (Biblioth., Hist., vol. I, pars II, pag. 72, Lipsiæ, 1782).

[2] Page 164. On peut voir aussi sa vue des Pyramides qui est tout aussi inexacte. Siebenjährige Welt Beschauung von Neitzschnitz, Nüremberg, 1674, chap. XI, pag. 134.

[3] Il faut faire des exceptions, et citer avec éloge plusieurs voyageurs qui suivent de près ces derniers. J'aurai l'occasion, en leur lieu, de citer et critiquer ces différents auteurs; c'est par une revue de ses prédécesseurs, l'approbation ou la contradiction de leurs données, qu'on peut aujourd'hui publier un voyage utile; car on arrivera, en rapprochant plusieurs discussions de ce genre, à arrêter quelques notions précises sur des routes si souvent suivies, et pourtant si indéfiniment fixées.

voyage est loin d'avoir répondu. Une des principales était l'examen de Ouadi Mokatteb que le supérieur des Franciscains avait découverte en 1722, et dont la description avait excité à un haut degré l'intérêt. Niebuhr, en la cherchant sans pouvoir la trouver, découvrit les tombeaux de Sarbout el Cadem; son ouvrage est rempli de notions intéressantes, et fut pendant cinquante ans la seule autorité; mais n'ayant suivi que la route habituelle des pèlerins au Sinaï, n'ayant point pénétré dans l'Arabie Pétrée, ses renseignements sur ce pays sont très bornés; aussi quelques hommes entreprenants songèrent, en suivant sa route sur la carte, qu'il y avait encore à glaner dans quelques parties, à récolter abondamment dans d'autres, et Seetzen, connu sous le nom de Mousa, partit; Burckhardt le suivit bientôt, et c'est à ces deux voyageurs, à peine connus en France, que nous devons ces renseignements vrais, ces données originales qui, appuyées de travaux topographiques, reconstruiraient l'Orient sous nos yeux, si les obstacles suscités par leur manière de voyager leur eussent permis de dessiner, et leur mort prématurée ne nous eût privés des explications qu'ils auraient jointes à leurs renseignements. Une description sans cartes, plans, ni dessins, n'a de prix que pour le voyageur qui suit les traces de l'auteur son livre à la main; pour le reste des personnes éclairées ou de celles qui desirent s'instruire, ce n'est, excepté quelques détails de mœurs ou de distances, qu'une nomenclature de noms et de phrases qui viennent se confondre dans toutes celles que nous avons déja à notre disposition.

Mais ici nos recherches sur l'Arabie Pétrée s'étendent à tout son territoire, et après seize cents ans de silence, la capitale des Nabathéens est de nouveau un but de voyage, un objet d'intérêt. En effet les deux voyageurs que je viens de citer apprennent en Syrie ce que Volney avait déja entendu dire, que des ruines considérables se montraient au sud de la mer Morte; ils entreprennent le voyage; l'un en 1808 perd les traces de ces ruines si long-temps oubliées, l'autre en 1812 y arrive, mais obtient à peine le temps nécessaire pour en visiter une faible partie. Quelques années plus tard, en 1818, M. Banks, et, en 1826, M. Strangwais suivent la même route, arrivent dans la mystérieuse vallée, mais à peine si les contestations des tribus entre elles leur laissent plus de loisir qu'à leurs prédécesseurs[1].

Tous ces voyageurs avaient donc pénétré dans l'Arabie par le nord, et nous offraient des renseignements sur la partie la plus septentrionale de ce pays, en même temps que les détails d'une route nouvelle, que son voisinage de la Syrie et de Karak (qui conserve un simulacre d'autorité) devait faire croire moins dangereuse.

Il est probable que cette route aurait été suivie par tous les voyageurs, si je n'avais réussi à en ouvrir une nouvelle, et à combiner un plan plus étendu. Tous ceux qui voyageront dans ces pays verront quelle singulière difficulté on éprouve à s'éloigner de la direction connue, et si l'expérience et la carte, jointe à ce volume, ne le prouvaient, on pourrait l'expliquer par la crainte naturelle à s'engager dans une route où jamais Européen ne parut, dans un désert vierge de nos mœurs et de nos habitudes. Il faut cependant se détromper, et bien se persuader que souvent les lieux les plus dangereux à visiter sont ceux justement qui ont attiré le plus fréquemment la curiosité des Européens. Si l'on pouvait rencontrer une suite de voyageurs expérimentés, habitués aux exigences des Arabes, sachant faire de leur récompense le prix des bons services qu'ils rendront à ceux qui viendront après eux, alors plus il y aura de ces hommes aventureux qu'animent de pareilles entreprises, et plus le voyage sera facile. Mais ce n'est point ainsi que cela se passe.

Les rapports des Arabes qui visitent les villes pour leurs achats, font connaître des ruines considérables dans telle ou telle direction: c'est ainsi que Palmyre et Petra furent indiquées aux Européens, l'une à Alep, l'autre à Jérusalem. Un voyageur entreprenant engage ces Arabes à

[1] M. Strangwais n'a pas publié son voyage, et c'est une perte pour nos connaissances; car, quoique sa course à Petra fût trop rapide, on devait s'attendre à des notions vives et originales de sa manière courageuse et décidée de voyager. Je parlerai plus au long de ces excursions dans ma description de Petra.

l'y conduire. Ceux-ci, sans se faire une idée de l'intérêt qu'on peut mettre à la visite de ces amas de pierres, font leurs arrangements comme pour toute autre route, et amènent le voyageur au milieu des ruines. Là il peut dessiner, mesurer pendant assez long-temps, jusqu'à ce que son arrivée et son genre d'occupations soient connus des campements voisins; alors les Arabes le reconduisent aux pays habités. Le second voyageur a toujours soin de s'adresser aux mêmes Arabes, première faute; de suivre la même route, seconde faute; mais c'est moins désavantageux pour celui-là que pour le troisième et les autres. Car, à mesure que ces voyages se répètent, les bruits les plus absurdes se répandent aux environs avec la facilité conteuse du désert. D'abord, ce sont des trésors qu'on est censé chercher, et c'est ainsi dans tout l'Orient. Tel a creusé avec sa main sous une pierre, il a frappé avec un marteau sur une autre; il a mesuré chaque chose, il a emporté dans son carton toutes les colonnes, etc., etc.; puis viennent les rapports bien autrement positifs; ce sont les fusils, les pistolets, les schalls qu'ils portent, et la générosité trop facile des voyageurs, qui font desirer à chaque Arabe d'être choisi pour conducteur; et comme c'est de toute impossibilité de se faire suivre par toute la tribu, de là les jalousies, l'envie du partage, ou l'imposition d'une redevance, qui, dans les lieux souvent visités, occasionent ces querelles dont les voyageurs, peu habitués au désert, cherchent la cause dans des guerres et des divisions de famille dont ils sont seuls la vraie origine. Plus les voyageurs ont suivi souvent une route, plus ces difficultés deviennent grandes, et subsistent même, lorsqu'on se fait accompagner par un chef respecté, car lui aussi se trouve en butte à ces prétentions d'intérêt, et souvent son autorité est méconnue, sous le reproche dont on l'accable, qu'il n'a pas de droit d'être plus avide qu'un autre. Aussi chaque voyageur raconte-t-il sérieusement qu'il n'a pu rester plus long-temps dans tel ou tel endroit, parcequ'il fut averti par ses Arabes qu'une tribu ennemie s'approchait, qu'ils ont marché toute la nuit, n'ont pu faire du feu, etc., etc.; et mille autres finesses dont le Bédouin n'est pas avare pour abréger la course que le voyageur doit lui payer.

Il y a donc tout avantage à choisir une nouvelle route; d'abord comme sûreté, le voyageur est déja arrivé à son but, que seulement alors on commence à s'occuper de lui; il est déja parti lorsqu'on s'approche pour le quereller. Comme utilité, il est moins gêné, moins inspecté par les Arabes que retient toujours le respect d'une nouvelle connaissance, respect qui cède bientôt devant le peu de dignité, la bonhomie déplacée des voyageurs, qui font reporter sur leurs successeurs tous les désavantages de la familiarité qu'ils permettent à leurs conducteurs. C'est ainsi que sur une route non parcourue, avec des Arabes qui n'ont que peu ou point de connaissance des Européens, on peut voyager sans les inquiétudes et les entraves, compagnes ordinaires des voyageurs qui se croyaient plus en sûreté.

De tous les ouvrages qui ont été publiés sur l'Arabie Pétrée, deux seulement parlent du point le plus important du pays, de la ville de Petra, et aucun n'a donné un atlas à l'appui. Les chroniques et les ouvrages des quinzième, seizième, et dix-septième siècles, représentent le Sinaï à-peu-près comme Neitzschitz[1]. Niebuhr publia deux mauvaises vues du couvent, situé près de cette montagne; l'une, prise de l'est, est complètement inexacte; l'autre, du nord, est fautive; celle qui représente Ouadi Nasb est assez vraie, mais n'a d'intérêt que pour les voyageurs qui s'y arrêtent. Dans l'ouvrage de la commission d'Égypte, les vues des sources de Moïse et de Suez paraissent moins soignées que le reste de l'ouvrage. L'Arabie était hors les limites de ses travaux. Seetzen ne dessinait point, Burckhardt non plus; le seul croquis qu'il ait publié représente en creux un des tombeaux de Petra qui est sculpté en relief. L'ouvrage publié, mais non vendu (*private publication*), par MM. Mangles et Irby, du voyage qu'ils ont fait à la suite de M. Banks, n'a d'autres planches qu'une représentation du blé barbu de Karak, le relevé

[1] Neitzschitz Westbeschauung, 1674, Nuremberg, pag. 164.

de la pointe méridionale de la mer Morte, une vignette des monuments de Petra, d'après Burckhardt, dont on n'a pas corrigé l'erreur, et un plan de cette ville que le peu de temps laissé aux voyageurs ne leur a pas permis de rendre plus exact. Ces deux Anglais ne savaient point dessiner, et malheureusement pour la science M. Banks n'a pas voulu communiquer les travaux que son talent de dessinateur lui avait permis d'exécuter, et que ses connaissances, comme antiquaire, lui donnaient droit de commenter. De misérables contestations ne devraient jamais entrer en lice avec des intérêts aussi relevés. M. Henicker a donné une vue du couvent, au bistre. Turner a publié une vue du même endroit, prise du nord, dans la même direction que la planche de Niebuhr, mais d'un point plus rapproché. Le choix de cette place est mauvais, le dessin est assez exact. Rüppel a donné en gravures froides et sèchement exécutées les vues de la forteresse de l'Accabah, de l'île de Graie, et des tombeaux de Ouadi Beden. En 1830 M. Newman a publié un cahier de six planches, intitulé *Illustrations of the Exodus.* On ne peut que regretter que l'auteur n'ait point étendu davantage son travail; ses planches sont exactes, et quoique gâtées par la manière uniforme du lithographe Harding, elles ont conservé une partie de l'originalité qu'avaient sans doute les dessins[1].

Enfin M. de Bussière a publié deux vues agréables de Ouadi Faran, et une du couvent du Sinaï, mais dessiné de ce même point désavantageux, choisi par ses prédécesseurs. Cette planche fait disparate par sa mauvaise exécution dans le plus joli album qu'on ait publié sur l'Orient. Avec une série de publications mises au jour avec ce soin et cette fidélité, nous aurions bientôt l'Orient dans nos bibliothèques; jusqu'à présent nous n'avons eu que les impressions isolées de chaque voyageur.

PRÉPARATIFS DE VOYAGE.

L'Arabie Pétrée offrait, comme on le voit dans beaucoup de ses parties, un champ encore vierge aux investigations; il s'agissait seulement de suivre des routes différentes.

Les motifs qui portent à l'entreprise d'un voyage sont assez peu intéressants. Il suffira de savoir qu'après avoir visité toute l'Asie-Mineure, et n'avoir négligé aucun point intéressant de la Syrie, nous devions tenir à compléter notre voyage par une visite aux ruines fameuses de Petra. C'est en vain que nous tentâmes d'y arriver par le nord, soit de Bosra dans le Hauran, soit de Jéricho avec la belle tribu des Adouans, alors en guerre avec les Benisaker. Nous arrivâmes en Égypte, pensant trouver une issue plus facile par ce pays, de tout temps la grande hôtellerie des étrangers. Mais mon père, rebuté par les indispositions naturelles au climat, rappelé d'ailleurs à Paris par le vœu de ses concitoyens, fut obligé d'abandonner ces projets. Il me laissa au Caire pour étudier l'arabe, et chercher les moyens de tenter la chance de cette excursion, soit par la protection du pacha, soit par les rapports faciles à établir avec les Arabes de l'Est; mais il ne s'agissait point seulement d'une apparition comme les voyageurs dont j'ai parlé, il fallait conquérir le temps nécessaire pour rassembler les matériaux qui en permettraient une description raisonnée.

Je séjournai dans ce but un an au Caire, et tout mon temps fut employé à préparer cette expédition qui demandait quelque courage, et sur-tout beaucoup de prudence. J'abandonnai bientôt l'idée de recourir à l'autorité du pacha, car je vis qu'on ne pouvait compter sur ce mode facile de voyage[2] dans une direction tellement hors du domaine et des vues de conquête de

[1] Ces planches sont in-4°; elles représentent 1° *le mont Horeb vu du nord.* L'auteur s'est trompé dans l'explication de son dessin, mais il a bien rendu le caractère de la contrée; c'est cette même plaine que l'on voit dans ma vue du couvent en arrivant du sud. 2° *La vue du couvent du Sinaï;* elle est presque la même que celle que j'ai publiée d'une dimension quatre fois plus grande. 3° *Vue d'une chapelle sur le sommet du Sinaï;* on peut comparer cette planche à la vue que j'ai publiée, qui, mettant le cyprès plus à gauche, enveloppe la pointe du Sinaï et la fontaine. 4° *Le sommet du Sinaï.* Cette planche est ingénieusement rendue et exacte. 5° *Le rocher de Raphidim.* Je l'avais dessiné également de ce côté, mais beaucoup plus grand; je l'ai publié en croquis. 6° *Le mont Sinaï.* Cette planche, quoique dessinée exactement, donne une idée trop uniforme de la coupure du Sinaï; cela tient sans doute à l'exécution sur pierre. Je remarquerai encore que les notes à l'appui des dessins sont remplies d'erreurs.

[2] Les voyages de M. Drovetti à l'Oasis d'Ammon, de M. Rüppel, aux mines de

Mohammed Aly, et qu'il fallait faire fond sur son adresse seule. Prenant l'Égypte comme un point de départ, deux routes étaient ouvertes; l'une au nord, celle des pélerins de la Mecque; l'autre au sud par les vallées de la presqu'île. La première n'offrait aucun intérêt, tandis que la seconde, en conduisant au Sinaï, faisait parcourir des directions toutes nouvelles, qui pouvaient servir à l'explication si intéressante de la Bible; de toute manière il fallait arriver à l'Accabah, et considérer ce point comme lieu de halte, où des arrangements devaient être faits avant de se confier aux nouvelles tribus arabes de l'Est.

Mais une autre considération s'offrait ici, dont les conséquences avaient trop d'importance pour n'être pas examinées avec attention. Il s'agissait de choisir la manière de voyager, c'est-à-dire d'adopter un des deux caractères des voyages aventureux. J'ai traversé toute l'Asie-Mineure, suivant le cours du Méandre, passant par le pays des Zeibeck, la ville de Konieh, les montagnes aux cent Églises, la chaîne du Taurus; je suis descendu en Syrie, visitant Alep, toute la côte, tout le Liban, Damas, Palmyre, le Hauran, Djerasch, la mer Morte; et tout ce long voyage, je l'ai fait derrière le *taktaravan*, où mon père était couché, à la manière des grands seigneurs du pays. Devant cette espèce de grande litière de pacha, marchaient un Tartare de la Porte; sur les côtés, nos compagnons, MM. Hall et Becker; puis venaient les drogmans, l'un, Turc, l'autre, Arabe; huit domestiques à cheval, et cinq Arabes à pied, conducteurs du taktaravan et de ses mules de rechange. Par-tout on croyait voir quelque grand seigneur, pacha ou bey, se rendant à son poste, et notre appareil brillant imposait plus de respect qu'il n'excitait de curiosité. Par-tout nous placions notre tente à riches pans verts et rouges, à boules d'or, à compartiments habiles, soit au milieu des ruines, soit près de la mosquée, et nous recueillions nos documents sur ces sites intéressants, sur ces monuments d'un culte jaloux, avec autant de liberté qu'un artiste, dans le Campo vacino, un peintre, dans nos temples. Les dépenses sont grandes, l'attrait offert à la cupidité bien vif; mais, je le répète, le respect et la crainte qu'on inspire à toute une nation qui ne juge que par l'extérieur, compense ce désavantage; ce mode de voyage fut, avec des conditions particulières au désert, celui d'Aly bey et de Seetzen.

Une autre manière de voyager, dont le récit plus attachant empreint chaque tentative de plus d'originalité, et l'enveloppe dans un air aventureux, est celle qui fut adoptée par Burckhardt. Ce voyageur, habillé comme l'Arabe de la plus basse classe, chassait un âne devant lui, ou s'associait sous différents prétextes à ces petites caravanes qui, de tribu à tribu, sillonnent le désert. Il a tiré de ce mode simple de voyage des résultats si brillants, qu'on semblerait devoir l'imiter, si ses qualités personnelles seules ne faisaient pencher la balance.

Burckhardt savait bien l'arabe, et s'était rompu aux mœurs orientales. Il visita l'Égypte et la Syrie, pour se préparer aux voyages du désert. Il pénétra enfin au milieu des sables arides, et sous le nom de Cheick Ibrahim, suivit des routes non fréquentées, pénétra dans des lieux tout-à-fait nouveaux. Son récit simple et vrai conserve une teinte de cette rédaction première qui se perd toujours chez les autres voyageurs au milieu d'un travail de cabinet. Forcé de soustraire à l'attention de ses conducteurs le peu de notes qu'il osait recueillir, ce n'est qu'avec la plus grande difficulté qu'il écrivit un journal concis; bien souvent même, il est complétement arrêté dans ses travaux, et l'intérêt attaché aux lieux qu'il visite fait regretter davantage que sa manière de voyager ne lui ait pas permis de tracer un plan ou d'esquisser un dessin. N'offrant rien à la cupidité, il rencontrait moins d'entraves que tout autre à sa marche aventureuse, mais il faut avouer qu'il payait par une perte de temps énorme et des privations continuelles, l'affranchissement de dangers passagers.

On doit donc admettre deux sortes de voyages en Orient[1]; le voyage, étude de mœurs, de

soufre, de M. Caillaud, Rüppel, Waddington, etc., etc., au Sennar et au Cordofan, se sont faits ainsi à la suite des armées du pacha, avec les commodités que l'approvisionnement nécessaire d'une armée peut procurer.

[1] Et je ne mentionne point ici ces courses banales de routes déja suivies, ou bien ces voyages à la suite des grandes caravanes, où sans pouvoir les devancer, s'arrêter, ni cheminer en arrière, on semble plutôt un ballot qu'on transporte qu'un voyageur qui s'instruit.

langue, d'habitudes; puis le voyage d'occupations plus positives, travaux astronomiques et géologiques, études d'architecture et d'archéologie. Pour le premier, le voyageur *mendiant* a tout l'avantage; il surprend l'habitant dans la vérité de ses mœurs, chez lui, en négligé; il se mêle à ses intérêts les plus secrets, il apprend à connaître toutes les vicissitudes de cette vie étrangère; mais tout, excepté ce qui entre dans sa mémoire, ce qui peut se placer fugitivement dans son esprit, lui est interdit. Alors vient le voyageur *grand seigneur*, l'explorateur qui a ses dromadaires, sa caravane, ses gens, son monde. Celui-là ne voit, des mœurs et des habitudes, que les moments de représentation, de cérémonie; mais il se sert de ses instruments sans danger, il mesure des angles, calcule des hauteurs, il recueille des minéraux, des plantes, des animaux, il lève le plan des monuments, copie les inscriptions, enfin il dessine le pays et nous en rapporte une image fidèle. L'un s'initie à la vie intime, l'autre saisit par-tout l'aspect extérieur, et cependant, s'il appartient à l'un des deux d'empiéter sur le domaine de l'autre, c'est encore au second qu'il sera donné de compléter ses documents.

Il n'y a donc pas de doute que cette manière de voyager ne fût la meilleure, puisqu'elle était la plus commode et la plus productive; ce fut aussi celle que j'adoptai, tout en la modifiant selon les exigences du désert; au lieu de gardes et de Tartares, je choisis des conducteurs; au lieu de chevaux, des dromadaires; si je n'avais plus le taktaravan et ses franges rouges et vertes, j'avais avec moi une caravane de seize dromadaires, assez nombreuse sans doute pour exciter la cupidité, mais en même temps pour la tenir en respect. Par ce choix, il est vrai, je me suis vu forcé de renoncer à ces récits pittoresques d'aventures imprévues, mais ils seront remplacés, j'espère, par des souvenirs plus utiles.

Dans une excursion à travers le désert qui sépare l'Oasis des lacs Natron d'Alexandrie, j'avais déja éprouvé la tristesse d'un voyage sans compagnon; je m'adressai à plusieurs Anglais dont le caractère entreprenant me souriait fort, et j'avais presque mis en train une nombreuse expédition, quand des difficultés sur le mode de publication vinrent se mêler à ce projet et en rompre l'exécution. Sur ces entrefaites, M. Linant revint au Caire d'un voyage dans la Haute-Égypte; comme Français, notre liaison fut prompte, et peut-être aussi par cette raison eûmes-nous plus de facilité à nous entendre. Il fut décidé que nous ferions le voyage ensemble, et que, travaillant chacun de notre côté, nous serions libres, un an après le voyage, de publier nos travaux, lui en Angleterre, par la société africaine, et moi en France[1].

Toualeb, de la tribu des Oualed Said, connu de M. Linant, fut appelé du Sinaï; de mon côté je fis venir Hussein, que j'avais rencontré plusieurs fois au couvent des Grecs, et dont la bonne figure m'avait inspiré confiance dans les renseignements qu'il m'avait donnés. Ces deux hommes excellents, membres du même campement, furent mis à la tête de nos arrangements. Nous les chargeâmes de nous trouver deux autres Arabes conducteurs, hommes respectés, courageux, et neuf dromadaires, dont cinq seraient montés par nous, quatre par eux. Pour compagnon, M. Linant prit avec lui un vieil ami qui tenait sa maison au Caire, M. Petit-Jean, ancien militaire décoré de la grande armée, qui, après avoir fait les campagnes de la révolution, et celles de l'empire jusqu'à Waterloo, avait été un des premiers à dresser des Nègres et des Fellahs à la manœuvre dans les camps d'Assouan. Un de ces vieux corps de fer sur lesquels fatigues, blessures, maladies, semblaient avoir glissé; une vieille ame bronzée qui ne croyait qu'à la trempe de son sabre et au prix d'un bon dîner; un de ces caractères enfin que notre nation seule et nos vingt-cinq ans de guerre peuvent offrir. Sa compagnie, dans le voyage, était un bras sûr dans le danger, un appui dans les arrangements, une gaieté intarissable dans les plus mauvaises circonstances. Moi j'emmenais mon drogman, le bon et fidèle M. Bellier, dont ce voyage, comme les autres, me prouva les excellentes qualités. Je laissais mon Nègre au Caire, M. Linant se faisant suivre d'un Berber, qui nous suffisait pour le service.

[1] J'ai expliqué dans la préface la raison des retards de cette publication.

Quant à nos arrangements particuliers, les voici; je crois qu'ils pourront être utiles aux voyageurs qui voudront s'engager sur cette route, en les empêchant de se charger d'un bagage inutile, souvent dangereux. Du Caire au Sinaï la route est tellement sûre, les Bédouins si bien placés sous la férule du pacha, qu'on peut voyager en chapeau et en frac, sans aucune contrariété; c'est donc seulement pour le trajet d'Égypte en Syrie, par Petra, Djerasch, ou pour aller à Djedda, et dans l'intérieur, qu'il faut des précautions. Les arrangements à cet égard sont les mêmes que ceux qui ont été faits par les pélerins de la Mecque depuis des siècles, et les usages changent si peu en Orient, qu'on peut être persuadé que dans cinquante ans ils seront encore tels que nous les avons trouvés.

Il faut avant tout se décider à vivre à la manière du pays, et pour s'attirer le moins de dangers, et en même temps le moins d'importunités, avoir autour de soi peu de luxe et peu de bagage. Telles étaient donc nos dispositions en partant[1].

Nous étions tous habillés à la bédouine; je portais le même costume que dans mes courses à Palmyre, à Bosra, à Djerasch, c'est-à-dire un manteau de laine rayé brun (machlack), une peau de mouton tannée rouge, une chemise de toile, serrée par une ceinture de cuir ou de laine, et le kefieh, ou mouchoir rayé jaune et rouge, qu'une corde de laine de chameau, teinte en noir, retient sur la tête. Nous n'avions point de tente; elle ne serait utile que dans la saison des pluies, le reste du temps elle attire l'attention des Arabes, leurs importunités, et plus souvent leurs attaques. Lors de notre voyage à Palmyre, nous en avions emporté une, elle nous servit de matelas, car nos conducteurs ne voulurent pas une seule fois nous la laisser dresser. Point de matelas, la peau de mouton qui couvre la selle pendant le jour en tient lieu. On trouve au Caire de ces peaux qui ont six pieds de long. Les sacs aux provisions servent d'oreillers, le machlack (manteau) et la pelisse de couverture. Deux chemises avec celle que l'on a sur soi; on trouve l'occasion tous les quinze jours de les laver; je n'en avais qu'une dans tout mon voyage. Deux caleçons, il est plus simple de n'en point porter; point de bas, cela étonne; des souliers, en comptant deux paires par mois; il est préférable de porter les sandales de peau de poisson que l'on trouve à acheter à Djebal, près de Tor, et aussi quelquefois à Suez. Plusieurs outres, en comptant deux par personne; il faut qu'elles soient petites, parceque les chameaux, en s'entrechoquant, les crèvent, et alors la perte d'eau est moins considérable; elles se chargent d'ailleurs plus facilement sous les sacs. Je recommande cette précaution, parceque même dans les campements, il est souvent difficile de s'en procurer, les Arabes ne cédant pas volontiers celles qu'ils ont à leur usage. Une plaque en fer, ronde, d'un pied et demi de diamètre, avec un anneau au moyen duquel on l'attache à la selle du chameau. Quoique les Arabes aient l'habitude de faire le pain dans la cendre, ils préfèrent eux-mêmes le cuire sur cette plaque, quand ils la possèdent, parceque le pain est plus propre, et se conserve plus long-temps rassis, étant mieux cuit. Elle coûte quinze piastres. Une grande cruche de cuir pour mettre le beurre; elle coûte deux à trois talaris. Elle est bien préférable, pour transporter le beurre, aux outres où le conservent les Arabes, parcequ'elle est moins sujette aux accidents dont j'ai parlé. Deux marmites,

[1] Les provisions d'Hans Tücher, dans son voyage de Jérusalem au Sinaï, et de là au Caire en septembre 1479, ne différaient des nôtres que dans le plus, et il est intéressant de remarquer à toutes les époques cet état stationnaire des moyens de communication qui provient de la nature du pays. *Des matelas, un costume simple, tous les ustensiles de cuisine, plats, cuillères, assiettes, marmites, trépied, marteau, tenailles et peibelin* (provincialisme dont je n'ai pu trouver la signification). *Du sirop, des confitures* (l'original porte *sirop violato, confeckt zuckerwürtz*; je ne sais si l'on doit traduire par confiture de violette; on connaît en Allemagne du *violen-conserv* qui, peut-être, est la même chose. *Zucker wurtz*, ou *Zucker wurzel* ou *Zuker gewürtz?*). *Du vin pour chaque personne, au moins un quart de Venise* (*venediger quart*), *qu'il faut porter dans des barils enveloppés de paille, et non dans des outres où il se gâte.* (Pour neuf personnes qui buvaient du vin, il emporta six barils qui contenaient chacun un quart et demi, et il en acheta une addition à Gaza: *den*, ajoute-t-il, *der weig ist eines mans leben auff der Reyss.*) *De l'huile, un petit baril de vinaigre, des raisins secs; du sucre candi pour la soif.* (A Gaza il ajouta à ses provisions) *quatre poulets par personne, enfermés dans des corbeilles faites de branches de palmier; plus, cent œufs par personne, placés dans de la paille, et dans d'autres corbeilles; une boîte pleine de sel; de beau pain* (*shöns prot*) *pour trois jours, un rottel de riz et deux rittel d'amandes, cent grenades* (*margrädopffel*, on dit *mar granten baum* et *granaten baum.*) *De même deux cents citrons.* (L'original porte une faute d'impression *lunony* au lieu de *limony*; comme le voyageur dit plus loin qu'ils sont de la grosseur d'une noix, c'est qu'il parle de l'espèce la plus communément en usage, et que nous appelons, je crois, *bergamote*). *Du biscuit pour un ducat par trois personnes* (*biscockti das ist czwir gepachen prot.* C'est un présent que l'on faisait en route aux pauvres, comme de nos jours le tabac). *Une petite cruche doublée de jonc, pendue à l'âne, pour boire en route; quelques outres d'eau et une tente; de plus, des arcs, des carquois et des flèches* (*hantpogen, kocher, und phiel*). *Les Arabes en ont bien peur quand ils voient qu'on les porte. Il faut faire acheter secrètement les arcs à Gaza par le drogman, parceque les infidèles ne les vendent pas volontiers aux chrétiens.*

Pour porter toutes ces provisions il avait onze chameaux, et pour son monde trois ânes; car on voyageait alors comme aujourd'hui de préférence à âne: les chevaux étaient une prérogative et les dromadaires trop fatigants. Voyage d'Hans Tücher, 1479, in-4°, folio 32, f. j.—Nüremberg, 1483.

dont l'une s'emboîte dans l'autre; une seule ne suffit pas, même pour les mets les plus ordinaires, le pilau et le pain au beurre. Un rond de cuir qui sert de nappe, et qui, au moyen d'anneaux placés autour, forme sac, et contient le pain et les restes du dîner. Un petit sac en forme de boîte qui est distribué de manière à contenir les tasses, les findjânes, la cafetière, et le café moulu. Cet objet est indispensable, et rien ne plaît aux Arabes et n'aplanit une difficulté, comme de leur présenter du café au milieu de la discussion. Quelques tasses en cuivre qu'il faut avoir soin de faire étamer avant de partir; la malpropreté inévitable du voyage rend les autres dangereuses. Les cuillères sont inutiles; il n'est point d'usage de se servir de fourchettes; les couteaux se portent à la ceinture. L'eau a trop de prix pour qu'il soit nécessaire d'emporter de zensamie (vase pour se laver les mains); le sable en tient lieu.

Comme provision de bouche, du riz en grande quantité; on en trouve à Suez et à l'Accabah. Du blé; il est très bon cuit avec le riz, ou même seul en pilau; on le trouve chez les Arabes. Du café, afin de pouvoir en faire présent aux Arabes; une portion doit être brûlée et moulue, afin de s'éviter cette peine dans le voyage. Du tabac coupé; il n'a pas besoin d'être de première qualité; c'est sur-tout nécessaire dans la presqu'île du Sinaï. Du sel et du poivre. Du chocolat, excellente nourriture, et qui prend peu de place. Des dattes; on les trouve à acheter chez les Torat. Du camarddin pâte d'abricots, et des michmich, abricots secs de Damas. Quelques langues salées, et du fromage en boule. Comme il faut être prêt à toutes chances, on doit emporter quelques médicaments en rapport avec les indispositions auxquelles on est le plus sujet, et sur-tout quelque spiritueux pour les chutes. Dans tout voyage il est bon de savoir saigner et d'avoir des lancettes.

En fait de présents, nous avions une lorgnette destinée à Abou Rasehid, chef de la tribu des Alaouins, un très beau fusil albanais, une montre, un fusil anglais à deux coups, un schall de cachemire. Ce sont les seules choses qui aient une vraie valeur aux yeux des Arabes; le reste les amuse, mais ne les contente pas; c'est ainsi qu'ils s'étonnent d'un fusil à piston, mais qu'ils préfèrent celui qui est à pierre. On peut emporter aussi quelques verroteries pour les femmes et les enfants, non pour les leur donner directement, mais on les leur fait parvenir au moyen des domestiques, et leur influence peut être utile. Quant à l'argent, nous l'avions dans nos sacs; mais, si l'on craint quelque trahison, il est bon de le porter en sequins de Venise, dans une ceinture sous la chemise[1].

Il faut se munir d'une lettre de recommandation pour le gouverneur de Suez, et d'une seconde pour celui de l'Accabah. Ces deux lettres doivent être écrites dans les bureaux du Kiaia bey; il en faut une troisième pour le supérieur du couvent: celle-là, qui n'est point indispensable, s'obtient du couvent grec, au Caire, sans aucune difficulté. Quant aux chefs arabes, les lettres ne leur font rien, c'est avec des présents et des manières qui leur plaisent que l'on réussit le mieux.

Après avoir terminé nos arrangements, nous arrêtâmes ainsi notre plan de route. Halte sur la frontière du désert pour nos approvisionnements; chercher une pierre dans le nord de Suez (nous croyions trouver le monument persépolitain de la commission d'Égypte); visiter Suez, les sources de Moïse, les bains de Pharon, et Sarbout el Cadem. Halte chez les Oualed Saïd. Aller

[1] Comme il est à supposer que chaque voyageur desire utiliser soit pour son avantage, soit pour celui de la science, les notions que peut lui fournir son voyage, il est bon de faire mention de ce dont il est indispensable de se fournir à cet effet. Si l'on emporte des instruments astronomiques et mathématiques, il faut les faire couvrir d'un enduit noir, par-tout où c'est possible, ou les faire passer à une teinte bronzée, qui puisse ôter aux Arabes l'idée que ces instruments, ordinairement si brillants, sont d'or. Il faut faire confectionner deux boites de même dimension, qui les contiennent avec force, de manière à ce que le mouvement continuel des chameaux ne puisse les détériorer. Tous ces soins ne feront point éviter les accidents, conséquence naturelle du peu d'attention des Arabes aux choses dont ils ne comprennent pas l'importance. Il est bon d'avoir un horizon artificiel en verre; je me suis servi en Syrie de mercure et d'huile noire, mais on est trop exposé à perdre l'un et l'autre. Il faut avoir plusieurs montres outre le chronomètre, plusieurs boussoles et plusieurs thermomètres. Tous ces petits objets se perdent, se cassent ou se détériorent, et il serait difficile de les remplacer. Douze mains de papier gris suffisent pour la flore de l'Arabie Pétrée. L'histoire naturelle a été très bien faite par MM. Ehrenberg et Emprisch, et deux ans plus tard par M. Rüppel. A moins de connaissances spéciales, il est inutile de s'en occuper. Pour dessiner, les crayons un peu durs et noirs sont préférables, parcequ'ils fixent le dessin plus fermement au papier. Si l'on dessine sur un album, on efface le premier dessin en faisant le second; il est bon d'avoir une planche avec un cadre de cuivre, qui fixe le papier en feuilles détachées; de cette manière on n'est point inquiété par le vent, et le dessin fait, on le met dans un carton où il ne peut souffrir. Il faut avoir bonne provision de papier, crayons, canifs, gomme élastique, toutes choses qui s'usent vite et se perdent facilement dans la hâte du travail. Pour prendre les dimensions des monuments, les mesures en coutil vernissé sont les meilleures; elles se déroulent sur une longueur de 60 pieds et s'enferment dans une boite de 3 pouces de diamètre. On emportera des échelles de corde, des marteaux pour les minéraux, des instruments de dissection, etc., etc., selon les occupations auxquelles on est le plus disposé.

à l'Accabah, en passant au nord du Sinaï; faire venir les chefs Alaouins; pénétrer dans Ouadi Mousa, l'ancienne Petra, y séjourner le plus long-temps possible, revenir par une route différente au Sinaï; et passer par le Ras Mohammed, Tor, Ouadi Faran, les couvents de Serbal, Ouadi Mokatteb, pour revenir par Suez en Égypte.

Il était réservé aux voyageurs qui découvrirent Palmyre, et sur-tout à MM. Wood et Dakins, qui publièrent les premiers dessins de cette ville des mille colonnes, de recueillir les récompenses, les hommages et la gloire attachés à une entreprise qui, par sa nouveauté, intéressait si vivement les arts; alors le petit nombre d'ouvrages de ce genre et la direction des esprits laissaient l'attention se porter sur ce résultat de longs travaux exécutés au milieu de beaucoup de fatigues et de dangers. Aujourd'hui que l'Orient a été l'objet de recherches plus variées, et que les affaires publiques ou les plaisirs du monde semblent absorber tout autre intérêt, il serait peu raisonnable de prétendre fixer l'attention par la publication d'un voyage dans l'Arabie Pétrée.

Cependant si les grands souvenirs qui se rattachent à ce pays, si des travaux, peut-être aussi complets, certainement plus consciencieux que ceux des deux voyageurs que j'ai cités nous représentent des ruines long-temps oubliées, et les font ressortir tout d'un coup dans le grandiose de leur élévation, dans la singularité de leur construction, ne pouvons-nous espérer de fixer l'attention des amis des arts et de l'antiquité, et d'occuper une place dans leurs grandes collections? mais c'est sur-tout aux voyageurs à venir que nous en appelons, c'est leur approbation que nous desirons obtenir pour tant de dessins pris devant les Arabes qui, pour la première fois, voyaient l'usage du crayon, pour des plans et des cartes itinéraires, levées et mesurées sans relâche sous la chaleur insupportable du soleil de ces contrées. Eux seuls comprendront qu'il y a quelque mérite attaché à de pareils travaux, et si mon ouvrage les engageait à entreprendre ce voyage, si durant leur excursion ils pouvaient se servir utilement de mes observations, ce serait la meilleure récompense que j'aurais pu trouver à mes pénibles journées du désert, à mes longues recherches de cabinet.

PRÉCIS DU VOYAGE

ET

EXPLICATION DES PLANCHES.

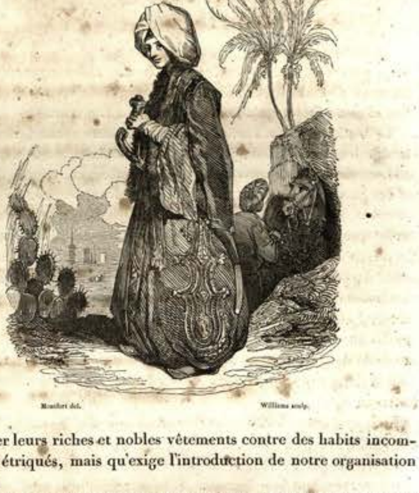
DÉPART DU CAIRE.

Le Caire, ce grand théâtre oriental, aurait pu fournir comme point de départ de mon voyage nombre de scènes intéressantes, de détails curieux. Il eût été facile d'intercaler, dans une description brillante de cette ville des califes, les souvenirs historiques qui s'y rattachent et les comparaisons qu'ils font naître. L'état ancien, tel que nous le rapportent les historiens, tel que nous le représentent les peintures égyptiennes, eût singulièrement contrasté avec l'aspect moderne. Les hommes éclairés auraient vu avec satisfaction ce pays, devenu si pauvre, reprendre à la richesse; cette population si ignorante, se retremper dans les sciences, qui long-temps furent son domaine; mais aussi quelques imaginations naïves eussent appris avec un sentiment pénible que ce sol pittoresque était attristé autant qu'enrichi de nos inventions matérielles, que ces palmiers, signe caractéristique de l'Égypte, étaient abattus pour faire place à un camp de manœuvres, ou laissaient voir au milieu de leur brillant feuillage les sales tuyaux de quelque forge nouvellement importée. Ils eussent souffert, ces hommes de poésie, en voyant les Orientaux abandonner le caractère qu'ils avaient su conserver à travers tant de siècles; à surprendre ces Turcs graves et sévères alors qu'ils quittent leurs larges turbans, leur barbe, et ce costume *à la longue* qui tombe en plis majestueux,

Léon de Laborde, d'après Decamp. Léon de Laborde sculp.

pour couvrir leur tête rasée d'un turban sans forme, et leur corps, d'habits écourtés qui les gênent.

Le séjour d'une ville est continuellement traversé de cette impression fâcheuse, car la réforme a passé sur tous les rang sde la société; elle a forcé ces says arabes, qui dans leurs allures rapides faisaient voler les ganses et les glands qui entouraient leurs épaules, en précédant de riches cavaliers; ces cheicks, vêtus de longues robes de soie et de larges manteaux de laine, qui s'asseyent nonchalamment sur les divans; et ces beaux Osmaulis, dont je portais le costume à Alep, Damas, et qui semblait déja au Caire un usage suranné;



Monfort del. Williams sculp.

à échanger leurs riches et nobles vêtements contre des habits incommodes et étriqués, mais qu'exige l'introduction de notre organisation militaire.

C'eût été une occasion de s'abandonner à quelques reproches contre cette manie de civilisation, qui vient aplatir chaque nation sur un niveau, et la comprime dans un moule monotone.

Mais c'était agrandir le cadre et dépasser les limites fixées par le titre de cet ouvrage; assez d'autres seront frappés au Caire comme à Constantinople de ce côté désavantageux des nouvelles réformes, et ils sentiront que ce n'est plus qu'en pénétrant à Damas ou à Bagdad, en visitant Orfah ou Konieh, qu'on peut retrouver encore ce caractère oriental, dont bientôt des récits seuls feront foi.

J'allai sur les onze heures à la citadelle chez le kihaia bey solliciter de sa bienveillance une lettre pour le gouverneur de la forteresse de l'Accabah. Abib effendi me reçut au milieu de tout son peuple de solliciteurs avec une grande politesse, et me fit servir la pipe et le café. Lorsque je lui eus expliqué le but de ma visite, il me pria de passer dans la salle des écrivains pour hâter la rédaction de cette lettre. On me conduisit à un petit vieillard que cette gravure rappelle assez bien.

Jorris, d'après Decamp. Léon de Laborde sculp.

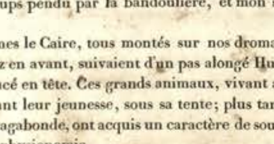
Là, encore j'eus les honneurs de la pipe et du café; préliminaire obligé de toutes les réceptions, qui a établi ce monde de serviteurs, les uns spécialement attachés au service du café, sous la direction des Caouedjibachi; les autres, qui allument la pipe et l'apportent aux ordres du Tschibouksehbiachi;

Jarvis, d'après Decamps. Léon de Laborde sculp.

et je pus considérer attentivement la singulière apparence de ces bureaux d'administration, qui semblent plutôt un salon de repos où l'on se met à l'aise, qu'une salle d'étude où l'on travaille.

Le lendemain les Toraht, nos conducteurs arabes, vinrent faire asseoir leurs neuf dromadaires devant la maison; toute la rue en était embarrassée, et leurs cris mêlés à ceux non moins rauques des Arabes et des passants animaient singulièrement le spectacle. Je plaçai les sacoches, qui contenaient mon petit bagage, sur le dromadaire femelle que j'avais choisi la veille en essayant ses plus fortes allures. La pelisse de mouton et mon manteau adoucissaient la dureté de la selle. Au pommeau de devant était attaché un petit sac qui contenait une boussole, un cahier de papier, un compas, et quelques crayons, matériel nécessaire au travail rapide de la route; de l'autre côté je suspendis une bouteille en cuir pour boire pendant la chaleur. Au pommeau de derrière étaient une paire de pistolets dans des fontes, un fusil à deux coups pendu par la bandoulière, et mon sabre dans un fourreau noir.

Nous quittâmes le Caire, tous montés sur nos dromadaires qui, le cou tendu, le nez en avant, suivaient d'un pas alongé Hussein, l'un des conducteurs placé en tête. Ces grands animaux, vivant au désert avec l'homme, pendant leur jeunesse, sous sa tente; plus tard, partageant avec lui sa vie vagabonde, ont acquis un caractère de soumission qui se peint dans leur physionomie.



Léon de Laborde del. Porret sculp.

Un petit sentier tracé sur le bord d'une branche du canal, et qui laissait à droite une mosquée, crénelée et fortifiée par les Français, aujourd'hui abandonnée, nous conduisit sur la route du Caire au camp. Chacun s'établissait sur sa monture, rangeait ses effets à-peu-près comme on s'installe dans la chambre d'un vaisseau ou dans une commode calèche entre Paris et le premier relais; mais dans ce moment il était bien autrement important de s'assurer de ses provisions, de ses ressources. C'est sur-tout au départ, et par la manière dont on se case sur sa monture, qu'on retrouve la vérité de cette si ancienne comparaison du chameau au navire, du désert à la mer, d'un semblable voyage à une navigation.

Les minarets du Caire, ses coupoles et ses palmiers, déja vacillaient à nos yeux dans la chaleur de l'atmosphère; les tombeaux se montraient plus rarement, le désert envahissait les constructions des hommes, et leurs champs cultivés avec tant de peine et si peu de profit; la solitude se montrait dans son grave silence, et cependant Materich était à notre droite. Ce grand lieu de prostitution de tous genres forme un village sous la direction spéciale de l'ouali. La porte principale regarde le Caire, et ses environs fourmillent de visiteurs et de curieux que la plus honteuse effronterie attire. Le vice d'ordinaire se cache, il habite les rues les plus sombres, les quartiers les plus retirés; ici il se montre sous la splendeur du soleil, seul dans la solitude, isolé mais déhonté.

Ce cloaque, plus digne que Sodôme et Gomorrhe d'être englouti sous les coups de la justice divine, semble par dérision se trouver si près de cet ancien temple d'Héliopolis où les sages se réunissaient. En effet, à gauche, au milieu des palmiers, sont les ruines de ce grand monument, qui n'offrent plus que quelques décombres et l'obélisque que l'on trouve représenté exactement dans le grand ouvrage d'Égypte, dans Clarke, Turner, etc. Une enceinte construite en briques enveloppe un grand espace, que l'inondation vient chaque année couvrir à une hauteur de cinq pieds, à en juger par la ligne qu'elle laisse sur l'obélisque. Une partie du terrain est cultivée; l'autre, la plus méridionale, est plantée de palmiers.

Sur la droite une grande plaine s'étend jusqu'aux prolongements affaiblis de la chaîne du Mokattam; une place nivelée par le dernier vent du désert servait d'arène aux joutes de Djerid, de quelques Turcs de vieille roche. Les beaux costumes qu'ils avaient repris pour leurs délassements et leur vie privée, après avoir consenti à en vêtir d'autres pour paraître devant le pacha, faisaient un effet pittoresque sur la couleur unie d'un fond de sable dont leur exercice animait la solitude.

Jarvis del. Léon de Laborde sculp.

J'aurais pu prendre quelques vues de l'arbre de la vierge, du café où l'on s'arrête au milieu d'une forêt de palmiers, des bâtiments de Khangha, le grand camp du pacha, et de l'hôpital d'Abouzabel, cette fondation féconde en heureux résultats; mais, quoique intéressants, ces souvenirs n'eussent été que la reproduction de ce que tous les voyageurs viennent chaque jour voir en Égypte.

Après avoir passé la nuit dans la demeure hospitalière de deux Français, officiers d'état-major dans l'armée du pacha, nous nous dirigeâmes au nord de Khangha vers l'un de ces campements des tribus du désert qui viennent lors de la saison du bersim s'établir sur la frontière de l'Égypte et faire paître leurs troupeaux. Traités magnifiquement par le chef des Oualed Said, nous achetâmes, pour une partie du voyage, des fèves, du blé et du riz. On peut retrouver dans les récits des anciens pèlerins, comme dans ceux des voyageurs qui leur succédèrent dans l'exploration de ces contrées, cette coutume de s'arrêter à ces campements; car une partie du voyage de l'Arabie Pétrée, celle qui conduit au Sinaï, n'est, et déja depuis long-temps, qu'une route banale, bien qu'elle puisse par comparaison être encore appelée une excursion aventureuse.

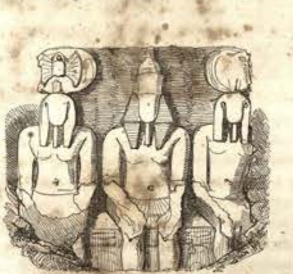
Nous couchâmes le soir sur le sable, ayant à l'horizon les minarets et les palmiers de Belbeis que le soleil du matin vint colorer de nuances faiblement dorées. La nuit avait été froide, le trot rapide de nos dromadaires donna promptement quelque souplesse à nos membres engourdis, et nous transporta sur les bords du canal qui unissait autrefois le Nil à la mer Rouge.

On le reconnaît, sans autre avertissement, par une ligne de buttes de sable qui s'étendent de l'ouest à l'est, laissant entre elles un lit assez large ouvert encore aujourd'hui aux eaux du Nil qui, lors de sa crue, va dégorger son trop plein dans les lacs amers. Que de siècles de gran-

deur accumulés sur ces rives! quelle source de richesses indiquent encore ces vestiges d'une ancienne industrie!

C'est le 4 nivôse an 7 (24 décembre 1798) que Bonaparte, accompagné des généraux Berthier et Caffarelli et des savants Monge et Bertollet, se porta sur Suez dans l'intention d'examiner le port de cette ville et de rechercher les restes de l'ancien canal, afin de faire établir, par des calculs rigoureux, les frais et le temps nécessaires au rétablissement de ce grand monument. Il reconnut lui-même, et le premier, les traces incontestables du canal, qui, de la partie la plus au nord du golfe de Suez, s'étendent à plusieurs lieues et se perdent dans le grand bassin des lacs dits amers; et plus tard en s'engageant de Belbeis dans Ouadi Tomlat, celles encore moins méconnaissables que l'on rencontre dans cette vallée. L'ingénieur Lepère, chargé de la direction des travaux du nivellement, rédigea un mémoire intéressant, qui fut inséré dans l'ouvrage d'Égypte. Il présente les preuves de l'existence ancienne du canal, fondées sur les documents historiques comme sur les vestiges existants; il établit avec clarté sa direction à cette époque, et son union avec le Nil; il entre ensuite dans tous les détails du nivellement, qui présentent une différence considérable entre le niveau des deux mers; enfin il propose, et sans exiger un temps considérable ni de grandes dépenses, non seulement son rétablissement, mais l'union réelle des deux mers à travers l'isthme de Suez. La retraite de l'armée française arrêta malheureusement cette magnifique entreprise.

Un conducteur que nous avions pris dans Ouadi Tomlat se chargea de nous montrer une grande *pierre écrite* de granit rouge dont nos Toraht avaient entendu parler au Caire, et que nous désirions d'autant plus vivement examiner, que nous espérions retrouver le monument persépolitain dont l'ouvrage d'Égypte n'a donné que quelques fragments. Mais nos espérances ne furent point réalisées, nous ne trouvâmes qu'un monument égyptien assez fruste. Enfoncé dans le sable, on voyait les traces d'un ancien déblaiement qui tous les jours se nivelle. Je dessinai ce monolithe avec soin; la commission d'Égypte en ayant donné une restauration (vol. V, antiquités, planche 29, n° 6, 7, 8), il est intéressant de voir son état actuel.



[illegible] del. [illegible] sculp.

On trouvera sur la même planche que les hiéroglyphes de *Magara* ceux qui ornent ce monument. Quelques blocs de granit sans sculpture, des monticules de débris de poterie, indiquent le site d'une ville égyptienne ancienne; l'ouvrage d'Égypte appelle ce lieu *Aboucheycheyd*, notre conducteur le nomma *Tel Masrouta*.

Ce lieu cependant offre un autre intérêt; arrivé là, on se trouve sur le théâtre de l'un des épisodes les plus touchants de l'Écriture. C'est ici la province de Gessen où les enfants d'Israël s'établirent et se multiplièrent, et c'est là qu'eut lieu cette rencontre du père avec le fils, de Jacob, le patriarche, le chef de tribu, avec Joseph, le ministre, le maître de l'Égypte; mais qui trouverait des expressions plus touchantes que le texte même?

« Hâtez-vous d'aller trouver mon père, s'écrie Joseph, et dites-lui : Voici ce que vous mande votre fils : Dieu m'a rendu le maître de toute l'Égypte; venez me trouver, ne différez pas; vous demeurerez dans la terre de Gessen; vous serez près de moi, vous et vos enfants, et les enfants de vos enfants, vos brebis, vos troupeaux de bœufs, et tout ce que vous possédez. Et je vous nourrirai là, de peur que vous ne périssiez avec votre famille et tout ce qui est à vous. »

« Il envoya ainsi ses frères; ils retournèrent donc de l'Égypte au pays de Canaan, vers Jacob, leur père, et ils lui dirent cette grande nouvelle : Joseph est encore en vie, et même il commande dans toute la terre d'Égypte. Je n'ai plus rien à souhaiter, dit Jacob, puisque mon fils vit encore : j'irai, et je le verrai avant que je ne meure. »

« Israël partit donc avec tout ce qu'il avait, et il arriva en Égypte avec toute sa race. Or, Jacob envoya Juda devant lui, vers Joseph, pour l'avertir qu'il se rendrait en la terre de Gessen, afin que Joseph y vînt à sa rencontre. Joseph fit atteler son chariot et vint en la terre de Gessen au-devant d'Israël son père. Dès qu'il le vit, il se jeta à son cou et pleura long-temps, le tenant embrassé. Israël dit à Joseph : Je mourrai maintenant avec joie, puisque j'ai vu votre visage et que je sais que vous êtes en vie. »

Jarvis, d'après V. Adam. [illegible] sculp.

Cette scène de mœurs forme le frontispice de cet ouvrage, et en y renvoyant j'éviterai d'en répéter l'explication.

J'ai d'ailleurs à en rappeler une autre qui peint le caractère, ces premiers mouvements naturels de la jeunesse du grand législateur, de Moïse l'auteur du Pentateuch. *Moïse étant devenu grand, sortit pour aller voir ses frères. Il vit l'affliction où ils étaient, et il trouva que l'un d'eux, Hébreu comme lui, était outragé par un Égyptien. Il regarda en même temps de tous côtés, et voyant qu'il n'y avait là personne, il assomma l'Égyptien et le cacha dans le sable.*

Jarvis del. [illegible] sculp.

Moïse est irrité des mauvais traitements que ses frères ont à supporter; son ame élevée souffre de cette injustice, il veut venger sa nation; mais il regarde de tous côtés pour s'assurer qu'il n'est point vu, car c'est bien là son caractère, noble, impressionnable, mais réservé, craintif, presque peureux : il *assomme* l'Égyptien et le cache dans *le sable*. La Bible est si concise, mais en même temps d'une précision si vraie, que c'est avec une attention fixée sur chaque mot qu'on peut en retrouver tout le mérite. Ici, par exemple, nous retrouvons l'arme du désert, cette petite massue appelée *cobbous*, formée d'un bâton noueux; puis la position

de Gessen ou Gossen, sur la limite du désert et du pays cultivé; car il cache sa victime dans le sable.

Nous allons maintenant en marchant sur Suez rejoindre la route des Israélites dans le désert; nous les suivrons ainsi jusqu'à la Terre-Promise, ce but si desiré d'une entreprise difficile, et nous renouvellerons pas à pas les plaintes que leur arrachent les privations du désert, les louanges qu'ils élèvent à Dieu, à la vue d'une source ou d'un palmier, enfin toutes ces impressions qui deviennent celles du voyageur, comme elles leur étaient naturelles.

Une plaine de sable minée par les eaux, défoncée par les pas des chameaux, s'étend au sud des traces du canal; c'est avec peine, même avec danger, que nous traversons cette plage aride au milieu d'un désert, ce réservoir humide et salin au milieu de la sécheresse.

Nous faisons sentinelle à tour de rôle pendant la nuit; nous avons aperçu du feu à une demi-lieue.

Le soleil s'élevait déja près de l'horizon lorsque les chameaux firent retentir le désert des cris plaintifs que leur arrache le moment où on les charge; de longs rayons d'une lumière froide projettent au loin l'ombre des animaux et des hommes, pendant que chacun porte son bagage sur sa monture, puis se laisse enlever par elle, en plaçant un genou sur la selle. Voilà le départ, souvenir si vif de ces voyages du désert. Nous avions à peine dépassé une ligne de collines qui s'étendait devant nous, que les têtes de quelques chameaux, les charges de quelques autres, surmontés des pointes de fusils, se font voir au-dessus des ondulations du sable; nous continuons sans autre souci, mais la caravane qui vient à nous s'inquiète plus facilement. Les hommes détachent leurs fusils; l'un d'eux a battu le briquet, et communique le feu aux mèches; ils nous mettent en joue pendant que les femmes rassemblent les chameaux et les retiennent. Dackaralla, l'un de nos conducteurs, descendit de sa monture, et sans fusil marcha droit vers eux; un des leurs en fit autant. Quant à nous, immobiles, nous attendions le résultat de cette reconnaissance au milieu des sables, de ce mot d'ordre du désert. Ils s'embrassèrent en se tenant la main droite; nous leur envoyâmes de loin le salem aleikoum, et continuâmes rapidement notre route, ne voulant pas perdre de temps dans les bavardages de ces sortes de rencontres, et nous faire connaître par notre peu d'habitude de la langue. Nous sûmes que cette petite caravane venait de *Nackel*, et était conduite par des Thyat. Leur costume différait un peu des nôtres. Ce sera ici la place de dire quelques mots du costume arabe; bien qu'il présente de nombreuses nuances, on peut indiquer les principales en décrivant celui des *Bédouins de l'Afrique* ou du Gharb (la gauche), appelés Mograbins (Mogharbis); des *Bédouins de l'Arabie*, proprement dite, dont les Wahabites sont les plus connus; des *Bédouins de l'Arabie Pétrée*; et enfin celui des *Bédouins de l'Arabie Déserte*, que je portais.

ARABE DU DÉSERT.

(PORTRAIT DE L'AUTEUR DANS SON COSTUME DE VOYAGE.)

Ce costume qui m'avait conduit à Palmyre, dans tout le Hauran, à Djerasch, est celui de cette grande tribu des Anezeh qui voyage annuellement, suivie de ses énormes troupeaux, de Damas à Bagdad. Il est porté par toutes les tribus qui longent les pays habités dans le grand triangle formé par Alep, Bagdad, et Djedda; c'est celui des Benisacker, des Alaouins et des Amrans, les trois tribus qui seules pourraient avoir quelque influence sur les Fellahs de Ouadi Mousa. Les Arabes nomades des environs de Damas et de Palmyre portent quelquefois des manteaux blancs ornés de brandebourgs rouges; d'autres le manteau de laine à raies bleues; mais celui-ci à raies brunes est de l'usage le plus général. Tous portent le kefieh; les chefs et quelques cheicks âgés l'entourent, au lieu de la corde de laine de chameau, d'une mousseline en forme de turban.

Le costume des Wahabites est plus riche; leur kefieh, de couleur plus vive, a des raies plus serrées: ils ont tous le turban par-dessus.

Les Toraht et les Thyat, Bédouins de l'Arabie Pétrée, sont représentés sur une des planches qui suivent; le caractère principal de leur costume est le manteau uni bleu foncé, et l'absence de kefieh remplacé par une calotte rouge ou un turban blanc.

Les Mograbins ou Bédouins d'Afrique, qui s'étendent depuis Fez et Maroc jusqu'à l'isthme de Suez sur toute la côte, et plus ou moins dans l'intérieur, selon la bonté du pays, ont pour coiffure une calotte rouge ou simplement de feutre blanc; ils portent une chemise très courte, retenue par une ceinture de cuir, et une énorme couverture dont le coin attaché à la ceinture laisse le reste se jeter en plis majestueux, soit autour du corps et des épaules, soit sur la tête en forme de linceul; et je n'ai point ici l'intention d'énumérer les habillements des autres peuplades nomades qui sillonnent à l'infini ce grand pays d'Orient; n'étant point de la grande famille arabe, elles sont hors de mon sujet. Je ne parlerai point non plus de ces pauvres Bédouins, plus simples encore que leur nation, et qui se coiffent d'une petite calotte sale, et se drapent avec dignité d'un bout d'étoffe en lambeaux; chacune des subdivisions que j'ai établies en offrira des exemples.

Laborde del. — Hermann sculp.

Le trot de nos montures nous amena bientôt en vue de Suez. On aperçoit cette ville d'assez loin; et, quoique habitué à l'aridité, à l'aspect chauve des vues du désert, je ne m'attendais pas au tableau que présentent ce port et cette ville fameuse qui sert de halte entre deux mondes, d'écluse entre deux mers. Une pente douce, qui descend jusqu'au rivage, permet aux regards de planer sur une grande étendue; Suez comme un point se détache en blanc sur l'horizon de la mer. Plus en avant un santon, plus à droite encore une petite coupole blanche (le santon près de Bir et Suez). Outre cela, rien que du sable et du gravier. Pas une herbe, pas même un pauvre palmier qui, près des bourgades les plus misérables, rappelle la vie par son balancement, par sa verdure l'humidité. Cette vue au contraire donnait soif; il semblait que la chaleur était plus forte, parceque rien ne faisait espérer d'ombrage; tout paraissait brûlé.

L'approche de Suez n'a rien de plus gai que son premier aspect; seulement les traces multipliées des chameaux, les sentiers frayés par leur passage annoncent un mouvement, le commerce des hommes. On entre dans la ville par la porte de l'ouest, elle reste ouverte toute la journée; un portier qui loge au-dessus en ferme chaque soir les battants faits de planches, à peine jointes entre elles. Cette enceinte, une fois passée, on se trouve sur une place entre le mur qu'on laisse derrière soi, et un autre en ruine qui s'étend à cent cinquante pas en avant; à gauche la mer et quelques bâtiments en construction. Un peu plus loin que le second mur commencent les maisons de la ville que traverse une longue et large rue, qui conduit au palais du gouverneur et au principal khan.

Arsinoé, Cléopatris, Clysma, puis Kolzum, et enfin Suez, sont les noms qui ont désigné, dans une série de plusieurs siècles, les villes qui occupaient la pointe septentrionale de la mer Rouge la plus rapprochée de l'Égypte. Désigner à chacune d'elles sa place, distinguer entre ces noms des synonymes ou des villes distinctes, est difficile; cependant j'essaierai en son lieu de rapprocher les documents anciens des renseignements modernes. Qu'il me suffise ici d'indiquer que, plus considérable autrefois, Suez occupait la butte de décombres qui domine le port, et dont les ruines sortant encore de terre appartiennent au château construit par les Turcs avec les matériaux de l'ancienne

ville. Elle s'étendait au nord, tandis que l'emplacement de la petite bourgade de Suez n'était habité alors que par des marins, plus à portée des chantiers de construction, des quais d'abordage, et formait ce que dans tout port on nomme *la marine*.

Suez, réduit par son peu d'importance commerciale à cette espèce de jetée qui forme son port, sera obligé, dans un avenir qu'on peut calculer, de quitter encore une fois son emplacement; car l'envahissement des sables comblera tellement le port, que les vaisseaux d'aucun tonnage ne pourront y entrer, à moins toutefois que l'homme habile, qui gouverne aujourd'hui cette partie de l'Orient, ne veuille mettre un jalon de plus à sa renommée en reconstruisant le canal des deux mers, cette grande conception d'un Sésostris, qui fut comprise des califes, de Bonaparte, et doit trouver écho dans l'esprit entreprenant du vice-roi d'Égypte.

Aujourd'hui cette petite ville se compose de deux places et de deux grandes rues principales, dont l'une, parallèle aux quais, traverse la ville de l'est à l'ouest; l'autre, un peu plus oblique, forme les bazars. Les maisons sont bâties en briques séchées au soleil; les murs des cours et de la ville en larges coquilles, madrépores, joints ensemble avec de la terre. Les principales constructions, outre quatre mosquées, sont le palais du gouverneur, deux khans assez vastes, et une grande maison appartenante à un riche Arabe qui fait le commerce avec Mokka et les Indes. Le reste des habitations n'offre que pauvreté et dégradation.

Cette ville, comme toutes celles qui sont situées sur la frontière du désert, est un lieu de rendez-vous de provinces éloignées qui, sans transition, réunissent dans la même rue, sur la même place, leurs caractères différents, leur originalité particulière; ainsi le Mograbin de Fez, le Syrien, l'habitant de Djedda, celui de Cosséir et de Sôuakem se coudoient, et opposent le contraste de leur physionomie comme celui de leurs costumes. Une autre particularité les rapproche de toutes ces villes d'Italie, dont les environs, par l'aspect des ruines ou des beautés de la nature, attirent les étrangers. C'est alors une population de conducteurs, un monde de cicerone, qui sont à attendre l'arrivée d'un voyageur, l'occasion d'un retour; c'est à qui offrira ses services, à qui se hâtera de présenter de meilleures conditions, et toute la ville ne semble plus faire qu'un camp prêt à se lever. La latitude de l'Arabie, la proximité du désert, les dangers et le caractère des habitants donnent à cette ressemblance une physionomie plus grave; mais quand on peut la considérer en Arabe, se mêler aux intérêts des Bédouins, à leurs conversations dans les khans et les bazars, on voit que ces petits détails sont les mêmes.

On apprend alors qu'il s'est présenté un Turc avec deux femmes et trois domestiques, pour aller à Gaza, mais qu'il ne veut donner que cinq piastres par chameau; et puis Hassan, qui s'était chargé de les conduire, craint de rencontrer un certain Thyat qui eut une affaire avec son père il y a de cela seize ans; on lui assure bien qu'il est en route pour Kerak, et Ibrahim l'a vu passer à Nackel; Aly qui revenait du Sinaï a rencontré Mousa qui était parti d'Hebron, et qui, dans un campement, l'avait appris d'un Alaouin. C'est ainsi que le désert est occupé, que les intérêts se dessinent, que les nouvelles se propagent. Quand les grandes discussions pour la réduction de quelques paras sur la mesure de fèves sont apaisées, quand les informations rassurantes sont prises, et que tout s'est traité bien diplomatiquement, on part sans le confier à personne, et l'on fait quelques lieues au nord, quoique le but soit au sud; quelques lieues à l'ouest, quoiqu'on veuille suivre la route de l'est; car c'est un moyen de mettre les embûches sur la fausse voie, de tromper les mauvaises intentions toujours présumables, et de mieux assurer la réussite du voyage.

VUE DE SUEZ, PRISE DU NORD-EST.

On a pu comprendre, d'après la description abrégée que j'ai donnée de Suez, combien il est difficile de présenter sous un aspect agréable une ville qui n'offre rien de pittoresque. Plusieurs fois on l'avait essayé. Niebuhr, en 1761 et sir Home Popham, en 1801, dessinèrent Suez du sud-sud-ouest. Leurs croquis furent gravés, l'un dans la description de son voyage, l'autre sur sa carte de la mer Rouge; mais ils ont le tort de montrer la ville du côté où ses maisons forment une espèce de muraille qu'on n'a d'ailleurs l'occasion de voir qu'en voyageant par mer. La commission d'Égypte publia une vue de Suez prise de l'ouest, mais elle représente plutôt le quai du port qu'une vue générale.

Il eût été impossible de trouver dans les environs de cette pauvre bourgade un point où son isolement dans les sables et sur l'horizon de la mer ne la montrât dans cette nudité entière qui forme son caractère. Je pensai qu'en m'avançant à un mille en mer, je saisirais tout l'ensemble de la ville d'un même coup d'œil, et que la haute montagne Attaka se dessinerait bien dans le fond. En effet, tout en étant moins aride, cette vue se présente d'une manière avantageuse pour donner une idée de la ville. On saisit alors l'analogie de son genre de construction avec les villes de Tor, Djedda, Jambo, dont les murs perpendiculaires forment angle droit avec les toits plats des maisons qu'interrompent seulement quelques rares minarets.

VUE DE LA MAISON ET DE L'EMBARCADÈRE DU GOUVERNEUR.

En rentrant au khan, je pris une vue de la maison et de l'embarcadère du gouverneur, qu'on distingue facilement dans celle de Suez. Cette maison, construite par les architectes grecs, rappelle ces édifices modernes élevés par le pacha, soit comme fabriques, soit comme palais. L'artiste a mal distribué sa lumière, il aurait dû détacher en blanc les constructions sur un fond coloré.

Nos dromadaires avaient traversé, pendant la nuit, le gué qu'on trouve au nord de Suez, et nous attendaient depuis le matin. Une barque que le vent poussa rapidement nous mena sur le rivage de l'Arabie. J'avais passé d'Europe en Asie en peu de minutes, le trajet d'Afrique en Asie ne fut pas plus long. On a cherché à expliquer le passage des Israélites par le gué du nord; je le crois trop rapproché des terres, et je pense l'expliquer plus naturellement par un passage beaucoup plus au sud que les Arabes pratiquent encore aujourd'hui. Mais ces observations exigent trop de développement pour les intercaler ici.

Quelques moments furent employés pour charger les dromadaires, et pour que chacun pût de nouveau organiser son établissement; alors nous nous mîmes en route vers le sud, prenant quelque part à la gaieté qui s'était emparée subitement de nos Arabes dès qu'ils eurent mis le pied sur le sol de leur pays. Cet enthousiasme, que sembleraient devoir contrarier l'aspect le plus aride, la nudité générale, enfin le pays en apparence le plus malheureux, s'explique par la liberté dont jouissent des êtres habitués dès l'enfance à l'indépendance la plus complète, en même temps que par l'affranchissement d'une contrainte et d'une certaine gêne qui les saisit à leur entrée dans les villes. Cette remarque, je l'avais faite en sortant de Hamah avec les Arabes de Palmyre, de même qu'avec les Adouans, après avoir traversé le Jourdain; et en effet, c'est une impression qui leur est naturelle à tous.

Notre route traversait un pays désolé, entrecoupé de légers mouvements de terre et de quelques rochers que le sable n'avait pas encore couverts. Au pas précipité de nos chameaux, nous aurions pu reconnaître que nous approchions d'une eau douce, si nous n'avions en même temps aperçu les touffes de palmiers qui poussent près des sources de Moïse. Nous nous arrêtâmes un instant pour faire boire nos montures, et prendre nous-mêmes quelque nourriture.

VUE DE SUEZ, PRISE DES SOURCES DE MOÏSE.

Les sources de Moïse, appelées ainsi même avant les premiers temps du christianisme, ont été confondues par les voyageurs avec le Mara de l'Écriture, ou bien avec la fontaine que Moïse fit sortir du rocher, ou bien enfin avec l'Elim aux soixante-dix palmiers; mais elles ne coïncident sous aucun rapport avec l'indication de ces lieux, qu'il faut chercher beaucoup plus au sud. J'aurai soin dans un autre travail d'en donner une description exacte, de rapporter celle de Monge, et de faire ressortir les raisons qui doivent empêcher d'y placer aucun des événements retracés par le Pentateuch. Ce fut un point de ravitaillement du commerce maritime de la mer Rouge, depuis l'é-

poque la plus reculée, jusqu'aux établissements des Vénitiens. On aperçoit de ce point le profil de la grande montagne Attaka qui longe la mer Rouge, de l'autre côté le commencement du Djebel Ruhat; entre les deux, et comme au fond d'un berceau, est située la ville de Suez. L'ouvrage de la commission d'Égypte a publié une vue et un plan des sources de Moïse.

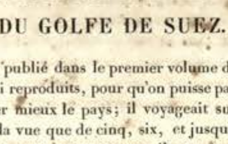
VUE DES MONTAGNES DE RUHAT ET D'HAMMAM PHARAON.

Je rejoignis la caravane, qui cessait rarement de marcher. Pendant que je prenais plusieurs directions magnétiques qui me servaient à dresser ma carte routière, elle avait dépassé quelques monticules rocailleux qui entrecoupaient la route, et la plaine s'étendait à perte de vue devant nous. La chaîne de montagnes de Ruhat longeait notre gauche dans une ligne qu'interrompait en saillie le pic Sader; à droite la mer tranchait de sa couleur foncée sur le sable de la plaine, et semblait un large fleuve dominé par les hautes montagnes d'Afrique. J'essayai un long panorama du Djebel Ruhat, à partir de deux lieues au sud des sources de Moïse, jusqu'au Djebel Hammam Pharaon, et aux montagnes qui se prolongent à l'horizon dans la mer. Bien qu'on ne puisse exiger d'un pareil travail une proportion rigoureusement exacte, comme coupe ou profil, cependant je pense que les géologues et les géographes trouveront quelque intérêt à cette représentation pittoresque en même temps que topographique.

PROFILS
DES MONTAGNES DE LA COTE ORIENTALE ET OCCIDENTALE
DU GOLFE DE SUEZ.

M. Ehrenberg a publié dans le premier volume de son voyage ces deux profils que j'ai reproduits, pour qu'on puisse par leur rapprochement se représenter mieux le pays; il voyageait sur la mer Rouge, et n'a pu prendre la vue que de cinq, six, et jusqu'à sept lieues; j'ai fait écrire les noms exactement comme ils se trouvent sur la carte originale.

Après avoir couché près du puits d'Abousuera dans Ouadi Ouardan, nous cheminâmes huit heures pour arriver près des bains de Pharaon, qu'on trouve au pied de la montagne du même nom; rien ne s'offrait ici au crayon, et je me contentai d'explorer attentivement cette position. Nous rejoignîmes dans Ouadi Ouisset, vallée ou torrent parallèle à Ouadi Garandel, nos chameaux que nous avions envoyés en avant. La Ouadi Ouisset est étroite, escarpée et très aride; les rochers qui la bordent des deux côtés sont formés tantôt de grès, teint d'une couleur rougeâtre, tantôt de craie d'une blancheur éblouissante. On est sur-tout frappé des formes hardies de ces rochers et de la bizarrerie d'un passage aussi étroit, au milieu de montagnes élevées, parceque ce sont les premières qui s'offrent d'aussi près à la vue du voyageur. A chaque détour de cette bizarre construction, les rochers offraient des aspects ou plus hardis ou plus pittoresques; j'en dessinai un que cette gravure reproduit imparfaitement.



L. de Laborde del. et sculp.

Nous fîmes halte dans un des embranchements supérieurs de cette vallée. Le lendemain, douze heures fatigantes de chameau nous conduisirent au fond de Ouadi Nasb au pied d'un haut rocher de grès qui, de tout temps, a vu passer ou s'arrêter près de lui les pèlerins et les voyageurs qui se rendaient au couvent du Sinaï.

VUE DU ROCHER DES PÈLERINS DANS OUADI NASB.

Dans ces voyages du désert, où les impressions ne se font point partager, où les souvenirs étrangers à tout autre restent morts près de vous, rien ne plaît tant que les traces d'un voyageur dans un lieu sans importance; ce souvenir est presque une société, on s'associe par-là un compagnon de plus. Quelques dessins informes, légèrement gravés sur les rochers, quelques noms illisibles, donnent de la vie à ce rocher aride, à ce désert, qui ne laisse apercevoir aucune trace de la rare population qui l'habite.

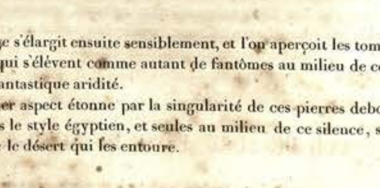
Niebuhr s'arrêta dans ce même endroit, et son compagnon Bauerfeind dessina une vue de ce rocher qu'il intitula *Vue de Ouadi Ussaitu*. Pendant qu'on préparait le souper, je fis un croquis de cette solitude. Les montagnes de Tih et le mouvement de notre caravane ajoutent peu de chose à un tableau qui n'est pas pittoresque, mais qui aura cependant quelque intérêt pour celui qui, comme moi, viendra reposer sa tête à l'ombre du rocher hospitalier.

TOMBEAUX DE SARBOUT EL CADEM.

On partit avant le jour, afin de pouvoir visiter en détail les antiquités de Sarbout el Cadem.

Après deux grandes heures de marche au milieu de ravins tourmentés, nous entrâmes dans une petite plaine oblongue appelée *Sarbout el Cadem*. A gauche, les montagnes, séparées par plusieurs ravins, le cédaient de beaucoup en hauteur aux rochers qui la bordent à droite. Ceux-ci, escarpés et s'élevant à pic, semblaient de hauts murs d'une fortification gigantesque. C'est de ce côté, et au commencement de cette plaine, qu'on trouve un large enfoncement dont les rochers, éboulés de deux côtés, une large cascade dans le fond, forment les parois. Des tamarisques, quelques acacias, et un peu de verdure, adoucissent l'aspect sévère que donne à toute cette montagne la couleur sombre des rochers.

Un sentier escarpé, difficile, presque dangereux, conduit au haut de la montagne qui s'élève au sud. Les mains et les pieds sont souvent insuffisants pour s'élever sur ces rochers à pic qui cèdent et croulent avec fracas au fond des ravins. Arrivé au sommet, on suit un chemin plus uni, qui conduit sur le dos étroit de la montagne, rétrécie d'un côté par un large bassin qui réunit les eaux au temps des pluies, de l'autre, par la coupure à pic des rochers qui dominent la vallée.



Léon de Laborde del. Thompson sculp.

Le passage s'élargit ensuite sensiblement, et l'on aperçoit les tombes funéraires qui s'élèvent comme autant de fantômes au milieu de cette sombre et fantastique aridité.

Le premier aspect étonne par la singularité de ces pierres debout, taillées dans le style égyptien, et seules au milieu de ce silence, sans liaison avec le désert qui les entoure.

L. de Laborde. Thompson sculp.

En approchant davantage, en entrant dans les décombres, en scrutant les dispositions, on retrouve avec un surcroît d'étonnement, hors de l'Égypte, isolé, au milieu des déserts, ce goût infatigable de constructions, cette persévérance inouïe de travail qui extrait les pierres, les polit, les sculpte, les peint, les enduit enfin de toutes parts du caractère national et de son esprit religieux.

Ces restes d'une haute antiquité s'étendent sur une longueur d'à-peu-près soixante-quinze pas, sur une largeur de trente-cinq. Partie couchés au milieu des débris qui tous ont appartenu à des monuments religieux ou funéraires, partie debout, les stèles, au nombre de quatorze, montrent, sur leurs faces dépolies et rongées par le vent du nord, les restes des hiéroglyphes qui les ont ornés. Outre ces monuments dont la hauteur varie de cinq à huit pieds, la largeur de dix-huit à vingt-deux pouces, l'épaisseur de quatorze à seize, on retrouve un mur d'enceinte, un reste de sanctuaire, les ruines d'un petit temple, quelques chambres sépulcrales, un petit réduit dont le toit est soutenu par un pilastre, des débris de statues égyptiennes ruinées par le temps, et des chapiteaux carrés offrant de chaque côté la tête si gracieuse d'Isis aux yeux alongés, aux oreilles de vache. Il fallait le soleil et la pureté de l'air de ces contrées pour que des monuments en grès, élevés sur le haut d'un rocher, exposés à la variété comme à la violence de tous les vents, se soient aussi long-temps conservés.

Ces tombeaux furent, par l'effet du hasard, découverts par Niebuhr, qui avait été envoyé, en 1761, par le roi de Danemarck en Arabie, principalement dans le but de rechercher et copier les inscriptions de Djebel Mokatteb, sur lesquelles le supérieur des Franciscains avait attiré vivement l'attention, en 1722. Mais les Arabes, auxquels les ruines de Sarbout el Cadem avaient sans doute paru plus dignes d'attention, menèrent Niebuhr sur cette montagne. Ce voyageur distingué en donna un plan qui, par son peu d'exactitude et la difficulté qu'il rencontrait à faire des observations sur les lieux, me semble tracé de souvenir.

Je ne m'étendrai pas ici sur les différentes opinions, ingénieuses sans doute mais faciles à réfuter, qui ont été émises pour expliquer l'origine et le but de ces monuments; je dois renvoyer ces recherches et cette dissertation à un autre ouvrage: je me contenterai de soumettre l'idée qu'un examen attentif des localités m'a donnée, et que l'ensemble des renseignements recueillis dans le pays semble appuyer.

Il est incontestable que ces monuments sont égyptiens; cependant, comme aucune circonstance extérieure ne pouvait expliquer le but d'un établissement stable d'Égyptiens sur cette montagne escarpée, ni la fondation d'un cimetière et des monuments qui en font l'ornement, il a fallu chercher une autre solution, et c'est en examinant attentivement le terrain qu'on la trouvait. En effet, tant par les renseignements de mes Arabes que par la connaissance que mes différentes routes à travers la presqu'île me donnaient de sa conformation géologique, je vis qu'à partir de la plaine de Tih, enveloppant les sources de Nasb, le mont Sarbout el Cadem, et s'étendant au sud sur Ouadi Magara, une énorme couche de grès, teint plus ou moins violemment d'un oxide de fer (brun rougeâtre), offrait en couches horizontales, et en différentes proportions, mais toujours manifeste, la présence du cuivre dont les anciens entreprirent l'exploitation sur trois points: premièrement dans Ouadi Magara, que sa proximité du passage ordinaire des caravanes et de la côte avait fait découvrir avant les autres, en même temps qu'elle offrait plus d'avantages; secondement à Sarbout el Cadem qui rapporta sans doute beaucoup plus; et troisièmement à Nasb, qu'on abandonna avant d'en finir l'exploitation. Je serais tenté de croire que ces trois mines, placées sous différentes inspections, avaient l'intendance générale à Sarbout el Cadem. Cette addition d'importance attira quelques ouvriers égyptiens, et ce lieu de sépulture fut fondé. Il dut acquérir même assez de célébrité pour que les principaux des autres mineurs n'eussent d'autre ambition pendant leur vie que d'amasser assez d'argent pour, à leur mort, se faire transporter aussi loin, et subvenir aux dépenses de monuments analogues à leur croyance, et approchants de la magnificence de leur pays.

Un établissement fondé sur une exploitation, et par conséquent approvisionné de tout le nécessaire par l'administration quelconque qui le soutenait, n'exigeait du pays aucune des ressources dont un établissement d'une autre nature aurait eu besoin pour subsister. Quant aux frais que demandait la construction de ces monuments funéraires ou religieux, ils étaient facilement soutenus par les chefs d'une exploitation aussi riche, et n'étaient d'ailleurs pas très considérables, quand on songe que la pierre, formée de grès était prise sur les lieux, et par conséquent facile à extraire et à sculpter.

Je choisis, pour donner une idée de ces ruines, deux points de vue qui me semblent devoir les rappeler avec exactitude; l'un, pris du sud-ouest, montre tout l'ensemble des tombeaux en raccourci, ayant à droite le stèle isolé sur un monticule, et pour premier plan un enfoncement bordé de rochers hardiment coupés en larges cassures.

TOMBEAUX DE SARBOUT EL CADEM.

L'autre vue représente de côté ces mêmes monuments funéraires dans tout leur prolongement, avec le stèle isolé sur le premier plan et la montagne de Tih dans le fond.

Arnaud, d'après ... de Laborde. Léon de Laborde sculp.

L'artiste a mieux rendu dans cette planche le ton de couleur du pays. Ces deux vues embrassent tout l'ensemble des ruines et de la contrée que l'on domine de cette hauteur, et elles en donneraient une idée satisfaisante si l'on pouvait transporter sur le papier l'impression de cette sombre aridité. Je m'avançai ensuite au milieu des décombres, et je dessinai plusieurs détails; je tenais à ne laisser rien échapper à mes investigations; mais ce n'était pas sans peine que j'interrogeais ce désordre de ruines, ce fouillis de pierres funéraires qui rendent si difficile l'interprétation du plan de ces constructions.

Arnaud del. Andrew sculp.

Je copiai en outre quelques cartouches qui pourront servir à fixer la date de ces monuments.

Léon de Laborde del. et sculp.

J'ajourne mes observations et la discussion des opinions de quelques voyageurs et savants; j'aurai l'occasion de revenir sur ce sujet, d'une manière plus approfondie, Je joins ici la copie de quatre cartouches qui m'a été communiquée par le major Félix, compagnon courageux de lord Prudhoe dans ses grands voyages.

Léon de Laborde del. et sculp.

Hussein était resté seul près de moi pendant mes travaux, et pour occuper un temps qui lui semblait long, au milieu de ces pierres, à ses yeux si insignifiantes, il cherchait, parmi les décombres, des turquoises, qui s'y trouvent en assez grande quantité et que les pluies ramènent à la surface du sol. Il m'en rapporta cinq d'une bonne grosseur et me les abandonna sans aucun regret. Les Arabes semblent aujourd'hui ne faire aucun cas de ce bijou; il fut autrefois très recherché des Orientaux, qui lui attribuaient des qualités médicinales, sans doute erronées, mais fort extraordinaires. Teifaschi, dans son Traité des pierres précieuses, en parle; Sadi fait supposer qu'il était très recherché en Perse. En venant s'établir pendant quelques jours sur cette montagne, où l'on n'est exposé à aucun danger, et qui n'est éloignée du Caire que de six journées, on pourrait faire une ample collection de turquoises, qui, bien que peu précieuses, ont toujours une certaine valeur.

De cette montagne intéressante nous nous dirigeâmes vers l'origine de Ouadi Feiran, ou plutôt sa réunion à Ouadi Cheick. La tribu de nos conducteurs, les Oualed Saïd, était campée dans les environs. La route que nous suivîmes s'escarpait dans une suite de ravins dont il eût été impossible de relever les directions, sans une attention de tous les moments.

Au milieu de ces longues vallées qui se succèdent les unes aux autres, on ne trouve rien qui puisse distraire des rêves qu'un beau ciel, la singularité d'une manière nouvelle de voyager, sont si bien faits pour entretenir; aussi c'était avec une fatigue d'esprit réelle que cinquante fois par jour je sortais de ces douces rêveries pour tomber dans le prosaïque de mes travaux. Dès que notre route changeait un peu de direction, je m'arrêtais, je descendais de mon dromadaire pour lequel ces retards loin de ses compagnons étaient l'occasion de cris pitoyables; je suivais sur ma boussole la direction d'un pic, le cours de la vallée que nous venions de quitter, de celle où nous entrions; je dessinais le figuré du terrain, et je notais toutes ces remarques sur mon cahier. La caravane qui ne s'arrêtait jamais était toujours loin lorsque je remettais chaque chose à sa place, et il fallait à mon dromadaire le desir de ne pas se séparer de ses compagnons pour les rejoindre aussi vite. Mais mon travail ne se bornait pas là; il fallait encore rejoindre Hussein qui, placé à la tête de la caravane, chantait à haute voix un air du pays que chaque ravin, chaque gorge de montagnes répétait dans ses profonds échos. Étourdi lui-même par le bruit qu'il faisait, j'étais obligé de le tirer par ses longues manches pour lui faire écouter mes questions. Il y répondait alors avec autant de justesse qu'il pouvait, étant assez vrai pour avouer souvent qu'il ne savait pas. Une fois la réponse reçue, je m'arrêtais pour la noter; Hussein continuait son trot et sa chanson, et c'était ainsi que je remplissais mon journal, ajoutant encore aux fatigues de nos longues journées du désert.

Après avoir passé deux jours de repos dans les tentes de nos conducteurs, nous partîmes pour l'Accabah en remontant la Ouadi Cheick et en descendant vers la mer Rouge, ou plutôt vers le golfe Élanitique, par la grande Ouadi Zackal. J'ai décrit dans un autre travail toutes les particularités de cette route. On ne peut s'attendre à rencontrer ici que ce qui a rapport à son pittoresque.

En remontant Ouadi Cheick on traverse à l'embouchure d'un ravin un passage étroit laissé par un rocher isolé au milieu de la vallée; cet endroit est appelé *El Boueb*. Les bords de la vallée dans leur transition ou superposition du calcaire et de la craie au granit s'élargissent en s'abaissant, et laissent apercevoir une haute montagne primitive qui n'offre au passage qu'une étroite ouverture entre des parois perpendiculaires d'une grande hauteur. Au coude des deux détours que fait cette ruelle gigantesque, au point où son encaissement la protège contre les rayons du soleil et jette une ombre fraîche sur sa teinte harmonieuse, dans l'enfoncement qui recueille la voix de l'homme ou le cri du chameau pour l'envoyer aux échos sonores, on aperçoit un rocher isolé de sept pieds de hauteur.

Nos Arabes descendirent silencieusement de leurs chameaux, s'en approchèrent, passèrent leur main droite sur sa surface usée par le frottement, et la reportèrent à leur visage en criant: *El fatha*, l'invocation ordinaire dans les voyages et les dangers. Nos montures s'étant arrêtées par habitude, nous fîmes comme nos Arabes, et notre sérieux pendant cette formalité religieuse leur plut beaucoup. Le spectacle de notre caravane arrêtée au milieu de ce superbe défilé devait être pittoresque, l'impression de cette scène des mœurs du désert imposante; mais un habile pinceau serait même insuffisant pour la représenter.

La tradition porte que Moïse s'est reposé sur cette pierre, Moïse berger, Moïse méditant ses projets, la délivrance d'un peuple, la conquête de tout un pays, et distrait de ses pensées par une des chèvres du troupeau de Jéthro qui peut-être s'égarait. Une autre version marque ce rocher comme lieu de repos de Mohammed, mais du prophète chamelier, de Mohammed qui va en Syrie vendre quelques parfums chargés sur les chameaux de Cadige, de cette femme qui la première devait croire en lui. C'est là qu'il s'arrête, qu'il enfante quelque verset de ce livre qui doit électriser tout un peuple, et qu'il construit cette religion qui devait soumettre tout un monde. Singulier pays, où des évènements aussi gigantesques se montrent dans la simplicité de leur origine.

Au sortir de ce passage, qui se trouve cité par Breydenbach, Löwemstein, le supérieur des Franciscains, et tous les pèlerins, on aperçoit le mont Sinaï, dont la pointe élancée est dominée par la montagne de Sainte-Catherine plus arrondie dans sa forme. La neige les couvrait alors, et leur sombre base semblait faire ressortir davantage leur tête qui se détachait en blanc sur le bleu foncé du ciel.

VUE PRISE DANS OUADI ZACKAL.

Nous quittâmes la longue Ouadi Cheick, et après avoir passé un dos de montagne, grand point d'intersection des deux pentes, nous descendîmes dans Ouadi Zackal qui s'écoule dans le golfe de l'Accabah. C'est de ce moment que commence la route la plus singulière qu'on se puisse imaginer. La vallée, resserrée sur une largeur de cinquante pas par des rochers de granit de mille à douze cents pieds de haut, dont les accidents grandioses s'élèvent en pans souvent perpendiculaires jusqu'à leur sommet, offre l'aspect d'une rue gigantesque dont les ravins semblent être des ruelles adjacentes. Cette grandeur de formes, cet imposant de masses, accumulées à gauche, à droite, devant, au-dessus de la tête, met à l'étroit, écrase l'imagination, l'effraie, et de loin en loin l'éboulement de larges cassures vient entretenir cette crainte. D'ailleurs il y règne le silence des catacombes, ou celui des colonnades d'une ville ruinée et déserte. Le vent cesse de se jouer dans ces énormes couloirs, le soleil ne dore que les pitons les plus élevés, et la tranquillité serait complète si chaque pas et chaque voix ne résonnaient sur ces larges parois qui les répètent en se les renvoyant.

Jervis del. Slader sculp.

Enfin la Ouadi s'élargit un peu, on parvient à jouir d'un peu d'air, et c'est de ce point que la vue en a été dessinée.

Ce chemin, bizarre, difficile à rendre en topographie, impossible à bien décrire, conduit en pente douce au rivage de la mer Rouge, au milieu des palmiers de Dahab, qui croissent en foule et sans culture sur la pointe que le sable et les pierres entraînés par les eaux de pluie ont formée dans la mer.

Je dois passer sous silence de longues recherches sur ce site antique. J'ai établi, je pense, avec toute probabilité, que ce lieu se rapporte au Madian de Jéthro: aujourd'hui cette pointe n'est plantée que de quelques palmiers, habitée par quatre pauvres Arabes, et à peine si de temps à autre de chétives caravanes viennent se rafraîchir à sa source.

VUE DE LA COTE D'ARABIE,

PRISE DE DAHAB.

On aperçoit la côte d'Arabie assez distinctement pour que j'aie pu conserver la forme des montagnes qui semblent hautes et s'abaisser en collines jusqu'à la côte. On ne distingue pas de traces de végétation.

VUE DES MONTAGNES

AU NORD DE DAHAB.

Je dessinai aussi les montagnes au nord et les contours du rivage que nous devions suivre pour atteindre la forteresse de l'Accabah; on peut comprendre, par cette vue, la difficulté de lever la carte d'une côte aussi tourmentée par les différentes pointes de rochers qui, venant se terminer à la mer, laissent entre eux des golfes ou des anses qui se répètent à l'infini.

Nous passâmes près des palmiers de Nouèbe, qui s'élèvent en bouquets des deux côtés du long promontoire que les eaux de Ouadi Outir ont formé dans la mer en se dégorgeant au temps des pluies. D'ailleurs cette côte est complètement aride et insignifiante; des détails géographiques et d'histoire naturelle m'occupaient assez pour que je ne regrettasse pas d'avoir tout mon temps à leur donner.

VUE DE L'ILE DE GRAIE,

PRISE DE OUADI TABA.

On descend enfin dans Ouadi Taba. Cette vallée s'écoule au nord-est et s'élargit beaucoup à mesure qu'elle s'approche de la mer; elle est plantée d'une assez grande quantité de tamarisques, et quelques palmiers sans tige croissent sur le rivage. On y trouve de l'eau assez bonne en creusant dans le sable. C'est au tournant du rocher, qui forme sa limite sur la côte, que l'on aperçoit l'île de Graie, rocher isolé au milieu de la mer comme un dauphin qui montrerait son dos. Les ruines qui la dominent semblaient, de cet endroit, appartenir à quelque bâtiment considérable sans qu'on pût rien distinguer qui trahît le caractère de leur style. Je fis entrer dans la vue que je pris de l'île de Graie et de ses ruines, les palmiers de l'Accabah que l'on aperçoit très distinctement à droite, à l'est un quart nord-est. La position des montagnes, leur couche, et leurs hauteurs relatives se dessinent dans le fond.

VUE DE L'ILE DE GRAIE,

PRISE DE L'OUEST.

A partir de Ouadi Taba, la mer forme de nouveau une quantité de petits golfes. C'est devant la Ouadi Emrag que l'on passe le plus près de l'île: ses constructions offrent, de ce point, un aspect différent qui désenchante le voyageur. Un long mur crénelé, interrompu de distance en distance par des tours carrées, court tout autour de l'escarpement de l'île: sur le rivage, un autre mur en ruine semblait former une première ligne de défense; rien d'ailleurs n'indique de constructions plus anciennes, un style d'architecture plus intéressant; cependant, comme un bout de corniche, un débris d'inscription pouvait changer la nullité de cet appareil de défense presque moderne, nous résolûmes de faire nos efforts pour visiter cette île, tout en remettant ce projet à notre retour sur cette côte.

On perd de vue les palmiers de l'Accabah à mesure que l'on entre dans le grand enfoncement formé par la courbe de la côte; mais, après avoir passé entre un rocher et les montagnes, on les aperçoit très distinctement, alors qu'on n'en est plus en ligne directe qu'à une lieue et demie. Il faut traverser le désert pour comprendre le plaisir qu'on éprouve à voir ces masses de verdure qui tranchent si agréablement auprès de la nudité désespérante dont on a été si long-temps entouré; ici se joignait cependant à cette impression un peu d'inquiétude sur l'accueil qu'on allait nous faire, sur l'autorité qu'une lettre du kihaia bey pouvait avoir à cent cinquante lieues de la capitale. De ce moment il ne s'agissait plus de droit des gens, de confiance dans nos conducteurs; une fois dans les murs de la citadelle, nous étions à la merci de la garnison; hors des murs, en butte aux mauvais projets des tribus d'alentour.

On trouve, presque à l'extrémité du golfe, un rocher de quatre pieds de hauteur sur lequel on voit amassée une quantité de petites pierres que chacun y jette en passant. Cette coutume, aussi ancienne que le monde, et qui a formé la plus grande partie des tombeaux (tumuli) de l'antiquité, tient ici à une allusion mahométane du récit de la Bible. Ils prétendent qu'Abraham, conduisant son fils au lieu du sacrifice, jeta des pierres au diable qui voulait le détourner de son obéissance. Par suite de cette tradition, les musulmans jettent de petites pierres dans certaines localités comme pour indiquer leurs bonnes intentions et leur volonté d'éloigner les conseils perfides du démon. On en trouve plusieurs exemples sur la route des pèlerins à la Mecque.

Ce rocher sert de limite, de ligne de démarcation entre les Bédouins de la presqu'île de Sinaï et tous les Arabes du nord. Une fois cette frontière passée, la protection de nos conducteurs ne nous servait plus que comme défense personnelle, et ils comptaient encore plus sur nos fusils et sur nos pistolets que sur leurs armes blanches pour défendre leurs dromadaires.

VUE DE LA FORTERESSE DE L'ACCABAH.

Nous tournâmes les deux courbes du golfe, et, laissant à droite les palmiers qui longent la côte, nous aperçûmes la forteresse de l'Accabah. Une partie de la garnison et les habitants du château étaient sortis au-devant de nous. Dix dromadaires qui paraissent dans le désert sont bien suffisants pour exciter l'attention de ce petit monde désœuvré et motiver ses suppositions. Hors du passage de la grande caravane de la Mecque, de rares troupes de chameaux chargés de blé et de fèves et chassés par quelques Arabes à pied sont les seules apparitions qui animent ces tristes parages; aussi des cavaliers, arrivant au grand trot de leurs dromadaires, ne semblaient devoir être que des hadgis ou quelque messager important.

Nous descendîmes de nos montures pour donner le salut ordinaire aux habitants; mais nous ne fûmes pas peu surpris de recevoir de chacun d'eux l'accolade réservée aux pèlerins, et d'être traités avec un respect et une solennité inattendus. On voyait, à l'étonnement peint sur les figures et à l'étiquette conservée dans les saluts, qu'on était loin de se douter qui nous étions. En effet, notre costume, exactement le même que celui des Arabes de Syrie, notre arrivée par la route du Caire, mais non par celle des pèlerins, déroutaient les habitants dans toutes leurs suppositions. Chacun, pour mettre fin à cette incertitude, nous suivit chez le gouverneur.

Hassan aga, gouverneur de la forteresse de l'Accabah, et, par ce titre, serviteur respectueux de Mohammed-Aly, s'était déja costumé de son plus beau manteau d'écarlate, qu'il avait jeté sur une robe de soie sale et percée. Il nous attendait sur une petite terrasse, et avait réuni autour de lui les dignitaires en haillons de sa pauvre garnison. C'étaient le canonnier (topschi), petit homme à figure ridée, à costume marocain; l'écrivain, vieil Arabe du Caire, habillé à la turque; le capitaine des troupes, affublé d'un mélange singulier de vêtements égyptiens et wahabites. Tout ce monde nous reçut debout: lorsque les embrassades furent terminées et que chacun eut à-peu-près la place où il devait s'asseoir, on s'accroupit; les pipes et le café remplirent les moments de silence qui précèdent d'ordinaire ces sortes de représentation.

Mon drogman remit au gouverneur la lettre d'Abib effendi; on fit avancer l'écrivain, le seul homme qui sût lire dans la forteresse, et qui déchiffra à haute voix les intentions et volontés du ministre de l'intérieur de sa hautesse. Alors chacun comprit de quoi il s'agissait, et notre importance diminua rapidement. Il y eut dans tous les visages, par le passage du respect et de la crainte à la bienveillance protectrice, un jeu de physionomie qu'il eût été fort intéressant d'observer, si l'incertitude de notre situation n'eût attiré avant tout notre attention. Après quelques moments d'hésitation, il faut croire que, d'une part, la crainte de désobéir à un ordre, d'une autre l'espérance de quelque gain en s'y conformant, les décida à nous donner toute leur assistance; et si la familiarité et la bonhomie remplacèrent la

gravité et le respect qui nous avaient accueillis, nous n'eûmes qu'à nous louer de ce changement.

Une lettre, dictée à haute voix par notre drogman à l'écrivain de la

garnison, fut remise à un Nègre de la tribu des Alaouins, qui se chargea de la porter à Abou Raschid son chef. Nous disions à ce cheick redouté, qui a su remplir toute la contrée de la renommée de sa valeur et de sa puissance, que nous avions à traiter avec lui d'une négociation importante, qu'il devait se rendre le plus tôt possible à la forteresse, et que là nous lui donnerions les détails nécessaires. Le fait était qu'un de nos conducteurs devait accompagner cette lettre, et faire connaître à Abou Raschid qui nous étions, et le but de notre voyage que nous voulions cacher aux habitants de la forteresse. Ce rendez-vous mystérieux étonna presque autant que notre arrivée; car on ne pouvait se figurer ce qu'il pouvait y avoir de commun entre un chef de tribu éloigné et nous. Après bien des questions et des conjectures inutiles, on remit, au retour de l'envoyé, l'explication de ce mystère.

Le lendemain nous sortîmes de la citadelle pour voir partir nos deux envoyés qui tenaient dans leurs mains le succès de notre voyage. Ils s'éloignèrent, s'élevant et s'abaissant dans les ondulations du terrain, et bientôt nous les perdîmes de vue derrière les prolongements de la montagne où ils s'engagèrent dans Ouadi Jetoum.

Je cherchai à employer utilement le temps que j'avais jusqu'au retour de notre message; outre de nombreux renseignements que je recueillis sur la contrée et sa population, ses intérêts commerciaux et ses rapports politiques; renseignements qui ne peuvent entrer dans cette partie de mon voyage; je dessinai une vue de la forteresse de l'Accabah encadrée agréablement au milieu de ses palmiers qui l'entourent, des montagnes et de la mer qui forment son horizon. Pour couvrir les premiers plans, j'ai représenté l'arrivée de la caravane de la Mecque qui, par la variété de ses costumes, est bien faite pour l'animer.

Comme Hassan aga voulait nous traiter à ses dépens pendant tout notre séjour dans l'enceinte de son commandement, nous résolûmes, pour cesser de lui être à charge, d'aller parcourir quelques vallées du Sinaï, et de tenter l'exploration de l'île. Avant de partir, nous fîmes une petite excursion au Kassar el Bedaoui. Cette ruine est située sur un prolongement de rochers qui domine la mer, et forme la petite plaine au milieu de laquelle s'élèvent la forteresse et les palmiers de l'Accabah. Il est probable qu'on a bâti autrefois une tour sur cette position avancée, pour protéger le passage des pèlerins; mais certainement les matériaux en étaient meilleurs, l'ordonnance plus savante; car, tel qu'il est aujourd'hui, il semble plutôt une mauvaise cabane qu'une fortification. Un vieux négociant, que nous avions rencontré dans la forteresse, nous avait dit, dans une des conversations du soir, qu'autrefois une chaîne de fer partait de ce fort, allait se rattacher à l'île de Graie, et, par ce moyen, servait à défendre ou permettre l'entrée des bâtiments dans le golfe. Ce rapport, bien que dénué de fondement, puisqu'il supposerait une chaîne de près de trois lieues de long, laisse cependant apercevoir une tradition maintenue, un souvenir vaguement conservé de l'importance commerciale et maritime de ce golfe à une époque reculée.

Nous rentrâmes à la forteresse pour faire nos adieux au gouverneur, et le remercier de son accueil; mais nous fûmes surpris de le voir venir à nous, accompagné du topschi, tous deux d'un air grave et s'efforçant de rendre leur physionomie aussi sinistre que possible. Ils firent sortir les personnes qui se trouvaient dans notre chambre, et le canonnier commença solennellement un discours emphatique, dont le résumé était que, recommandés par le pacha et son kihaia bey, auxquels ils devaient obéissance comme vrais croyants, etc., Hassan aga, gouverneur, et lui, topschi de cette forteresse, craignaient pour notre sûreté, en nous voyant partir pour Calaat el Nackel (nous avions annoncé ce projet de voyage pour dérouter les mauvaises intentions); qu'autre chose était de voyager en Égypte, et autre chose de voyager dans le désert; qu'en Égypte nous mettions notre bourse tout au milieu de la route, et nous la venions reprendre au coucher du soleil; mais que dans le désert et sur cette route, ils savaient que nous allions être suivis par des Arabes vagabonds qui nous attaqueraient la nuit; et qu'enfin ils nous conseillaient d'abandonner ce projet de départ. Nous répondîmes que, bien armés comme nous étions, et faisant à tour de rôle garde la nuit, nous n'avions rien à craindre; que d'ailleurs nous leur savions gré de leur avis. Ils poussèrent un soupir, prononcèrent un *robbena kerim*, et nous souhaitèrent bon voyage, en déclarant hautement qu'ils avaient fait leur devoir, qu'ils avaient mis leur responsabilité à l'abri.

Toute la garnison de la forteresse, étendard déployé, s'était rangée sous les armes des deux côtés de la porte, et aurait battu au champ, si elle eût eu des tambours. Hassan aga et le topschi nous accompagnèrent jusqu'aux tombeaux, et c'est au milieu des saluts amicaux de tous les habitants que nous nous éloignâmes de cette oasis du désert.

Ces détails pourront donner une idée du grand avantage de notre manière de voyager.

Nous fîmes route assez avant dans la nuit, afin de nous éloigner de la direction qu'auraient pu suivre les Arabes dont le canonnier nous avait fait craindre la rencontre, et nous fîmes halte, entre les palmiers et le rocher isolé, au nord-est de l'île de Graie. On n'alluma pas de feu, de crainte d'indiquer l'endroit où nous nous arrêtions, et un peu de pain que nous rapportions de l'Accabah fit, avec des ognons et des dattes, les frais du repas. Nos armes étaient chargées et en bon état; nous convînmes de veiller à tour de rôle. Après avoir songé ainsi à tout ce qu'exigeait la prudence, chacun s'endormit dans son manteau, se fiant à la vigilance de la sentinelle.

VUE PRISE DE LA COTE
A L'EST NORD-EST DE L'ILE DE GRAIE.

La nuit se passa très tranquillement, et le matin, pour compenser la sobriété de la veille, on fit du pain et l'on déjeuna avant de partir. Pendant ces préparatifs, je dessinai une vue de la côte qui développe, dans son ensemble, la position de l'île, celle de différentes vallées, et la conformation des montagnes qui descendent vers la mer. Un récit ne pourrait aussi-bien que cette vue, intitulée topographique, donner une idée de cette répétition monotone, et pourtant obligée, d'anses et de pointes de rochers. On voit par-là que les chaînes, s'amoncelant sur la côte et s'avançant en mer, forment pointes, tandis qu'elles laissent entre elles des espaces pour l'écoulement des ravins et des vallées, espaces qui forment les anses. La caravane, placée sur un premier plan éloigné, appartient aux hadgis-mograbins qui se seraient détachés de la grande caravane pour se rendre au Sinaï. On voit, à droite, les palmiers et les cahuttes cités dans le journal de la route, et qui peuvent se rapporter à l'Azioum des Arabes.

En suivant toujours la côte, nous entrâmes dans un petit golfe dont les abords nous avaient été fermés par la marée haute lors de notre premier passage. Il avance profondément dans la montagne et semble fait pour servir de refuge à des barques de pirates. Les rochers le dominent de tous côtés en ne laissant qu'une entrée étroite facile à défendre. Quoique la côte soit hérissée de brisans, le fond semble être de sable et favorable à l'ancrage. Sans aucun doute, ces anciens Nabathéens, qui couraient la mer et se rendaient redoutables au commerce, profitèrent d'une position si favorable lorsqu'ils ne se crurent plus en sûreté dans l'archipel du golfe Élanitique.

La mer, en se retirant, avait laissé à découvert tout le long de la côte des rochers couverts d'huîtres. Nous saluâmes avec reconnaissance ce déjeuner nouveau et délicat auquel nous n'étions pas préparés, et l'on s'arrêta pour y faire honneur.

VUE D'UNE VALLÉE
PRÈS DE OUADI OUTIR.

La caravane fit halte dans Ouadi el Henck. Cette vallée, encaissée par de magnifiques montagnes de granite, s'étend assez loin à l'ouest et paraît par la masse de rochers qui se sont entassés dans son lit avoir un cours très rapide, et par conséquent être le versant d'un large espace. C'est au milieu de cet amas de débris qu'on peut procéder à un examen géologique de la contrée: en effet, quelques vallées creusent en longs sillons plus de la moitié de la presqu'île. Dans les parties les plus abruptes, c'est-à-dire au haut de chaque ravin et à l'entrée de la vallée, sont de grands éboulements de rochers. Ces masses, entraînées par les eaux, brisent sur leur passage les parois des escarpements, en arrachent de larges cassures, et portent avec elles, vers la mer, un échantillon de la composition géologique de tout l'espace qu'elles ont traversé. Outre les formations primitives, je pourrais m'étendre longuement sur la variété des brèches et des poudingues dont la riche composition est un sujet d'étonnement; mais je me contenterai de donner la nomenclature des roches que j'ai rapportées, me réservant d'indiquer plus tard dans quelles Ouadis de la presqu'île de Sinaï ces différents débris se rencontrent:

1. Diverses variétés de gneiss.
2. Quarz coloré en vert par un faible mélange d'une matière probablement talqueuse.
3. Diverses variétés de granites.
4. Diverses variétés de granite graphique.
5. Amphibolite à gros grains, mélangé de feldspath rose.
6. Syénite à feldspath blanc.
7. Roche de feldspath rouge lamelleux, avec petits filons d'épidote.
8. Roche de feldspath lamelleux, d'un rouge violacé, avec petits filons de spath calcaire.
9. Porphyre feldspathique quarzifère; quelques échantillons présentent une structure bréchiforme plus ou moins distincte.
10. Grès quarzeux coloré en rouge par du péroxide de fer.
11. Brèche quarzeuse.
12. Calcaire jaunâtre, un peu siliceux, avec rognons de silex corné d'un brun jaunâtre ou noirs; contenant des traces peu distinctes de coquilles et de poissons.
13. Gypse blanc fibreux, d'un éclat soyeux.

Dans les différents commentaires de la Bible la question de la présence des volcans dans la presqu'île de Sinaï avait été le sujet de graves discussions, car elle ne tendait à rien moins qu'à donner aux rationalistes un argument pour expliquer d'une manière toute matérielle l'entrevue de Moïse avec Dieu sur le sommet du Sinaï.

Le troisième jour étant arrivé, sur le matin, comme le jour était déjà grand, on commença à entendre des tonnerres et à voir briller des éclairs; une nuée très épaisse couvrit la montagne, la trompette sonna avec grand bruit, et le peuple qui était dans le camp fut saisi de frayeur. Tout le mont Sinaï était couvert de fumée, parceque le Seigneur y était descendu au milieu des feux. La fumée s'en élevait en haut comme d'une fournaise, et toute la montagne causait de la terreur.

Mais les rapports des voyageurs furent à peu près unanimes sur l'absence complète de traces volcaniques, non seulement à l'entour du Sinaï, mais aussi dans toute la presqu'île. M. Ruppel, un des plus récents, et que ses connaissances en histoire naturelle mettaient à même de porter une opinion raisonnée, est du même avis, et il l'appuie sur l'absence complète de titanite de fer (*Titaneisen*) le long de la côte, à l'embouchure des vallées. Bien que mes différentes excursions à travers la presqu'île m'aient engagé à adopter la même opinion, cependant je dois convenir que l'absence de fer titané près de la mer, aussi-bien que celle des scories et de tout autre produit spongieux et léger des volcans, n'appuie en rien une pareille opinion; car la violence des eaux est une explication suffisante de leur disparition; de plus, parmi les échantillons recueillis sur la côte, plusieurs m'ont paru être d'origine volcanique; je les ai soumis à quelques savants minéralogistes, et ils ont été de mon avis; il eût fallu s'assurer du lieu de leur éruption en remontant les vallées, à l'embouchure desquelles ces indices volcaniques se montraient; mais la direction de mon voyage avait spécialement pour but des recherches archéologiques; et le retard que ces excursions eussent amené pouvait en compromettre la réussite. Toutefois, l'on peut restreindre leur origine à la partie de la presqu'île qui s'étend au sud du Djebel Tih.

J'ai cherché à faire représenter exactement ceux de ces échantillons qui présentent un caractère volcanique plus évident.

M. Linant, se plaçant sur la rive droite de la vallée, prit une vue d'une partie de son cours, se servant comme premier plan d'un rocher isolé qui s'élève en forme d'énorme colonne monolithe. C'est par erreur et pendant mon absence qu'on a mis mon nom au-dessous de cette planche. J'ai mis trop de soin à faire exécuter, par les meilleurs artistes, le petit nombre des dessins que mon compagnon m'a communiqués, pour ne pas lui en laisser tout l'honneur. C'est d'ailleurs sur cette seule planche que pareille erreur s'est présentée.

EL OUEBER.

Hussein et Bicharie, deux de nos conducteurs, nous quittèrent sur les onze heures, le fusil sur le dos, disant qu'ils allaient chasser quelque gazelle, animal commun dans cette partie de la montagne. Ils remontèrent la vallée, et tournèrent avec elle à droite.

Sur les quatre heures ils revinrent, portant sur leurs épaules quelque chose d'enveloppé dans leurs manteaux, et nous pûmes voir à la gaieté peinte sur leur visage qu'ils n'avaient point été malheureux. En effet, ils nous montrèrent quatre petits animaux qu'ils venaient de prendre dans leur retraite; c'était toute la famille, le père, la mère, et deux petits de quinze jours. Ces animaux, vifs dans leurs mouvements, cherchaient à mordre lorsqu'on les saisissait; leur poil est brun-jaunâtre, pâlit et alonge chez les vieux; leur forme par la vivacité des yeux, la tête près des épaules, la croupe rentrée et privée de queue, se rapproche du cochon d'Inde. Leurs jambes sont d'égale hauteur, mais la disposition de leurs pieds est particulière; au lieu d'ongles ou de griffes ils ont trois doigts devant, et quatre derrière, et marchent comme les lapins sur la longueur de la jambe. Les Arabes les appellent *oueber*, sans connaître d'autre nom. Il est commun dans cette partie de la presqu'île, et vit du peu d'herbes que la pluie ou l'écoulement des sources y entretient. Il ne se creuse pas de terrier, et ses pieds ne sont pas formés dans ce but; mais il se cache dans des trous et fentes naturelles de rochers qui le mettent à l'abri des bêtes fauves.

Cet animal, dans son humble retraite et sa modeste apparence, a déjà été l'occasion de nombreuses et profondes recherches. Bochart, dans la longue dissertation où il cherche à prouver que la gerboise est le saphan de l'Écriture, cite plusieurs passages d'auteurs arabes qui ont rapport au oueber: *Ils le représentent comme tenant du chat et de la belette, ayant une petite queue, se nourrissant d'herbes, et vivant même dans les maisons.* Ces diverses citations firent croire au savant Bochart que le oueber pouvait être une espèce de marmotte, et il alla chercher la gerboise qui ne convient nullement à son sujet. Prosper Alpin parle de ce même animal lorsqu'il dit: *Animal quoddam humilè cuniculo non dissimile, quod agnum filiorum Israël nuncupant.* Shaw qui cite cet auteur ajoute que cet animal se trouve dans le Liban, *que ses*

pieds de devant sont pareillement courts, et ceux de derrière longs à proportion comme ceux du jerboa (c'est une erreur); *ce qui me fait croire*, ajoute-t-il, *que c'est cet animal plutôt que le jerboa qu'on doit prendre pour le saphan de l'Ecriture. Personne n'a pu me dire d'où vient le nom moderne de daman Israel.* Buffon (Hist. naturelle, T. XIII, p. 148) adopta cette opinion. J'ai déja dit que les Arabes ne connaissent d'autre nom que celui de oueber, et n'y rattachent aucune tradition. Forskal cite parmi les animaux de l'Arabie, qu'il n'a pu voir, *Uabr. feli similis, sine cauda; herbiphagus, monticola, caro incolis edulis.* Burckhardt tombe dans une grave erreur, en disant : *Les Bédouins parlent beaucoup d'un animal carnassier appelé wober, qui habite les parties les plus reculées de la péninsule. D'après leur description, il a la grosseur d'un fort chien, et une tête pointue comme un cochon.* (Burck., édit. de Weimar, vol. 2, p. 863). Le professeur Ritzsch, cité dans la note de Genesius (note 863, page 1076), donne à cet animal le nom de hyrax syriacus; c'est ainsi qu'il se trouve appelé dans le musée de Berlin, où il y en a plusieurs rapportés en 1826 par MM. Ehrenberg et Emprisch, et dans le musée de Francfort, où ils furent envoyés en 1828 par M. Rüppel. Ce dernier voyageur l'appelle *waber*, différence qui provient seulement de l'interprétation fausse des voyelles.

En arrivant à Paris j'appris que le musée d'histoire naturelle du Jardin des Plantes ne possédait de cet animal qu'un crâne trouvé en Syrie et donné au comte Caylus; je m'empressai d'envoyer les deux que j'avais rapportés.

Lacépède a publié le crâne du oueber (suppl. 7, pag. 37), et Bruce l'a fait graver dans son voyage sous le nom d'ashkokoo. Je publierai dans la description de mon voyage quelques observations que je dois à la bonté du savant naturaliste, M. Geoffroy de Saint-Hilaire.

Mon temps était ainsi occupé à dessiner le caractère des vallées, à recueillir des animaux, des minéraux, à mettre en ordre des coquilles et à classer des plantes; car, bien que l'archéologie et la topographie fussent le but principal que je me proposais, je voulais cependant utiliser chaque chance qui s'offrait d'obtenir quelques renseignements nouveaux. La botanique est sans contredit la science qu'au milieu de ces sables il est le plus difficile d'explorer, car la sécheresse empêche l'accroissement des plantes; aussi l'herbier du désert est-il l'herbier nain d'une végétation rachitique. Les plantes disputant leur existence entre la fraîcheur de la nuit qui les soutient et la chaleur brûlante du jour qui les abat, ne parviennent qu'avec peine à s'élever à quelques pieds au-dessus du sol. Quelques rares parties de l'Arabie Pétrée offrent cependant par leur conformation une ombre favorable, et la végétation en profite sur-tout lorsqu'une source vient s'associer à cette première condition de vie. En arrivant en France je confiai mes plantes à M. Delille. Ce savant qui a attaché avec tant de distinction son nom à la grande publication de la commission d'Egypte, voulut bien ranimer pour moi ses souvenirs du désert en décrivant mon herbier. Je publie son travail à la fin de cet ouvrage.

PLAN DE L'ILE DE GRAIE.

L'époque du retour de notre message vers le chef des Alaouins approchait, et nous avions encore à tenter notre passage dans l'île; les chameaux furent chargés, et nous partîmes avec une provision de pain pour déjeuner dans le golfe aux Huîtres. Je recueillis sur cette côte différentes espèces de coquilles que je n'avais pas encore dans ma collection.

Nous rejoignîmes Ouadi Emrag, située en face de l'île, et nous retrouvâmes sur le rivage quelques troncs de palmiers que nous y avions apportés pour former notre radeau; nous y joignîmes des branches cueillies dans Ouadi Taba, et qui, au moyen de nouvelles cordes, lui donnèrent un plan égal et solide. Quelques branches de palmiers, auxquelles nous avions conservé la partie large qui tient à l'arbre, nous servirent de rame. Nous étions à peine éloignés de quelques pas du rivage, lorsque les rochers qui brisent la côte cessèrent si brusquement, que malgré la brillante limpidité de la mer on ne pouvait apercevoir de fond. Les conducteurs de Seetzen l'ont induit en erreur, lorsqu'ils lui dirent qu'on pouvait aller à l'île à marée basse. Jamais Européen, depuis les croisades, n'avait visité cette île; mais aussi aucun des habitants n'y avait mis le pied, et si l'on ne suppose quelque curiosité avide d'un pêcheur désœuvré, quelque espérance de trouver un trésor, aucun autre motif n'aurait pu engager les Arabes à perdre là leur temps, ou à courir quelque risque.

De ce moment notre navigation avait quelque danger, car nous n'étions pas assez en exercice de natation pour nous aventurer à un mille en mer. Nous nous appliquions à combiner nos efforts pour faire avancer notre frêle esquif, et à maintenir l'équilibre. Nos Arabes étaient sur le rivage dans l'attente du résultat de notre entreprise, qui fut complètement heureuse. Nous abordâmes à gauche du bastion qui regarde la vallée. Avant de pénétrer dans l'île, nous eûmes soin, non seulement d'amarrer le bâtiment, précaution toute naturelle, mais, pour plus de sûreté, de le transporter par-dessus le mur.

Je détachai du radeau un grand drapeau que nous avions apporté pour l'arborer sur le bastion le plus élevé de l'île; et, laissant à droite la petite tour carrée, nous passâmes les ruines de la première enceinte de murs. Je m'aperçus alors d'une erreur qui allait bien me coûter; de l'oubli de mes sandales. Habitué à marcher nu-pieds sur la côte, ayant réduit ma peau à l'insensibilité de cette chaleur brûlante du sable, je n'avais pas songé aux saillies pointues et aux débris aigus de ce rocher; mais il était impossible de retourner à la côte. Je m'avançai dans cet état à travers les fragments de pierres éboulées et par une pente assez rapide vers une ouverture que nous apercevions dans la muraille. On pourrait difficilement se figurer l'air sauvage et étrange que nous avions, moi, portant le drapeau, M. Linant, marchant en avant, tous deux ayant l'air de vouloir prendre d'assaut cette forteresse du désert, déserte elle-même. Arrivés près du mur, nous entrâmes, par une ouverture, à droite d'un bastion ruiné, dans une petite place qui conduit au milieu de la forteresse. Je tirai alors de mon tarbouch (bonnet grec que je portais sous mon kefich) une feuille de papier, un crayon, un canif, et une boussole, et je me mis, avec courage, à lever le plan de cette île aussi exactement que le comportaient ces faibles moyens; et je dis avec courage, parcequ'il en fallait pour parcourir nu-pieds non seulement l'île, mais aussi ses ruines et ses décombres.

Il serait nécessaire de faire précéder la description de ce rocher, isolé au milieu d'une mer célèbre, de quelques recherches sur son histoire; mais il suffira ici de dire qu'après avoir été la succursale d'Éla, et depuis les premiers essais de la navigation sur ce golfe, comme la garde de ce port contre des peuplades difficiles à contenir, il devint le théâtre de la valeur chrétienne au temps des croisades, et fut abandonné en même temps que le commerce, vers le quatorzième siècle.

La petite place où nous nous trouvions semblait une cour du bâtiment principal qui s'élève à droite ou au sud, et que j'appellerai *le palais du gouverneur*. Un petit passage mène à la grande place d'où l'on découvre la côte orientale de l'Arabie. De ce point nous vîmes à notre gauche, sur une longue étendue, une suite de bâtiments dont toutes les voûtes sont affaissées et qui n'ont qu'un rez-de-chaussée; leurs petites distributions et leurs communications entre elles indiquent qu'elles ont servi aux troupes de la garnison. A droite, la pente est moins rapide que de l'autre côté, et les fortifications bien moins considérables. Un premier mur d'enceinte, celui qui longe toute la côte, et un second qui part des bâtiments du gouverneur et va rejoindre la grande citerne, composent toute sa défense. Cette disposition pourrait indiquer que c'est sur-tout du côté de terre qu'on craignait des attaques dirigées, non par une marine qui eût pu naviguer à l'est, mais par des radeaux d'abordage qui auraient craint de s'aventurer en mer. Nous marchâmes au nord, laissant à gauche un grand trou dans le rocher qui a dû servir de réservoir pour l'eau après avoir fourni une partie des pierres pour la construction des bâtiments, et nous arrivâmes à un autre trou qui nous permit de plonger la vue dans une belle citerne. Au moyen de plusieurs autres ouvertures, je pus en mesurer la largeur et la longueur. Je jugeai la hauteur approximativement de vingt-cinq pieds. Bien cimentée, soutenue de larges piliers qui s'arrondissent en pleins cintres, elle me semble un ouvrage antérieur aux constructions de la forteresse. Je n'ai pas remarqué d'escalier; il faut croire qu'on puisait l'eau par une ouverture faite dans sa partie supérieure. Des rigoles habilement ménagées le long des bâtiments, des cours et de la place, portaient l'eau des pluies dans cette grande citerne; une fois pleine, on les déviait sur le réservoir. Ce fait est encore une preuve, s'il était nécessaire, de l'abondance des pluies dans une certaine saison; mais en même temps on songe à la situation précaire de la garnison dans des années de sécheresse. Il est

à croire que la puissance quelconque qui fut maîtresse de ce rocher, le fut également de la mer, et pouvait remplacer ce qui manquait d'eau au moyen d'approvisionnements fournis par des vaisseaux qui la chargeaient à l'Accabah, à l'Ouesch ou à Nouèbe, et la forteresse mise ainsi chaque année en état de défense, on la laissait régler elle-même sa consommation. Derrière cette citerne et au nord, est une tête de défense formée de deux bâtiments élevés sur le rocher à pic; une ouverture, peut-être une porte, permet de sortir des fortifications. Sur la pointe de l'île qu'elles dominent s'élève encore un bastion qui se lie à la première enceinte de murs. Je me décidai ici à faire le tour de l'île pour en connaître exactement la circonférence; après bien de la peine, je revins à ce bastion, ayant compté, l'un compensant l'autre, huit cent vingt-quatre pas de deux pieds. Je rentrai dans la forteresse, et je longeai le mur ruiné qui la ferme à l'est et qui me conduisit tout au coin de la grande place dans le bastion le plus au sud-est. Une porte, ornée d'une colonne de pierre calcaire blanche, nous donna entrée dans une grande chambre dont les fenêtres, en forme ogive, étaient également encadrées de pierres blanches. Ce luxe, car c'en est un comme ornement puisque la pierre de l'île est d'une couleur sombre, comme dépense puisqu'il fallait la chercher à l'extérieur, et la dimension de la chambre indiquaient assez que nous nous trouvions dans le bâtiment principal de la forteresse. En effet, cette partie du rocher dominant toute l'île était défendue par une suite de bastions plus rapprochés, plus élevés, et en même temps couverte d'un massif de bâtiments, qu'à leur distribution plus large et plus étendue, on reconnaît pour le premier corps de logis, l'habitation du gouverneur et des autorités. Le mode de construction n'est pas des meilleurs; cependant toutes les pierres, quelquefois d'une forte dimension, sont taillées, cimentées; et, malgré les vents qui viennent battre continuellement ces murs abandonnés, ils se soutiennent encore solidement. J'aurais voulu lever exactement le plan de cette grande habitation, c'était une manière d'obtenir un reflet de la vie intérieure qu'on menait sur ce rocher, c'était remonter derrière soi à la manière de Pompeia; mais je ne pus parvenir à mesurer tous ces murs, c'était assez pour moi de traîner mes pieds déchirés au milieu des débris des voûtes écroulées dans ces chambres. Je ne pris donc de l'intérieur qu'un aperçu; je ne levai qu'un à-peu-près. Marchant de cabinet en chambre, de divan en salle d'étude, j'arrivai au-dehors des murs du côté du sud. Je longeai la ligne extérieure des bastions en marchant à l'ouest, et c'est sur la rentrée d'un mur, sur la saillie de son coude, que je trouvai une pierre blanche enchâssée dans la muraille et couverte d'une inscription arabe. Je voulais la copier, mais je vis bientôt qu'il serait impossible de rapporter un sens quelconque, car le vent et le sel marin avaient miné une partie de la pierre. M. Linant, qui parcourait, au moyen de ses souliers, plus librement les débris, avait visité tout le bâtiment, mais n'avait rien trouvé qui fût digne de remarque; il me rejoignit dans ce moment, et se chargea de continuer ce travail. Je publierai cette inscription avec les essais de traduction tentés par MM. Sylvestre de Sacy et Oswald de Göttingue. Il suffit de dire ici que le caractère de l'inscription indiquerait le quatorzième siècle, époque qui coïncide avec les constructions de l'île.

Je marchai de nouveau à l'ouest en mesurant la longueur des murs, la distance et la direction des bastions. J'étais arrivé au premier retour des murs, lorsqu'en regardant par une brèche je vis une petite fenêtre qui donnait dans une chambre sombre. Je m'avançai pour l'examiner, et je trouvai une petite citerne dont la voûte arrondie était soutenue par une colonne à chapiteau arabe et deux arcs en tiers-point; dans le fond, un escalier descendait d'une porte pratiquée dans la partie supérieure et conduisait au niveau de l'eau à l'époque où cette citerne était utilisée. Le ciment en bon état, les murs dans toute leur solidité, permettraient aujourd'hui de se servir de cet utile emménagement, qui fut sans doute réservé autrefois à l'usage du gouverneur.

Après avoir examiné tout l'ensemble de cette partie de l'île, il me restait encore à visiter le rocher qu'on voit s'élever au sud, et qui se trouve séparé du massif principal par une plage couverte d'herbes et de buissons, mais envahi par la mer. Je descendis par une pente assez rapide, visitant sur mon chemin d'abord une petite mosquée, puis une habitation ruinée, près de laquelle un trou, dans le rocher, avait servi de réservoir. On remarque encore des traces de la voûte dont il était couvert. On marche alors sur le sable au milieu des buissons, ayant à droite une grande mare d'eau salée entretenue par les vagues de la mer qui, lors des gros temps, passe par-dessus les décombres du mur d'enceinte. Lorsque l'île servait de port de construction, cette plage devait offrir un chantier excellent. On arrive ainsi au rocher du sud, dont l'élévation et l'escarpement rendaient la défense facile. Les constructions affaissées présentent encore quelques chambres voûtées, enterrées au milieu des débris.

Pendant que j'étais occupé à parcourir chaque chambre, à examiner les décombres, à prendre des directions, et à mesurer des distances, M. Linant avait copié l'inscription arabe, et il était monté au haut du bastion le plus élevé, celui du sud-ouest, pour y fixer le drapeau français. Les Espagnols allaient conquérir un monde pour Fernand d'Aragon, nous prenions possession de ce chétif rocher au nom de la France. Si la violence des vents n'a pas renversé ce frêle pavillon, le premier voyageur qui passera sur cette plage inconnue, seul au milieu de ses conducteurs, comme sa caravane dans cette solitude, verra peut-être avec plaisir ce souvenir d'un confrère, d'un compatriote qui, semblable à lui, voguait naguère sur ces sables.

Mais une brise s'éleva du nord, et menaçait de nous couper toute retraite: je terminai mon travail; et, renfermant papiers et instruments dans mon bonnet, je rejoignis le bastion près duquel notre bâtiment était amarré. Il fut de suite porté à la mer, et sans perdre de temps nous regagnâmes la terre ferme. J'avais les pieds tellement meurtris, que je pus à peine regagner ma peau de mouton, sur laquelle je me couchai jusqu'au lendemain.

Rien ne nous retenait plus dans cette aride vallée depuis que nous avions parcouru les antiquités de l'île; aussi partîmes-nous pour l'Accabah, espérant trouver notre messager, ou du moins ne pas l'attendre longtemps. On nous reçut dans la forteresse comme de vieilles connaissances, sans étiquette, sans se déranger, mais toujours d'une manière amicale. Nous trouvâmes Hassan aga aussi soigneux, mais plus ennuyé que jamais. Le ramadan venait de commencer, et il n'avait plus, comme en temps ordinaire pour couper la monotonie de sa journée, les heures de repas, les tasses de café, ni la pipe; aussi le temps semblait-il lui peser non plus seulement en masse, mais minute par minute, et il en considérait l'écoulement des heures entières sur sa montre. Le canonnier avait conservé ses airs importants; il voulut nous recevoir chez lui, et nous traita magnifiquement.

PLAN DE LA FORTERESSE DE L'ACCABAH.

Le lendemain je m'occupai de lever le plan de la forteresse; loin de trouver des obstacles dans ce travail, c'est à l'assistance des soldats de la garnison que je dus de terminer plus tôt; ces braves gens m'aidèrent à conduire un long lacet de cinquante pieds dans toutes les directions que je désirais mesurer, et ne voulaient d'autre rétribution pour leur complaisance que le plaisir de voir mon travail, auquel ils ne comprenaient rien, et de manier mes instruments qu'ils eussent bientôt détruits.

La forteresse de l'Accabah, bâtie sur un plan régulier, offre la même disposition et le même système que toutes celles qui furent construites pour la protection de la caravane de la Mecque. Elle est maintenue à l'extérieur en assez bon état, pour résister aux boutades de tribus, qui, quoique guerrières, n'ont aucun des moyens qui laisseraient supposer une attaque heureuse. A l'intérieur la négligence a laissé tomber en ruine quelques chambres, tandis qu'elle superposait les autres de sales constructions en terre. Le gouverneur s'est conservé le bastion du sud-ouest, et l'a agrandi de quelques nouvelles distributions; le topschi, chef militaire, habite le bastion du sud-est, et en vieil artilleur il couche près d'un canon. Cette pièce du calibre de 12, et celle qu'on aperçoit dans la tour du nord-est, sont les seules qui pourraient faire feu en cas d'attaque, événement qu'heureusement on n'a pas à prévoir. Le canonnier a ajouté à ses occupations guerrières celles beaucoup plus paisibles du commerçant, et il a fait de la mosquée, aujourd'hui en ruine, son magasin. Un puits nouvellement construit et un palmier sont les seuls objets qui fixent l'attention dans une cour mal nivelée, entourée de bâtiments enfumés et dans le désordre.

Quelques cahuttes d'Arabes qui vivent de petits profits sur la vente du beurre et de la viande aux soldats de la garnison, quelques tombeaux de la population de la forteresse, et de pèlerins arrêtés dans leurs pieuses

excursions par la maladie que la vue du tombeau du prophète devait faire cesser, occupent les abords de la forteresse au nord; à l'est les prolongements du Djebel el Accabah descendent en collines de sable jusqu'à ses murs. Au sud et à l'ouest, des plantations d'acacias, de nabaks et de palmiers élèvent leur riche végétation.

Le mogreb approchait; le mouvement qui s'était manifesté à l'arrivée de cette heure dans la forteresse, et autour de ses murs, commençait à s'apaiser, et le soleil comme un disque de feu allait disparaître derrière le mont Mahammar en dorant de ses derniers rayons les pointes hardies et rosées des rochers de granit. Chacun rentrait dans les murs du fort, les uns pour répondre à l'appel, les autres pour prendre un premier repas après une journée d'abstinence, tous pour se mettre derrière les battants d'une porte à l'abri des inquiétudes du désert. Un soldat arabe qui revenait de la chasse portait un long fusil incrusté de nacre sur l'épaule, et à la main un lièvre, et deux oiseaux aquatiques, qui prouvaient son adresse; plus loin un pêcheur avait pendu sur le dos son filet rempli de poissons; leurs couleurs vives chatoyaient leurs nuances variées entre le violet, le vermillon, et le ponceau; nos Bédouins chassaient devant eux leurs dromadaires qu'ils venaient de faire boire; un troupeau de petites chèvres noires les suivait, et quelques femmes arabes tenant d'une main leur enfant, de l'autre le vase placé sur leur tête, fermaient gravement cette marche. Leurs légères draperies, leur forme antique, de mouvement comme de pose, passaient et disparaissaient au milieu des tiges de palmiers, comme ces ombres que la déclinaison rapide du soleil produit et efface. Tout devenait tranquille, et je marchais aussi vers la retraite du soir, quand une voix sonore, quoique nasillarde, accompagnée d'un instrument à sons vibrants, attira mon attention; je m'approchai de la partie du rivage d'où elle partait, et le tableau qui venait de s'effacer le cédait de beaucoup à celui que j'avais devant les yeux. Les descriptions m'ont toujours laissé trop froid pour que j'essaie de peindre ce coucher du soleil, cette mer d'azur, ces montagnes rosées, ce rivage tranquille, ces palmiers élégants, et à leur pied cet Albanais étranger comme moi sur ce sol, et qui calmait ses ennuis par le souvenir de ses chansons d'enfance, de ses mélodies des montagnes de la Grèce. Quelques chèvres oubliaient près de lui l'heure du coucher, et le Bédouin lui-même semblait en passant accessible à un sentiment de sympathie.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi, et je ne parle pas de nos longues conversations du soir, de nos courses dans une vallée à l'est pour voir une *pierre écrite*, ni d'une chasse au lièvre poursuivi par un de ces lévriers du désert, si fins dans leur espèce, si agiles dans leurs courses, et qui rappellent ces peintures de l'Égypte.

Léon de Laborde del. et sculp.

Le lièvre bondissait sur le sable; le lévrier suivait de près, et nos dromadaires, les narines ouvertes, le nez au vent, le cou tendu, lançaient leurs longues jambes et fendaient l'air. Un désert aride, des montagnes chauves, un soleil qui devenait brûlant, et notre petite troupe dans cette grande solitude, nos cris d'enthousiasme si faibles dans ce silence: singulier souvenir d'un plaisir au milieu de cette désolation.

Nous rentrâmes à l'Accabah avec notre proie; on avait été inquiet de notre longue absence; toute cette population ceinte dans quatre murs tremble quand on s'en éloigne; elle vous avertit d'être plusieurs pour parcourir ses palmiers, d'aller en force voir ses jardins; pour elle la sûreté n'est que derrière les battants de la porte. Pauvre vie, privée de l'unique privilège de ces sables arides, de l'indépendance, qui seule semblait devoir la faire supporter.

Le gouverneur vint l'après-midi dans notre chambre interrompre nos occupations, et dans le seul but de faire passer un temps que la privation de la pipe et des repas lui rendait insupportable. Une heure avant le mogreb, il nous quitta pour monter sur la terrasse du bastion qui domine sa maison. C'est là que tous les jours sa grande figure ennuyée se fixait alternativement sur l'aiguille de sa montre, et sur la déclinaison du soleil dont il attendait si impatiemment le coucher. Nous vînmes lui tenir compagnie; et, mettant nos montres à côté de la sienne, nous lui donnâmes une occupation de plus, et son peu d'esprit s'absorba dans leur marche comparée.

VUE DE LA FORTERESSE DE L'ACCABAH,

PRISE DU SUD.

Je descendis sur le rivage, et je pris une vue de la forteresse à ce beau moment du passage du jour à la nuit. On voit dans le fond les palmiers qui entourent le site de l'ancien Élana ou Aïla; et les hautes montagnes de Mahamar qui cacheront bientôt le soleil en donnant, au pêcheur, assis sur des troncs de palmiers, le signal de se tirer à la côte par la corde qui l'y retient amarré.

En retournant, je traversai les palmiers, me plaisant dans ce léger ombrage; je rencontrai nos gens qui menaient boire leurs chameaux sur le bord de la mer; je les suivis pour connaître la source, et savoir si l'eau en était bonne. Mais je fus très surpris de voir les Arabes creuser avec leurs mains dans le sable que la marée haute couvrait peu d'instants auparavant, et former un trou d'un pied de profondeur qui se remplit rapidement d'une eau très bonne à boire. Les chameaux se désaltérèrent.

On obtient de l'eau douce de cette manière tout le long de la côte devant les palmiers, et quoiqu'elle ne soit séparée de celle de la mer que par le sable que l'on a tiré du trou, cependant elle est d'une douceur complète lorsque l'on a soin de jeter le premier écoulement encore mêlé à l'eau salée dont le sable était imprégné. Les trous se remplissent en moins d'une minute; toute la côte à marée basse est percée ainsi selon les besoins de la forteresse. La mer vient ensuite faire disparaître ces inégalités. Ces sources d'une espèce nouvelle excitent l'étonnement, mais on s'explique leur écoulement en considérant la côte. On voit alors qu'une croûte de sable couvre depuis l'embouchure des vallées la masse de rochers qui s'étendent en pente jusqu'au bord de la mer où ils forment des brisans à marée basse. Les sources des différentes vallées à l'est, ainsi que les pluies, n'ont d'écoulement qu'entre cette superposition de sable et le fond solide; c'est pourquoi elles descendent vers la mer en traversant les plantations de palmiers; elles entretiennent leur végétation, se montrent à même niveau par-tout où l'on creuse, soit dans les murs de la forteresse, soit au milieu des palmiers, soit enfin au bord de la mer où elles sont plus faciles à atteindre.

Le jour suivant nous allions prendre les premières tasses de café du matin, lorsque le petit noir du gouverneur qui marchait nu-pieds dans les chambres et les passages, poussa des cris inhumains. Il venait au sortir de notre logement d'être piqué par un scorpion sur lequel il avait marché. Il fallait qu'il souffrît beaucoup, car, quoique d'une race qui supporte bravement la douleur, il se roulait par terre en grinçant des dents, et l'écume lui sortait de la bouche. Nous ne savions rien qui pût le soulager; les gens de la forteresse lui mirent sur la blessure une compresse qui, comme les moyens que l'on emploie ordinairement, eut peu d'effet. Après trois grands quarts d'heure de souffrances, il se plaignit moins, mais il ne pouvait se servir de son pied qui était fortement enflé.

Les habitants de la forteresse habitués à ce genre d'accident l'accueillirent comme une chose ordinaire, et nous dirent de prendre garde nous-mêmes, que ces animaux étaient fort communs dans leurs murs.

Une visite à l'emplacement de l'ancienne ville, qui donna son nom au golfe Élanitique, occupa notre matinée. Ces ruines ne consistent aujourd'hui qu'en buttes peu élevées de terre et de décombres, parmi lesquelles un bloc de marbre blanc se distingue comme seul morceau remarquable; et cependant cet abandon, ce dépouillement de tout vestige n'ôte point l'intérêt d'un site qui, depuis Salomon jusqu'à nos jours, prend place dans nos documents. Ses noms seuls représentent son histoire; Éloth, Élath, Ailath, Æla, Ælas, Ælat, Ælana, Ailana, Ailas, Eila, Eilat, Eilana, Leana, Éla, Élana, Aila, Ailat, Accabah Aila, Akbet Aileh, Hœle, etc., etc. Je renonce à retracer les évènements qui se rattachent à cette position, leur discussion m'entraînerait trop loin.

A notre retour à l'Accabah, nous tirâmes à la cibe avec les gens de la forteresse, en présence de beaucoup de Bédouins. Notre adresse ou la plus grande justesse de nos armes eut le bon côté d'inspirer la crainte en faisant connaître que nous avions chacun quatre coups de la sorte à tirer sans recharger.

Nous aurions désespéré du retour de nos deux envoyés si à midi on ne nous eût annoncé qu'on apercevait un Arabe à dromadaire dans la plaine du nord. C'était en effet notre messager, et l'on peut juger de la joie que nous donna cette nouvelle, et de notre inquiétude en le voyant revenir sans l'escorte qu'il devait nous amener. Il descendit devant nous de son dromadaire, nous salua selon l'usage, mais ne proféra mot qui eût rapport à son voyage. Ce n'est que lorsqu'il fut seul avec nous dans notre chambre et qu'il n'eut rien à craindre de l'indiscrétion de ses auditeurs qu'il nous raconta tout ce qui lui était arrivé. Après trois jours de forte marche il avait atteint le campement d'Ackmed-Raschid; mais ce chef était absent, et s'était rendu chez les Benisacker pour obtenir satisfaction d'un vol commis sur le troupeau d'un de ses Alaouins. Notre Arabe ne pouvait aller le chercher si loin, d'ailleurs il eût été douteux qu'il abandonnât les intérêts de sa tribu pour les nôtres; mais il trouva dans ce même campement un frère et quatre neveux d'Ackmed-Raschid, avec lesquels il put traiter; cependant n'étant pas encore assez sûr de la considération que pouvaient avoir ces parents du chef des Alaouins, il traita en même temps avec Aboudjazi, le chef d'une partie de cette grande tribu, et qui, au dire des Arabes, devait avoir beaucoup d'influence sur les Fellahs de Ouadi Mousa. Ces six chefs de campement, parents ou alliés du grand chef, venaient derrière lui montés à dromadaire et suivis de deux hommes à pied. Notre Torahb entremêlait son récit de l'étonnement dont l'avait frappé la vue des chevaux, des tentes, des troupeaux de cette tribu riche et guerrière, et en même temps aussi de tout ce qu'il avait mis d'éloquence et d'adresse en jeu pour engager ces chefs de tribu à quitter leurs tentes et leurs intérêts pour, sur sa parole, venir se faire nos conducteurs. Malgré le mérite de ces arrangements, nous étions mécontents de ne point avoir avec nous Ackmed-Raschid dont on nous avait tant vanté la bonne foi, en même temps que la puissance sur toutes ces peuplades engagées entre elles par des liens si fragiles. Nous aurions été sans inquiétude sous sa conduite; protégés par ceux-ci nous partions avec défiance.

Sur les trois heures, on annonça l'arrivée des Alaouins; nous montâmes chez le gouverneur pour les recevoir plus solennellement, mais de sa terrasse nous les vîmes entrer dans la cour, où ils firent accroupir leurs montures qu'ils laissèrent à la garde de leurs deux compagnons à pied. Il y avait dans l'arrivée de ces chefs de tribu, dans leurs vêtements uniformément simples et délabrés, dans leurs traits prononcés, dans leur physionomie caractéristique et variée, dans les ornements bizarres et de couleurs vives de leurs chameaux, dans les saluts respectueux de tous les gens de la forteresse qui s'empressaient autour d'eux, quelque chose d'antique et de biblique. Jacob et ses fils, venant en Égypte; les mages, arrivant des pays lointains, ou ces rois d'Arabie, si souvent cités, devaient se refléter dans ces chefs du désert. Ils s'acheminèrent, le plus vieux en tête, vers notre bastion. Nous les reçûmes au haut de l'escalier à la manière des Bédouins, c'est-à-dire en prenant la main droite et en se touchant le front; et lorsque tout le monde fut à sa place on s'accroupit. Le gouverneur, qui était allé mettre son plus beau benisch rouge, espèce de grand cafetan, vint nous rejoindre et salua chacun à son tour.

Pendant les premières formules d'usage entre l'arrivant et celui qui le reçoit, formules insipides et fatigantes, je pus examiner avec quelque attention les figures de nos hôtes et juger d'après leur physionomie, à quelles gens nous allions nous fier. Le premier aspect n'aurait pas été favorable, il y avait quelque chose de sauvage et de hagard dans leur figure qui contrastait même avec celle de nos Torahb et des gens de la forteresse. Ce qui me frappait sur-tout c'était l'étonnante conformité de traits, la singulière parité d'ensemble de ces gens avec tous les Arabes de Syrie que j'avais vus jusqu'alors. On eût dit une même grande famille. Celui qui paraissait le plus considéré, qui marchait en tête, avait la parole, et par son âge seul aurait attiré l'attention, était *Aboudjazi*, chef d'une grande partie de la tribu. C'était un petit vieillard à barbe blanche dont la physionomie gaie et fine annonçait la bienveillance. Son costume avait toute la simplicité du désert; une mousseline blanche, tournée autour de son kefieh, en était le luxe. Il tenait à la main ce bâton de forme si ancienne qu'on le trouve dans les hiéroglyphes,

et d'usage si commun chez les Bédouins de Syrie, qu'à Damas c'est une industrie qui a son basar à elle. Après lui venait Omar Abouraschid, frère d'Ackmed-Raschid. Son costume différait des autres et se rapprochait de celui d'un habitant des villes; sa barbe et ses sourcils noirs, ainsi que ses traits durs et saillants, annonçaient plutôt une froide malveillance que tout autre sentiment. Un troisième, nommé Ackmed, réunissait à une physionomie douce des manières franches, un air guerrier et en train, qui nous plurent au premier abord. Les autres ne se distinguaient par rien de particulier; accroupis de manière à ne laisser voir ni mains ni pieds, ils avaient la figure cachée sous les lambeaux de leur kefieh, et l'on n'apercevait que des yeux perçants. Tous ensemble avaient quelque chose de grave et de mystérieux causé par leur embarras dans les murs de cette forteresse et leur gêne devant des étrangers.

Le vieux Djazi nous dit qu'il était bien fatigué, qu'il avait marché presque jour et nuit et que la chaleur et le ramadan lui avaient rendu la route difficile. On leur demanda s'ils avaient rencontré quelque Arabe ou quelque campement, mais on ne parla que de choses insignifiantes sans aborder en rien le vrai motif de leur arrivée. Cette réserve semblait avoir pour but de part et d'autre de ne pas éveiller inutilement l'attention sur le sujet réellement important, et de prévenir les discussions et les querelles de ces sortes d'arrangements où des intérêts et des droits souvent mal établis se trouvent en collision.

Au coucher du soleil on apporta dans la galerie du gouverneur une énorme écuelle de riz et un mouton entier que nous avions fait cuire de différentes manières et servir dans plusieurs plats.

L'esclave qui les apportait rappelait, par ses traits comme par ses mouvements, cette si gracieuse peinture des monuments égyptiens;

Le charme de ce rapprochement était loin de faire disparate dans

l'originalité du tableau. Quinze personnes s'assirent en cercle, et dès les premiers mots du *bism-illah*, l'on eût pu facilement reconnaître les nouveaux venus à leur singulière voracité. La position oblique que, vu la quantité des convives on avait été obligé de prendre, n'opposait aucun obstacle à la rapidité des mouvements de leur bras droit qui semblait se multiplier en se plongeant dans le pilau.

Après le repas, on entra dans la galerie boisée du gouverneur; quelques lampes éclairaient cette salle oblongue: le gouverneur, Aboudjazi, et nous, étions assis dans le fond sur un divan à part; les différents chefs Alaouins, nos Toraht, quelques autres Arabes, et les gens de la forteresse suivaient, formant cercle autour de la chambre; la porte même était encombrée de ceux qui n'avaient pu se placer. Mon drogman s'était assis en dedans du cercle pour nous expliquer les mots que nous ne comprenions pas, et nous aider lorsque notre savoir manquait au desir de nous exprimer nous-mêmes. C'est ainsi que nous formions ce qu'on nomme un divan et que nous commençâmes à établir les conditions de notre voyage.

La première demande vint de nous et avait pour but de savoir si nous pouvions aller à Ouadi Mousa montés sur nos dromadaires. Aboudjazi nous en donna l'assurance, disant qu'il répondait d'eux et les regarderait comme les siens. Nous nous serions sans doute contentés d'une pareille promesse, mais nos Toraht commencèrent simultanément à se récrier et à protester qu'ils n'iraient pas dans un territoire où ils n'étaient pas en sûreté; d'un autre côté les Alaouins leur vociféraient qu'ils n'avaient rien à craindre, puisqu'on répondait d'eux devant le gouverneur et le topschi; et *si l'on tue un de nous*, s'écria Hussein solennellement et en se levant, *nous voulons deux Alaouins en échange*. A cette parole, le bruit recommença de plus fort; chacun voulut prendre part à la discussion, et se rangeait, en protestations d'un côté ou d'un autre. Nous ne savions comment nous faire entendre et mettre fin à ce vacarme; et comme nos Toraht semblaient ne plus nous écouter, nous nous levâmes et rentrâmes dans nos chambres pour savoir si c'était de nos propres conducteurs que devaient dorénavant s'élever les difficultés de notre voyage. Ils nous suivirent; mais quel fut notre étonnement, lorsque nous fûmes seuls, de les voir rire aux éclats, disant que ce bruit n'était qu'une ruse, afin d'obliger les Alaouins à faire plus d'attention à leur promesse et établir, avant leur départ, d'une manière plus positive toutes les conditions; qu'ils étaient partis du Caire pour nous accompagner dans ce voyage, et qu'ils y risqueraient leurs dromadaires et leur tête s'il le fallait. Nous ne nous attendions déja plus à cette soumission à laquelle ils nous avaient habitués et qui ne devait pas se démentir, et il ne nous restait plus qu'à admirer cette finesse qui savait si bien simuler la crainte ou l'emportement de la discussion. Toute cette comédie, scène de mœurs, nous servit de leçon, pour, à l'avenir, prendre ce qu'il en faudrait du bruit et des cris des Arabes.

Nous rentrâmes donc au divan avec gravité et comme après avoir persuadé nos Arabes, et il fut établi, devant tous, que nous irions à Ouadi Mousa, à Mahan, et à Chobak, enfin dans tous les lieux de la domination des Alaouins. Le vieux Djazi semblait cependant mécontent de notre desir d'aller à Chobak; et, comme à bout de fausses raisons, il nous avoua qu'il préférait ne pas nous y conduire; que ses gens avaient tué, l'année qui précédait, un des habitants de cette ville et qu'ils auraient à craindre des représailles. Nous fûmes en tout enchantés de la manière franche et commode avec laquelle ils traitaient, et nous n'insistâmes plus que sur le temps que nous desirions rester à Petra; nous voulions le fixer d'avance et en faire une des conditions de notre générosité à notre retour. Un séjour dans la vallée de Mousa était l'obstacle qu'avaient rencontré nos prédécesseurs et en même temps le seul moyen d'utiliser notre voyage. Nous ne voulions pas seulement voir Petra, nous voulions, comme disaient nos Arabes, *l'emporter dans nos cartons*. Ceci n'éprouva pas plus de difficulté que le reste: *Dieu veuille*, dit le vieux Djazi, *que vous y restiez vingt jours, un mois si vous voulez!* On ne stipula aucune condition d'argent; tout resta à la discrétion de chacun. Le départ fut fixé au lendemain.

On parla ensuite des voyageurs qui nous avaient précédés à Ouadi Mousa; nous les questionnâmes vainement sur le passage de Burckhardt: ils ne se rappelaient pas d'avoir vu aucun Franc à cette époque, ni d'en avoir entendu parler. Nous admirâmes encore plus ce célèbre voyageur qui avait su tromper ainsi par son costume et ses manières des gens toujours aux aguets du passage d'un étranger. La conversation tomba sur les Européens qui avaient pénétré dix ans auparavant dans la mystérieuse vallée sous la conduite de leur parent Ackmed-Raschid. C'était du voyage de M. Banks et de ses compagnons, dont nous voulions avoir quelques détails. Mais à peine avions-nous entamé ce sujet, que nous vîmes une gêne se manifester chez les Alaouins et une irrégularité se dénoter dans leurs réponses qui nous indiqua de passer à d'autres questions. Ils semblaient être en présence de témoins qui leur fermaient la bouche, Djazi lui-même ne répondait pas; ce n'est que plus tard que nous découvrîmes le mystère. Nous terminâmes la conversation par l'apparition qu'avaient faite au milieu des ruines MM. Strangwais et Anson. Nous apprîmes que ces deux voyageurs vinrent à Ouadi Mousa, conduits par un Arabe de Gaza, et n'avaient été inquiétés par les paysans de cet endroit que pour se faire donner quelques présents (*baxisch*).

Ces renseignements semblaient devoir nous faire espérer que notre voyage n'éprouverait pas beaucoup de difficulté; cependant, lorsque nous les interrogions sur les intentions des habitants de Ouadi Mousa, ils ne tarissaient pas sur les mauvaises qualités de ces gens, et l'on voyait fort bien, au milieu de leur mépris, qu'il s'y mêlait un grand fond de crainte. Le nombre prodigieux, selon eux, de leurs fusils revenait toujours au milieu de leurs réponses.

On se retira assez tard; nous proposâmes aux chefs Alaouins de coucher dans nos chambres, mais ils refusèrent tous, et descendirent dans la cour dormir près de leurs chameaux; cette simplicité de mœurs, conservée à travers tant de siècles, produit un singulier sentiment d'admiration quand on pense que ces chefs, dominant un territoire immense, pouvant d'un mot arrêter ou piller la caravane de la Mecque, s'en vont, comme de simples chameliers, dormir sur le sable de la cour au milieu des bâtiments qu'on leur offre. Mais ce sentiment, je l'avoue, n'a été que le produit de la réflexion, car alors je trouvais tout simple leur choix, et lorsqu'ils m'eurent répondu qu'ils dormaient près de leurs chameaux, je leur dis bonsoir sans les plaindre ni les admirer, et tout aussi prêt qu'eux à dormir là, que sous mon toit. Le ciel de ces pays et l'habitude sont une nouvelle nature qu'on adopte sur les lieux, mais dont nous ne pouvons avoir idée.

La perte de temps qu'avait amenée la longueur du voyage de nos messagers nous entraînait à un surcroît de dépenses, auxquelles il nous était impossible de satisfaire avec l'argent que nous portions sur nous; aussi me décidai-je à envoyer au Caire Mohammed, un de nos conducteurs. Je lui donnai pour M. Pacho, mon banquier, une traite dont il devait recevoir le montant, moitié en piastres d'Espagne, moitié en sequins de Venise, et plusieurs lettres pour ma famille, sous le couvert du consul de France, M. Derché, qui devait nous mettre au fait des événements politiques. Nous calculions qu'il fallait à Mohammed huit jours pour aller, autant pour revenir, et que le temps qu'il lui faudrait attendre l'argent et les réponses correspondrait à notre retour à la forteresse.

Le lendemain matin, jour du départ, M. Petit-Jean et mon drogman se chargèrent de prendre nos provisions chez le topschi. On eût dit un bâtiment qu'on chargeait pour les Grandes-Indes. En effet, au dire d'Aboudjazi, nous ne devions compter sur aucune ressource pendant tout le voyage, parcequ'il fallait éviter de communiquer avec le peu d'habitants que nous pourrions rencontrer, chez lesquels la peste faisait d'affreux ravages. En conséquence, on acheta huit ardeps de fèves, deux ardeps de farine, du riz, du beurre, du café, en proportion; enfin, tout ce qui était nécessaire à la nourriture de dix-huit personnes et de quinze chameaux pendant vingt jours, ou suffisamment pour parcourir avec tout ce monde une route de deux cents lieues. Le cannonier qui nous vendait ces provisions assez cher se montra cependant très facile en arrangements; il consentit à ne rien recevoir qu'au retour de l'Arabe que nous avions envoyé en Égypte, seulement il eut soin de nous faire signer, *en cas de mort*, ce qu'il spécifia sans mauvaise intention, un billet, payable au Caire, de la somme que nous lui devions déja pour des marchandises prises chez lui.

Tous nos amis de la forteresse nous donnèrent encore leurs tendres embrassades en nous souhaitant un heureux retour, et le vacarme occasioné par les cris des chameaux, mêlés aux discussions inséparables de tout départ, ne se calma que lorsque, placés en file, nous commençâmes notre route.

On laisse bientôt derrière soi les palmiers, et, sur la gauche, les ruines d'Élana et le lit où s'écoulent les eaux de quelques Ouadis voisines. On entre alors dans la Ouadi Araba, la plaine d'Élath et d'Ézion Gaber, *le chemin de la mer Rouge* de l'Écriture, la route naturelle des caravanes du commerce vers les entrepôts, la communication indiquée d'Ailah avec la Syrie. Cette gande vallée est stérile comme le désert, mais cependant à cette époque de l'année, encore assez rapprochée de la saison des pluies, elle avait conservé un peu de verdure sur les broussailles qui forment de petites touffes au milieu du sable. Nous laissâmes à droite la grande Ouadi Jetoum. Cette vallée présente, avec celle d'Araba, l'explication de tous les événemens qui se sont passés sur ce territoire. L'une est la route naturelle de toute la partie du nord et nord-ouest à la mer Rouge, l'autre de tout l'est et nord-est. Ces deux grands chemins, marqués par plusieurs lieux de halte, par des sources, de la végétation et des ruines, se trouvent indiqués dans leur direction obligée par Ptolémée aussi-bien que par la carte de Peutinger, qui est plus complète. Mais ces faits et ces renseignements ont leur place hors du cadre que je me suis fixé.

Aboudjazi, qui marchait en tête, donna le signal de la halte en faisant accroupir son chameau non loin de l'éboulement de la grande vallée de Cherif-Hadid. Quoique en cérémonie et dans un respect mutuel avec nos nouveaux conducteurs, nous commencions à nous familiariser, et ils se faisaient peu à peu à nos manières. Comme première marque de confiance, ils nous racontèrent, tout en faisant le repas de Djazi et d'Omar et buvant le café avec nous, l'histoire singulière qui se rapportait au nom de la vallée voisine. Le lieu, le ciel étoilé, un feu brillant éclairant vivement l'auditoire, et la forme même du récit, que je suis loin de vouloir imiter, donnaient à cette narration un charme particulier.

Du temps de l'émir Diab, il y avait un chrétien, nommé Hadid, qui occupait la Ouadi Jetoum et le pays à l'est. Il était en guerre avec les tribus de Ouadi Araba, et construisit au milieu de sa vallée un large mur pour fermer le passage à ses ennemis. Mais, outre ses armes, ses habits riches et brillants, et son panache blanc (ici s'encadrait une description fort détaillée du héros et de son accoutrement), Hadid avait un fin cheval, sur lequel il descendait par la vallée et s'en allait attaquer ses ennemis à l'improviste, les massacrait, les pillait, se chargeait de butin, puis s'enfuyait de toute la rapidité de son coursier qui seul pouvait franchir son mur. Bientôt la vallée fut pleine de sang, et la désolation générale. C'est pourquoi l'émir Diab vint au secours des Arabes de la vallée, et s'empara d'Hadid, alors que celui-ci était venu jusqu'au ravin près duquel nous campions; il lui fit trancher la tête, et depuis cette Ouadi s'est appelée Cherif-Hadid. — Après cette narration dont j'ai supprimé de longs et diffus détails, on but une dernière tasse de café, et chacun s'endormit dans son manteau en fumant un reste de pipe.

La nuit avait été toute paisible, et le froid du matin nous avait avertis de nous lever, quand nous trouvâmes sous le tapis qui formait notre lit un gros scorpion de couleur jaune et de trois pouces de longueur. Lorsqu'il fut mis à découvert, il s'enfuit sans beaucoup de rapidité et n'aurait pu nous échapper, mais nos Arabes ne voulurent point absolument nous le laisser tuer. Je leur connaissais déja cette générosité dans d'autres cas, mais je ne croyais pas qu'elle s'étendait à des animaux aussi nuisibles. Il est singulier qu'une religion d'enthousiasme, qui se fonde par les armes, la conquête, et le sang, et se maintient par son esprit fanatique et guerrier, ait adopté et conservé certains caractères de douceur, d'aménité, qui en composent le fond. Cette douceur envers les animaux en est un exemple, et dans un pays où la vie de l'homme est pesée a si léger poids dans la balance du pouvoir, on est étonné des doux traitements réservés aux animaux, même à ceux que réprouve la religion, ou que rendent gênants et dangereux leurs habitudes et leurs attaques. Les Alaouins nous dirent qu'on trouvait dans cette partie du désert beaucoup de scorpions et de serpents.

Battus par les Amalécites et les Cananéens, repoussés par les Édomites, les Israélites descendaient la Ouadi Araba, le chemin de la mer Rouge pour tourner le pays d'Édom. Fatigués de la longueur et des privations que leur coûtait une émigration dont ils n'avaient envisagé d'abord que les riants côtés, ils furent, pour surcroît de peine, assaillis par une multitude de serpents. Ce fait si ancien de la présence des serpents dans cette contrée se trouve confirmé par le dire des Arabes ainsi que par la grande quantité de ces animaux que nous trouvâmes à deux lieues à l'est de ce lieu en revenant à l'Accabah; mais les scorpions n'étaient pas moins fréquents et leurs blessures tout aussi brûlantes. La Bible les cite (*Deutéronome*, VIII, 15. Cant. II, 6), et le mont Akrabim ou des Scorpions, situé au sud de la mer Morte (*Nombres*, XXXIV, 4. *Josué*, XV, 3. *Juges*, I, 36), ne portait ce nom que par la quantité de ces animaux. Je pourrais citer les innombrables recherches dont cet animal a été le sujet, mais il suffira ici de dire qu'elles ont eu pour but de prouver et semblent en effet avoir établi, que les serpents brûlants (feurige schlangen) sont appelés ainsi dans un sens métaphorique, et *brûlants* seulement par l'effet de leurs morsures.

En suivant le fond de la vallée pour éviter les éboulements des ravins affluents, nous passons près d'un endroit marécageux. Un groupe de palmiers annonce une culture abandonnée, un ancien établissement, tandis qu'un cimetière arabe indique la continuation d'un ancien usage conservé par les tribus avec persévérance. Ce lieu, par les ressources qu'il offrait, a dû être un lieu de halte sur la route d'Ailah à Jérusalem, à Gaza, à Rhinocolura; aussi cette position correspond-elle au Gérassa de Ptolémée, de même qu'au Rasa des Tables de Peutinger à trente-deux milles d'Ailah.

Nous laissions derrière nous vallées et montagnes, et, la tête couverte de nos manteaux, le kefieh passé sur la bouche, nous bravions la chaleur en cheminant silencieusement et en ordre les uns derrière les autres. Aboudjazi marchait en tête; j'étais le second de la caravane; et, après avoir pris quelques notes, je m'étais assoupi, moitié réfléchissant, moitié accablé par la chaleur, quand tout d'un coup je suis tiré de cette rêverie par Djazi que je vois tomber de son chameau et crier violemment : *A vous un lièvre!* En moins d'une seconde nos quinze Arabes étaient en bas de leurs montures, courant, sautant les rochers et suivant les détours que faisait le malheureux animal. De même que dans une course, la première confusion cessa; bientôt les moins agiles s'arrêtèrent, et parmi les autres il s'établit un ordre en proportion de leur agilité.

Deux seulement résistèrent à ce violent exercice; c'étaient Hussein et un des Alaouins qui marchait à pied, espèce de sauvage appelé Djideid. Le corps en deux, ils couraient, sautaient comme des singes en ramassant des pierres qu'ils jetaient sur le pauvre lièvre dont ils entravaient la marche. Enfin, après l'avoir poursuivi près d'un quart d'heure, Hussein, plus adroit et plus agile que l'autre, le frappa de sa pierre et parvint à le saisir. Les Torahi étaient fiers de ce qu'un des leurs avait eu cet avantage sur les autres. Tout rentra dans l'ordre, chacun reprit sa place, et les chameaux cheminèrent de nouveau de leur pas accoutumé.

Nous entrâmes ainsi dans Ouadi Garandel pour y faire halte; cette vallée est très agréable et contraste singulièrement par sa verdure avec l'aridité des alentours. Une source, qui découle des rochers et se perd à quelques pas plus loin, donne la vie à une quantité de joncs, à quelques arbustes, et à deux palmiers.

Arundale, d'après L. de Laborde. Andrew sculp.

On trouve sur le rocher de droite, au sud de son embouchure dans Ouadi Araba, des ruines dont il est difficile de déterminer la destination. Cependant tout porte à croire qu'elles appartiennent à quelque fort qui défendit l'entrée du territoire de Petra, accessible par cette vallée, en même temps qu'il protégeait l'établissement que les communications du commerce avaient fondé près de cette source et des palmiers. Les rapports de distance coïncident avec le Gypsaria de Ptolémée et le Cypsaria des Tables de Peutinger, à quarante-huit milles d'Ailah.

Nous repartîmes dans l'après-midi pour traverser, pendant quelques heures, une contrée désolée.

La nuit était tombée sur ce triste pays comme pour en voiler la désolation, lorsqu'on fit halte. Déja depuis quelques instants la caravane, fatiguée, cheminait en silence, attendant impatiemment le signal du repos. Djazi s'arrêta, et chacun, après avoir fait accroupir son chameau et lui avoir noué le genou, le débarrassa de ses sacs et choisit, dans le sable, sa place pour dormir. En peu d'instants les chameaux formèrent un cercle au milieu duquel chacun s'était couché. Un léger vent qui agitait un peu le sable, et le bruit du ruminement paisible des chameaux, troublaient seuls cette magique tranquillité.

Nous devions enfin pénétrer ce jour-là dans la vallée mystérieuse de Petra, arriver à ce but que depuis près de deux ans je poursuivais de tous mes desirs. Malgré la sécurité dont nous jouissions, la bonne intelligence qui régnait entre nous et nos conducteurs, une singulière incertitude régnait sur la réussite de notre tentative et la possibilité d'obtenir cette tranquillité dont nous avions besoin pour nos travaux. Tout notre voyage semblait dépendre de la bonne ou mauvaise volonté de ces Fellahs de Ouadi Mousa, dont l'existence soumise et tyrannique, méprisée et inspirant la crainte, nous semblait indéfinissable. Sur les neuf heures on nous montra le tombeau du prophète Aaron au sommet du mont Hor, ainsi que les rochers qui s'y rattachent et dominent Ouadi Mousa. Ils sont plus déchirés et plus élevés que les autres et semblent la crête de cet amas de rochers. On doit, en venant du sud distinguer, entre les deux pics celui qui porte le tombeau du prophète Aaron, et qui, quoique le plus élevé, frappe cependant moins qu'un pic isolé à l'ouest de ce dernier et dominé par un arbre qui peut tromper et donner l'idée d'une construction.

De ce moment on quitta la Ouadi Araba pour s'engager dans une petite plaine entrecoupée elle-même de longs ravins tracés par l'écoulement des eaux au temps des pluies. Nos conducteurs nous demandèrent de faire halte pour laisser passer la chaleur; nous y consentîmes d'autant plus volontiers, que nous avions aperçu des traces de construction au haut d'un rocher isolé nommé El Aasé. On s'arrêta donc auprès de ce monticule qui n'offre rien d'intéressant.

Ce plan donnera la disposition du rocher en même temps que les proportions du monument. Sa construction est particulière au pays et se retrouve employée dans les monuments funéraires de Petra. On peut juger par l'amas de décombres de l'élévation probable du monument, de son style par analogie avec les monuments de Petra, et de sa destination par la chambre sépulcrale de forme oblongue et sans ornements qui occupe l'intérieur. Il est probable que ce tombeau appartenait à quelque habitant de la ville dont on remarque les ruines dans Ouadi Pabouchèbe.

Nous devions partir pour Ouadi Mousa quand un accident, arrivé au chameau de M. Linant, nous retint jusqu'au lendemain. Chacun reprit donc son bagage et le replaça à l'endroit qu'il avait choisi pour passer la nuit. Du côté de l'ouest le rocher a été miné par l'humidité, de manière qu'il forme un large toit. C'est là que nous nous mîmes à l'abri de la rosée de la nuit. Le soir, après le dîner et pendant que Djazi causait avec Omar, les trois neveux d'Ackmed-Raschid vinrent à côté de nous pour passer le temps. Ils examinaient attentivement nos instruments, nos crayons, nos plumes, nos canifs, et, comme des enfants, s'amusaient et s'étonnaient des moindres choses. Nous profitâmes de l'absence de Djazi pour leur parler du passage de M. Banks dans ces montagnes, et de la résistance que les Fellahs de Ouadi Mousa lui opposèrent. Voici la manière dont ils nous racontèrent ce fait qu'ils n'avaient jamais voulu aborder en présence de Djazi.

Ce chrétien, nous dit Ackmed d'une voix basse, qu'il accompagnait si bien de sa physionomie animée, vint un jour de Karak dans les tentes de mon oncle et lui dit qu'il desirait aller à Ouadi Mousa voir les vieux bâtiments. Ackmed-Raschid répondit qu'il était prêt à l'y conduire et qu'il l'y ferait rester autant qu'il voudrait. Mais sur ces entrefaites le vieux Aboudjazi, qui commandait près de la moitié de notre tribu et qui, à cette époque, était en dispute avec nous, apprend à Gaza, où il se trouvait alors, qu'Ackmed va conduire un Européen à Ouadi Mousa. Résolu de l'en empêcher, il part, rejoint les Fellahs et leur persuade que ce Franc ne vient là que pour enlever des trésors, sécher les sources, et empêcher la pluie de tomber; de cette manière il les décide à s'opposer à son entrée dans cette vallée; il fait même dire à notre oncle qu'il n'entrera pas dans Ouadi Mousa. Sept jours se passent en discussions, en demandes, et en refus; enfin le chrétien dit à Ackmed-Raschid: *Ils ont des fusils, vous en avez aussi; voyons qui est le plus fort, et allons-y.* Notre oncle fit comme il lui dit, il nous ordonna à tous de monter à cheval et à tous les cavaliers de notre tribu, et nous entrâmes par force dans la vallée malgré les fusils des Fellahs et leurs rochers troués; mais, inquiétés continuellement par les habitants aussi-bien que par les gens d'Aboudjazi, nous fûmes forcés de partir le jour suivant et nous emmenâmes le chrétien qui était bien triste.

Je demandai à Ackmed depuis quand ils étaient réconciliés avec Aboudjazi; il me répondit qu'il y avait déja long-temps, mais que, quoique politiquement amis, ils se détestaient dans le fond du cœur. Nous espérâmes que cette bonne intelligence apparente durerait au moins le temps de notre alliance avec eux, et nous trouvâmes plaisant de visiter Petra et toutes ses magnifiques ruines sous la protection de celui qui avait chassé nos prédécesseurs.

Nos armes à feu mises en état, nos chameaux chargés, la caravane se met en marche, résolue d'une part à forcer une résistance que tout nous faisait craindre, de l'autre à éviter une collision que nos conducteurs semblaient appréhender autant que nous. La Ouadi Pabouchèbe rétrécit devant nous son lit délicieusement ombragé de grands lauriers rose, au-dessus desquels les têtes des chameaux, ornées de laines bariolées, paraissent et disparaissent. Une source, et des ruines qui reposent sur des murs de soutènement que les eaux du ravin minent et renversent chaque année, se montrent à droite. Le chemin devient difficile, parcequ'il s'élève sur les bords du ravin qui s'encaisse et se creuse un lit au pied d'un rocher coupé à pic, qui laisse au temps des pluies s'écouler en superbes cascades les eaux qu'il reçoit. Un campement de trois tentes s'aperçoit devant nous; ses habitants s'enfuient à notre vue, puis ils se rapprochent, s'apercevant de leur erreur; ils avaient cru voir des paysans de Gaza, ville que la peste ravage. Leur crainte nous rassure; nous nous asseyons chez eux, nous leur achetons un chevreau. Selon eux, les Fellahs ne sont pas dans Ouadi Mousa, ils restent sous leurs tentes, consternés de la violence du fléau. Sur cinq cents qu'ils sont, soixante-dix ont déja succombé. Singulière situation, un danger de plus sur lequel nous n'avions pas compté, et ce danger, qui peut devenir l'élément de notre tranquillité.

Nous tournons autour d'un pic, surmonté d'un arbre isolé. La vue est immense de ce point, la solitude affreuse; c'est une mer et ses vagues pétrifiées, c'est plus que cela, c'est un chaos. En continuant le sentier, nous apercevons devant nous le mont Hor, surmonté du tombeau du prophète, antique tradition conservée par un peuple si vieux, qu'il n'a plus que des impressions d'enfance ou des souvenirs de tant de siècles. Quelques excavations grossières et en ruine arrêtent le voyageur qui s'y intéresse, ne sachant ce que lui cache le rideau de rocher qui s'étend devant lui. Enfin le sentier le conduit au haut d'un autre ravin, et ses yeux découvrent à leur horizon le plus singulier spectacle, le plus magique tableau que la nature, dans sa création grandiose, les hommes dans leur ambition vaniteuse, aient légué à la curiosité des générations qui devaient les suivre. A Palmyre la nature annule les efforts des hommes par son immensité, par son horizon sans fin, sur lequel se perdent quelques centaines de colonnes; ici elle semble au contraire s'être plu à encadrer de sa grandeur des constructions qui luttent, non sans avantage avec elle, à

mettre en harmonie la force et la bizarrerie de sa structure, avec le grandiose et les conceptions variées de ces monuments des hommes. On hésite un moment auquel des deux l'on accordera son admiration, à la première qui fixe l'attention par une ceinture de rochers grands, et majestueux de formes et de couleur; aux seconds qui n'ont pas craint de mettre en regard de cette forte création le produit de leur génie.

L'histoire de la ville de Petra, les vicissitudes de cet entrepôt de tout un monde, qui, de la plus haute splendeur, descend à cet abandon de tous, semblerait devoir prendre ici sa place; mais les développements qu'un pareil sujet comporte m'empêchent d'ébaucher un travail aussi intéressant. Je rappellerai seulement la grande parole, l'effrayante prophétie de Jérémie: *Votre insolence et l'orgueil de votre cœur vous a séduits, vous qui habitez dans les creux des rochers, et qui tâchez de monter jusqu'au sommet des coteaux; quand vous auriez élevé votre nid aussi haut que l'aigle, je vous arracherai néanmoins de là, dit le Seigneur.*

Ces excavations de rochers, caractère de construction des monuments sépulcraux de la ville de Petra, seront l'objet de recherches nombreuses. Je m'efforcerai de recueillir les fréquents exemples de ce mode d'architecture chez tous les peuples. L'Inde et l'Égypte seront les premières à nous offrir des temples et des tombeaux grandioses de dimension, gracieux et riches de détails.

L'Asie mineure, la Syrie, la Cyrénaique, la Grèce, tout l'ancien monde enfin, dans une suite raisonnée, nous présenteront les combinaisons variées de ce genre de construction, et nous pourrons encore les poursuivre chez les peuples modernes qui n'ont aucune notion des arts; car chez eux un trou dans un rocher devient la première demeure; quelque décoration grossière à l'extérieur, le premier pas de leur style.

Mais ici une description succincte des monuments, de la division de notre temps et de nos travaux, pendant le séjour que nous avons fait dans cette ville, suffira pour accompagner des planches qui donnent une plus prompte et meilleure idée des ruines de Ouadi Mousa que tout commentaire.

PLAN DE LA VILLE DE PETRA.

On doit avoir ce plan sous les yeux pour suivre notre marche, et comprendre ma description. Nous arrivions du sud, et nous descendîmes par le ravin que l'on voit près de la vignette et de la marge d'en bas; c'est de ce point et en avançant un peu plus, que l'on domine l'étendue de la ville couverte de débris, et sa grande enceinte de rochers, percée de milliers de tombeaux, qui forment comme une grande décoration autour.

TOMBEAU SITUÉ AU SUD DE LA VILLE.

Surpris par cette innombrable quantité d'excavations, je descendis de mon dromadaire, et je dessinai un tombeau qui me semblait résumer en lui deux caractères particuliers à ceux qui l'entourent; l'un qui dérive d'un style syriaco-égyptien orne le haut; l'autre qui tient au style græco-romain décore l'étage inférieur.

VUE DE DEUX TOMBEAUX
DÉTACHÉS DU ROC.

C'est à droite de ce monument et à peu de distance, qu'on trouve deux tombeaux entièrement détachés du roc dont ils faisaient autrefois partie. Derrière celui qui se termine en pointe, on aperçoit une pierre sculptée en forme d'éventail, et qui semble, quoique distante, un ornement du premier, car je ne pus en trouver la chambre sépulcrale. Ces monuments se rattachent plus particulièrement à la manière d'excaver des Indiens.

Suivant toujours le fond du ravin en marchant au nord, on longe à sa gauche une ligne non interrompue de rochers élevés, dont les excavations nombreuses et variées dans leur style, ne cessent d'exciter l'étonnement. On quitte le ravin qui s'enfonce à gauche dans la montagne, et l'on monte par une pente douce; arrivé au haut on découvre de nouveau les grands monuments funéraires, mais en même temps d'un point plus rapproché l'amas de débris qui jonche le sol.

VUE D'UNE COLONNE ISOLÉE.

Avant de descendre au fond de la vallée, regardons le chemin que nous venons de suivre, et prenons pour premier plan une colonne, reste isolé d'une ancienne basilique, dont le rond point, orné de colonnes engagées, se distingue encore, ainsi qu'un mur d'enceinte. La longue muraille de rocher qui s'étend sur la droite, restreinte dans ce petit cadre, étonne encore par la prodigieuse quantité de tombes qui ornent ses parois; qu'on se figure l'impression que produit dans la nature ce tableau, quand le silence de la mort en est le seul accompagnement.

Les Arabes, dans l'insouciance de leur vie uniforme, au milieu des vicissitudes des empires, ont donné à cette ruine un nom ridicule, indécent, qui, n'ayant aucun rapport à son ancienne destination, semble bien fait pour accompagner sa destruction; car, pour prouver la fragilité de nos efforts, à l'injure du temps il ne manquait que la dérision de ces hommes.

TOMBEAU LAISSÉ INACHEVÉ.

Nous cherchions dans cette multitude de tombes, ouvertes aujourd'hui à tout venant, celle qui nous offrirait le meilleur gîte. Image de l'existence, dans notre vie de voyage, un tombeau devait devenir notre lieu de halte. Tout en passant le long de ces rochers, nous aperçûmes, peu loin du temple ruiné, une excavation, dont l'état d'imperfection attira notre attention. On retrouve par celle-ci la marche suivie dans la construction des autres monuments. Le rocher d'abord coupé sur une ligne perpendiculaire, laissait sur ses deux côtés des renforts qui suivaient sa pente naturelle. On dessinait ensuite sur la place égalisée la disposition d'architecture adoptée, puis on commençait à dégrossir les chapiteaux des colonnes; car ces monuments singuliers dans leur élévation, différents des autres ruines antiques, devaient y joindre la bizarrerie de leur construction, qui commençait par leur sommet, et se terminait par leur base. En effet, il était nécessaire de dégager la partie supérieure de la colonne, et de laisser le poids du rocher reposer sur le sol jusqu'à ce qu'on eût terminé le monument.

Dans celui-ci il faut croire que les frais des travaux, s'élevant plus haut que ne le comportaient les moyens de la famille, on en abandonna le ravalement extérieur; mais en même temps une large porte ouverte à la base, la chambre complètement dégagée, et les fosses creusées, indiquent qu'on profita de ce qui était fait, et que tant bien que mal le défunt y fut enterré. Étrange spectacle que cette ville qui nous montre des tombeaux, les uns à peine commencés, les autres, achevés, neufs et frais, comme s'ils sortaient de la main des sculpteurs; d'autres enfin lézardés, en ruine et couverts de ronces; on dirait une population qui n'était occupée que de sa mort, et qu'on a surprise pendant son enterrement.

RUINES D'UN TEMPLE.

En descendant une pente mêlée de débris et de broussailles, nous passâmes à l'angle sud-est d'un temple, dont la masse, sinon la con-

servation, attire d'autant plus l'attention, qu'il est le seul qui se soit maintenu debout parmi les édifices de la ville; le point de vue, d'où M. Linant l'a dessiné, m'a paru intéressant, parcequ'il présente une frise et une corniche de bon goût qui peuvent en indiquer le style. Les autres détails, dont l'intérieur de ce monument avait été surchargé, étaient en stuc plaqués sur le mur, le temps les a détruits; on en retrouve des traces nombreuses, mais trop incomplètes, pour en faire le sujet d'un dessin.

RUINES D'UN TEMPLE.

Je dessinai ce même monument, en me plaçant en face, de manière à pouvoir indiquer en même temps les détails de la corniche, la disposition du péristyle, et ses abords; tout l'ensemble est ruiné. On aperçoit sur les premiers plans un large soc en pierre; après l'avoir examiné attentivement, j'ai acquis la conviction que c'était l'autel des sacrifices. Un grand pavé conservé dans beaucoup d'endroits, qui, dans d'autres, a fait place à la charrue, s'étend à l'est de ce monument, sur le bord du ruisseau de Ouadi Mousa. Les Arabes ont appelé cette ruine le Palais de Pharaon, *sérail Pharaon*, de même qu'ils attribuent tous les restes de cette antique cité à ce nom générique des grands rois. Grande leçon donnée à nos prétentious d'immortalité, qui ne laisse pas même à la fragile durée de ces ruines le vrai nom de leur fondateur. Pharaon, Scander (Alexandre) et Bonaparte, sont de ces grands noms qui survivent au désert, et englobent dans leur renommée tout ce qui ne peut s'élever aussi haut.

C'est à l'ouest de ce monument qu'un tombeau sans riche décoration extérieure, mais vaste d'excavation, nous recueillit tous avec notre bagage. Les parois de cette demeure sépulcrale soutinrent nos effets, tandis qu'au milieu s'établit le foyer de la cuisine; les chameaux, assis à l'entrée, attendaient avec impatience qu'on leur permît de se refaire de leur aride voyage dans cette vallée riche par sa végétation; plus riche encore par son eau.

On tint conseil sur la marche que nous avions à suivre; nous demandâmes à aller explorer sur-le-champ, alors qu'on ignorait notre présence dans la vallée, les antiquités qui se trouvaient les plus rapprochées des habitations des Fellahs, afin que, dans le cas où ils auraient l'intention de nous expulser de leurs domaines, nous réussions plus à étudier que l'intérieur de la ville, qui par son étendue nous permettrait plus facilement de négocier, qu'un ravin étroit dont ils connaissaient les issues et les difficultés. Djazi approuva notre demande, et nous dit de partir avec Ackmed et les deux autres Alaouins, que pour lui il voulait rester pour recevoir les habitants qui ne manqueraient pas de s'approcher. Nous suivîmes, en marchant à l'ouest, le ruisseau de Ouadi Mousa. Cette petite rivière coulait alors tranquillement dans son lit de sable et de rochers, mais on voyait des traces de sa violence dans une autre saison par les éboulements de ses bords autant que par les infatigables soins que les anciens habitants avaient mis à en resserrer le cours par des murs fortement construits. Ils avaient à la vérité un but particulier; cette partie de la vallée étant la seule qui offrît un niveau, et par conséquent une place, on voulut l'étendre et en faire un prolongement du forum, une sorte de grande avenue bordée des deux côtés de monuments somptueux. Par cette raison, la rivière passa sous une voûte et la place s'étendit sur ses deux bords, de larges dalles en formaient le pavé. Ce devait être vraiment un magnifique spectacle que cette grande réunion de monuments ayant par-tout pour horizon la riche décoration de tombeaux plus magnifiques encore.

RUINES D'UN ARC DE TRIOMPHE.

C'est au commencement de ce soubassement qu'on trouve les ruines d'un arc de triomphe; je dessinai le chemin que nous venions de parcourir depuis le sérail Pharaon, en prenant pour premier plan le pilastre le plus élevé de l'édifice. On voit à travers l'arcade du milieu le pavé antique; dans celle à droite, la rivière de Ouadi Mousa qui s'enfonce entre les rochers. Les ornements des pilastres qui subsistent rappellent l'arc de triomphe qui termine la colonnade de Palmyre à l'est; tous les débris, et quelques fragments de bas-reliefs qu'on retrouve sur le sol, permettraient une restauration de ce monument, qui serait sans doute facile, mais qui présenterait un aspect peu satisfaisant, car on réédifierait un style en décadence et surchargé d'ornements mesquins.

RUINES D'UN ARC DE TRIOMPHE.

Vu de ce côté, ce monument se présente sous un aspect plus favorable, en même temps qu'on saisit mieux sa disposition; on n'a pas sous les yeux des détails disparates, et le fond se remplit bien par la grande ligne de rochers que percent les énormes monuments funéraires. Les murs de soutènement qui bordent la rivière se font remarquer à gauche; en effet, les eaux de Ouadi Mousa s'écoulent dans ce fond entre des arbres et des rochers. On continua la marche à travers les débris de tous ces monuments que le temps et l'homme, destructeur bien autrement actif de ses œuvres, ont répandus pêle-mêle. Parmi eux se distingue facilement un temple colossal, dont la destruction entière semble avoir été spontanée, car ses débris s'offrent dans une disposition analogue à leur érection antérieure. Ce sont des colonnes dont les assises se suivent sur le sol jusqu'au chapiteau, qui montre encore près de lui l'entablement et la corniche qu'il soutenait; ce sont des bases découvertes qui semblent attendre une première assise de pierres; c'est tout un monument couché qu'on dirait prêt à se relever. Les dimensions, le plan et les mesures de tous ces édifices appartiennent à l'histoire de Petra et à sa description archéologique; je ne puis entrer ici dans ces détails, puisqu'il ne doit être question que des monuments que le crayon peut représenter.

VUE PRISE DU HAUT DU THÉATRE.

Le cours du ruisseau, tournant à droite, c'est-à-dire au sud; entre dans un ravin qui tend à se rétrécir à mesure qu'on avance; des excavations peu élégantes, mais nombreuses, s'offrent de tous côtés; mais ce qui fixe plus vivement l'attention, c'est un vaste théâtre assis dans la montagne, et que surmontent et abritent les rochers. Creuser un théâtre dans une montagne semble un travail pénible, mais le creuser dans le rocher est bien fait pour étonner davantage. Les gradins, quoique usés par les pas et depuis par l'écoulement des pluies, se sont cependant bien conservés et permettent d'en dresser un plan exact; on retrouve très bien l'emplacement de la scène, et même plusieurs bases de colonnes permettent quelques conjectures sur sa disposition. Ce qui étonne dans ce lieu de plaisir c'est son entourage; ce qui surprend, en se reportant à l'ancienne population qui venait s'asseoir sur ces gradins, c'est son insouciance: par-tout pour horizon la mort et ses demeures qui empiétaient jusque sur les parois d'un théâtre. Étrange direction d'esprit de tout un peuple qui s'habitue à l'idée de la mort, comme Mithridate au poison, pour s'y rendre insensible.

VUE DU THÉATRE,

PRISE DU SUD-EST.

M. Linant dessina cette même vue d'un point plus éloigné en remontant le ravin. J'ai dû conserver à ce dessin le caractère de l'original, bien qu'il diffère, dans quelques points, du précédent. On voit de tous côtés les monuments funéraires qui tapissent les rochers, depuis la base jusqu'au sommet. A gauche, en longeant les tombeaux, on monte par un ravin creusé en escaliers qui conduisent à une forteresse et à d'autres monuments; comme cette excursion nous éloignait des Fellahs, on en remit l'exécution à un autre jour.

TOMBEAU SITUÉ EN FACE DU THÉATRE.

Derrière la masse de rochers qu'on aperçoit à droite, se montre un tombeau qui peut servir de modèle au style caractéristique des monuments de Petra. Je n'entreprendrai point ici d'établir les rapprochements qui peuvent déterminer son caractère, il suffit de l'indiquer comme type des monuments, et c'est le plus grand nombre, qui ne doivent point leur élévation à la domination ou au style des Romains.

ENTRÉE DU RAVIN.

C'est près de ce monument que s'offre la seule entrée de la ville, au sortir d'un ravin étroit, coupé dans des rochers à pic, et bordé de grandes tombes funéraires. L'artiste auquel fut confié ce dessin a cru devoir ajouter du pittoresque dans les détails d'un site qui l'était déjà suffisamment par lui-même. Ce manque d'exactitude sera compensé par le soin que j'ai mis à représenter, dans son grandiose et sa simplicité, le même site pris d'un point différent.

TOMBEAUX

AVEC UNE INSCRIPTION GRECQUE.

Et en effet, il était important de donner une idée exacte de cette bizarre conformation produite sans doute par un mouvement intérieur, mais complétée, régularisée par l'érosion et l'écoulement des eaux qui ont coupé en larges sillons de ce genre toute l'Arabie Pétrée. Cette conformation du sol explique suffisamment le choix de la vallée pour la construction d'une ville. A une époque reculée, les guerres continuelles, l'ardeur du pillage, durent faire sentir l'avantage d'une position qui présentait un large emplacement fertilisé par un ruisseau abondant et entouré d'une ceinture de rochers qui n'offrait pour entrée et sortie qu'un ravin tellement resserré que quelques hommes, placés sur le sommet de la montagne, pouvaient interdire l'entrée de la ville à tout ennemi. Plus tard, et lorsque la puissance des Nabathéens eut pris plus d'extension, on comprit encore mieux l'importance de cette position, alors qu'on devait plus redouter la jalousie des peuplades environnantes, ou la soif de conquêtes des puissances éloignées.

Les deux tombeaux qu'on aperçoit sur la gauche se distinguent des autres par un style particulier, en même temps que par une inscription grecque gravée en larges caractères sur l'architrave. Elle serait d'autant plus précieuse à expliquer, que toutes celles qui ont accompagné les monuments funéraires de Petra sont effacées par le temps; mais j'ai échoué jusqu'à présent dans mes recherches, et plusieurs savants hellénistes qui m'avaient prêté leur appui n'ont pas été plus heureux. Je ne désespère cependant pas d'y trouver une explication, et, dans le complément de cet ouvrage, je reviendrai sur ce sujet. On aperçoit, dans le fond du ravin, le théâtre et par conséquent le commencement de la ville.

VUE DU KHASNÉ,

PRISE DU SUD-EST.

Mais en continuant à marcher au sud, c'est-à-dire à s'éloigner de la ville, on suit le détour que forme le ravin, et l'on aperçoit une des merveilles de l'antiquité. On est porté, sans doute, à taxer d'exagération ou d'engouement le voyageur qui cherche, par des éloges emphatiques, à rehausser le mérite de ses fatigues ou la valeur de ses travaux; mais ici, au moins, des planches dessinées avec soin établiront la vérité de ce qu'une description, quoique exacte, pourrait avoir d'exagéré. Mon compagnon dessina cet étonnant monument du point d'où on le découvre au tournant du chemin; de cette manière, en se présentant quelque peu de côté, il laisse voir le fond du ravin et une suite de marches qui conduisent à quelques ruines de peu d'importance. L'autre vue prise de face et de l'entrée du ravin, le représente ainsi qu'il devait apparaître, dans les idées du fondateur, aux étrangers qui viendraient visiter la ville de Petra.

VUE DU KHASNÉ

DANS SON ÉTAT ACTUEL.

Quel est donc ce peuple qui ouvrait la montagne pour y apposer ainsi le sceau de sa force et de son génie? et quel est ce climat qui dore de ses rayons les formes gracieuses de ces sculptures sans permettre à ses hivers d'en rompre les vives arêtes, d'en amoindrir le haut relief? —Tout se tait; car dans cette solitude la chouette seule a conservé son cri plaintif, et l'Arabe passe en regardant avec indifférence des travaux si habilement exécutés, en pensant, avec mépris, à l'inutilité de tant d'efforts pour un but qu'il ne cherche même pas à comprendre.

RESTAURATION DU KHASNÉ.

Pour donner une description de ce monument, il faudrait réunir aux vues prises sur les lieux cette planche qui le représente tel que l'architecte l'avait conçu. Cette restauration, quoique très facile puisqu'il s'agissait de rétablir un monument bien conservé, exigeait un soin minutieux à se conformer à son style sans se laisser entraîner au goût des arrangements qui dépare trop souvent les restaurations. Si M. Hittorf s'est trompé dans quelques points de ses rapprochements de plusieurs de nos dessins, c'est dans une description plus étendue que je pourrai le faire remarquer en même temps que j'indiquerai les rapports de la disposition singulière de l'étage supérieur avec les restes d'une architecture sévère, aussi-bien qu'avec le style des monuments de Palmyre, de Balbeck et de Jérusalem.

VUE

PRISE SOUS LE PÉRISTYLE DU KHASNÉ.

Le plan de ce monument fait comprendre de quel point j'ai dessiné cette vue qui peut donner une idée de l'effet grandiose qu'offre l'intérieur. L'artiste, dans son travail, a rendu le monument plus fruste qu'il n'est en réalité; la vue de face le rend exactement.

Au moyen de ces planches, on pourrait, sans autre détail, se représenter cette grande construction ou plutôt ce grand bas-relief sculpté sur la montagne. Mais les conditions d'une publication faite même avec autant de luxe que celle-ci restreignent cependant la représentation d'un aussi beau monument. Il est impossible de donner une idée de l'effet magique qu'impriment à l'œil la couleur harmonieuse de la pierre de ce rocher qui se détache en rose clair et limpide sur les tons sombres, chauds, et heurtés de la montagne; les grandes lignes du monument et sa régulière disposition qui interrompent brusquement les formes tourmentées des rochers; et cette trace d'une ancienne splendeur, cet immense tableau placé ainsi sur la grande avenue pour être vu de tout un peuple, qui contraste avec ce silence, et ce ravin désert mieux fait peut-être pour en accompagner la grandeur.

Les Arabes ont appelé ce tombeau le trésor de Pharaon (Khasné Pharaon). Il était dans la direction de leur esprit de chercher, après avoir fouillé inutilement tous les cercueils des monuments funéraires, l'endroit où le Pharaon, constructeur de si grands édifices, avait déposé son trésor; cet endroit, ils le trouvèrent enfin; c'est l'urne qu'on distingue au haut de ce monument qui doit tenir en dépôt toutes les richesses de ce grand roi; mais par malheur, étant hors de leur portée, elle reste en butte à leurs désirs; aussi chaque fois qu'ils passent dans le ravin, ils s'arrêtent un instant, arment leurs fusils, visent l'urne, et s'efforcent d'en briser quelques morceaux pour qu'à la fin ils puissent l'abattre et retirer le trésor. L'urne résiste bravement; alors ils s'en vont en murmurant contre ce roi de géants qui fut assez adroit pour mettre son trésor à cent vingt pieds au-dessus de leurs têtes.

Ce monument est creusé dans un bloc énorme et compacte de grès teint légèrement d'oxide de fer. Sa conservation est due à l'abri que les rochers d'alentour lui offrent contre les vents, et la voûte supérieure contre la pluie. Les statues et la base des colonnes offrent seules des traces de détérioration produite par l'humidité qui mine les parties les plus en relief ou celles qui sont le plus proches du terrain. C'est à cet effet que l'on doit la chute d'une des colonnes qui se rattachait au fronton; elle eût entraîné avec elle tout le monument s'il eût été construit et non creusé; dans cet état elle n'a occasioné qu'une lacune qui ne détruit cependant pas l'ensemble; elle a même son côté utile, puisqu'elle nous a permis, par les dimensions de son fût et de son chapiteau, d'établir sa hauteur probable, qu'il nous eût été autrement impossible de préciser.

On s'attend, en voyant ce brillant frontispice, à un intérieur qui réponde à tant de luxe, mais il n'en est rien. Quelques gradins conduisent dans la chambre dont on aperçoit la porte sous le péristyle; quoique creusée régulièrement et dans une bonne proportion, ses murs sont frustes, ses portes n'aboutissent à rien, tout l'ensemble enfin semble avoir été abandonné au moment de son exécution: des deux chambres latérales l'une, celle à gauche, est irrégulière; l'autre pré-

sente deux enfoncements qui semblent avoir été creusés pour deux cercueils; peut-être furent-ils ceux des fondateurs du monument qui, placés provisoirement dans ce réduit, ont attendu vainement la place que leur vanité se destinait.

ARC DE TRIOMPHE.

Le ruisseau, dont la faible cascade coule et murmure au pied de ce grand travail des hommes, nous rappela que nous avions encore à explorer les ruines qui accompagnent son cours et entourent sa source. Nos conducteurs nous précédèrent, nous faisant remarquer de larges dalles, traces du pavé ancien, qui faisait de ce ravin, aujourd'hui abrupte, encombré, sauvage, une avenue grandiose par la création de la nature, magnifique par les travaux des hommes. Après plusieurs détours, au milieu de cette rue presque souterraine, tant les rochers se rapprochent par leur sommet, après l'espèce de paroxysme de l'admiration qui semblait avoir atteint ses bornes, nous fûmes arrêtés par un aspect que j'essaierais inutilement de décrire. La vue, qui doit le représenter, est prise de l'entrée du ravin; les deux Arabes à cheval que l'on a placés sur le premier plan se dirigent vers la ville. Un grand arc de triomphe, élevé dans cet endroit, comme les anciens avaient coutume de le faire aux abords des villes, réunit avec hardiesse ces deux grandes murailles de rochers dans un endroit où la situation sauvage ne peut être comparée à aucun autre site. L'impression en est sur-tout imposante au moment d'entrer dans cette espèce de chemin couvert.

La disposition neuve de cet arc de triomphe me fit croire un instant qu'il avait pu servir, soit comme pont pour permettre le passage d'un côté des rochers à l'autre, soit comme conduit d'une partie des eaux dans l'aqueduc qu'on a pratiqué le long du ravin. Je montai par une ouverture escarpée et encombrée de rochers; mais, arrivé avec peine au haut, je ne trouvai rien qui pût motiver la supposition que cet arc ait eu d'autre usage que celui d'orner les abords de la capitale.

TOMBES PYRAMIDALES.

Pendant que je dessinais, nos conducteurs faisaient sentinelle, craignant à chaque instant de voir apparaître quelques troupes de ces Fellahs dont les fusils et le caractère turbulent étaient un sujet continuel de conversation; il s'y joignait encore la crainte de la peste, et comme nous approchions de leurs demeures, c'était une marque de dévouement que de nous accompagner dans cette reconnaissance avancée. Après un détour, nous trouvâmes un monument funéraire, surmonté de petites pyramides ou obélisques; je ne connais dans les ruines de Ouadi Mousa que ce seul exemple d'une pareille disposition. Nous avançâmes encore au milieu des rochers excavés; mais le ravin s'était ouvert; la muraille de rochers s'était affaissée, et le ruisseau arrosait une brillante végétation d'herbes, de fleurs, de figuiers, et de lauriers rose. Il eût été intéressant d'explorer ces eaux qui vont baigner le pied de tant de riches monuments, jusqu'à leur source, là où les anciens avaient l'habitude d'ériger des autels, dédiés aux nymphes; mais c'eût été compromettre notre séjour dans la vallée, et risquer, pour des recherches incertaines, l'étude et l'exploration des grands monuments que nous n'avions fait qu'apercevoir. Nous revînmes sur nos pas; on traverse le ravin, en reprenant son admiration, dont la nature seule sait rendre les sujets inépuisables; on remarque le pavé antique, quelques petites niches funéraires, et un aqueduc pratiqué avec habileté dans l'escarpement du rocher. Les eaux suivent une pente régulière, plus faible que celle du ravin, et s'élèvent ainsi à une trentaine de pieds, contenues dans des conduits de terre cuite, ruinés en partie, mais qu'il serait facile de rétablir à peu de frais, si de nouveaux habitants s'établissaient dans la vallée.

VUE GÉNÉRALE,

PRISE DU SUD-OUEST.

En revenant ainsi sur nos pas, nous pûmes nous figurer l'impression que produit l'apparition du Khasné sur ceux qui arrivent dans la vallée par son entrée réelle, et non comme nous par des ravins escarpés, espèces d'escaliers dérobés; puis l'aspect du théâtre, et enfin cette grande vue générale de toute une ligne de monuments majestueusement adossés à la montagne.

Celui qu'on aperçoit le premier, à droite, ne s'offre avantageusement que de ce point, aussi n'ai-je pu le représenter plus en détail. On doit remarquer sur-tout dans ce tombeau l'infatigable travail que dut exiger le creusement d'une pente de rocher aussi énorme jusqu'à ce qu'on eût obtenu la surface unie, sur laquelle fut dessiné et sculpté le système d'architecture. Pour conserver devant ce monument un plain-pied qui résistât à l'écoulement des pluies, on construisit sur l'avant un mur de soutènement et un prolongement de terrasse, au moyen d'arches à plusieurs rangs. Les deux monuments que l'on voit ensuite représentent, sur-tout le premier, ce style qui me paraît tenir du voisinage de l'Égypte, en même temps que des goûts indiens. Un peu plus loin se dessine dans la montagne un monument d'ordre corinthien, et après lui enfin un tombeau à trois étages de colonnes. Singulière suite de grandes décorations qui s'en vont augmentant en hauteur, en dimension, en hardiesse de style.

TOMBEAU CORINTHIEN.

Ce monument semble une mauvaise imitation de l'édifice funéraire, que les Arabes ont appelé Khasné. La lanterne du milieu et le fronton coupé offrent dans les deux un caractère de bizarrerie, qui n'a cependant rien de disgracieux; mais on semble s'être plu dans l'étage inférieur à joindre le surchargement des lignes coupées et multipliées à l'irrégularité des proportions.

Exposé davantage à l'intempérie des saisons, le rocher a dû en recevoir plus vivement les atteintes: en effet, les eaux l'ont sillonné de leur passage, et les ronces commencent à lutter de hauteur avec ses colonnes. Un édifice se ruine et croule sur sa base; l'herbe parasite, les lichens, les ronces, sont à l'œuvre aussitôt pour cacher aux yeux ces restes des efforts humains, espèce de linceul que la nature jette toujours à la longue sur nos fragiles créations. Ici l'homme semble avoir voulu défier cette rivalité, il a fait son monument d'un seul bloc attaché à une montagne; et cependant la ronce a atteint son sommet, elle pousse sur ses corniches, et cache la base de ses colonnes, tandis que l'érosion des eaux avance son travail de nivellement. L'intérieur de ce tombeau se ressent de l'irrégularité de sa façade; les chambres funéraires sont frustes et sans traces d'ornements.

On aperçoit le grand tombeau à trois étages de colonnes, et plus loin, dans un second plan éloigné, une butte de rochers excavés en monuments funéraires.

Cette même planche contient le plan du grand monument à trois étages de colonnes que l'on voit derrière le tombeau corinthien, et qu'il était intéressant de représenter plus en détail. C'est une singulière apparition que l'excavation d'un monument pareil, et au milieu d'une admiration qu'on ne peut comprimer, se mêle le regret de voir tant de travaux avoir pour but un style d'architecture aussi condamnable.

VUE GÉNÉRALE,

PRISE DU NORD-EST.

Et cependant il ne faut pas juger ce monument par son état actuel, il devait être beaucoup plus élevé; car l'on aperçoit encore des traces de constructions qui indiquent sa continuation, malgré le défaut du rocher. Une grande ligne terminait ces trois grands étages de colonnes, et en leur donnant un ensemble, compensait peut-être le défaut de proportions, et l'irrégularité de ses différentes parties. L'intérieur est formé de quatre chambres, dont l'une fut disposée pour quatre tombeaux qui s'élèvent dans le fond sur une estrade. Quoique frustes, quelques traces de stuc semblent indiquer que ces chambres furent décorées au moyen de cet enduit. L'extérieur également montre, dans plusieurs endroits, que tout le monument avait été peint d'une couleur blanche aujourd'hui jaunâtre. On s'explique ce système de décoration adapté à un monument creusé dans un roc, qui, bien que d'une seule pièce, était loin d'être teinté uniformément. L'oxide de

fer, en s'infiltrant dans le grès, établit de larges veines violettes et bleuâtres qui courent horizontalement le long des colonnes, en interrompant leur ligne, et en dérangeant l'attention de la disposition architecturale. Des détails sur les proportions, le style et l'état actuel de ce monument entreront dans l'édition in-octavo de ce voyage.

Ce dessin sert en même temps de vue générale, et reproduit, dans un sens inverse, la ligne de monuments qu'on a remarquée dans la vue générale prise du sud-ouest. On distingue, dans le fond, le théâtre et les rochers qui le dominent, au haut desquels se distingue une pointe en forme d'obélisque. J'expliquerai plus loin l'origine de cette espèce de signal qui s'aperçoit de tous les points de la ville.

TOMBEAU AVEC UNE INSCRIPTION LATINE.

En suivant au nord la ligne des rochers, on descend par une pente douce, au fond d'un ravin, qui réunit les eaux de toute cette partie de la vallée, et les porte au ruisseau de Ouadi Mousa; dans cette saison de l'année il était à sec, mais quelques rochers éboulés, les sables, et les herbes entraînées, prouvent que son cours, au temps des pluies, devient assez rapide.

Les anciens habitants de Petra ont profité d'une avance de rochers qui s'isole entre la plaine et un petit ravin, pour y tailler un de ces tombeaux dont ils ont entouré leur ville. Sa position n'est pas son seul mérite, il y a dans son style quelques parties assez gracieuses. On aperçoit dans le fond le tombeau à trois étages de colonnes.

TOMBEAU AVEC UNE INSCRIPTION LATINE.

Je puis ajouter, à ce que j'ai dit, quelques détails pour donner l'explication de la vue, prise par M. Linant de plus près, et que j'ai fait exécuter sur un plus grand format. On saisit bien la disposition de ce monument, appuyé sur la montagne, présentant pour abord une terrasse qui s'encadre entre deux rampes réservées, et sur laquelle on arrive par plusieurs gradins. Nous trouvâmes une inscription latine de trois lignes, gravée sur l'entablement. Cette inscription, outre qu'elle est la seule que nous ayons découverte à Petra, est importante en ce qu'elle nous donne le nom d'un magistrat, Quintus Prætextus Florentinus, qui mourut dans cette ville, étant gouverneur de cette partie de l'Arabie. Elle paraît être du temps d'Adrien ou d'Antonin-le-Pieux.

La chambre sépulcrale ne présente, comme toutes les autres, aucune décoration, et semble avoir été destinée, non à un seul individu, mais à une famille entière.

En continuant de marcher au nord, et en remontant le petit ravin, on trouve encore quelques tombeaux, mais de peu d'importance. C'est en tournant à gauche qu'on rencontre un massif de rocher excavé entièrement en monuments funéraires; quelques uns offrent des décorations extérieures, dont j'ai pris quelques détails; mais en général leur aspect est moins pittoresque que le reste de la vallée. On traverse, pour revenir au sérail Pharaon, l'emplacement de la ville, les ruines de ses constructions, et les dispositions qu'on avait établies pour utiliser des pentes, et faciliter le passage des ravins.

Trois courses nous restaient pour terminer l'exploration de cette vallée, au nord-ouest, à l'ouest et au sud. Nos conducteurs nous menèrent d'abord au nord, par un ravin qui, de large et planté de superbes lauriers, se rétrécit et s'encombre d'énormes masses de rochers. Le chemin serait impraticable, si l'on ne retrouvait, à chaque pas, les infatigables travaux des anciens habitants. Rien ne leur sembla trop pénible pour faciliter l'abord du grand monument funéraire qu'ils construisirent au haut de la montagne; les rochers furent coupés en larges chemins, les cascades aplanies, et un superbe escalier s'étendit sur un espace de plus de mille cinq cents pieds pour mener devant le grand tombeau, que les Arabes ont appelé el Deir, *le Couvent*.

VUE D'UN GRAND TOMBEAU

APPELÉ EL DEIR.

Aucun voyageur n'avait approché de ce monument; Burckhardt n'en eut point connaissance. M. Banks et ses compagnons ne purent le visiter et ne firent que l'apercevoir d'une demi-lieue de là, au moyen d'un télescope. Nous fûmes donc les premiers à examiner de près cet étonnant travail.

Creusé en relief sur le rocher, il offre une masse compacte et comme un monument monolithe d'une énorme dimension, comme un ornement gigantesque sur le front de la montagne. Sa conservation est parfaite : il serait difficile d'en dire autant du style; cependant on doit trouver que l'énormité des dimensions en compense un peu les défauts, et que sa bizarrerie même est curieuse, sous le rapport de l'art, comparée aux différentes constructions de la renaissance. Il constitue cette liaison entre la décadence aux troisième et quatrième siècles et la renaissance au quinzième, qu'on aura l'occasion d'examiner dans cet ouvrage. On se convaincra alors que, pour se rapprocher des règles du beau, des hommes, d'ailleurs inspirés d'un goût plus pur que celui de leur époque, remontèrent, non jusqu'à la source de l'art ni jusqu'aux beautés de quelques monuments qui couvraient leur sol, et qui auraient pu leur servir de type, mais seulement jusqu'au point où l'on s'était écarté de la véritable et unique route. C'est ainsi qu'en ne faisant qu'un demi-pas vers la perfection, en reprenant l'échelle de l'art, non à son premier mais à son dernier échelon, ils revinrent à la pureté du style par les mêmes degrés que leurs maîtres avaient descendus dans sa décadence.

Pendant que je dessinai cette grande disposition architecturale, M. Linant en mesura le plan; nous examinâmes ensuite les environs. En face s'élève un rocher au haut duquel on parvient par des abords pratiqués de main d'homme; on trouve alors sur une plate-forme nivelée une ligne de colonnes dont les bases sont à leur place, et une salle souterraine au fond de laquelle est une niche sculptée avec soin quoique d'un style très défectueux. Tout ce monument dont j'ai dessiné le plan et les détails rentre dans les travaux que j'ai dû écarter de cette explication des planches. On jouit, de ce point, d'une vue très étendue, et l'œil plonge d'un côté sur le grand monument el Deir et la vallée de Mousa, de l'autre sur le chaos des rochers qui s'amoncellent au pied du mont Hor.

TOMBEAU

A L'EXTRÉMITÉ NORD DE LA VILLE.

Le ravin, creusé en escalier par les anciens, est le seul chemin qui peut ramener à la ville; des autres côtés, les rochers se coupent à pic sur les précipices, et les eaux s'écoulent dans d'autres directions. Quelques bergers vinrent nous joindre; mais la crainte de la peste nous empêcha de nous rapprocher d'eux pour obtenir des renseignements que l'expression mécontente de leur figure semblait d'ailleurs peu promettre.

Nous descendîmes donc par le même chemin; seulement à son tournant au sud, nous remontâmes un ravin qui s'y réunissait et dans lequel nous devions trouver, au dire de nos conducteurs, un autre monument. Les rochers amoncelés par les eaux rendent les abords de ce tombeau difficiles; nous y parvînmes cependant, et quoique ses dimensions ni sa forme ne le distinguassent bien particulièrement de la multitude d'excavations qui entourent la ville, nous le dessinâmes, parceque la végétation qui l'entoure et la forme particulière d'un gros arbre qui s'élève sur le premier plan lui donnent un aspect différent des autres vues de cette vallée. Je n'ai publié que le dessin de mon compagnon, qui en donne une idée suffisante. Nous fîmes un détour pour revenir, ce qui nous fit découvrir un chemin creusé dans le roc. Nous le suivîmes quelque temps, mais nos conducteurs nous assurèrent qu'il n'avait pour but que les différentes excavations peu marquantes que nous visitâmes.

Notre course à l'ouest, en descendant le cours du ruisseau de Ouadi Mousa, ne nous fit connaître aucun monument qui méritât plus que les autres notre attention. Nous fîmes le tour du massif isolé sur lequel fut construit l'acropolis, ou du moins le fort le plus important puisqu'il défendait cette entrée de la ville; de l'autre côté les eaux suivent la direction régulière du ravin au milieu de la plus magnifique végétation de vignes, de lauriers, de figuiers, etc., etc.

Nous avions encore à explorer le sud de la ville qui s'était toujours trouvé en dehors de nos excursions. En remontant le ruisseau, on

passe, comme je l'ai dit, devant le théâtre, et c'est par le ravin qui monte vers le sud qu'on commence cette promenade.

VUE D'UN TOMBEAU AVEC ESCALIER.

Nous retrouvâmes encore ici ce soin infatigable à faciliter aux habitants les abords de monuments dont la position, autrement, eût été inaccessible. C'est un escalier continu creusé dans le rocher par les différents détours que j'ai indiqués sur le plan avec le soin le plus minutieux. Arrivé au haut de la montagne on passe à côté des bastions d'un fort qui défendait autrefois la ville de ce côté. Ce fort est ruiné; il fut construit en pierre, et sa disposition est moins intéressante en elle-même que par l'explication qu'elle donne de cette petite pyramide qu'on aperçoit de la vallée. Semblable à ces buttes de terre que les manouvriers laissent de distance en distance dans les travaux de terrassement, les constructeurs du fort, en extrayant leurs pierres du mamelon le plus proche, laissèrent une butte informe comme échelle de la hauteur du rocher qu'ils avaient excavé.

Ce sommet de la montagne est très élevé, car, de ce point, les regards planent sur le massif de rochers au travers duquel le ravin s'est creusé un passage, et la vue s'étend jusqu'au village des Fellahs et à la source du ruisseau. Je profitai de cette position pour recouper différentes directions et établir la base de mon plan de la ville dans lequel j'intercalais à mesure les détails. — En marchant quelque temps au nord-ouest, on côtoie un autre ravin et l'on rencontre un escalier creusé, non seulement à la surface du roc, mais encore dans son intérieur en forme de spirale. On en sort au milieu d'un autre ravin, et l'on arrive en face d'un petit monument funéraire. Sa disposition est simple et bien entendue; un escalier conduit sur la petite terrasse qui mène au péristyle; on entre ensuite dans la chambre sépulcrale qui reçoit le jour par une lucarne pratiquée dans le plafond. Un large mur qu'on aperçoit à droite servait de digue aux eaux des pluies et en même temps d'obstacle à l'élargissement de cette partie du ravin qui eût bientôt miné le monument. On a profité des terres de rapport qui se sont amassées derrière lui, pour planter quelques arbres et former un petit jardin qui subsiste encore, bien que sans culture. A gauche du monument, les eaux se sont creusé un lit étroit et rapide au milieu duquel elles se rendent à un second étage de cette nouvelle avenue de monuments.

TOMBEAU

AU SUD DE LA VILLE.

Les anciens avaient pratiqué un escalier et un couloir au milieu du rocher pour rendre ce passage plus facile; nous en profitâmes. On découvre à l'instant le tombeau que cette planche représente. Ses proportions, au premier coup d'œil, comme après plus mûr examen, paraissent fautives; les colonnes sont trop fortes et trop hautes pour soutenir un fronton aussi surbaissé. Ce qui semble digne de remarque, ce sont les niches décorées de bas-reliefs représentant des guerriers. Ces niches ont été remplies de plusieurs assises d'une pierre différente de celle du monument; et c'est sur cette muraille rapportée qu'ont été sculptées les trois figures. Doit-on conclure de là que le monument passa d'une famille à une autre et dut changer en même temps de décoration, ou bien qu'on voulût assurer à ces sculptures une conservation plus certaine en choisissant une qualité de pierres plus dure? cette dernière opinion est d'autant plus probable que, dans plusieurs monuments, les corniches furent ainsi rapportées. L'intérieur n'offre rien de remarquable.

INTÉRIEUR D'UN TOMBEAU.

En face de ce dernier monument, et sans autre apparence que quelques ouvertures irrégulières et ruinées, se trouve un tombeau dont l'intérieur doit attirer l'attention parcequ'il est unique dans la vallée où, comme je l'ai déjà remarqué, tous ces monuments si riches au-dehors n'offrent à l'intérieur que des murs à peine nivelés. Je n'ai point ici à m'expliquer sur le style d'architecture, le mérite des détails de cette excavation; ce dessin en donne une idée assez exacte pour rendre inutile toute autre description. Au travers des ouvertures que le temps a considérablement élargies, on aperçoit le monument avec des bas-reliefs creusé sur les rochers qui forment l'autre muraille du ravin. Quand les Fellahs descendent dans la vallée, ce tombeau, facile à fermer, sert d'étable à leurs troupeaux. Élevez de somptueux monuments, peuples de la terre!

Les anciens habitants avaient construit un mur de soutènement pour contenir le terrain sur un niveau et conserver, par ce moyen, une large et belle terrasse au-devant de ces deux monuments. Leur construction était solide, car elle s'est conservée en partie; et, lorsque les pluies viennent rompre les digues naturelles des ravins, les eaux sautent en cascades par-dessus cette barrière de la main des hommes. Après l'avoir dépassée, la vue devient plus libre, les rochers s'éloignent, la vallée s'ouvre; cependant, à droite, on aperçoit encore un monument qui méritait, quoique d'un style médiocre, d'être dessiné.

TOMBEAU

SITUÉ AU SUD DE LA VILLE.

S'il s'était agi uniquement de faire ressortir le mérite de notre exploration, j'aurais pris plaisir à ne représenter des innombrables monuments de Petra, que ceux que leur style recommandait aux admirateurs du beau; mais il m'importait davantage d'offrir, dans un voyage de l'Arabie Pétrée, voyage où la capitale devait entrer pour beaucoup, une série de monuments d'un style différent, datant d'une époque différente. Celui-ci donc devait prendre sa place dans notre collection. On aperçoit dans le fond le tombeau à bas-relief, et la cascade formée par le mur de soutènement dont je viens de parler.

Ici se termine la description de cette grande ville du désert, car, obligé de me restreindre à une explication rapide des planches, je n'ai pas dû entrer dans d'autres détails. Je tairai également les difficultés de ce séjour, prolongé en dépit des avertissements de quelques Fellahs, des menaces de plusieurs autres, et enfin des députations de tout le village, qui semblaient devoir avec les projets sinistres qu'ils avouaient, nous apporter la contagion qui les menaçait. Nos Arabes, épouvantés par l'idée de la peste, ne trouvant d'ailleurs, au milieu de ces ruines, rien de l'intérêt qu'elles avaient pour nous, croyaient avoir rempli leurs engagements en nous faisant séjourner huit jours entiers dans la vallée. Après deux jours d'observations ils déclarèrent qu'il fallait partir, et nous y consentîmes en réfléchissant que nous avions exploré exactement ce grand labyrinthe de ruines, et que c'était compromettre nos travaux que de les prolonger, et notre autorité sur nos conducteurs que d'en abuser.

On réunit les chameaux autour de notre demeure funèbre, on les chargea, et toute cette caravane étrangère, tout ce monde de curieux qui était venu camper huit jours dans la vallée mystérieuse des tombeaux, partit, vers le soir, furtivement, et comme pour éviter de troubler le silence qui les habite; la colonne isolée projetait son ombre au loin, et nous étions à peine arrivés vers le haut du ravin, que le soleil dorait, de ses derniers rayons, les hauts rochers et leur singulière décoration. Peu à peu les ruines se cachèrent dans l'ombre, puis les monuments les plus élevés, les pitons les plus élancés, et tout disparut dans la nuit, laissant cette impression pénible de tristesse qu'inspire le moment où tout grand spectacle s'évanouit.

VUE DU TOMBEAU DU PROPHÈTE AARON.

Le chemin, par lequel nous étions venus, restait à notre droite, et en remontant une petite plaine vers le sud nous découvrîmes la haute montagne qui domine les rochers des environs, et sur laquelle la tradition a conservé un antique souvenir. La Bible s'exprime ainsi en parlant du séjour des Israélites dans le désert : *Et ayant décampé de Cades, ils vinrent à la montagne de Hor qui est sur les confins du pays d'Édom. Le Seigneur parla en ce lieu à Moïse, et il lui dit : Qu'Aaron aille se joindre à son peuple, car il n'entrera point dans la terre que j'ai donnée aux enfants d'Israël, parcequ'il a été incrédule aux paroles de ma bouche. Prenez donc Aaron et son fils avec lui, et menez-les sur la*

montagne de Hor. Et ayant dépouillé le père de sa robe, vous en revêtirez Eléazar son fils : et Aaron sera réuni à ses pères, et mourra en ce lieu. Moïse fit ce que le Seigneur lui avait commandé: ils montèrent sur la montagne de Hor devant tout le peuple. Et après qu'il eut dépouillé Aaron de ses vêtements, il en revêtit Éléazar son fils. Aaron étant mort sur le haut de la montagne, Moïse descendit avec Éléazar. Nombres, XX, 22-29.

Par des travaux sur la route suivie par les Israélites, travaux trop étendus pour les introduire ici, j'ai trouvé une coïncidence remarquable entre cette position et celle qu'on doit assigner au mont Hor de la Bible. Les Arabes, si fidèles dans leurs traditions, vénèrent encore aujourd'hui, au haut de cette montagne, le tombeau du prophète Haroun (Aaron). Burckhardt prit le prétexte d'un vœu qu'il avait fait de sacrifier une chèvre à ce santon, pour entreprendre le voyage de Ouadi Mousa; mais son conducteur refusa de le conduire plus loin que cette plaine, et force lui fut de consommer son sacrifice en vue de la montagne, du point probablement où cette vue la présente. Un vieil Arabe, qui sert de gardien à ce lieu vénéré, habite au haut du rocher, et reçoit les visites des habitants de Gaza, et des Fellahs de Ouadi Mousa, qui s'y rendent quelquefois dans un but religieux, mais le plus souvent pour cultiver quelques portions de terre végétale que les terrasses des rochers offrent à l'industrie des hommes dans une contrée aussi aride.

PLAN ET RUINES DE OUADI SABRA.

Nos conducteurs nous avaient promis *de vieilles pierres* en compensation de la hâte qu'ils avaient mise à quitter la vallée de Petra; et, en effet, nous marchions à peine depuis une heure dans la descente rapide de Ouadi Sabra, traînant après nous nos dromadaires, lorsque des murs de soutènement, des débris de construction, et enfin les gradins bien conservés d'un théâtre, frappèrent nos regards. C'était un heureux début à la route toute nouvelle que nous allions suivre jusqu'à l'Accabah.

Les ruines de Ouadi Sabra et celles de Ouadi Pabouchébe se présentent naturellement comme les succursales obligées de la grande capitale, comme les jeunes essaims rejetés par cette ruche-mère. Si l'on pouvait parcourir toutes les vallées voisines de Ouadi Mousa, on retrouverait ainsi de tous côtés des établissements que l'énorme population de Petra alimentait de ses ressources et de ses besoins.

Ici le caractère des ruines indique une ville de peu d'importance, qui cherchait à imiter en petit les somptueux monuments de la capitale. Plusieurs temples, un mur d'enceinte, un pont, le sommet de la montagne fortifié, seraient les indices d'une ville puissante, si les détails de chacune de ces constructions ne dénotaient quelque chose de mesquin. Je n'en citerai pour exemple que des colonnes de pierres rapportées, couvertes d'un enduit de plâtre et de chaux, et sur lesquelles on remarque la couleur rouge foncée dont elles étaient peintes : particularité qui se lie avec quelques traces de peinture sur les monuments de Petra au système de monuments polychrones si en vogue aujourd'hui.

Une des ruines de l'ancienne ville qui se rattache cependant à des travaux plus importants, ainsi qu'à une disposition plus habile, c'est le théâtre ou, comme je l'ai intitulé, la naumachie. Ce n'est pas sans surprise qu'on trouve dans l'Arabie Pétrée, au milieu de ces déserts, une naumachie, des jeux nautiques; aussi ce n'est peut-être qu'à la singularité de ce contraste qu'on la doit. Les habitants de cette ville, inquiétés, chaque année, par l'écoulement des pluies qui venaient ravager leurs plantations, songèrent à élever contre ce torrent passager, des digues qui pussent en contenir la violence. On trouve encore en travers de la vallée des traces considérables de ces travaux; mais en même temps voyant un ravin, par lequel une partie des eaux s'écoulait, ils eurent l'idée d'en profiter en les retenant. Mêmes efforts de travaux, même insouciance des difficultés, que nous avons remarqués dans la vallée de Petra; on creuse une enceinte dans le rocher; on laisse en relief les gradins, et de plus on les superpose de pierres taillées plus régulièrement. Mais on songe en même temps aux dispositions particulières de ce théâtre à deux genres de représentations; on creuse un réservoir, qui contient l'eau, un conduit déverse son trop plein dans l'enceinte du théâtre qui, coupé perpendiculairement sur une profondeur de huit pieds, et enduit d'un mastic qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui, devait contenir cette eau pour des jeux nautiques, représentation bien singulière au milieu de la sécheresse des environs, de l'aridité du désert. L'eau sans doute était insuffisante pour résister long-temps à la chaleur du soleil, le réservoir trop restreint pour compenser cette évaporation; aussi sur l'avant une scène bâtie en larges pierres servait-elle probablement à contenir les eaux une partie de l'année, à supporter les acteurs pendant l'autre. Les petites dimensions de cette enceinte, l'espace restreint dans lequel les nacelles auraient pu s'exercer, me firent un instant douter de la possibilité de jeux nautiques, et m'engagèrent à considérer ce réservoir comme un moyen ingénieux de rafraîchir le théâtre dans l'ardeur du soleil de ces contrées; mais d'autres particularités m'arrêtèrent à ma première opinion. Je reviendrai sur cette intéressante disposition, en marquant les mesures de ses dimensions. On a oublié d'indiquer l'échelle du plan de la vallée; je la rétablis ici.

Échelle de 100 mètres.

VUE PRISE D'EL NAKB,

A SIX LIEUES AU SUD DU MONT HOR.

Après être restés dans ce lieu le temps nécessaire à nos travaux, nous continuâmes notre route vers le sud, en traversant, près de leur origine, toutes les vallées dont nous avions rencontré l'embouchure dans Ouadi Araba. Les détails topographiques de ces deux routes, qui m'ont permis de relever vingt-cinq lieues de pays complètement inconnues, paraîtront plus tard sur la même échelle que la route de Suez à l'Accabah; mais ma carte générale de l'Arabie Pétrée a été gravée avec un soin tel, qu'elle rend superflus les travaux que je pourrais produire sur une plus grande échelle.

Après avoir traversé une petite plaine, formée par la réunion de quelques Ouadis, on monte avec peine un chemin qui s'élève en zigzag sur une pente rapide. Arrivé au haut de cette montagne, appelée el Nakb, on découvre, en se tournant vers le chemin qu'on a suivi, un panorama singulier. Tout le pays, à six lieues à la ronde, se présente en relief dans une sorte de vue cavalière; les montagnes divisées par les Ouadis montrent leurs positions et leur direction; on peut juger ainsi de leur élévation et de l'aspect général du pays, dont le triste et lugubre caractère est difficile à transporter avec l'aide seule du crayon. Plusieurs prophètes avaient annoncé le malheur de l'Idumée; mais la forte parole d'Ézéchiel peut seule s'élever à la hauteur de cette grande désolation. *Le Seigneur me dit encore ces paroles : Fils de l'homme, tournez le visage contre la montagne de Seir; prophétisez contre elle, et dites-lui : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens à vous, montagne de Seir, j'étendrai ma main sur vous, je détruirai vos villes, et lorsque toute la terre sera dans la joie, je vous réduirai en un désert. Je rendrai la montagne de Seir toute déserte et abandonnée, et j'en écarterai tous ceux qui y passaient et y repassaient. Je remplirai ses montagnes des corps de ses enfants qui auront été tués, et ils tomberont percés de coups d'épées le long de vos collines, de vos vallées, et de vos torrents. Je vous réduirai en des solitudes éternelles, vos villes ne seront plus habitées, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur Dieu.* Ézéchiel, chap. XXXV.

Sur la gauche du dessin, en remontant vers le milieu, s'étend la Ouadi Araba, longue plaine de sable qui descend de la mer Morte à la mer Rouge, dans une direction régulière et continue. On doit reconnaître, comme je l'ai déjà dit, dans cette disposition le lit d'un fleuve, et celui du Jourdain avant l'éruption volcanique qui forma le bassin actuel de la mer Morte. Sur la rive droite à l'ouest s'y joint la Ouadi Gebb, vallée par laquelle les Fellahs de Petra se rendent à Gaza. En appuyant à l'est (à la droite du dessin), on remarque au milieu d'une petite plaine le rocher isolé d'el Aase, surmonté d'un tombeau dont j'ai parlé plus haut. Plus à droite un rocher élevé, formant comme le premier rempart aux abords de Petra, s'élève en forme de cône : un arbre le domine. En suivant la même direction, on rencontre le mont Hor, le plus haut rocher de la contrée, au sommet duquel est construit le tombeau d'Aaron. C'est à l'est de ce piton, enclavé au milieu de rochers dont les masses semblent en s'amoncelant s'être

resserrées davantage, qu'est bâtie la ville de Petra, la capitale des Nabathéens. Ce tableau, espèce de demi-panorama, est terminé par la grande chaîne de montagnes qui sépare l'Arabie Pétrée de l'Arabie Déserte.

Notre route nous conduisait sur le dos de la montagne, ayant à notre gauche, à une énorme profondeur, le fond d'une Ouadi où résonnaient de temps à autre les éboulements de rochers que notre passage entraînait. Ce pays élevé, à mesure que nous avancions, se couvrait de terre végétale, et les herbes qui croissaient de toutes parts indiquaient à chaque pas la possibilité d'une culture dont on retrouvait des traces, par des buttes de petites pierres amassées de distance en distance, et qui semblaient établir les limites des champs. Ces indices reportaient à cette époque reculée où l'agriculture nabathéenne florissait pour être plus tard vantée dans les auteurs arabes. On s'arrêta à la source de Dalége. On trouve, à une petite distance, les ruines d'un village qui exploitait, sans doute, la culture de ces environs à l'époque où la ville de Petra offrait, pour son approvisionnement, tant de chances de gain. Le lendemain, en marchant à l'est, nous arrivâmes au point le plus élevé de la montagne, d'où l'on domine, d'un côté, toute la masse de rochers qui descendent vers Ouadi Araba; de l'autre, la grande plaine de l'Arabie Déserte qui s'étend, sans horizon, vers l'orient. Ce qui frappe, au premier moment, c'est la différence de niveau des deux côtés de la montagne, l'un s'affaissant rapidement en ravins profonds et saccadés, l'autre s'étendant presque au niveau de la montagne dans une longue plaine unie.

On trouve, sur ce sommet, les traces bien distinctes d'une ancienne voie qui s'étend du nord-est au sud-ouest, ou plutôt de Petra à l'Accabah. Cette route était l'ancienne direction du commerce de la mer Rouge et d'Aila au grand entrepôt de Petra; depuis elle fut suivie par les Musulmans, dans leur voyage à la Mecque, alors que l'Accabah était le point de réunion des deux caravanes, celle du Gharb ou de l'Afrique, et celle de tout le nord. Aboudjazi fut le premier à m'indiquer ce renseignement qui se trouve appuyé par les ruines de villes, de forts, et de citernes, fondés sur cette route, pour le soutien des voyageurs.

Sur la pente de la montagne, nous rencontrâmes d'autres ruines de villages qui portent des traces d'une habitation peu ancienne; nos conducteurs nous assurèrent qu'on en trouvé à l'infini sur tout ce versant. Une source abondante et un réservoir construit pour la maintenir déversent ses eaux dans la plaine et servent à arroser les terrains cultivés par des Fellahs. La fertilité surprenante de rares enclaves au milieu de cette contrée désolée semble être faite pour rappeler que ce pays fut un jour heureux, alors qu'une main puissante ne s'était pas appesantie sur lui.

On trouve à Kerak une espèce de blé barbu qui défend le texte de la Bible contre les reproches d'exagération qu'on lui a adressés, et les vignes de ce pays expliquent, par quelques échantillons, la grappe énorme que rapportèrent de leur message les espions envoyés par Moïse.

Aujourd'hui, dans ce pays frappé de malédiction, il faut la misère des habitants pour s'expliquer leur persévérance à faire produire la terre en dépit des fléaux, compagnons habituels de leurs efforts; d'abord les hommes, ces Bédouins rapaces qui viennent à l'infini réclamer du pauvre cultivateur des droits sur ses produits, droits fondés sur une protection précaire, sur d'iniques habitudes, mais exigés avec trop d'autorité pour les refuser; et puis la santerelle qui s'inquiète peu des droits, mais qui vient avec sa troupe, passe sur le champ, et s'envole, étendant sur toute sa route le linceul de ses ravages.

Le prophète la connaissait bien lorsqu'il s'écriait: *Les laboureurs sont confus, les vignerons poussent de grands cris, parcequ'il n'y a ni blé ni orge et qu'on ne recueille rien de la moisson; que la vigne est perdue et le figuier gâté; que le grenadier, le palmier, le pommier, et tous les arbres des champs sont devenus tout secs. Comme la lumière de l'aurore s'étend en un moment sur les montagnes, ainsi un peuple nombreux et puissant se répandra sur la terre; la campagne qu'il a trouvée comme un jardin de délices n'est après lui qu'un désert affreux, et nul n'échappe à sa violence. A les voir marcher, on les prendrait pour des chevaux de combat, et ils s'élanceront comme une troupe de cavalerie. Ils sauteront sur le sommet des montagnes avec un bruit semblable à celui des chariots et d'un feu qui brûle de la paille sèche; la terre tremblera devant eux; les cieux seront ébranlés, le soleil et la lune seront obscurcis.* Joël, chap. I-II.

En continuant notre route dans un large enfoncement qui s'élève insensiblement, nous arrivâmes aux sources de Gana, près desquelles on remarque des ruines considérables; elles n'indiquent cependant qu'un riche village, car les matériaux qui furent employés ne peuvent laisser supposer de monument de quelque importance. C'est en quittant cette ville et en descendant la pente de la montagne, qu'on suit, avec étonnement, l'aqueduc ancien qui menait les eaux des sources de Gana et de celles de Guman à la ville d'Ameimé, construite dans la plaine sur la route de Petra à Aila. Cet aqueduc, qui suppose une construction continue de plus de trois lieues, suit le niveau du terrain, au-dessus duquel il ne s'élève jamais. C'est par un soin assidu à étudier les mouvements du sol, par une science remarquable de nivellement, qu'on est parvenu, sur une si grande distance, à conserver à l'eau une pente régulière.

Les ruines d'Ameimé offrent une masse de débris plus considérable que les ruines des villages que nous venions de rencontrer. Cependant rien ne laisse supposer un grand luxe de monument; et, quant aux habitations, elles semblent n'avoir eu qu'un but, et leur emménagement qu'une destination, c'est-à-dire l'approvisionnement de vivres et d'eau pour les caravanes, qui, soit dans un but commercial ou pour tout autre motif, passaient sur cette grande route et s'arrêtaient dans leurs murs. Aussi le terrain est-il creusé par-tout à une profondeur de quelques pieds, et des murailles cimentées, des voûtes habilement construites, font, de cette ville, une ville de citernes. Chaque maison avait la sienne, et, en outre, de larges réservoirs publics servaient à abreuver les animaux. On ne concevrait pas, sans l'avoir vu, mais sur-tout sans avoir senti ce besoin par l'aspect du pays, ce soin d'emménagement, ce but unique qui a présidé à la construction de cette ville, et l'habileté avec laquelle les eaux de l'aqueduc, pendant l'été, celles des ravins avoisinants, pendant la saison des pluies, étaient dirigées vers leur destination. — Aujourd'hui, comme tout est ruiné et abandonné, on sent encore mieux, par l'absence de l'eau qu'on desire, l'habileté et l'ingénieuse persévérance des habitants qui fondèrent ce lieu de halte.

Je cherchai, après avoir parcouru la ville et les environs, à conserver un souvenir de cette habitation factice au milieu d'une aridité bien réelle. Je trouvai moyen de dessiner sur un premier plan quelques unes des voûtes et des citernes, et dans le fond une partie de la longue lisière de rochers qui forme l'enceinte de la plaine d'Ameimé au milieu des montagnes. Je publierai cette planche plus tard. Je re-

levai en même temps, avec autant d'exactitude que le permettaient mes moyens, les nombreux pitons de rochers dont les uns forment chaîne, tandis que les autres s'éparpillent dans la plaine; et je pus, par l'examen des versants de ces vallées, me figurer une coupe qu'on pourrait établir sur la latitude du rocher de Macbert el Abid et de Tor-Hesma.

Cette coupe explique la hauteur surprenante de la grande plaine du désert, celle moindre de Ameimé, et enfin comment la Ouadi Araba, l'ancien lit du Jourdain, s'offrait comme réservoir de tous ces plateaux.

Nous partîmes d'Ameimé et nous arrivâmes, après une bonne heure de marche, à un rocher de grès que ses citernes comme la tradition qui s'y rattache rendent intéressant.

J'aurai l'occasion de décrire ce rocher dont j'ai levé le plan:

Il suffira ici d'indiquer que les points *A* et *D*, enfoncements naturels des ravins, furent fermés par un mur fortement construit pour former, par l'écoulement des eaux au temps des pluies, un réservoir utile. Le point *B*, le plus élevé de tout le rocher, fut excavé; et l'on construisit, avec les pierres du sommet lui-même, un tombeau, aujourd'hui en ruine, destiné probablement, autrefois, aux fondateurs des travaux exécutés sur ce rocher. Le point *C* fut creusé en citerne couverte, dans laquelle l'eau était dirigée par des rigoles pratiquées dans tout le rocher; et les conduits étaient habiles, puisqu'aujourd'hui encore ce réservoir s'emplit chaque année et désaltère les Bédouins qui passent de temps à autre dans cette solitude. Une tradition, dont il sera intéressant de rechercher l'origine, est répandue parmi les Arabes; elle porte: qu'autrefois le roi des noirs vint ravager ce pays avec des troupes innombrables; il avait déja chassé devant lui tous les habitants, lorsqu'arrivé dans la plaine d'Ameimé il voulut se désaltérer dans cette citerne, et, se penchant à la surface de l'eau pour boire à la manière des Arabes, il tomba; un de ses gardes accourut pour lui porter secours et tomba de même; un autre, voulant secourir ce dernier, le suivit également. De cette manière toute l'armée fut engloutie, et ce rocher reçut le nom de Macbert el Abid. Il n'est pas nécessaire de remarquer que cette citerne ne contiendrait pas cent personnes: les traditions, sur-tout celles des pays méridionaux, se soucient fort peu des probabilités. En suivant la route de la mer Rouge, on rencontre un fort construit dans le style de ceux de l'Accabah, Moilah, Nackel, Tor, etc., et à côté une vaste citerne sans eau.

La pente de la vallée se resserre alors entre des rochers qui, se dégageant de leurs superpositions de craie et de calcaire, montrent à nu sous des formes grandioses leurs masses de basalte et de granit. Le temps était devenu d'une lourdeur accablante, le ciel de couleur grise laissait apercevoir le soleil comme dans un jour de brouillard: des tourbillons de sable fin voyageaient dans l'air, et bientôt un vent chaud, s'engouffrant dans la vallée, nous fit voler à la figure des nuées de sable brûlant dont le choc sur la peau semblait autant de petits coups d'aiguille. — Les chameaux marchaient la tête baissée; enveloppés nous-mêmes dans nos manteaux et nos kefieh, nous étions suffoqués par ce manque d'air respirable, lorsque Djazi nous fit signe de nous arrêter près d'un enfoncement de rochers pour laisser passer cette bourrasque de khamsin, le semoun dangereux de l'Arabie Déserte.

Dans ces vallées où le vent a peine à se jouer, la chaleur, pendant ces orages, est très fatigante; mais le khamsin ne peut avoir des effets dangereux, parceque ces tourbillons de sable sont enlevés à la surface d'un sol moins échauffé. Aussi, dans la fatigue que nous causait cette tourmente, nous nous trouvions heureux de n'être pas dans la plaine déserte, et d'avoir rencontré cette vallée pour réfugier notre caravane. De même le marin remercie le ciel d'être arrivé au port, où les vagues et le vent viennent battre son navire, comme pour lui rappeler les malheureux que l'orage surprendra dans la haute mer.

En continuant à descendre la vallée de Jetoum, on rencontre derrière un rocher, qui resserre son cours, et rendrait facile l'interruption du passage, deux grands bâtiments fortifiés et en ruine. Plus loin la vallée tourne subitement à l'ouest-nord-ouest en recevant Ouadi Amran. Sur le rocher, qui forme pointe au confluent de ces deux ravins, s'élève une fortification bien située pour la protection de cette route resserrée. Une lieue plus loin on trouve un large mur construit pour fermer la vallée, et ne laisser qu'un passage étroit plus facile à défendre. Les eaux, dans leur cours rapide, ont élargi l'ouverture; mais elles ont été obligées de respecter une partie de cette digue hardie. C'est ce mur, dont j'ai parlé plus haut, que le guerrier Hadid pouvait seul franchir avec son coursier rapide. Ce système de défense, qui s'est conservé dans les habitudes des Arabes, que les Torabt ont mis en usage, il y a peu d'années, contre les troupes de Mohammed Aly, se retrouve dans tous les pays conformés de la même manière; et j'indiquerai plusieurs voyageurs qui en font mention.

Nous eûmes ici une altercation avec des Arabes de la tribu des Amrans; un chameau volé par les Alaouins était l'origine de la querelle, qui remontait à plusieurs années. Comme toujours, on éleva de grands cris, on n'épargna ni les gestes, ni les menaces, mais on eut bien soin de ne pas envenimer, par la plus légère égratignure, une discussion qui n'en valait pas les conséquences toujours graves.

Un quatrième et dernier fort défend l'embouchure de Ouadi Jetoum dans Ouadi Araba; en tournant au sud nous retrouvâmes notre première route, et nous rentrâmes à l'Accabah.

Ces deux routes, toutes nouvelles, que nous avons parcourues, offrent un grand intérêt; car elles présentent, comme je l'ai dit, l'explication de tous les évènements remarquables qui sont venus successivement donner de l'importance à cette contrée; d'abord l'émigration des Israélites, ensuite les expéditions commerçantes de Salomon, celles de conquête d'Antigonus, le commerce de la ville de Petra, les tentatives chevaleresques et malheureuses contre la Mecque de Reynaud, seigneur de Karac, et enfin l'ancienne route de la caravane de la Mecque.

A l'Accabah on nous reçut avec la même bienveillance; nous y restâmes deux jours à attendre l'homme que j'avais envoyé au Caire chercher de l'argent, puis nous récompensâmes nos conducteurs de l'attentive protection qu'ils nous avaient donnée; et, moyennant une somme raisonnable, des fusils et des schalls, nous laissâmes tout ce monde content de nous, et confiant dans l'espérance que nous lui avions donnée, que beaucoup d'Européens, informés de la sûreté dont on jouissait avec leur escorte, ne manqueraient pas de faire un voyage aussi intéressant et aussi facile. Puissent mes efforts constants de faire servir les récompenses, que j'ai données, à l'accueil des Européens qui pourraient suivre la même route, avoir un heureux résultat! c'est un devoir que chaque voyageur ne devrait jamais oublier.

ARABES DU DÉSERT.

Il y a tout un ouvrage à faire sur l'Arabe du désert, sur sa vie domestique, sur ses mœurs extérieures. Essayé bien des fois, les documents ont manqué pour le compléter. C'est de nos jours qu'ils sont devenus assez nombreux pour former un ensemble, présenter un tableau; il n'attend plus qu'une main pour le peindre.

Ici c'est la troupe nomade qu'arrêtent quelques traces de pas. Trois Arabes discutent leur direction, la date de leur impression dans le sable; et pendant ce temps la caravane approche, les chameaux

montés par les femmes, les hommes à cheval, la lance sur l'épaule. Dans ces voyages du désert, où la sûreté est toujours précaire, les garanties incertaines, c'est avec une attention, fixée sur tous les indices, qu'on marche, qu'on avance, et les longues journées de route ne sont, le plus souvent, occupées que par ces conversations sur les traces de quelques pas, la fiente plus ou moins nouvelle de quelques chameaux. La sagacité de l'Arabe se montre plus particulièrement dans ces discussions, et ce n'est pas chez lui un exercice de vaine curiosité, c'est son unique étude durant sa vie, c'est la garantie de son existence.

ARMES ET USTENSILES

DES ARABES DU DÉSERT.

Les Arabes, guerriers par leurs habitudes, engagés dans des combats continuels, qui tiennent à la constitution de leur pays comme à leur établissement en société, ne sortent jamais qu'en armes. Mais, selon les tribus, selon les différentes parties du désert, ces armes changent de forme et de nature. Il serait trop long d'établir régulièrement ces distinctions; mais il est possible d'indiquer les principales. Le Bédouin de l'Arabie Déserte porte une longue lance de dix à onze pieds, et le sabre; les hommes à pied, et en très petit nombre, le fusil; les plus pauvres, une simple massue (cobbous); les chefs ont quelquefois des pistolets.

Les Arabes de l'Arabie Pétrée, Torahi ou Thyat, n'ont point de lance; mais en revanche de nombreux fusils et une adresse à s'en servir, qui les a rendus redoutables à leurs voisins, et leur a permis de conserver leur indépendance. Pour tirer plus rapidement, ils portent des cartouches préparées dans de petits tuyaux de bois qu'ils suspendent en travers de leur poitrine; une grosse poire à poudre pour charger, une autre plus petite pour amorcer, complètent leur armement qui, je le répète, inspire une vive crainte aux Arabes du grand désert. Ils placent en outre un énorme poignard dans leur ceinture, espèce de grand coutelas qui sert plus souvent à dépecer un mouton qu'à abattre un homme.

Les Bédouins de l'Arabie Déserte montent à cheval, et se servent avec avantage de leurs lances; ceux de l'Arabie Pétrée n'ont que des chameaux, aussi guerroient-ils à pied, et les fusils leur conviennent mieux.

Toute cette apparence guerrière, farouche, ne doit cependant pas donner l'idée d'un peuple méchant, sanguinaire; bien au contraire, l'Arabe est patient, doux et humain; hors le temps de la guerre, et loin de celui que les lois du désert déclarent son ennemi, il évite toujours qu'une querelle puisse s'envenimer au-delà de la discussion. On est souvent étonné, au milieu des gestes et des cris qui surgissent à chaque instant des arrangements de voyages ou des prétentions individuelles, que le fusil ou le sabre ne coupe pas plus vite le nœud de ces difficultés; mais c'est qu'on n'est point assez initié aux conséquences d'un combat, à la crainte de la vue du sang, qui peut allumer une dissension de famille, une guerre de tribu; grand duel, toujours imminent, qui tient en respect ce peuple innombrable qui, sans lois civiles, sans autorité, sans police, sans gouvernement, traverse les siècles en conservant son organisation, au milieu des empires fortement constitués, qui voient s'écrouler la leur.

Outre les armes, j'ai dessiné une sandale en peau de poisson, telle qu'on les achète à Tor, et telle que je les ai portées durant tout mon voyage; une boîte en bois contenant le café moulu, la pipe simple du voyage, et un sac à tabac fait d'une grande peau de lézard.

Nous suivîmes la côte jusqu'à Ouadi Outir, puis entrant dans cette vallée, nous remontâmes au nord et descendîmes par Ouadi Safran, vers le Sinaï, par le seul passage qu'offre la longue chaîne de Tih. Cette route est celle que les pèlerins et les voyageurs ont toujours suivie en allant de Gaza au Sinaï.

M. Linant avait reçu, par notre messager, des lettres qui lui firent désirer de retourner au Caire; il fallut nous séparer, car je voulais compléter le voyage que j'avais entrepris, et terminer l'exploration de toute la presqu'île, principalement sous son rapport archéologique et topographique. Il fut décidé que M. Linant emmènerait avec lui M. Petit-Jean, Toualeb, et un autre conducteur, et que je garderais Hussein, et les autres Torahi. Un matin, au sortir des tentes du campement des Oualed Saïd, nous nous dîmes adieu dans le désert, nous souhaitant bonne chance, à l'un pour son rapide retour, à l'autre pour la continuation de ses chances nouvelles dans ces voyages incertains; et les saillies des rochers de la vallée voisine nous eurent bientôt séparés.

Hussein, dont j'ai souvent parlé, était de la tribu des Oualed Saïd. Bon guerrier, excellent chasseur, réputé pour sa généreuse hospitalité, il réunissait à toutes les qualités qui entourent un Bédouin de considération, celles si importantes pour un voyageur, une honnêteté complète, des conseils auxquels on pouvait toujours se fier, et, ce qui est bien rare, un attachement véritable. C'est avec lui que je convins de la route que je voulais suivre, des guides qu'il fallait prendre, des provisions que nous devions acheter; et nous partîmes pour Tor, en descendant par la Ouadi Hebran.

RELEVÉ TOPOGRAPHIQUE

DE OUADI HEBRAN.

Hussein que l'amour de la chasse avait conduit dans des ravins escarpés, les plus éloignés des directions habituelles, connaissait parfaitement la presqu'île de Sinaï; selon lui, on ne rencontrait de vieilles pierres qu'au Sinaï, au Serbal, et dans les Ouadis Feiran, Mokatteb, Magara, et Sarbout el Cadem. En outre il disait avoir trouvé, près de Ouadi Hebran, *de grandes boîtes* dans le rocher, et promit de m'y conduire en allant à Tor. Je desirais d'autant plus m'assurer de la nature de ces restes anciens, que ses descriptions laissaient supposer de larges sarcophages.

Après avoir descendu la pente rapide de Ouadi Hebran, nous tournâmes à gauche dans Ouadi Otsmet, encombrée des grands éboulements de rochers que les pluies y ont entraînés. Il fallut laisser les chameaux au bas de la montagne, et, seul avec Hussein, m'engager à pied sur la pente de la montagne par des passages que le plus intrépide chasseur de chamois eût vus avec étonnement. Après avoir laissé à la gauche une source, on aperçoit devant soi les traces effrayantes du sentier; mais en avançant davantage, on n'est pas peu surpris de voir ces pentes dangereuses, ces éboulements abruptes, les unes nivelées, les autres contenus, de manière à offrir un chemin facile et presque commode. On reconnaît là une main patiente, un travail persévérant; mais on ne saurait en indiquer l'auteur, en prévoir le but, au milieu de ce chaos désert. Ce sentier, que les pluies ont détérioré dans quelques endroits, conduit au haut d'un rocher, qui forme l'un des côtés d'une étroite ouverture, à travers laquelle s'écoulent les eaux du haut de la Ouadi. On remarque, au fond de l'espace plus large et plus uni que forme la vallée dans cette partie élevée, des arbres, des palmiers, et une verdure que rien ne faisait soupçonner. Une source abondante entretient cette végétation, ses eaux s'écoulent par Ouadi Hebran jusqu'à la mer.

Le chemin cessait d'être aussi difficile, et en même temps les soins qu'on avait mis à le rendre praticable; j'arrivai, non sans fatigue, à un autre sommet de rochers, d'où je découvris une pente différente, ainsi qu'une Ouadi nouvelle. En descendant le sentier, dont les traces indiquaient le passage habituel, nous arrivâmes à un rocher, près duquel Hussein, rayonnant de joie m'arrêta; ce brave homme, inquiet de ma fatigue, de mes questions répétées sur la distance que nous avions encore à parcourir, était heureux de pouvoir compenser la longue route, dans laquelle il m'avait engagé, par la vue de ces antiquités auxquelles il savait que je m'intéressais vivement. *Les voilà les boîtes*, me cria-t-il du plus loin; je repris courage, j'accourus, mais je ne pus cacher mon mécompte; au lieu de sarcophages ou de tous restes antiques, je n'avais sous les yeux que quelques dessins informes, pauvrement grattés sur le rocher, dessins de chameaux, de chèvres et d'hommes, mêlés à quelques inscriptions sinaïtes. Un encadrement en forme de boîte avait frappé Hussein; et le soin que j'ai toujours eu dans mes voyages à m'assurer, par mes propres yeux, des renseignements des gens du pays, me valut ce désappointement.

Le pauvre Hussein s'affligeait d'autant plus qu'il ne s'expliquait pas pourquoi ces antiquités étaient sans intérêt pour moi.

Cependant la nuit approchait, le soleil envoyait au fond des vallées les silhouettes gigantesques des rochers, et quelques troupes de chèvres noires, mêlées aux moutons blancs, tachetaient, dans leur retour au campement, tantôt le sable doré de la Ouadi, tantôt ses parois de granit rosé. Cette vue, en m'indiquant qu'il ne fallait plus songer à rejoindre mon drogman et mes autres conducteurs, m'assurait au moins de quelque nourriture pour le soir. Nous descendîmes au fond de la vallée. Le sentier reprend ses traces de travaux, ses indices d'une ancienne habitation; et en effet, sur un terre-plein laissé entre deux ravins, on trouve les ruines d'un couvent. Tous les environs du Sinaï et du Serbal sont jonchés de semblables ruines, qui indiquent l'importance de cette sainte contrée, aux yeux des peuples éloignés, alors que le zèle de leur religion les amenait en foule dans ce pays, ou que par leurs aumônes ils compensaient leur indolence. Cette vallée, Ouadi Barabra, était bien située pour une fondation de ce genre; ses sources, sa fertilité, et plus que cela sa position sur la route de Tor au Sinaï, offraient les avantages indispensables au soutien d'un couvent.

Hussein me précéda aux deux tentes qu'on apercevait au fond de la Ouadi, et qui semblaient deux linges noirs qu'on ferait sécher; quand j'eus examiné assez attentivement le plan des ruines et la disposition de la vallée, je le rejoignis. Il m'avait déja préparé un bon accueil, car le chef de ce petit campement isolé était un de ses alliés. Le café, la pipe, et un chevreau le soir, prouvèrent, sinon la magnificence, au moins la libéralité de notre hôte. Une place sous sa tente fut tout ce qu'il put me donner pour la nuit, et enveloppé dans mon maschlah je me couchai sur le sable, comme j'avais habitude de le faire, et j'eusse dormi sans doute aussi tranquillement que d'ordinaire, si tout le troupeau de chèvres, et sur-tout les chevreaux, n'eussent pris mon corps pour but de leur agilité, espèce de sommité, dont chassés et maîtres à tour de rôle ils se disputaient la possession à coups de cornes et force bonds.

Pendant que le soleil, caché derrière les sommets des rochers, dardait ses longs rayons au travers des ravins et s'élevait majestueusement au haut des montagnes en jetant au fond des vallées un déluge de lumière, nous quittions la tente hospitalière. Hussein, avec la prévoyance que donne la vie du désert, avait acheté un chevreau et l'emportait sur ses épaules malgré ses bêlements et ceux de tout le troupeau qui répondait à ses adieux; un reste de rancune me rendit insensible à ces cris de la nature. — Le même sentier nous ramena dans Ouadi Otsmet près de nos chameaux et de nos conducteurs qui nous attendaient avec inquiétude.

Deux chasseurs qui, depuis trois jours, couraient la montagne, descendirent vers nous, dès qu'ils eurent aperçu le feu qui leur promettait une tasse de café. Leur conversation me prouva qu'ils connaissaient exactement la presqu'île, et leur physionomie m'engagea à les garder comme conducteurs.

VUE DE TOR.

PRISE DU SUD.

Nous descendîmes Ouadi Hebran, grand sillon tracé entre d'énormes montagnes de granit, où, de temps à autre l'écoulement des eaux, parvenant à la surface du sol, excite et entretient une végétation qui récrée l'œil. Plusieurs groupes de palmiers s'élèvent gracieusement en bouquets touffus près d'une rentrée de rochers; on en remarque qui furent brûlés par l'imprudence d'une vieille Arabe qui vint faire son feu à leur pied. La vallée débouche sur la plaine de Gaa, que sa pente rapide vers la mer fait paraître plus vaste qu'elle n'est réellement. Les rochers éboulés montrent, sur leurs faces unies, quelques dessins et des inscriptions sinaïtes.

Une montagne, dont la composition géologique se reconnaît à des formes prolongées, s'étend au nord en formant la limite occidentale de la longue plaine d'el Gaa. Au point où elle cesse vers le sud, et dans les sinuosités que les eaux ont formées par leur écoulement, pousse une grande plantation de palmiers au milieu desquels on aperçoit des habitations, pauvres sans doute, mais qui donnent l'idée du bien-être, forcé qu'on est de les comparer aux solitudes qu'on vient de traverser. Cette vallée s'appelle *el Ouadi* par excellence, et ces maisons appartiennent aux habitants de Tor que les fièvres chassent une partie de l'année des bords de la mer. Un Maallem, nommé Ellias, nous reçut avec hospitalité et ne voulut nous laisser aller à la ville qu'après avoir mangé un énorme pilau, avoir fumé, et bu le café.

Pour arriver à Tor, on quitte cette espèce de jardin orné de maisons de plaisance, et l'on s'approche, à travers une plage marécageuse, d'une ville blanchâtre, pauvre, et déserte. C'est Tor, la seule ville de l'Arabie Pétrée, le seul port où, sur ses côtes, on trouve un refuge assuré, un approvisionnement de bonne eau. Ces deux conditions sont en effet celles de son existence; et sa décadence a suivi celle du commerce, la disparition des habitants celle des vaisseaux qui ne viennent plus que de loin en loin s'arrêter dans son anse.

EL BOURG.

COUVENT PRES DE TOR.

Pendant mon séjour dans cet endroit, un vaisseau était à l'ancre dans le port, et son équipage, en attendant l'eau dont on devait l'approvisionner, était descendu à terre pour aller se baigner dans la source d'eau chaude qu'on trouve près d'el Bourg. C'est en y allant moi-même que je les rencontrai, et je remarquai, comme à Suez, qu'ils étaient tous nègres, hormis les patrons et les contre-maîtres.

Les moines du mont Sinaï possèdent, à trois quarts de lieue au nord de la ville de Tor, un vaste enclos de palmiers qu'ils font cultiver par des Arabes à leur solde, et dont la récolte est transportée à dos de chameau au couvent. Ces dattes sont distillées et produisent une eau-de-vie assez médiocre qui forme la boisson habituelle des religieux. Un seul moine habite le petit fort *el Bourg*, qui a été construit à l'un des angles du mur d'enceinte. Malgré le soin qu'il a de retirer après lui l'échelle qui lui sert à monter dans sa demeure, ce religieux n'en est pas moins souvent forcé de céder à la violence des Arabes qui viennent réclamer, comme gage de leur protection, du pain et d'autres provisions. C'est cette scène que j'ai représentée, en laissant apercevoir dans le fond la ville de Tor, la mer Rouge, et les montagnes de la côte d'Afrique.

Une aussi grande quantité de palmiers, s'offrant aux pèlerins qui suivaient autrefois la route d'el Gaa, Tor, et Ouadi Seleh pour se rendre au couvent du Sinaï, devait naturellement leur donner l'idée que ce site pouvait être l'Elim aux soixante et dix palmiers de la Bible; aussi le trouve-t-on indiqué ainsi dans la plupart de leurs renseignements. Mais des palmiers ne suffisent pas pour fixer cette position, et les rapports de distance s'accordent trop peu avec elle pour adopter cette opinion; je reviendrai sur ce sujet avec tous les détails nécessaires. Je parlerai également d'el Nakous et de ses détonations souterraines.

FORTERESSE DE TOR.

On remarque au sud de Tor, de l'autre côté de son port, une forteresse qui, bien qu'abandonnée et en ruine, laisse facilement découvrir son plan et sa disposition. Son genre de construction rappelle les forteresses de l'Accabah, de Nackel, Moilah, de même que celle de Ouadi Jetoum; les marées hautes viennent battre ses murs, et, comme rien ne peut faire supposer qu'elle ait été construite originairement dans la mer, c'est un fait qui, bien que récent, peut servir, avec beaucoup d'autres, à prouver que le niveau de la mer Rouge n'a pas changé, et que le peu de profondeur des ports, l'éloignement de la côte de quelques villes qui semblent avoir été construites sur le rivage, n'ont été amenés que par le mouvement des sables.

Je ne quittai Tor qu'après avoir pris des habitants les renseignements qui m'intéressaient, et je dirigeai ma route au sud-est vers le Ras Mohammed en suivant la côte dont je relevai avec soin les contours. Cette route est d'ordinaire suivie par les pèlerins de la Mecque, les négociants, et sur-tout les envoyés du pacha, lorsque les vents contraires les arrêtent au port de Cherm. Alors les tribus amènent leurs dromadaires, et en six jours ils parviennent au Caire.

VUES ET PLAN DE RAS MOHAMMED.

La pointe de Ras Mohammed, formée de calcaires mêlés de coquilles fossiles, s'aperçoit d'assez loin et se détache en blanc sur la couleur foncée de la mer. Je fis faire halte près de l'anse pour relever, avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait, la disposition topographique de ce cap. Rien ne s'offre qui soit digne de remarque sur cette pointe avancée, si ce n'est des cabanes de pêcheurs, et plus loin, isolée sur une petite île, une butte de décombres, dont la position semblerait indiquer une construction pyramidale, espèce de fanal élevé sur cette partie la plus méridionale de la presqu'île pour aider la navigation.

La mer avait rejeté sur le rivage de l'anse formée par le Ras Mohammed deux écailles de tortues de quatre pieds de longueur. Quelques peuplades d'Arabes, que leurs occupations autant que leur nourriture habituelle ont fait appeler Ichtyophages, font, dans les îles environnantes, la pêche de la tortue; mais celles-ci, déja détériorées par l'influence du sel marin, n'avaient pas assez de valeur pour être transportées.

Nous côtoyâmes Cherm el Beit, petite anse ainsi appelée d'une construction en ruine qu'on aperçoit encore au bas de la montagne; et, après avoir dépassé une avance de rochers, nous descendîmes sur le rivage de Cherm el Bir. Quelques puits, abrités d'un maigre ombrage, offrent ici au marin comme au voyageur altéré une eau saumâtre et insupportable. Après avoir bu celle des sources de Moïse, de Ouadi Garandel, et de Nouëbe, je ne croyais pas retrouver un dégoût pareil à celui que j'éprouvai en goûtant de cette eau. Les Arabes eux-mêmes la buvaient avec répugnance; nos chameaux seuls se désaltérèrent. Pendant que nous puisions l'eau nécessaire à notre route, une jeune Arabe, suivie d'un troupeau de chèvres, vint aussi désaltérer ses bestiaux; mes conducteurs, d'après mes ordres, tirèrent d'abord de l'eau pour elle, car je voulais, sur cette terre biblique, retrouver les mêmes mœurs, presque aux mêmes positions.

Or le prêtre de Madian avait sept filles, qui, étant venues pour puiser de l'eau, et en ayant rempli les canaux, voulaient faire boire les troupeaux de leur père; mais les pasteurs étant survenus les chassèrent. Alors Moïse se levant, et prenant la défense de ces filles, fit boire leurs brebis, et les filles dirent à leur père Raguel : Un Égyptien nous a délivrées de la violence des pasteurs, et il a même tiré de l'eau avec nous, et a donné à boire à nos brebis.

COQUILLES DE LA MER ROUGE.

Toute cette côte est couverte de coquilles que la mer rejette de son sein; n'ayant ni le temps, ni les moyens nécessaires pour procéder à une pêche régulière, je me contentai de rechercher assidûment parmi ces débris, sur plus de cent lieues de côtes, celles que le roulis des vagues avait le moins détériorées.

Je publierai, dans la description de mon voyage, la liste de ces coquilles dans un ordre méthodique. M. Deshayes a eu la bonté de m'aider dans ce travail de ses connaissances. Il suffira d'indiquer ici qu'elles se retrouvent pour la plupart dans l'océan Indien, et de donner les noms des espèces figurées.

PECTEN PICTUS. *Nob.* — *Fig.* 1. Vue en dedans. *Fig.* 2. Vue en dessus.

CARDITA RUFA. *Nob.* — *Fig.* 3. En dedans. *Fig.* 4. En dessus. Elle a de la ressemblance avec la *cardita bicolor* de Lamk.; mais elle en diffère assez pour constituer une espèce à part.

BUCCINUM OBVELATUM. *Nob.* — *Fig.* 5. Grandeur naturelle, vu en dessous, de manière à montrer la large callosité de sa base. *Fig.* 6. Le même vu en dessus.

TURBINELLA TENIATA. *Nob.* — *Fig.* 7. Vue du côté de l'ouverture. *Fig.* 8. Vue en dessus.

BULLA CANDIDULA. *Nob.* — *Fig.* 9. Du côté de l'ouverture. *Fig.* 10. Du côté du dos. Petite espèce, mince et transparente, toute blanche, qui a quelque analogie avec la *bulla striata* de Bruguière.

TURRITELLA VERMICULARIS. *Nob.* — Turbo vermicularis. Broc. conch. foss. subap.; *pl.* 6, *fig.* 13. *Fig.* 11. Du côté de l'ouverture. *Fig.* 12. Vue en dessus. Cette espèce est l'analogue vivant de la coquille fossile figurée par Brocchi. On croyait cette espèce perdue, et il est curieux d'en retrouver le type vivant dans la mer Rouge.

FUSUS BIANGULATUS. *Nob.* — *Fig.* 13. Du côté de l'ouverture. *Fig.* 14. Du côté du dos.

FUSUS PAUPERCULUS. *Nob.* — *Fig.* 15. Du côté de l'ouverture. *Fig.* 16. Vue en dessus. *Fig.* 17. Grandeur naturelle.

MITRA FASCIOLARIS. *Nob.* — *Fig.* 18. Du côté de l'ouverture. *Fig.* 19. Vue en dessus. Cette coquille a beaucoup de ressemblance avec une coquille fossile que l'on rencontre assez fréquemment dans les terrains subapennins; coquille que Brocchi confond avec la *mitra longata* des environs de Paris, et qui en a été séparée sous le nom de *mitra fusiformis* dans le travail sur les coquilles de la Morée.

TURBINELLA INCARNATA. *Nob.* — *Fig.* 20. Grossie du côté de l'ouverture. *Fig.* 21. La même en dessus. *Fig.* 22. Grandeur naturelle.

MITRA DEPEXA. *Nob.* — *Fig.* 23. Grossie en dessous. *Fig.* 24. En dessus. *Fig.* 25. Grandeur naturelle.

MITRA LEUCOZONIAS. *Nob.* — *Fig.* 26. Très grossie du côté de l'ouverture. *Fig.* 27. — La même vue en dessus. *Fig.* 28. Grandeur naturelle.

MITRA CROCATA. *Lamk.*, t. VII, p. 304, n° 14. — *Fig.* 29. Grossie du côté de l'ouverture. *Fig.* 30. La même vue en dessus. *Fig.* 31. Grandeur naturelle. Cette espèce, indiquée par Lamk, n'avait point encore été figurée.

BUCCINUM SERRIALE. *Nob.* — *Fig.* 32. Coquille très grossie du côté de l'ouverture. *Fig.* 33. La même vue en dessus. *Fig.* 34. Grandeur naturelle.

BUCCINUM GEMMULATUM. *Lamk.*, t. VII, p. 271, n° 26. — *Fig.* 35. De grandeur naturelle du côté de l'ouverture. *Fig.* 36. Le même en dessus. La figure de cette espèce, publiée dans l'*Encyclopédie*, n'en donne qu'une fausse idée.

NERITA ALBICILLA. *Lamk.*, t. VI, p. 192, n° 8. — *Fig.* 37. De grandeur naturelle, vue en dessous. *Fig.* 38. Vue en dessus. C'est une variété nouvelle, et remarquable d'ailleurs par la coloration d'une espèce bien connue.

COLUMBELLA FESTIVA. *Nob.* — *Fig.* 39. Coquille très grossie du côté de l'ouverture. *Fig.* 40. La même en dessus. *Fig.* 41. Grandeur naturelle.

PALMIER SAUVAGE.

La route que je suivis, à partir de Cherm, est intéressante, surtout sous son rapport topographique; car, en traversant les ravins qui, de ce dos de montagne, s'échappent les uns à l'est, les autres à l'ouest, elle m'a donné exactement la grande charpente du pays, dans lequel il était facile d'intercaler les détails. Je n'aurais à citer, sous le rapport pittoresque, que différents aspects que j'ai dessinés, mais que le nombre des planches plus intéressantes de monuments m'a empêché de publier. Nous trouvâmes aussi différentes inscriptions sinaïtes, et ces dessins de l'enfance de l'art, dont je parlerai plus bas.

Mais ce qui me parut digne d'être reproduit, c'est un palmier dans son état naturel que nous trouvâmes au haut de Ouadi Seleh. On se représente toujours la tige élancée du palmier, laissant épanouir sur sa tête des rameaux recourbés, d'où pendent avec grace des dattes brillantes comme des coraux, et l'on ne s'imagine pas que toute cette élégance n'est qu'un produit de l'art, et que la nature, moins recherchée, n'a songé qu'à sa conservation. Voici en effet le palmier, tel qu'il grandit, année par année, se faisant un rempart de ses branches dépéries, et renaissant, pour ainsi dire, du milieu de ses débris. Négligé par l'Arabe du désert, qui regarde toute culture au-dessous de sa dignité, le palmier forme quelquefois des forêts impénétrables; plus souvent isolé, près d'une source, ainsi qu'on le voit dans ce dessin, il se présente au voyageur altéré comme un phare bienfaiteur qui l'avertit qu'il trouvera à cette place l'eau pour se désaltérer, l'ombre charitable pour se reposer.

COUVENT DE SAINTE-CATHERINE.

En continuant notre route vers le nord, nous arrivâmes en vue du Sinaï, par une suite de vallées qui s'élargissent et se rétrécissent suivant leur composition et la rapidité des eaux. C'est après avoir dépassé un dos de montagne assez élevé, qui forme les deux grands versants de la presqu'île (l'un, celui de Ouadi Cheick, qui s'écoule avec Feiran

dans le golfe de Suez, l'autre de Zackal qui descend vers le golfe de l'Accabah), qu'on aperçoit le couvent de Sainte-Catherine, assis silencieusement au milieu des admirables montagnes qui le dominent; à gauche s'élève le mont Horeb, prolongement du Sinaï, et dans le fond s'étend la plaine où le peuple d'Israël avait dressé sa tente.

Pour varier les costumes, on a supposé qu'une caravane de Mograbins venait visiter la mosquée du couvent au retour de la Mecque. Il est d'usage, lorsqu'on arrive au but du voyage, de décharger les fusils en signe de réjouissance.

VUE DU COUVENT DE SAINTE-CATHERINE,

PRISE DU NORD.

Ce n'est pas sans embarras que j'entreprends la description des planches qui représentent ces lieux célèbres, car, ne voulant pas entrer dans des détails qui rendraient trop long ce précis de voyage, je suis forcé de n'indiquer que sommairement tout ce qu'ils offrent d'intéressant. Les voyageurs, et ils sont très nombreux, en ont donné des descriptions; il y a peu à ajouter, mais beaucoup à faire, pour coordonner et rendre clairs leurs renseignements. J'entreprendrai ce travail. Je me contenterai ici de citer une description, déjà ancienne, de l'extérieur du couvent; c'est le supérieur des Franciscains dans son voyage en 1722, qui parle :

La montagne située au nord-est est dédiée à saint Bestin (saint Epistème); l'autre à droite est le mont Horeb; au milieu est le couvent du Sinaï. Il est bâti dans une forme longue, et n'a qu'une grande porte tournée vers le nord-ouest; les côtés ou les murs du couvent du nord-ouest, aussi-bien que du sud-est, sont également longs de deux cent quatre pieds français; les deux autres, dont l'un est au sud-ouest et l'autre au nord-est, ont deux cent quarante-cinq pieds de longueur, et sont construits principalement en pierres carrées de six pieds de largeur; mais les murs sont de hauteur inégale, suivant les inégalités du terrain. Je mesurai le coin tourné à l'ouest, et je trouvai quarante-cinq pieds de hauteur. Comme la grande porte est toujours murée contre les surprises des Arabes, il faut que chacun qui désire entrer dans le couvent s'attache à une corde, et se laisse enlever jusqu'à une fenêtre élevée de trente pieds, pratiquée dans le mur qui regarde au nord-est.

P. Belon, Neitzschitz, Pococke, Niebuhr, Turner, Heniker, Newmann, et Bussière, ont représenté le monastère. On doit comprendre facilement, ayant la vue que je publie sous les yeux, la disposition de ce grand bâtiment, composé de corps-de-logis séparés, qui tous, de même que le mur d'enceinte, sont construits sur la pente de la vallée. On aperçoit distinctement les quatre particularités du couvent, la mosquée, l'église, le cyprès isolé, et la fenêtre seule entrée de cette grande forteresse religieuse.

VUE INTÉRIEURE

DU COUVENT DE SAINTE-CATHERINE.

Si l'on entre dans le couvent, on est surpris, ayant à peine quitté le désert, sa pauvreté et l'aspect inquiet de ses habitants, de trouver un intérieur propre, entretenu avec soin, des moines gais et bien portants, et, lorsqu'on monte dans leurs habitations, cette vue à laquelle rien n'est ajouté pour donner plus de charme à la réalité. Cet air de tranquillité cependant est loin d'être constant, souvent des nuages viennent traverser cet horizon paisible. Lors de mon passage, un pèlerin avait reçu dans la cuisse une balle envoyée avec adresse par un Bédouin qui croyait ajuster un des moines. Il s'était placé à l'affût sur la cime d'un des rochers qui domine les murs. Le couvent était en émoi, car les querelles vont bien rarement jusqu'à l'effusion du sang; on était en pourparler, et l'affaire s'est sans doute arrangée après mon départ. — Cette inquiétude continuelle qui traverse un séjour si tranquille a dû devenir, à la longue, une sorte d'habitude. Quand on recherche dans les innombrables récits des pèlerins, on trouve ces tracas et ces plaintes bien anciennement. En 1598, Harrant de Polschitz fut obligé de visiter les monts Sinaï et de Sainte-Catherine, accompagné seulement de quelques Arabes, aucun des moines n'osant le suivre, de crainte d'être molesté ou fait prisonnier par les Bédouins.

GRANDE MOSAIQUE DE L'ÉGLISE

DU COUVENT DE SAINTE-CATHERINE.

L'église du couvent mérite une attention particulière par son style, ses ornements, et plus particulièrement par la grande mosaïque qui orne la voûte du rond point. Elle n'a jamais été dessinée, et même peu de voyageurs l'ont remarquée. En effet, les reliques de sainte Catherine reposant dans cette partie très restreinte de l'église, les cierges et les lampes qu'on brûle continuellement en son honneur ont enfumé le plafond, et le jour qui vient de face frappe sur les yeux et empêche de distinguer les objets. Je l'ai soumise, telle que j'ai pu la copier, au savant M. Hase, et c'est à ses conseils que je dois de pouvoir faire remarquer quelques erreurs probables de dessin qui tiennent sans doute à l'obscurité du lieu, et des fautes dans les noms qui y ont été introduites par le graveur.

Moïse est représenté, à gauche des deux fenêtres qu'on aperçoit au haut du dessin, à genoux devant le buisson ardent; à droite, il reçoit les tables de la loi. Dans tout mon dessin Moïse porte la barbe, ce qui ne s'accorde pas avec les mosaïques et miniatures venant de l'Orient, et dans lesquelles on le voit avec des traits jeunes, sans barbe, ayant une longue tunique bleue et un manteau blanc. Je ne sais si je dois attribuer à l'obscurité la manière dont j'ai traduit ce que je voyais.

Le fond de la voûte représente la Transfiguration qui fut le symbole du couvent. Au milieu est le Christ; à droite HAIAC, Ἠλίας, *Élie*; à sa gauche MΩYCHC, Μωϋσῆς, *Moïse*; dans le bas du tableau IΩANNHC, Ἰωάννης, *saint Jean*, ΠETPOC, Πέτρος, *saint Pierre*, IAKΩBOC, Ἰάκωβος, *saint Jacques*, frappés d'étonnement et éblouis par la lumière céleste.

Dans les deux médaillons placés au haut de la voûte sont représentés les fondateurs du couvent, *l'empereur Justinien et Théodora sa femme*. Les médailles et les mosaïques anciennes représentent toujours l'empereur Justinien sans barbe; mon dessin n'est peut-être pas exact.

On voit dans le cintre, en bas, à gauche : 1. IΩANNHC [o] ΔIAK., Ἰωάννης ὁ διάκονος, *Jean le diacre*, probablement l'un des fonctionnaires du monastère lorsque cette mosaïque a été exécutée. Ensuite, en remontant :

2. ΛȢKA, Λουκᾶς, *saint Luc.*
3. CIMHΩ[N], Σιμεών, *saint Siméon.*
4. IAKΩBOC, Ἰάκωβος, *saint Jacques.*
5. MAPKOC, Μάρκος, *saint Marc.*
6. BAPΘEΛOM[AI]OC, Βαρθολομαῖος, *saint Barthélemy.*
7. ANΔPEAC, Ἀνδρέας, *saint André.*
8. ΠAYΛOC, Παῦλος, *saint Paul.*
9. ΦIΛIΠΠOC, Φίλιππος, *saint Philippe.*
10. ΘΩMAC, Θωμᾶς, *saint Thomas.*
11. MATΘEOC, Ματθέος (pour Ματθαῖος), *saint Matthieu.*
12. ΘAΔΔEOC, Θαδδέος (pour Θαδδαῖος), *saint Thadée.*
13. MATΘIAC, Ματθίας, *saint Matthias.*
14. O AΓIOC HΓOYMENOC, Ὁ ἅγιος ἡγούμενος, *le saint hégumène*, ou chef du monastère.

Dans le fond de la niche: ✝ EN ONOMATI ΠPOC K [αὶ] YIOY KAὶ AΓIȢ ΠNOC ΓEΓONEN TO ΠAN EPΓON TȢTO YΠEP CΩTHPIAC TΩN KAPΠOΦOPHCANTων EΠI ΛOΓΓINȢ TȢ OCIOΤάτου ΠPECBυτέρου Kαὶ HΓȢμένου. ✝ Ἐν ὀνόματι Πατρὸς καὶ Υἱοῦ καὶ Ἁγίου Πνεύματος γέγονεν τὸ πᾶν ἔργον τοῦτο ὑπὲρ σωτηρίας τῶν καρποφορησάντων, ἐπὶ Λογγίνου τοῦ ὁσιοτάτου πρεσβυτέρου καὶ ἡγουμένου, *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, tout cet ouvrage a été fait pour le salut de ceux qui y ont contribué par leurs dons, sous Longin le très saint prêtre et hégumène.*

Au-dessous, d'autres portraits en buste avec ces légendes :

ΔANIHΛ, Δανιήλ, *Daniel.*
IEPEMIAC, Ἱερεμίας, *Jérémie.*
MAΛAXIAC, Μαλαχίας, *Malachie.*
AΓΓAIOC, Ἀγγαῖος, *Aggée.*
AMBAKOYM, Ἀμβακούμ, *Habacuc.*
IΩHΛ, Ἰωήλ, *Joel.*
AMΩC, Ἀμώς, *Amos.*

ΔΔ, Δαβίδ, *David*.
ΩCHE, Ωσηε, *Osée*.
ΜΙΧΑΙΑC, Μιχαίας, *Michée*.
ΟΒΔΙS, Οβδιοὺ, *Abdias*.
ΝΑΟΥΜ, Ναοὺμ, *Nahum*.
ΣΟΦΟΝΙΑC, Σοφονίας.
ΖΑΧΑΡΙΑC, Ζαχαρίας, *Zacharie*.
ΗCΑΙΑC, Ἠσαΐας, *Isaïe*.
ΙΕΖΕΚΙΗΛ, Ἰεζεκιὴλ, *Ezéchiel*.

M. Coutelle a publié, dans le grand ouvrage de l'Égypte, une vue du couvent peinte par un Grec sur la chaire de l'église. Il est fâcheux qu'il ne l'ait dessiné qu'au trait; le tableau original est peint à l'huile, et son effet donne quelque relief aux différents plans. C'est la seule représentation de ce lieu qu'on ait introduite dans l'ouvrage de la commission d'Égypte.

ESCALIER SUR LE MONT HOREB.

Pour accomplir mon pèlerinage, il fallait monter au mont Sinaï; aucun des moines ne voulut m'accompagner; ils me donnèrent un des Arabes qui les servent, espèce d'ilotes parmi les Bédouins, pour me conduire et porter quelques provisions nécessaires dans cette course fatigante. Je m'attachai au câble, et le cabestan tourna doucement pour me déposer au bas des murs. J'étais dans le désert, et la corde remonta vite pour que les pauvres religieux fussent bien assurés de leur isolement au milieu de cette solitude ennemie.

Cette fenêtre, seule entrée, cette corde, unique communication avec l'extérieur, donnent à tout l'ensemble du couvent quelque chose de grave, de solennel. L'impression est la même, lorsqu'on est enlevé par ce levier, que celle qu'on éprouve en entendant les gonds d'une lourde porte qui se ferme alors qu'on visite pour son plaisir une prison d'état. Mais cette particularité peut servir à retrouver l'époque où les moines durent songer à se mettre à l'abri des mauvais traitements et des attaques toujours plus menaçantes des Arabes environnants. *Harant de Polschitz*, en 1598, et *le sieur Monconys*, en 1647, entrèrent dans le couvent par la grande porte; mais le supérieur des Franciscains, en 1722, fut hissé par la fenêtre. Sandy, qui était entré en 1610 par la porte de fer, parle en même temps d'une fenêtre par laquelle on fait les aumônes aux Arabes, et il est probable que vers la fin du dix-septième siècle ceux-ci forcèrent la porte, et que depuis cette époque la fenêtre consacrée aux aumônes fut destinée à monter les étrangers.

Le mont Horeb forme un mamelon à partir duquel le Sinaï s'élève. Le premier s'aperçoit seul de la vallée, ce qui explique l'apparition du buisson ardent sur cette montagne et non sur le Sinaï : *Or Moïse paissait le troupeau de Jéthro, son beau-père, sacrificateur de Madian; et menant le troupeau en avant dans le désert il vint à la montagne de Dieu jusqu'à Horeb. Et l'ange de l'Éternel lui apparut dans une flamme de feu du milieu d'un buisson.*

Pour parvenir au sommet du Sinaï, on suit un ravin au sud-ouest; les moines avaient rapporté, sur tout ce long chemin, une suite de grandes dalles assez régulières, qui formaient, jusqu'au sommet du Sinaï, un escalier commode; l'abandon et le mouvement des eaux de pluie l'ont dégradé en grande partie. C'est un peu avant d'atteindre le pied du Sinaï et au moment où l'on va quitter le mont Horeb, qu'on aperçoit une porte bâtie en arcade; sur la pierre qui forme la clef de voûte se remarque une croix. Une tradition, conservée par les moines et répétée par nombre de pèlerins, apprend qu'un juif, ayant voulu monter au Sinaï, aurait été arrêté par une croix en fer qui s'opposait à son passage, et, pour détruire ce prestige, se serait fait baptiser à la source qui coule dans le ravin. Une coutume touchante avait lieu près de cette porte; un des moines du couvent s'y tenait en prière et écoutait la confession des pèlerins qui ne pouvaient, si près du but, terminer leur pèlerinage qu'après avoir reçu l'absolution de leurs péchés.

VUE DU SOMMET DU SINAÏ.

On passe encore une porte semblable avant d'arriver sur une petite place, d'où l'on découvre le sommet du Sinaï, et les deux constructions qui le dominent. L'une, la plus rapprochée, est la chapelle du couvent, l'autre la mosquée. Dans le fond du dessin, la chapelle d'Élie en ruine et déserte, et sur le devant la fontaine et le cyprès qui donnent quelque vie à ces masses de rochers, dont le grandiose se perd resserré dans un si petit cadre. Le supérieur des Franciscains trouva deux cyprès et trois oliviers à cette place, aujourd'hui un seul a su résister.

Nous gravîmes avec peine au haut du Sinaï, nous reposant à chaque nouvelle tradition, qu'une fente de rocher, une marque plus ou moins saillante, a fait naître dans l'esprit inventif des moines, qui l'ont communiquée aux Arabes, facilement accessibles à ces sortes de contes. Arrivé au sommet, on est étonné de la vivacité de l'air, et les yeux se fatiguent à saisir quelque objet dans le chaos de rochers qui s'amoncellent autour de sa base, et s'en vont fuyant en vagues tourmentées. On distingue cependant la mer Rouge, les montagnes d'Afrique, et quelques sommets de rochers, qu'à leur forme on reconnaît facilement, le mont Schommar, par sa masse arrondie, le Serbal, par ses aiguilles élancées, la montagne de Tih, par son long prolongement.

Je visitai la mosquée dégradée, et l'église chrétienne en ruine, toutes deux dénonçant, sur cette grande scène des trois religions qui se partagent le monde, l'abandon des croyances, l'indifférence des hommes.

Au temps de Frescobaldi (1384), cette chapelle était ornée de peintures et fermée d'une porte en fer; lorsque Pierre Belon la visita en 1550, et plus tard Polschitz (1598), elle conservait encore sa porte; mais déjà les pèlerins avaient couvert les murs de leurs noms, et de ces réflexions banales dont les voyageurs ont partout perpétué l'habitude. En 1610, Sandy la trouva tout ouverte et en ruine. Car c'est ainsi qu'il serait bon de suivre les décadences, et de retrouver dans les ruines la date de la chute de chacune de leurs pierres.

C'est en descendant le ravin, qui sépare le Sinaï du mont Sainte-Catherine, qu'on trouve au milieu des traces de l'ancienne vénération de ces lieux, la pierre d'où Moïse fit jaillir l'eau par l'ordre du Seigneur.

Tous les enfants d'Israël étant partis du désert de Sin, et ayant demeuré dans les lieux que le Seigneur leur avait marqués, ils campèrent à Raphidim, où il ne se trouva point d'eau à boire pour le peuple. Alors ils murmurèrent contre Moïse, et lui dirent : Donnez-nous de l'eau pour boire. Moïse leur répondit : Pourquoi murmurez-vous contre moi? pourquoi tentez-vous le Seigneur; et il cria au Seigneur, et lui dit : Que ferai-je à ce peuple? Il s'en faut peu qu'il ne me lapide. Le Seigneur dit à Moïse : Marchez devant le peuple : menez avec vous des anciens du peuple d'Israël; prenez en votre main la verge dont vous avez frappé le fleuve, et allez jusqu'à LA PIERRE *d'Horeb. Je me trouverai là moi-même présent devant vous : vous frapperez la pierre, et il en sortira de l'eau, afin que le peuple ait à boire. Moïse fit devant les anciens d'Israël ce que le Seigneur lui avait ordonné.*

VUES ET PLAN

DES RUINES DE OUADI FEIRAN.

Je ne partis du couvent qu'après avoir pris une idée exacte de ce groupe de montagnes qui, depuis nombre d'années, excite la sagacité des géographes. Je recueillis en même temps divers renseignements sur le monastère, le nombre de ses desservants, leurs relations avec les Arabes d'alentour, et confrontant le dire des moines avec celui de mes conducteurs, leurs opinions avec ce que je voyais de mes propres yeux, je pus me former une idée exacte de cette localité sous tous ses rapports.

Pour retourner au Caire, je pris une route différente de celle que j'avais suivie en allant à l'Accabah. Je visitai le Djebel Serbal, haute montagne de granit, qui cache dans ses vallées profondes de nombreuses ruines de couvents, des jardins abandonnés, et ces escaliers construits, avec tant de persévérance, pour faciliter au pèlerin sa pieuse entreprise.

Ce ravin placé hors de la direction habituelle des voyageurs et des pèlerins, reste aussi hors de leurs explorations. Il mérite cependant qu'on affronte les fatigues auxquelles il expose pour venir admirer ses magnifiques rochers, le silence si complet qui règne au milieu d'eux, et ces ruines de modestes ermitages qui rappellent le temps où l'enthousiasme religieux amenait les pèlerins de lointains pays, tandis qu'une pieuse résignation faisait vivre heureux ou du moins tranquille dans cette grande solitude.

Nous n'aperçûmes aucune tente et pas même une de ces petites chèvres noires qu'on voit si souvent, dans les Ouadis, bondir sur les rochers de granit rose; mais l'œil d'un chasseur est plus fin, et mon guide m'appuya fortement sa main sur la tête pour m'obliger à m'accroupir. Je cédai, ne sachant quel danger nous menaçait. Hussein avait découvert, au fond du ravin, une troupe de gazelles; il me le dit en respirant à peine, et se hâtant de se dépouiller de ses habits, manteau, chemise, bonnet, tout fut jeté à terre, et sa gibecière sur sa poitrine nue, son fusil sur l'épaule, il s'éloigna en m'indiquant une place d'où je pouvais apercevoir ce gibier sans être vu, et en me laissant pour recommandation de me montrer en poussant de grands cris si les gazelles montaient de mon côté.

Me voilà donc sur cette terre émue encore de la voix de Dieu, préoccupé moi-même de ces grands souvenirs, et réduit au simple rôle de rabatteur du gibier d'un ignorant Bédouin. A la vérité, c'était notre dîner du jour, nous n'en avions point d'autre.

Les gazelles paissaient au fond du ravin près d'une source, autour du chef de la troupe qui, la tête relevée, le nez au vent, semblait plutôt faire la garde que songer à sa nourriture. Fortes de structure, la tête surmontée de longues cornes renversées en arrière et dentelées d'anneaux multipliés, ces habitantes des montagnes donnaient à toute cette contrée sauvage une vie qui s'associait bien à son caractère. De l'autre côté mes yeux suivaient les longs et ingénieux détours d'Hussein qui descendait au fond du ravin, en profitant de chaque rocher pour se cacher, de chaque fente pour s'avancer. Son corps luisant semblait, dans sa marche courbée, un serpent qui se replie; et tout ce tableau gagnait encore à cette lutte d'adresse de l'homme de la nature avec des bêtes fauves.

Un coup part, toute la troupe est en fuite; elle bondit sur les rochers, elle franchit les précipices, bientôt l'Arabe la suit par les mêmes sentiers, par les mêmes dangers; un second coup se fait entendre, et les échos m'envoient avec ce bruit les cris de joie du chasseur; il avait atteint sa victime.

Je pris sur mes épaules les vêtements d'Hussein, et je descendis au fond du ravin, suivant la direction de la voix qui m'appelait pour l'aider à tirer son gibier de la pente de rocher, d'où il menaçait de tomber dans un large gouffre. Mon Arabe avait visé étonnamment juste, les deux coups avaient porté dans le ventre de l'animal à trois pouces de distance. Les cris de cette gazelle mourante trouvèrent un autre écho que celui de la montagne, son petit qu'elle avait caché dans un ravin voisin y répondit. Nous nous emparâmes de ce petit animal que j'enveloppai avec soin dans mon manteau. Une demi-heure fut suffisante pour dépecer la gazelle, la couper en morceaux et renfermer dans la peau. Le foie et le cœur jetés sur quelques ronces allumées suffirent à notre souper, un grand rocher près d'une source, à notre abri pour la nuit.

RELEVÉ TOPOGRAPHIQUE

DE OUADI FEIRAN.

Après deux jours passés avec Hussein dans cette montagne surprenante, je rejoignis mon drogman et mes conducteurs, rapportant, avec mes notes et mes dessins, le petit de la femelle qu'Hussein avait tuée. Je voulais le nourrir, mais, avant qu'on eût pu trouver une chèvre, il mourut.

Nous descendîmes Ouadi Cheick, qui prend le nom de Feiran, et montre, au milieu de sa brillante fertilité, les ruines d'une ancienne ville dont nos documents historiques font souvent mention. Mes travaux topographiques, sur toute cette vallée, peuvent donner une idée de ce qu'ils ont été dans le cours de mon voyage; je publierai dans un autre travail mon journal, ainsi que mes remarques sur le site et les ruines de Feiran.

Après avoir marché dans l'encaissement continuel que forme la vallée, en servant de déversoir à toutes les eaux du Serbal et des montagnes du nord, à plus de douze lieues de distance, nous arrivâmes à un coude, où nous la quittâmes pour descendre dans Ouadi Mokatteb. Un prolongement étroit de rochers, peu élevés dans cet endroit, est la seule séparation de ces deux pentes différentes, qui se réunissent à peu de distance, et versent ensemble leurs eaux dans le golfe de Suez.

Cette Ouadi Mokatteb a acquis quelque célébrité par les inscriptions qui, depuis plus d'un siècle, attirent les voyageurs.

OUADI MOKATTEB.

Ouadi Mokatteb, continuation ou prolongement de plusieurs ravins, parmi lesquels on remarque Ouadi Magara, n'est point encaissée comme les vallées Cheick, Feiran, Zackal, et en général celle de la presqu'île. Son lit est creusé dans des rochers de grès, qui se prolongent au pied de plus hautes montagnes de granit. L'effet de l'écoulement des eaux, aussi-bien que la simple humidité, est de miner par la base ces rochers friables; n'ayant plus d'appui ils s'écroulent, et laissent au rocher une surface tendre et unie. On est frappé au premier aspect de cette disposition, et c'est elle qui m'a donné l'explication du nombre considérable d'inscriptions qu'on trouve réunies dans cette Ouadi, tandis que dans les autres elles ne se présentent que rares et disséminées.

Les rochers étaient minés par leur base, lorsqu'un de ces tremblements de terre dont nous avons des renseignements, les secoua assez violemment pour faire crouler en débris cette enveloppe sans soutien; les parois de la vallée se montrèrent alors telles qu'elles sont aujourd'hui, unies sur toute leur longueur, et défendues à leur pied par les masses qui s'en détachèrent. Des pèlerins passèrent, et trouvèrent ces grandes pages trop engageantes, pour n'y pas accumuler leurs noms, leurs souhaits, et ces acclamations banales habituelles aux voyageurs. Ces rochers, que l'air n'avait pas encore durcis, recueillirent donc ces phrases détachées par-tout où s'en offrait la place. Ce qui m'a engagé encore davantage à adopter cette opinion, c'est que, parmi les éboulements couverts eux-mêmes de ces écritures, très peu les présentent renversées.

INSCRIPTIONS ET DESSINS

DE OUADI MOKATTEB.

Les premiers renseignements que nous pouvons trouver sur les inscriptions sinaïtes sont dans Cosmas (Topographia Christiana, edit. Montfaucon; dans Belon (liv. II, chap. LXIX, pag. 294); dans la Contemplation du monde de Neitzschitz (pag. 145, 149, 153, 158, 167); dans Monconys (pag. 449); et dans Kircher (Œdip. Ægypt., cap. II, page 120), qui explique avec plus de hardiesse que de succès celles du père Tomaso da Novara, etc., etc. Mais ces renseignements avaient à peine réveillé l'intérêt, parcequ'il s'agissait des inscriptions peu nombreuses qu'on trouve dans chaque vallée de la presqu'île, sur-tout aux environs du Sinaï. En 1722, le supérieur des Franciscains, en revenant

du convent qu'il avait visité avec plusieurs ecclésiastiques, passa par Ouadi Mokatteb; son étonnement fut grand à la vue de deux pans de rochers couverts d'inscriptions sur une lieue de longueur, et il chercha à le faire passer dans son récit que voici : *Ces montagnes s'appellent Gebel el Mokattab, c'est-à-dire les montagnes écrites. Car, aussitôt que nous avions quitté les montagnes de Faran, nous en côtoyâmes d'autres pendant une heure de temps, qui étaient couvertes d'écritures en caracteres inconnus, et creusés dans ces durs rochers de marbre, à une telle hauteur, qui, dans quelques endroits, était de dix à douze pieds au-dessus du sol; et quoique nous ayons dans notre compagnie des hommes qui comprissent l'arabe, le grec, l'hébreu, le syrien, le copte, le latin, l'arménien, le turc, l'anglais, l'illyrien, l'allemand et le bohême, il n'y en avait cependant aucun qui eût quelque connaissance de ces caractères, qui n'en sont pas moins gravés dans ces durs rochers avec une grande peine, dans une contrée où l'on ne trouve ni eau, ni rien à manger. C'est pourquoi il est probable que ces caractères contiennent quelques secrets cachés qui ont été, long-temps avant la naissance de Jésus-Christ, gravés dans ces rochers par des Chaldéens ou d'autres personnes.*

Cette description, qui pèche seulement par l'appréciation de la nature du rocher, qui est de grès friable, au lieu de marbre très dur, excita vivement l'attention à une époque où tout ce qui se rattachait à l'Écriture sainte avait un si haut intérêt. L'évêque de Glogher, Robert Clayton, proposa une somme d'argent considérable à celui qui ferait le voyage, et rapporterait copie de ces inscriptions qui, dans son opinion, ne devaient être rien moins qu'israélites, et servir, comme s'exprime un auteur allemand de l'époque, *à fermer la bouche à tous ces commentateurs imprudents.*

Pococke, puis après lui Montaigu, rapportèrent quelques copies d'inscriptions sinaïtes, mais leurs renseignements étaient insuffisants. En 1762, Niebuhr, envoyé par le roi de Danemarck pour explorer l'Arabie, mais spécialement dans le but de copier les écritures de Ouadi el Mokatteb, rapporta la copie de quelques inscriptions en même caractère, qu'il trouva dans les environs du Sinaï. Quarante ans plus tard, MM. Coutelle et Rozière en copièrent soixante-quinze (*Antiquités, vol.* V, *pag.* 57). De 1808 à 1820, Seetzen, Burckhardt et Henicker rapportèrent successivement la description de la vallée et copie de ses inscriptions. Enfin M. Grey vient de publier (*Transactions of the royal Society*, vol. II, part. 1, 1832) cent quatre-vingt-sept inscriptions, qu'il copia en 1820 dans Ouadi Mokatteb et ses environs. Dans ce nombre on en remarque neuf grecques et une latine.

Parmi celles que j'ai rapportées, il s'en rencontre également quelques unes en langue grecque; elles semblent, par leur brièveté et les noms propres fréquemment répétés, pouvoir donner une idée du contenu de celles dont on n'a pu encore déterminer le caractère.

Voici la grandeur originale de la lettre qui précède le plus grand nombre des inscriptions.

Plutôt grattées que gravées, elles ressortent en clair sur la couleur rouge foncée du rocher, et leurs lignes tremblées annoncent l'inhabileté de ceux qui confiaient à la pierre de ces rochers leurs souvenirs.

Plusieurs savants philologues se sont occupés vainement de la traduction des inscriptions sinaïtes; pour les déchiffrer toutes et pour fixer la date précise de chacune d'elles, il faudra attendre que la paléographie et la connaissance des anciennes langues de l'Orient aient fait de nouveaux progrès. L'opinion la plus générale cependant est qu'elles ont été gravées par des pèlerins qui visitaient le Sinaï vers le sixième siècle.

Des dessins d'hommes et d'animaux qui les accompagnent sont en partie contemporains; d'autres datent de notre époque; tous indiquent l'enfance de l'art, si toutefois on y trouve quelque chose qui ressemble à l'idée que nous attachons au mot art. Dans ce pays les premiers essais et la décadence de la science du dessin semblent s'unir sans intermé-

diaire, et le Bédouin en gardant ses chameaux dessinera des hommes et des animaux, comme ses ancêtres à une époque bien reculée les représentaient. Le capitaine Tuckey, dans un voyage sur la rivière Zaïre, appelée communément le Congo, a trouvé au-dessus de *Lombe* des sculptures modernes sur les rochers

Léon de Laborde del. et sculp.

qui rappellent le caractère d'enfance de celles de la presqu'île de Sinaï.

C'est la première fois qu'on a dessiné Ouadi Mokatteb; ma vue est prise du sud-est; la caravane qu'on aperçoit dans le fond du dessin vient de Suez par Ouadi Taibé et la côte.

VUE DE OUADI MAGARA.

En remontant le cours de Ouadi Mokatteb on entre dans l'encaissement des rochers; une Ouadi qui vient y déverser ses eaux porte le nom de Magara. Cette vallée, dont j'ai déja parlé en décrivant Sarbout el Cadem, a été exploitée comme la montagne, pour en extraire le cuivre contenu dans ses rochers de grès; un large souterrain soutenu de piliers ménagés dans le roc et encombré, par l'écoulement des pluies, de sable qui y a trouvé un refuge, offre encore les traces des travaux qui y furent entrepris.

HIEROGLYPHES DE OUADI MAGARA.

Ce qui est plus intéressant, une fois l'origine de l'établissement constatée, ce sont les larges tableaux hiéroglyphiques que les ouvriers, soit comme passe-temps, soit pour consacrer la mort des chefs ou quelque évènement remarquable, ont sculptés en fort relief sur les parois du rocher.

Léon de Laborde del. Andrew sculp.

Je les ai tous dessinés; je publie les plus remarquables;

Léon de Laborde del. Ferret sculp.

ils serviront peut-être à fixer la date de cet établissement, soit par le caractère du dessin, soit par les nombreux cartouches qui les ornent;

Léon de Laborde del. Pierre sculp.

dans la description de mon voyage je m'étendrai davantage sur les conjectures indiquées plus haut.

Léon de Laborde del. Lenoir sculp.

Ces sculptures sont trop cachées dans les mouvements du rocher pour qu'on puisse les faire ressortir dans une vue générale de la vallée; je me contentai donc de dessiner une pierre singulière qu'on aperçoit à son embouchure. Sa forme, l'exiguité de sa base, et plus que cela le tableau hiéroglyphique qui a été gravé sur un de ses pans, et qui indique que déja à cette époque reculée elle excitait l'étonnement, en font une particularité qui frappera tout voyageur.

ARABES TORAHT,

BÉDOUINS DE LA PRESQU'ILE DE SINAI.

Ma caravane s'arrêta dans une petite plaine près de la mer, station indiquée du voyage des Israélites; nous remontâmes ensuite Ouadi Taibé, et, passant près du Mara de l'Écriture, nous traversâmes la grande plaine qui fournit aux Hébreux leurs trois premières journées. Suez était devant nous, une barque vint nous chercher et la brise nous reporta rapidement en Afrique. Pierre Belon représente naïvement ce court passage: *Ceste mer Rouge n'est sinon un canal estroict, non plus large que Seine entre Haurefleur et Hondefleur, ou l'on peult naviguer malaisément et en péril: car les rochers y sont moult fréquents.* (Livre des Singularités observées par P. Belon, liv. II, chap. LVIII, page 276. Paris, 1588.)

De Suez au Caire on compte trente-deux lieues. Ma chamelle m'y porta en dix-sept heures; Hussein seul m'accompagnait, et pour occuper cette route où j'avais renoncé à travailler sur un sol si souvent

et si bien parcouru, mon bon conducteur me raconta les histoires de son pays. La plus intéressante étaient l'attaque et le pillage de la caravane de la Mecque quelques années avant mon arrivée, et Hussein, qui y avait pris vivement part, s'animait en m'en donnant tous les détails. Une injustice du pacha d'Égypte qui voulait associer ses Fellahs au transport des marchandises de la caravane et dépouiller les Toraht d'un privilège consacré par le temps, fut selon lui la seule raison qui les porta à cet acte de violence. On fit main basse sur tout, et les chameaux chargés vinrent déposer dans les Ouadis de leur montagne les marchandises qu'on attendit vainement au Caire. *Nuit et jour nous buvions du café*, disait mon conducteur; *ce n'était que danses et plaisirs sous nos tentes.* Mais bientôt le pacha mit ses troupes en campagne; aux plaisirs succédèrent les combats et une guerre désastreuse, car les Thyat ne purent s'allier à la cause de leurs voisins, et les pauvres Toraht, accablés par le nombre, surpris et cernés dans leurs vallées, furent forcés de consentir aux plus dures conditions. J'ai essayé de représenter cet épisode caractéristique du désert.

Arrivé au Caire, je pris à peine le temps de me reposer; sachant qu'on avait gardé mes lettres à Alexandrie, je partis pour cette ville avec mes Arabes et mes dromadaires. Là je m'informai, dans ce grand comptoir des marchandises de l'Europe, des affaires politiques auxquelles le désert reste si totalement étranger; puis je revins au Caire en trente-quatre heures au trot continu des mes grandes montures, de manière à donner dans cette ville des nouvelles de personnes que j'avais vues la veille dans l'autre.

Cette route rapide me fit traverser la Basse-Égypte, en suivant la lisière du désert qui, tous les jours, envahit plus rapidement le sol cultivable. Il faudrait à cette contrée miraculeuse des bras pour entretenir sa culture, des bras pour monter ses eaux, et des bras encore plus actifs pour résister à cette marche continue du sable qui a déja recouvert la moitié de l'ancienne Égypte.

Mais la régénération même qu'on a voulu produire dans ce pays a dépeuplé ses villages, décimé ses campagnes, et l'Égypte, dans sa richesse et aujourd'hui dans sa gloire, pousse un cri de douleur; elle semble entendre les terribles paroles du prophète: *Je répandrai la terreur sur toutes ses terres en livrant ses champs entre les mains des plus méchants des hommes, et le pays d'Egypte sera réduit en un désert et en une solitude.* La première de ces prophéties est accomplie; s'arrêtera-t-on devant l'autre? Une meilleure administration rendra-t-elle le calme, le bien-être à cette malheureuse population?

Léon de Laborde del et et sculp.

C'est le souhait ardent de tous ceux qui, depuis cinq ans, visitent les bords du Nil sous la protection qui entoure les étrangers sur ce sol naguère si inhospitalier.

Comment ne pas admirer le pacha d'Égypte, cet homme qui, de simple soldat, s'élève sur un trône avec adresse, s'y maintient avec habileté? On s'étonne de ces innombrables innovations adoptées en peu d'années, et qui semblaient la veille de leur introduction si incompatibles avec la longue inertie du pays; mais en même temps on ne peut rester sourd à ces cris de souffrance poussés par des enfants, des femmes, des vieillards aveugles ou estropiés qui, sous le bâton, sont condamnés aux plus rudes travaux, sans avoir commis d'autre crime que celui d'être né dans ce pays d'oppression. Que Mohammed-Aly s'arrête dans cette voie; s'il aime la gloire, qu'il consente à devenir moins puissant pour être plus aimé. Les cris de reconnaissance de tout un peuple heureux retentissent plus loin que les houras d'une armée conquérante.

Mais il fallut alors me séparer des Toraht, de ces braves gens qui pendant tout mon long voyage avaient eu pour moi une attention si constante, des soins si assidus. Hussein sur-tout semblait s'être attaché à moi; cet homme de la nature pleurait en me quittant et me faisait promettre de revenir plus tard manger de ses dattes et boire de son lait sous sa tente; il me disait que Dieu était grand, que peut-être un jour je serais malheureux, proscrit de mon pays, et qu'alors je devais me souvenir d'Hussein; qu'il aurait toujours pour moi, dans la Ouadi, sa tente pour me reposer, des chevreaux pour me nourrir, et ses dromadaires pour aller voir les *vieilles pierres.*

CARTES DE L'ARABIE PÉTRÉE.

TANT de religieux souvenirs se rattachent à l'Arabie Pétrée, ainsi qu'à la Terre-Sainte qui l'avoisine, que, depuis une époque bien ancienne, cette contrée fut le but des recherches et des travaux des hommes instruits. Le mont Sinaï et Petra sont marqués sur les premières cartes; mais j'ai dû, dans le choix que je voulais faire des meilleures, ne commencer qu'à dater du moment où la topographie n'était plus seulement un dessin arbitraire, mais le résultat de travaux consciencieux faits sur les lieux, ou de rapports et de renseignements combinés avec habileté.

Pococke m'a semblé le premier voyageur qui offrît ces conditions; Danville et Lapie les seuls géographes qui, en France, aient acquis ce mérite.

J'ai cru faire une chose utile que de réduire à la même échelle ces huit cartes difficiles à réunir, dispendieuses à acheter, et qu'on ne peut aussi bien dans leurs différents formats comparer entre elles; je laisse à chacun le soin de suivre l'échelle des améliorations qu'elles subissent, à mesure que les voyageurs viennent apporter leurs renseignements. Entre la carte de Danville et celle de la commission d'Égypte, on remarquera une lacune de plus de trente ans; j'aurais pu la remplir avec les travaux de Larochette (*en* 1786), du vice-amiral Rosily (*carte de la mer Rouge, levée sur la frégate* la Vénus *en* 1787, *et publiée en* 1798), de sir Home Popham (*dressée en* 1802, *Admiralty Charts, feuilles* 59 *et* 60), de lord Valentia (*en* 1806), etc., etc., ainsi qu'avec plusieurs relevés de côtes, exécutés par différents officiers anglais; mais ces travaux, résultats de voyages maritimes, sortaient du but que je me suis proposé.

J'ai tracé en outre, sur une carte, les routes suivies par les caravanes, les pèlerins et les voyageurs, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours; on pourra, d'après ce travail, se représenter dans quelles parties de la contrée les notions abondent, dans quelles autres elles sont rares, insuffisantes; comment enfin dans beaucoup de localités elles manquent entièrement.

LA CARTE GÉNÉRALE DE L'ARABIE PÉTRÉE que j'ai dressée, et que je publie, est le résultat de travaux assidus et pénibles au milieu des difficultés qu'un climat fatigant, et une manière de voyager qui exclut toute commodité, opposent à ce genre d'occupation; c'est, en outre, le produit d'une attention particulière à conserver au pays son caractère, sans s'inquiéter d'un effet peu flatteur, et à m'associer les renseignements de mes prédécesseurs ou à repousser leurs erreurs.

J'ai déjà plusieurs fois annoncé une description de mon voyage, plus étendue, plus nourrie de recherches, et publiée dans un format plus commode pour la lecture; c'est à cette publication que je renvoie pour donner une plus ample explication du mode de mes travaux topographiques.

Je publierai ici seulement mon journal de Suez à l'Accabah; on pourra juger, par ce fragment et le dessin qui y est joint, de la manière dont j'ai relevé mes différentes routes.

JOURNAL TOPOGRAPHIQUE DE SUEZ A L'ACCABAH.

VENDREDI, 29 FÉVRIER 1828.

Embarqué à sept heures et demie, et traversé le golfe en une demi-heure avec un faible vent; abordé de l'autre côté à l'est-sud-est, une demi-lieue plus au nord que l'endroit où s'arrêtent les barques qui viennent chercher l'eau pour Suez. Les premières montagnes sont à une lieue; la chaîne de Ruhat est à deux lieues et demie. A huit heures monté à dromadaire, et marché au sud-sud-est, sur un terrain de sable mêlé de cailloux, et entrecoupé d'élévations. A neuf heures le désert devient plus uni; la côte est à un quart de lieue. A dix heures et demie arrivé aux fontaines de Moïse (Aioun Mousa); arrêté une heure, et reparti à onze heures et demie, se dirigeant au sud-sud-est. Le terrain continue à être entrecoupé de buttes plus élevées et plus détachées que les premières; elles sont formées de sable mêlé de craie. La montagne de Ruhat continue plus distinctement à gauche, se prolongeant vers le sud-sud-est. Suivi la côte; la mer Rouge a très peu de largeur dans cet endroit, et quoique éloignée de six lieues, la côte d'Afrique s'aperçoit distinctement, ainsi que la disposition des montagnes; elles sont très élevées, et paraissent border la côte de très près; trois grandes vallées ou séparations de montagnes se font remarquer. C'est dans la plus méridionale qu'est situé le couvent de Saint-Antoine, habité par des Grecs qui se croient sur la place où s'effectua le passage des Israélites. A deux heures moins un quart, aperçu la montagne des eaux chaudes (Hammam Pharaon), au sud-est dixième sud. La côte est toujours à un quart de lieue de la route; à deux heures et demie elle se rapproche un peu de la mer. A trois heures vingt minutes la montagne de Ruhat s'interrompt brusquement; un pic nommé Ras Sader s'élève, et la montagne continue. De ce pic vient une vallée qui s'écoule dans la mer à l'endroit indiqué; le terrain en est très peu accidenté, à peine s'il s'est formé un creux, et l'on ne distingue la vallée que par une large raie d'herbes plus touffues, qui s'étendent vers la montagne, et commencent du bord de la mer. Cette vallée prend le nom de Sader, du Pic, dont il vient d'être parlé, qui paraît éloigné d'un peu plus de cinq lieues. (Voir coupe de la montagne, planche III, page 43.) Ayant trotté un peu, arrêté pour attendre les chameaux qui continuent leur route au pas. Pris les directions suivantes. Suez nord. La route suivie depuis deux heures nord-nord-ouest. La fin de la montagne de Ruhat est dixième nord. Le Pic Sader à l'est juste. Continué avec les chameaux à trois heures vingt minutes, sur un terrain humide, et qui semblait avoir été couvert par une inondation. En effet, pendant la saison des pluies, qui est dans ce pays en décembre et janvier, tout cet espace est couvert d'eau par le peu de pente qu'il y a jusqu'à la côte. C'est aussi dans cette saison que les Arabes passent en Égypte; aperçu des chameaux qui paissaient dans cet espace couvert de verdure (buissons). A sept heures arrivé à un lit de torrent peu profond, mais large, et comme déchiré par un courant rapide. Il se nomme Ouadi Ouardan. On trouve un peu plus bas, sur le côté nord, un trou profond de deux pieds et rempli d'eau. Un Arabe descendit et apporta de l'eau qui est saumâtre; les chameaux s'en désaltérèrent. Ce puits, halte ordinaire des pèlerins, s'appelle Abousuera. Campé sur le côté opposé du torrent, entre des buissons d'arbres verts et de petites buttes de sable.

SAMEDI, 1er MARS.

Parti de Ouadi Ouardan à six heures et un quart, et marché sur un terrain parsemé de buissons, et entrecoupé de petites élévations de sable; dans quelques endroits on aperçoit à l'humidité du terrain les restes de l'inondation. A sept heures trois quarts, tourné un peu plus à l'est (sud-est trentième sud), à gauche de la montagne d'Hammam Pharaon, qui reste toujours en vue devant la route suivie comme un haut promontoire. Les collines à gauche se rapprochent plus de la côte, et font une chaîne distincte de celle appelée précédemment Ruhat. Cette dernière, beaucoup plus élevée, continue de s'étendre au sud-est en augmentant de hauteur. A neuf heures, arrêté un instant au bord de la mer; les chameaux continuent; rejoint la caravane à neuf

heures et demie; une petite pointe s'avance en mer au sud, presque sud-sud-ouest, à une heure et demie de distance; une autre au sud juste, à deux lieues et demie. Marché plus au sud en s'élevant insensiblement; la pointe s'étend à droite, à une lieue, en formant une fourche, ou plutôt deux pointes. A onze heures et un quart, arrivé à un ravin assez profond qui vient de la chaîne de montagne de Ruhat, et traverse celle de plus basses collines, dont il a été déja parlé, qui s'étend au-devant. Une demi-heure plus loin, traversé un autre, d'égale profondeur, qui forme le lit de la Ouadi Garandel. Il n'est question ici que de son embouchure, ayant à y revenir plus tard pour sa partie supérieure. Dans cet endroit la vallée est très peu large, mais assez profonde, et déchirée comme par un courant très rapide. La montagne d'Hammam Pharaon est au sud-est; on entre alors dans une petite plaine inégale, parsemée d'arbustes et d'herbes; elle est bordée au nord-est par une chaîne de montagnes de craie, qui s'étendent jusqu'à la Ouadi Ouisset, en offrant le plus triste aspect. A une heure trois quarts, arrivé à la montagne qui domine la mer dans le fond du golfe qui porte son nom; laissé les chameaux continuer leur route par la Ouadi Ouisset, et examiné les sources chaudes qui ont fait donner ce nom à la montagne de Pharaon. Elles varient de position, suivant les saisons, et quelquefois on les trouve sur le bord de la mer, d'autres fois sous les rochers. Plongé un baromètre dans une d'elles, placée dans un trou de rochers, et qui bouillait plus fortement que les autres, le mercure monta jusqu'à cent soixante degrés de Farenheit. L'eau a un goût sulfureux très fort. Toute la montagne, très escarpée du côté de la mer, est formée de pierres calcaires. Parti à deux heures et demie, rejoint à trois heures, en marchant au nord, la Ouadi Ouisset dont l'entrée un peu large se rétrécit beaucoup après le premier détour de droite. Le chemin tourne dans les directions que l'on trouve indiquées sur la carte, et dont la répétition est trop rapprochée pour en indiquer les variations magnétiques; les montagnes des deux côtés sont très escarpées, et formées tantôt de craie, de glaise, de pierres calcaires ou de grès. Après avoir ainsi tourné une heure et demie, la vallée s'ouvre un peu plus, et un quart d'heure après, les montagnes sont beaucoup moins escarpées. Laissé la Ouadi Ouisset continuer à gauche, et remonté celle d'Ossaita qui n'en est qu'une branche, dans laquelle on rencontre quelques palmiers; tournant ensuite un peu à droite, remonté une petite vallée, dans laquelle il est fait halte à cinq heures et un quart.

DIMANCHE 2.

A l'est-nord-est du campement, s'élève de la chaîne de Ruhat, qui prend ici le nom de Djebel Sal, un pic plus élancé, appelé Ras Sal. Un prolongement de Ouadi Ouisset vient de cette montagne. Tous les terrains des environs, sur-tout au sud-est, sont formés de pierre calcaire, craie, et de terre glaise. Tous les mouvements de terrain sont déchirés par les eaux, et la blancheur du sol, qu'aucun arbre n'ombrage, donne à ce pays un aspect de grande aridité.

Parti à six heures et demie; le conducteur Toualeb indique les montagnes de Sarbout el Cadem au sud-est quinzième est. Tourné un peu à droite à sept heures, aperçu la montagne de Faran au sud-est, quoiqu'à seize lieues de distance; à une lieue à droite, la montagne d'Hammam Pharaon qui s'étend au sud. A gauche côtoyé un prolongement de petites buttes qui s'étendent jusqu'à la montagne Sal qu'on voit continuer au sud-est en augmentant de hauteur. Le pays au-devant de la route s'élève beaucoup; ce qu'on en aperçoit présente une masse de rochers, surmontée d'une multitude de pointes. Marché au sud-est à huit heures; suivi une petite pente à travers un chemin déchiré, et traversé la Ouadi Sal qui vient des montagnes à gauche; elle est peu large, mais offre un aspect de verdure et de végétation qui réjouit l'œil fatigué d'une monotonie accablante. Elle coule du nord-est au sud-ouest à travers quelques montagnes assez élevées, et se jette dans la mer entre les mines de soufre et la montagne d'Hammam Pharaon, dont elle interrompt la chaîne. Passé le tombeau d'un cheick; continué dans la même direction; le terrain conservant un aspect sauvage. A neuf heures descendu dans la Ouadi Taibé, dans l'endroit où elle forme un coude, et pénétré dans la montagne par une ouverture très étroite. Elle se jette à deux lieues de là dans la mer, deux lieues à-peu-près au-dessous de Ouadi Sal. On la suit pour aller à Tor, comme je l'indiquerai sur mon retour. Laissé à droite et entré dans son prolongement qui prend le nom de Ouadi Chebeyke, et se dirige à l'ouest-sud-ouest. Les montagnes qui bordent celle-ci commencent à être plus escarpées, quelques unes sont formées de grès, mais la majeure partie est de pierre calcaire. Après trois quarts d'heure de marche, à neuf heures trois quarts la vallée fait un détour d'un quart d'heure au sud, et d'un autre quart d'heure à l'est-nord-est. On aperçoit dans la direction de la vallée un pic de rochers, élevé en forme de tour, que Toualeb appelle Sarbout el Djemal. La vallée continue jusqu'à dix heures et demie au sud-sud-est, et reprend au sud-est à onze heures moins cinq minutes. La chaîne de collines indiquées comme peu élevées, et se prolongeant à gauche, est interrompue par une petite vallée nommée Abouzakar. La vallée est plus large dans cet endroit, et parsemée d'herbes et d'arbustes. A midi nous arrivâmes au pied du pic de Sarbout el Djemal qui domine le coude, que la vallée forme dans cet endroit et la rétrécit beaucoup; elle s'élargit de nouveau de l'autre côté, et continue à l'est-nord-est, quelque peu plus au nord, en prenant le nom de Ackman. A midi un quart la vallée fait un détour au nord-est; à midi trente-cinq minutes tourné à l'est-nord-est; la vallée est plantée de quelques arbres, d'acacias et tamariscs. Les rochers des deux côtés, formés de pierres calcaires et de grès, sont remplis de pierres à feu (*silex*) qui donnent au rocher des couleurs noires et rouges très variées. A une heure, tourné à droite au sud-est devant une petite butte de sable rouge. A une heure dix minutes repris à l'est-nord-est, et arrivé à deux heures à la fin de la vallée, du moins à l'endroit où moins encaissée dans les rochers, et divisée en plusieurs branches, on domine sur une plaine inégale. A gauche une branche de la vallée s'étend pour rassembler les eaux de ce côté de la montagne, et quoique peu élevées, elles arrêtent la vue, et semblent se diriger vers les bas côtés de la montagne Otar. A droite s'étendent la plaine d'el Debbe et le chemin qui mène à Ouadi Nasb. Laissé continuer les chameaux dans cette direction, et suivi celle de l'est-nord-est, en se dirigeant sur le mont Otar qu'on aperçoit dans cette direction. Arrivé à deux heures trois quarts au pied de la montagne, à l'endroit où se montrent les excavations. Le mont Otar me paraît être le point où s'arrête la chaîne de montagnes que j'ai indiquée depuis Suez, et en même temps celui d'où commence la haute chaîne de Tih. Il est très élevé et coupé à pic, aussi domine-t-on de ce point sur une vaste étendue de pays. Toute la partie que l'on domine au nord, quoique très montagneuse, n'est rien en comparaison du développement des montagnes que l'on aperçoit au sud, et dont Sarbout el Cadem au-dessus de Ouadi Nasseb forme le premier plan. Après être resté une demi-heure à visiter la montagne, continué la route à travers la plaine d'el Debbe, un peu plus au nord du chemin tenu par les chameaux. Marché presque au sud-est sur la montagne de Nasseb qui, vue de loin, forme deux pics. La plaine de Debbe est inégale, entrecoupée de collines, et formée de sable mêlé de cailloux, que le vent et la pluie ont mené à la surface, et sur lequel le soleil réfléchit ses rayons. La pente de la plaine est en petite partie vers la Ouadi Ackman, mais en beaucoup plus grande vers le nord-est, où elle se réunit avec plusieurs vallées qui recueillent les eaux de la montagne de Tih, et s'écoule dans la Ouadi Nasb. A droite de cette plaine au sud-ouest, s'étend une chaîne de collines peu élevées. A six heures, arrivé au haut d'une pente très rapide qui descend dans la Ouadi Nasb, et borde la vallée qui vient de gauche, et se réunit dans cet endroit. A six heures et demie, arrêté au fond de la Ouadi Nasb, sous un rocher d'aspect bizarre (c'est le même sous lequel Niebuhr, Seetzen et Burckhardt ont couché). Cette vallée s'étend au nord jusqu'aux montagnes de Tih; une demi-lieue plus au sud que notre campement est une source de très bonne eau; la vallée s'écoule à sept lieues de là dans la mer, après avoir traversé une masse de montagnes.

LUNDI 3.

Parti à quatre heures moins cinq minutes, et marché au nord-est en se dirigeant sur une ouverture de la montagne, par laquelle s'écoule un prolongement de Ouadi Nasseb qui en conserve le nom. Tourné à droite à quatre heures cinq minutes. Après être entré dans la montagne, dont les bords sont assez élevés, tourné à quatre heures et un quart au nord-est. Tourné de nouveau à quatre heures trente-cinq minutes, et marché au sud-est. A cinq heures moins dix minutes,

tourné au nord-est, et laissé à gauche la Ouadi Malah, où l'on trouve une source de bonne eau; c'est la même que Burckhardt indique à sa droite; je ne sais pourquoi ses conducteurs lui firent faire ce détour, à moins que ce ne fût pour éviter la peine de la montée de Ouadi Sarbout el Cadem, ou de la visite des tombeaux. A cinq heures, tourné encore au sud-est, et dépassé la petite Ouadi Sber qui se réunit à droite à la Ouadi Nasb. Fait encore un détour plus au nord, ensuite repris une direction sud-est. A cinq heures et demie fait de nouveau un détour au nord-est. A cinq heures trois quarts, laissé à gauche la Ouadi Soué; et le chemin étant trop escarpé, suivi un sentier pratiqué sur la pente de la montagne. Rentré après quelques minutes de chemin dans la vallée. Les montagnes assez élevées, sans serrer la Ouadi de trop près, sont de grès; on y trouve assez de verdure. A six heures dix minutes, aperçu à droite au sud les deux pics très élevés, nommés Benat, à une heure et demie de distance. Tourné un peu à gauche à l'est. A six heures vingt-cinq minutes, entré dans une vallée plus large, qui porte le même nom que la montagne, Ouadi Sarbout el Cadem. Entré dans cette vallée, tourné de suite à droite dans un large ravin, au fond duquel sont une source et des arbres. Fait halte.

Reparti à quatre heures moins dix minutes, marché au sud-est au milieu de la vallée de Sarbout el Cadem qui est assez large. Laissé à droite un ravin qui sépare la montagne des tombeaux du mont Raab. A cinq heures, arrivé à la fin de la Ouadi, et gravi une montée assez rapide en côtoyant le mont Raab. On aperçoit la montagne de Tih et une pente douce qui l'unit aux rochers, qui forment les chaînes de montagnes de la presqu'île. A cinq heures et demie, arrivé au haut de la montée, descendu dans la vallée de Ckamilé qui s'étend au sud-est dixième sud. Laissé à gauche le commencement de la Ouadi; la pente est sensible, la vallée remplie de verdure, les montagnes se rapprochent. A six heures dix minutes, laissé à gauche une vallée qui vient du haut pic de Néier. Deux enfoncements ou petits ravins se font remarquer à droite. A six heures vingt-cinq minutes, un petit ravin à gauche. A six heures trente-cinq minutes, la pente se dirige à droite dans une vallée assez large qui s'écoule au sud-ouest. Continué en s'élevant sensiblement. A sept heures moins un quart, arrivé à la fin de la vallée et au commencement de l'autre. Les rochers, depuis Sarbout el Cadem, ont changé de composition et d'aspect; le granit et le basalte ont remplacé le grès et la pierre calcaire. Descendu au sud-est dans cette vallée. Dépassé quelques tombes arabes, dont une plus haute que les autres est celle du cheick Ackmed. Laissé à gauche la Ouadi Omsedra, et cinq minutes plus loin celle de Mreieck; cinq minutes plus loin à droite, celle de Escheba, qui sert d'écoulement à toutes ces dernières. La vallée commence à être très encaissée, les rochers plus élevés, de haut granit et de formes plus hardies. A sept heures et demie fait halte au milieu de la Ouadi. Reparti à neuf heures vingt minutes, en suivant une direction plus au sud. A neuf heures vingt minutes, tourné au sud, et entré dans une gorge étroite, nommée Ouadi Barak. Laissé à gauche la continuation de la vallée, ainsi qu'un petit ravin qui s'y jette. A dix heures moins un quart, tourné au sud-est, et laissé une petite Ouadi à droite. Tourné à dix heures moins dix minutes encore plus à l'est, et laissé à gauche la grande Ouadi Abouzakar qui est large, bordée de hauts rochers, et paraît venir de loin. A dix heures vingt-cinq minutes, continué au sud-est dans Ouadi Barak, qui se rétrécit au milieu de hauts rochers de granit, entremêlés de basalte et de porphyre; elle est remplie d'herbes. A onze heures moins un quart, passé par l'ouverture ruinée d'un large mur, qui servit de rempart aux Arabes contre les Turcs; la direction est sud-sud-est. A onze heures et demie, arrivé à la tête de la vallée (cette élévation porte le nom de Djebel Lebna), et aperçue dans une direction un peu plus au sud que l'autre Ouadi, qui porte le nom de Ekne. Les montagnes du côté sud sont toujours élevées, celles du nord au contraire s'abaissent et s'éloignent. A minuit une Ouadi vient de gauche, et s'écoule dans une autre à droite, vers laquelle pénètre toute la Ouadi. Cette dernière se jette dans Ouadi Feiran, un peu au-dessus des ruines. A minuit et demi, les montagnes à gauche s'abaissent en légères collines, la vallée devient plus large; passé deux ravins à droite et à gauche qui s'écoulent dans la Ouadi. A une heure un pic de rochers très élevé et isolé de tous côtés se présente à gauche, il porte le nom de Zeb. A une heure vingt minutes, arrivé au haut de la Ouadi Genne, descendu dans une autre qui, d'abord étroite, s'élargit beaucoup; les rochers ne la bordent plus comme dans les autres vallées en la dominant; mais, éloignés les uns des autres, ils affectent des pentes plus douces. Marché pendant quelque temps au sud-est, puis à l'est-sud-est. A une heure entré dans la Ouadi Berah, qui est très large, remplie de broussailles, et bordée de rochers de granit rose d'un gros grain, qui, très élevés, et prenant les formes les plus imposantes, donnent à cette vallée un aspect magnifique. A deux heures entré à gauche dans un petit ravin qui se nomme Btamer. On y trouve une source de très bonne eau. Fait halte pour le reste de la nuit.

MARDI 4.

Parti de Ouadi Btamer à six heures et descendu la Ouadi Berah; aperçu à une assez grande distance la montagne de Ouadi Salef, et celle du couvent derrière au sud-sud-est, quelque peu plus à l'est. A sept heures moins un quart, les montagnes de granit cessent des deux côtés, la vallée prend une direction plus sud. A sept heures un quart arrivé au fond de la Ouadi Ackdar, dans l'endroit où la Ouadi Amra et une autre plus petite, suivie par les pèlerins, s'y réunissent. Laissé la Ouadi Ackdar couler à gauche, où elle se réunit à la Ouadi Cheick, et à celle de Faran; et entré à sept heures et demie dans celle de Salef, qui est très rapide et déchirée par les eaux. A huit heures moins un quart arrivé au haut de cette vallée, et descendu dans un autre ravin qui nous mène à huit heures dans le fond de la Ouadi Cheick qui vient de l'est, et s'écoule à l'ouest dans Ouadi Feiran. Cette Ouadi est une des plus considérables de la péninsule, à cause de son étendue et de la masse des eaux qu'elle reçoit; c'est le chemin ordinaire des caravanes du mont Sinaï, de même que de celles de Nackal et de l'Accabah; je reviendrai plus tard sur cette vallée. Après l'avoir traversée, entré dans celle d'Alabar, qui est assez large; tous les rochers d'alentour sont de granit; on rencontre cependant quelques couches de grès; ils sont peu élevés, mais la vallée forme un plateau, deux petits ravins s'y jettent. Quoiqu'il n'y ait pas de source plus près que celle de Btamer, les Arabes s'établissent dans ces endroits, parcequ'ils y trouvent de la verdure, et dans les excavations naturelles des rochers, de l'eau qui s'y amasse à l'époque des pluies. A huit heures trente-cinq minutes, arrivé au haut de cette vallée, et arrêté aux tentes d'Hussein; reparti à neuf heures dix minutes, descendu dans la Ouadi Aboukalil, qui est plutôt un ravin encaissé. Fait halte à dix heures dix minutes.

JEUDI 6.

Parti à neuf heures moins dix minutes, dirigé au nord-est. A neuf heures dix minutes, descendu dans la Ouadi Sahal, qui est large, et s'étend au sud-est. La montagne de Serbal est à l'ouest-sud-ouest. Après avoir traversé cette vallée et quelques petits ravins qui coupent le rocher, descendu à dix heures moins un quart dans une petite Ouadi qui n'a point de nom; mais on appelle cet endroit Matrah el Gellab. A dix heures et demie entré, en la suivant, dans la Ouadi Cheick, qui est assez large, et souvent habitée par les Arabes qui y trouvent de bons pâturages. Les rochers, quoique assez élevés, ne dominent pas la vallée, mais forment plutôt des cônes, et des masses de pierres s'éboulent chaque jour de leurs pentes; ils sont composés de granit entrecoupé de raies verticales d'une pierre rouge. Marché au nord-est. A dix heures quarante minutes, tourné à gauche à l'est-sud-est; à onze heures moins dix, la vallée fait de nouveau un détour et coule au nord-est. A onze heures, tourné à droite au sud-est, et passé un petit ravin qui se jette à droite. Les montagnes sont beaucoup moins élevées de ce côté, et formées de pierre rouge. Continué ainsi dans la vallée en inclinant un peu plus à l'est. A midi moins un quart, laissé à gauche la vallée de Aboumreieck qui se réunit à la Ouadi Cheick. C'est par cette vallée que l'on va rejoindre la coupure de la montagne de Tih, qui mène soit à l'Accabah en allant rejoindre les sources d'el Ain et la Ouadi Outir, soit en Syrie par Nackel. Fait plusieurs détours qui mènent à une heure cinq minutes à un enfoncement où l'on trouve une source; près de cet endroit, et probablement favorisé par l'humidité de la source, est une forêt d'acacias et de tamarises qui servent de nourriture aux chameaux. La route est rendue facile, tant par l'écou-

lement des eaux que par le passage continuel des caravanes. Le terrain a changé, depuis une heure, complètement de nature, et le granit, le porphyre et le basalte ont été remplacés par la craie, la terre glaise, et une autre espèce de terre qui y ressemble, que les Arabes nomment tafal, et dont ils font commerce. On s'en sert au Caire comme de rafraîchissant pour les chevaux, ânes et chameaux. Cette nature de terrain est isolée au milieu des rochers de granit qui l'entourent de tous côtés. Au sud sur-tout s'élèvent comme dans les ouvrages avancés d'une fortification les trois pointes de Salef, de Torah et d'Aboufaie; elles paraissent défendre les hauteurs du Sinaï qui s'élèvent majestueusement derrière. Après avoir fait provision d'eau, repris la route à deux heures cinq minutes. Fait mille détours au milieu de la petite forêt d'arbres. A deux heures et demie, laissé à gauche la Ouadi Umgerafat, et tourné au sud. Les bords de la vallée ne sont pas élevés de plus de douze pieds, et sont en quelques endroits complètement à pic par l'écoulement des eaux qui font ébouler les parties supérieures; ils sont d'une éblouissante blancheur. A trois heures moins un quart, passé entre une des ouvertures étroites, laissées par un rocher isolé au milieu de la Ouadi, appelé el Boueb, et continué au sud-est; laissé une petite Ouadi à gauche. Approché de la haute montagne de granit qui s'alonge de l'est à l'ouest. A trois heures dix minutes, passé dans une ouverture étroite, que la force des eaux se sera peu à peu pratiquée au milieu des rochers de granit coupés à pic; ils peuvent avoir six à sept cents pieds de haut. Le terrain et les parois à hauteur d'homme portent les empreintes de la violence du courant; le passage offre deux cents pieds de largeur, et fait deux petits détours. L'on remarque à gauche, à moitié du défilé et appuyé à la montagne, un rocher plat, sur lequel en passant les Arabes frottent leurs mains en prononçant leur prière de voyage. La vallée de l'autre côté de la montagne est plus ouverte, et l'œil se promène sur une quantité de chaînes de rochers qui vont dans différentes directions. On distingue au sud les monts Horeb, Sinaï, Sainte-Catherine. Les montagnes qui sont parallèles à Ferah s'appellent Cheb. Laissé à gauche Ouadi Taïuner. Marché au sud dans la continuation de Ouadi Cheick. A quatre heures moins dix minutes, tourné à gauche dans une petite vallée très profonde. Sans aller jusqu'à sa fin, tourné à gauche, et suivi à pied un sentier marqué sur le flanc arrondi de la montagne. Il conduit au sommet des monts Orfan qui dominent de peu de hauteur la Ouadi Gedaïe; descendu à cinq heures et demie dans cette vallée, arrêté pour passer la nuit. La Ouadi Gedaïe est très large, remplie d'herbes, et s'étend au nord-est. La vue domine la grande chaîne de Tih. Arrêté à cinq heures et demie.

VENDREDI 7.

Parti à six heures, marché au sud-ouest, puis tourné à six heures et un quart à l'est dans Ouadi Orfan qui forme la tête du versant qui a sa pente vers le golfe de l'Accabah sur une étendue de quinze lieues. Sa hauteur doit être considérable, à en juger par la vue du pays qu'on domine et par son élévation au-dessus de Ouadi Cheick. Dans cet endroit, elle est très large, bordée de collines peu élevées et séparées entre elles par l'écoulement des eaux. Nous apercevons derrière deux chaînes distinctes de hauts rochers, celle de Frouch et celle de Kib. Derrière elles s'élèvent les monts Horeb et Sinaï. Continué ainsi dans cette vallée jusqu'à sept heures un quart, trouvé la Ouadi détournée à droite par une chaîne de rochers qui la borde et lui fait prendre une direction est-sud-est. Cette chaîne se nomme Ferah-Oualed-Saïd. — A huit heures, tourné à l'est. A huit heures dix minutes, laissé à gauche un chemin qui passe par le sommet de la montagne de Ferah, et marché au sud-ouest en descendant assez rapidement dans le fond d'une autre vallée nommée Djedaïe qui s'y réunit dans cet endroit. A huit heures et demie, tourné à gauche en suivant sa pente. Cette vallée, dans cet endroit, est bordée de hauts rochers de granit rose et encombrée, de distance en distance, de masses qui s'en sont détachées. Marché au sud-sud-est, la pente devient très rapide. A neuf heures moins dix minutes, petit ravin à gauche; à droite, un pic de rochers élevé. A neuf heures dix minutes, tourné à gauche, ravin à droite; la pente continue à être rapide. A neuf heures vingt minutes, entré dans la Ouadi Zackal, qui se réunit, dans cet endroit, à celle de Djedaïe et lui donne son nom. Cette vallée, au dire des Arabes, a son commencement peu éloigné dans les monts Mouksoul, qui sont le prolongement de la montagne Kib. Marché au nord-est. Tourné à droite et passé la Ouadi Meleh, qui ne paraît pas être très considérable. On aperçoit, derrière la première rangée de rochers, le haut pic appelé Embahe. Continué à gauche, puis à droite dans la vallée qui devient de plus en plus encaissée; tourné encore une fois à gauche, et dépassé, à dix heures moins un quart, la Ouadi Abousédré qui vient du nord. Tourné à droite, au sud-est, et dépassé la Ouadi Mouckaize qui vient de droite. Marché au nord-est puis au sud, et arrivé, à dix heures un quart, au pied de la montagne Habachie qui, très élevée, détourne brusquement la Ouadi Zalacka, en côtoyant la Ouadi Kadre qui s'y réunit. Tourné au nord-est. La vallée est bordée, des deux côtés, par des rochers très élevés formés de granit rose mêlé de basalte, porphyre, et de feldspath qui s'étend en filons verticaux. La verdure n'y est pas rare. A dix heures et demie, tourné au sud et fait trois détours au sud et à l'est. A onze heures dix minutes, laissé une petite vallée à gauche sans nom. Tourné au sud puis au sud-est. A onze heures vingt minutes, passé la Ouadi Ghalek et celle de Danak qui, de deux côtés différents, se réunissent dans la vallée. Marché au sud-est entre deux rochers élevés dont celui à gauche s'appelle Tcherchour. A onze heures quarante minutes, tourné à gauche et marché à l'est; la Ouadi, devenue un peu large, prend une direction plus directe. Tous les rochers sont de granit rose ou bleu. Laissé à droite successivement trois Ouadis, ou plutôt trois ravins; le premier se nomme Genhal, le second Araié, le troisième Attahé; derrière eux est la haute pointe de rochers nommée Nemer, puis après une Ouadi qui porte le même nom. A midi un quart, après avoir laissé à gauche un ravin, fait un petit détour, et continué dans la même direction. A gauche, une autre Ouadi au fond de laquelle on aperçoit le pic Tabaik; à droite, un petit enfoncement. Les rochers sont toujours plus élevés et formés de beau granit rose et bleu. On trouve assez de verdure, des tamarisces, quelques acacias, des sunts. Les montagnes, à gauche, se nomment Saïd. A une heure dix minutes, fait un autre détour et suivi la même direction à l'est. A deux heures un quart, la vallée tourne assez brusquement au sud-sud-est. Après dix minutes de chemin dans cette direction, fait halte sous un rocher en face d'un ravin qui s'est fait jour au milieu des plus hauts rochers. En s'avançant au fond de ce ravin, on trouve un réservoir assez profond creusé par la force d'une chute d'eau qui s'y jette pendant les pluies et se trouve rempli d'excellente eau pendant le reste de l'année. Le rapprochement des rochers et leur hauteur empêchent les rayons du soleil de pénétrer dans ce réduit et conservent à cette eau une fraîcheur dont le voyageur altéré sent toute la valeur. Reparti à trois heures quarante minutes, la vallée se resserre dans un détroit plus étroit et bordé de plus hauts rochers qu'il ne s'en était encore présenté. C'est ici qu'il est nécessaire de rappeler la manière dont j'ai essayé de rendre la construction géologique si singulière de la presqu'île et en général de l'Arabie Pétrée. La Ouadi Zalacka, celles d'Outir, d'Hebran, etc., etc., ne sont que des couloirs, des canaux, des coupures, qui ne peuvent être nullement assimilés aux vallées ou gorges de montagnes ordinaires. La représentation que j'en ai donnée (planches XXIII et XXIV et pag. 44) explique l'impossibilité de rendre sensible, en s'astreignant aux règles de topographie généralement adoptées, un accumulement de rochers d'une aussi grande élévation sur une pente aussi courte. Fait trois détours dans ce défilé; les rochers sont très rapprochés et les détours brusques. A quatre heures, la vallée, quoique toujours autant encaissée, prend une direction plus droite et presque au sud, un peu est. A quatre heures et demie, fait un détour et tourné au sud en laissant à gauche la Ouadi Helié qui paraît considérable, et réunit des prolongements de la montagne de Tih. A gauche, s'élève un pic très élevé appelé Djebel Charr, qui, dans son prolongement sud, se nomme Aggian el Djemel. A cinq heures moins un quart, tourné à gauche à l'est en laissant à droite l'embouchure de la Ouadi Nasb qui prend le nom de Samra. Cette Ouadi, dont je parlerai plus tard, en passant près de sa source, commence derrière les monts Sinaï et Horeb et réunit, sur sa route, beaucoup de Ouadis. La Ouadi de Zalacka est devenue large, s'est remplie de verdure, et est bordée de rochers magnifiques. A six heures cinq minutes, fait halte.

SAMEDI 8.

Parti à six heures et demie et tourné après cinq minutes à droite, en laissant un ravin à gauche; marché au sud en côtoyant la haute montagne qui s'élève à gauche. Marché au sud-est, la vallée s'élargit un peu; à sept heures elle est encombrée de rochers entraînés par les eaux; sur deux d'entre eux on voit des inscriptions, mais illisibles, moitié dans les caractères de Ouadi Mokatteb, moitié arabes. A quelques pas plus loin, se réunit la Ouadi Graib. La montagne porte le même nom. Tourné au sud puis à l'est, en passant devant la Ouadi Argel qui paraît, à l'éboulement des rochers, être rapide. Quelques tamariscs croissent à son entrée. Continué à l'est-sud-est puis à l'est en faisant deux petits détours. A huit heures, passé la Ouadi Ferari, qui est large et va pendant une heure dans la direction sud jusqu'à des montagnes élevées nommées Ferari; sa source ne doit pas être beaucoup plus éloignée; on remarque, dans son lit, quelques arbres et de la verdure. A huit heures dix minutes, arrêté au pied d'un haut rocher qui, dans son prolongement, borde la Ouadi Hammam. Fait halte pendant une demi-heure. A neuf heure moins vingt minutes, reparti et tourné au sud-sud-est, ramassé plusieurs petites plantes. A neuf heures dix minutes, laissé une vallée à droite et peu après un ravin à gauche et deux autres à droite. Fait un petit détour à neuf heures et demie. Laissé à gauche les deux vallées de Metorra et de Mahachie. Tourné au sud-sud-ouest dans la vallée qui s'élargit beaucoup. A gauche s'étend une chaîne de rochers élevés appelés Mourabi. A droite, passé devant deux petits ravins et ensuite remarqué la Ouadi Mgoue qui borde le haut pic du même nom. A dix heures et demie, passé près d'un rocher isolé qui forme le coude de la vallée qui prend une direction sud-sud-est. Les rochers des deux côtés n'ont plus une aussi grande élévation. Aperçu la mer et les montagnes au-delà dans l'Arabie Heureuse, vu plusieurs pieds de coloquintes qui étendent leur verdure et leurs fruits dans le sable. A onze heures dix minutes, remarqué à droite quelques petites excavations qui peuvent avoir servi de sépulture aux habitants de la ville située anciennement sur le bord de la mer, à un quart de lieue de là. On a de la sortie de cette vallée une vue agréable sur une assez belle masse de palmiers qui bordent la mer. Tourné à gauche, au nord-est, sur l'extrémité nord de ces plantations; quelques Arabes y avaient dressé leurs tentes. Fait halte à midi moins un quart.

DIMANCHE 9.

Parti à sept heures, la pointe devant nous au nord-nord-est, le fond de l'anse au nord. Laissé une vallée à gauche, puis trois ravins; les montagnes s'abaissent, des pics assez élevés se prolongent en collines vers la mer.

A huit heures dix minutes, arrivé au fond du golfe, laissé une Ouadi à gauche. A neuf heures moins un quart, nous descendîmes de chameau. Les rochers de la côte, élevés et escarpés, empiètent sur la mer, et le chemin devient difficile; nous passons le Ras Metna. Traversé un torrent à neuf heures dix minutes, passé une petite anse, puis de nouveau une pointe à pied. Passé deux anses et une pointe, arrêté à neuf heures et un quart. La distance parcourue est moindre que le temps indiqué; cette différence provient des difficultés de la route; la carte rétablit la balance. Une pointe de sable s'avance en mer au nord-est cinquième est. Le rocher qui se montre au-dessus est au nord-est un quart nord. A dix heures, reparti; côtoyé la mer; passé trois anses dont la seconde, seule, est un peu profonde. A onze heures cinq minutes, laissé à droite la pointe de sable et à gauche, devant le golfe, la Ouadi Omailé, qui s'échappe de hauts rochers dont les pics les plus élevés paraissent derrière les premiers. C'est celle où Burckhardt trouva deux tentes d'Arabes. A onze heures vingt minutes, laissé à droite la pointe de sable dont l'extrémité, en se courbant au sud, forme golfe; passé une anse, puis une pointe de sable, les montagnes se rapprochent de la côte. A midi moins cinq minutes, tourné une pointe dominée par des rochers qui s'avancent jusqu'au rivage. A midi dix minutes, enfoncement, grand éboulement de rochers. La pointe d'el Ckamilé est au nord-est près d'un quart est. Passé le fond d'une anse, et, après avoir laissé une pointe de sable en mer, passé, à midi trente-cinq minutes, l'éboulement de rochers d'un grand ravin. La montagne forme promontoire et domine le rivage. A une heure moins un quart autre ravin. A une heure moins dix minutes, arrivé au fond de l'anse. A une heure moins cinq, laissé à gauche la Ouadi Zeal. En débouchant sur la côte elle est large, bordée de hauts rochers; mais, à une demi-lieue, elle se rétrécit dans la montagne. Les pics d'où elle découle paraissent hauts. Suivi la côte; des rochers s'en rapprochent; ils sont élevés. Laissé au fond d'une anse un ravin à gauche. Laissé une butte isolée à droite; marché plus au nord. A deux heures, laissé une autre butte isolée à droite qui forme la pointe et porte le nom d'el Ckamilé; c'est la même dont j'avais pris la direction. J'aperçois un rocher qui semble dominer la côte au nord-nord-est; une pointe de sable beaucoup plus près dans la même direction. Laissé à notre gauche quelques buttes isolées de pierres calcaires et gypseuses. A deux heures vingt-cinq minutes, arrivé au fond du golfe, la pointe de sable que j'ai marquée plus haut est actuellement au nord-est. Les montagnes sont toujours élevées; une vallée s'étend à gauche. Passé la pointe de sable à trois heures moins dix, le rocher que j'ai marqué au nord-nord-est est dans la même direction. Arrêté pendant une demi-heure, reparti à trois heures vingt minutes. A notre gauche, grand éboulement; côtoyé la côte comme l'indique le dessin de la carte. A quatre heures et demie, laissé à gauche, dans le fond du premier golfe, la grande Ouadi Amran. Marché au nord-est sur la montagne Beygue. Arrivé à cinq heures et demie à la pointe de rocher que j'avais indiquée au nord-nord-est; c'est un promontoire du mont Beygue. Monté sur la pointe qui s'avance en mer et que forme l'éboulement des rochers et des sables que la Ouadi Dehereymélé a entraînés à la mer en s'échappant des hautes montagnes qui dominent son embouchure. Des tamariscs et des acacias se sont fait jour au milieu de ce chaos et poussent sur la côte. A six heures moins un quart, descendu par l'autre versant. Suivi la côte; les montagnes à gauche sont très élevées. A sept heures et demie, fait halte.

LUNDI 10.

Parti à six heures. Passé la pointe et aperçu un long promontoire en sable qui s'avance en mer; la direction de son extrémité était au nord-nord-est presque un quart est plus près de nous; sur cette pointe, une touffe de palmiers au nord un quart nord-est. Le fond du golfe au nord quelque peu plus à l'ouest. Les montagnes sont hautes. Sur la côte d'Arabie elles s'abaissent. A sept heures moins cinq minutes, arrivé au fond du golfe. La pointe de sable est au nord-est un quart est. A sept heures et un quart, arrivé aux palmiers de Nouébe-Amzeine. Au nord-ouest, s'écoule la Ouadi Saadé. Arrêté une heure et un quart.

Reparti à huit heures et demie (j'omets ici les directions que je vérifie chaque fois que j'ai atteint un point déjà observé, ce ne serait qu'une répétition; s'il s'offrait une différence je l'indiquerais). Marché au nord-est un quart nord. Laissé à gauche la Ouadi Saadé. A neuf heures vingt-cinq minutes, laissé à droite le long promontoire. A neuf heures et demie, la Ouadi Outir s'échappe à gauche par une large ouverture de rochers qui, d'ailleurs, ne la dominent pas d'une grande élévation. Nous sommes en ligne des derniers palmiers est de Nouébe-Amzeine et de la pointe où nous avons couché. On voit, dans l'éloignement, un haut rocher qui domine l'horizon de la mer au nord-est un quart nord. Laissé à droite Nouebet-Tarabit, appelé par Burckhardt Ouasta. Marché au nord un quart nord-est. A dix heures et un quart, arrivé au fond du golfe. Côtoyé la mer; le rivage forme quelques anses que j'indique sur mon dessin; les montagnes sont peu élevées, de pierres calcaires et gypseuses, et éloignées d'une demi-heure de la côte. A midi dix minutes, tourné un prolongement du rocher qui s'avance sur la côte; entré à midi et un quart dans l'embouchure de Ouadi Ismaïl. Cette vallée est bordée de collines de craie d'un blanc éblouissant. Arrêté un quart d'heure. Pris un pêcheur pour guide. Reparti à midi et demi; les collines qui descendent des montagnes s'approchent de la côte. Rocher isolé. A dix heures dix minutes, tourné un rocher d'aspect pittoresque; entré sur la plage où s'écoulent deux Ouadis dont l'une s'appelle Melch. Marché au nord-est un quart nord. A deux heures moins dix, passé la Ouadi Abou-monöschra qui coule entre deux hauts rochers, celui qui s'élève entre

Ouadi Meleh et cette dernière porte le même nom. A deux heures vingt-cinq minutes, passé une pointe de sable qui s'avance devant le mont Mohach. A trois heures dix minutes, arrivé à la pointe d'el Gourga, rocher de formation secondaire. C'est cette même pointe dont j'ai indiqué la direction de Nouèbe au nord-nord-est. De ce point, la montagne el Henek, où le conducteur connaît un réservoir d'eau, est au nord un quart nord-est. Suivi de près les montagnes; passé une anse, et, au tournant du rocher, laissé à gauche la Ouadi Abousora. A son entrée, sont des arbres; on y trouve une source et quelques palmiers; elle ressort en granit et en porphyre sur le calcaire des autres rochers. La montagne porte le même nom. A quatre heures et un quart, arrivé au fond du golfe, passé Ouadi Saïde. Elle découle de hauts rochers qui forment chaîne du sud-ouest au nord-est et s'accumulent sur el Henek. Les montagnes sur la côte d'Arabie paraissent peu élevées et comme éloignées du rivage. A cinq heures et demie, arrivé au fond d'une anse avec une langue de sable devant; les montagnes se rapprochent du rivage. A sept heures moins un quart, arrivé au pied du mont el Henek. On trouve, dans ce ravin, un réservoir; je crois que c'est le même que Burckhardt cite sous le nom de Om-Hadschidschein. Le mont Abousora est au sud un quart sud-ouest. Fait halte.

MARDI 11.

Parti à sept heures dix minutes, laissé à droite la pointe qui s'avance en mer devant la grande Ouadi Mkalebt. Cette vallée, dont je parlerai plus tard, charie jusqu'à la mer d'énormes blocs des différentes pierres qui composent les rochers qui l'encadrent; l'humidité qu'elle laisse sur cette langue favorise la végétation de quelques tamariscs et acacias. Arrivé au fond du golfe à huit heures et un quart, passé sur une pointe qui donne accès à la végétation de quelques arbres. La vallée qui vient de gauche et les arrose au temps des pluies se nomme el Gâbbe. La pointe de rochers la plus éloignée devant nous en mer est au nord-est. Les chaînes de rochers s'étendent, à notre gauche, de l'ouest à l'est. La vapeur m'empêche d'apercevoir celles de la côte d'Arabie. A neuf heures et un quart, quitté le bord de la mer devant la pointe de rochers Amra qui en bordant la Ouadi Amra au nord domine la côte et obstrue le passage. Entré dans Ouadi Amra qui est remplie d'arbres et de végétation. (La pointe que je trouve sur mon journal, indiquée sous le nom d'Amra, est la même que Burckhardt appelle Scherafe, près de Ouadi Mezeiryk, et que Rüppel nomme Ras Emrag et Ouadi Emrag.) Marché à l'ouest-nord-ouest à neuf heures et demie, tourné au nord-nord-est, et entré dans un ravin qui nous conduit au haut d'un autre ravin par lequel nous descendons dans une vallée qui s'écoule à la mer à un quart de lieue. Monté dans une gorge de rochers au haut de laquelle on arrive à dix heures un quart. Arrêté dans le fond de la vallée pour déjeuner, fait halte pendant vingt minutes. A dix heures trente-cinq minutes, suivi le lit de Ouadi Taba au nord-est dixième est. A midi moins cinq, arrivé sur la côte près d'une touffe de palmiers et au tournant d'un rocher que je marque A, point d'où l'on découvre l'île de Graie, le fond du golfe derrière cette île, et l'Accabah. L'île est au nord-est dixième est, l'Accabah à l'est-nord-est; la pointe de rochers que j'ai marquée *B*, un peu à gauche. La Ouadi Taba forme une pointe qui s'avance au sud de cet endroit; on y trouve d'autres palmiers et de l'eau. A une heure et demie, arrivé au fond de la petite anse au nord-ouest d'el Graye. Laissé une vallée ou gorge de rochers qui s'y écoule. Marché au nord-est; laissé à gauche un ravin assez large. — Les montagnes sont près de la côte. A deux heures trente-cinq, les montagnes s'éloignent un peu et forment une large plage occupée par quelques touffes de palmiers, de palmiers doums, et d'autres arbres. On voit encore quelques restes de murailles et des cahuttes qui peuvent avoir appartenu à des Arabes qui autrefois les cultivaient ou en venaient recueillir le rapport lors de la saison. Des puits comblés, l'aspect du terrain, et la position laissent supposer un ancien établissement. Passé à trois heures dix minutes entre la montagne et un rocher isolé sur une pointe. La montagne qui forme la pointe devant nous, nous cache l'Accabah et ses palmiers. A son tournant, découvert les palmiers de l'Accabah à l'est dixième nord, et à l'est-nord-est une pointe près de nous qui nous cache l'embouchure de Ouadi Araba. Passé cette pointe à trois heures et demie; c'est elle que j'ai marquée *B*; nous marchons au nord-est. Les palmiers de l'Accabah sont juste à l'est. A quatre heures dix minutes, laissé à gauche la Ouadi el Hadji qui descend du nord-ouest et d'assez loin. A quatre heures un quart, passé une pointe, fait un détour au nord-est, et continué au nord-ouest. A quatre heures quarante minutes, passé près de la pierre frontière des Torahn et des Arabes du nord. L'Accabah est au sud-est dixième est. Les montagnes s'abaissent et s'éloignent à gauche. A cinq heures moins dix, arrivé au fond ou coude du golfe. La plage de sable, unie et douce, conduit en ligne directe au sud-est. A cinq heures quarante-cinq, atteint l'autre coude du golfe; tourné au sud-sud-ouest, marché sur les palmiers, passé le ravin, et arrivé dans la cour de la forteresse à six heures cinq minutes.

ROUTE DE L'ACCABAH
A OUADI EL HENEK ET RETOUR.

JEUDI 13.

Parti de l'Accabah à cinq heures et demie, passé entre les cahuttes arabes et les tombeaux, traversé le ravin qui descend de Djebel el Accabah. Les palmiers cessent, puis reprennent; on voit au milieu quelques cahuttes en terre semblables à celles de Nouèbe et de Dahab. Elles servent aux différents Arabes Amran qui viennent, lors de la saison, récolter les dattes des palmiers qui leur appartiennent. A six heures moins dix, arrivé au coude du golfe. Les palmiers continuent. Traversé le lit des eaux de Ouadi Araba, ou plutôt l'espace où s'écoulent les pluies du Djebel el Accabah et de la grande Ouadi Jetoum qui s'y dégorge. Laissé à droite les décombres d'une ville ancienne (Éloth, Élana, Aïla). Suivi la plage de sable mêlée de sel marin en marchant sur une ligne droite au nord-ouest un peu plus d'un quart nord. La plage, formant comme un dos, sépare la mer de marécages d'eau saumâtre qui s'étendent sur près d'une lieue carée. Ils sont produits par la mer qui, lors des gros temps et à marée haute, entre dans ces bas-fonds. A six heures quarante minutes, arrivé au coude du golfe; les montagnes sont à quelques minutes de la côte. A sept heures moins cinq, passé la pierre frontière des Torahn. Arrivé à huit heures à la pointe de rochers marquée *B*. A huit heures vingt minutes, passé le rocher isolé. Arrêté à l'est-nord-est de l'île de Graie à huit heures et demie.

VENDREDI 14.

Parti à huit heures, passé près de quelques palmiers doums et acacias, à côté desquels on remarque des murs de séparation et des ruines de cahuttes arabes. Marché à l'ouest un quart nord-ouest, passé deux petites anses. Laissé à droite un ravin. Les montagnes se rapprochent de la côte. A huit heures quarante minutes, passé une pointe, puis deux anses, et laissé à droite une vallée dans laquelle on voit quelques arbres et deux troncs de palmiers roulés au milieu des rochers. A neuf heures cinq minutes, passé de nouveau deux anses. A neuf heures trente-cinq, arrivé à une pointe de rocher au tournant duquel on se trouve dans la petite Ouadi Emrag, dont l'embouchure est la plus près de l'île de Graie. Fait halte près du rivage.

SAMEDI 15.

Parti à sept heures vingt minutes, tourné la pointe de rochers. La pointe marquée *A* est au sud-ouest. Les rochers sont assez près de la côte. Passé trois anses peu profondes. A huit heures moins dix minutes, arrivé à la pointe *A*, tourné le rocher, et entré sur la plage de Ouadi Taba. Passé près de la touffe de palmiers dont j'ai pris ma première vue de l'île. Marché au sud-ouest presque un quart sud, en laissant, à gauche la pointe, à droite la Ouadi Taba s'enfoncer dans la montagne; c'est par son lit, qu'en venant à l'Accabah nous étions descendus vers la mer. A neuf heures moins cinq minutes, arrivé au fond de la première anse, là où les rochers se rapprochent de la côte. Marché tantôt dans la mer, tantôt sur les rochers éboulés, tantôt sur un

étroit chemin laissé près d'eux. Passé deux anses, puis marché à l'est pendant dix minutes, puis au sud; puis, à neuf heures un quart, à l'ouest, après avoir tourné un promontoire de rochers qui forme l'entrée du golfe. Marché à-peu-près dans la même direction vers le fond du golfe pendant vingt-cinq minutes. Arrêté une demi-heure. Les montagnes, sans être très élevées, forment comme des parois d'un mur tout autour du golfe. Reparti à dix heures dix minutes, marché au sud, puis à l'est-sud-est. Tourné au sud dans un ravin peu rapide, au lieu de marcher autour du rocher qui s'avance trop à pic en mer. A dix heures trente-cinq minutes, descendu dans un autre ravin plus large. Le fond est de sable humecté par l'eau de la mer qui s'avance dans l'intérieur lors des gros temps. Arrivé au bord de la mer, tourné à droite à l'ouest-sud-ouest. A onze heures moins cinq, remonté la Ouadi Mrack; les rochers qui dominent le rivage entre cette vallée et celle d'Amara sont trop à pic pour qu'on puisse les passer même à marée basse. Burckhardt les appelle Djebel Scherafe; Rüppel, Djebel Emrag; je n'en retrouve pas le nom sur mon journal. A onze heures et un quart, tourné à gauche dans le ravin où je suis déja descendu en venant; remonté cette fois; arrivé au haut, descendu dans un des ravins de Ouadi Amara. A midi moins un quart, descendu à l'est vers la mer; à midi cinq minutes, touché au rivage et tourné à droite en marchant au sud-sud-ouest; suivi la route déja décrite. Quoiqu'à chaque passage j'aie repris avec exactitude les directions et distances, ce ne serait qu'une répétition que de les reproduire; je renvoie donc au journal topographique du mardi 11 mars, page 78.

ROUTE DE L'ACCABAH A OUADI MOUSA,

PAR LA GRANDE OUADI ARABA.

LUNDI 24.

Parti de l'Accabah à onze heures dix minutes, marché sur la Ouadi Araba, au nord-est un quart nord, sur la pente de gravier et de sable qui descend des montagnes, en laissant à gauche le lit des eaux qui s'écoulent au temps des pluies de Ouadi Jetoum, et d'une autre vallée sur la rive droite. A une heure moins un quart, laissé à droite la Ouadi Jetoum; elle sert de grand chemin aux habitants de toute la partie du sud, lorsqu'en passant par l'Accabah ils se rendent dans le grand désert de Syrie. En revenant à la forteresse nous avons suivi cette vallée. Mon journal donnera sur son cours tous les détails nécessaires. Continué dans la même direction. Laissé à droite quatre ravins qui coupent de hauts rochers de granit appelés Djebel Moteddi. La Ouadi Araba est large d'une bonne lieue; les montagnes, de l'autre côté, sont moins accidentées, et leur forme semble indiquer une formation moins ancienne. Une vallée s'ouvre à gauche; elle semble venir du sud-ouest et dans la même direction que les chaînes de montagnes. Son écoulement va rejoindre celui de la vallée Jetoum. Le fond de la vallée est de sable et de fragments entraînés par les écoulements des ravins et des Ouadis. Pour conserver aux chameaux un terrain solide, nous suivions une route assez près des montagnes qui nous faisait monter et descendre les éboulements des vallées. La végétation est très peu abondante, et même dans le mois de mars se réduisait à quelques acacias, des tamariscs rabougris, et quelques rares touffes d'herbe. A deux heures et demie, marché au nord un quart nord-est. Arrêté à trois heures et demie. Les montagnes, à gauche, s'ouvrent en plusieurs ravins. Leur direction ainsi que celle des montagnes semblent être du sud-sud-est au nord-nord-ouest. Leur apparence blanche et leur forme indiquent une formation secondaire. Nous avons au nord-est une grande vallée appelée Cherif-Hadid.

Reparti à sept heures trente-cinq minutes. Continué à marcher dans la direction du nord-est un quart est. Nous laissons à droite plusieurs vallées dont les Arabes ignorent les noms; ils s'excusent en disant qu'elles n'en portent pas. A dix heures moins un quart, fait halte pour passer la nuit.

MARDI 25.

Parti à six heures et demie; marché au nord-est, en avançant vers les montagnes et sur un pic. A sept heures dix minutes, la montagne n'est plus éloignée à notre droite que de dix minutes. Nous laissons à notre droite une petite élévation en sable. Cimetière arabe. Tout auprès, et au nord, est un trou dans le sable, espèce de puits qui ne contient que de l'eau saumâtre et salée. Côtoyé les montagnes, en laissant à gauche un grand espace humide qui semble occuper toute la vallée. Le peu de végétation, et les croûtes salines qui se font remarquer dans quelques endroits, prouvent que l'eau des pluies n'est pas seule la cause de cette humidité. A huit heures et demie, nous arrivons à un espace vraiment marécageux; ici de grandes herbes, des joncs et des palmiers indiquent la présence d'une source d'eau douce qui fut utilisée à une époque reculée. L'humidité cesse bientôt, et se trouve remplacée par un amoncellement de buttes de sable, les unes fortement agglomérées entre les racines d'arbres rabougris, les autres mouvantes sous l'influence des vents. Ce terrain, ainsi entrecoupé, occupe le fond de la vallée, et s'étend jusqu'à Ouadi Moileh. Nous en traversâmes une partie jusqu'à neuf heures un quart, puis nous arrivâmes à la fin d'une large pente de gravier qu'entraîne une Ouadi qui débouche, à droite, dans celle d'Araba. Ce terrain étant préférable au pied des chameaux, nous passâmes dessus. Les montagnes s'abaissent un peu. A onze heures vingt-cinq, vallée à droite; les montagnes qui la bordent sont basses: il y a des pics plus élevés derrière. La vallée continue à être entrecoupée de buttes mouvantes et solides, toutes d'une formation accidentelle. Nos gens prirent un lièvre à la course. A midi, laissé à droite la Ouadi Moileh; quoique large et étendue, ses écoulements, au lieu de transporter des débris et une agglomération de gravier, se sont creusé un lit profond dans la pente de sable qui se lie aux rochers. Cette circonstance indique suffisamment la composition géologique du territoire qu'il traverse: composition de grès, calcaire, craie, ou toute autre formation friable, dont les fragments, avant d'être amenés à l'embouchure, sont décomposés ou broyés. Marché entre nord-nord-est et nord-est un quart nord. A une heure trente-cinq minutes, laissé à droite la Ouadi Naboulaounat, qui descend de hautes montagnes; mais à son embouchure, elle est bordée seulement par de basses collines. Les montagnes de la rive droite, ou de notre gauche, s'abaissent encore davantage. Les Arabes nous montrent dans le sable plusieurs plantes sans feuilles, à un pied de terre, et qui semblent de grosses têtes de jonc: ils en arrachent et nous les donnent. A trois heures vingt-cinq minutes, entré dans Ouadi Garandel. A trois heures trente-cinq, fait halte. Arrêté dans Ouadi Garandel pour dîner, faire provision d'eau et abreuver les chameaux. Reparti à huit heures un quart du soir; marché au nord un quart nord-est, côtoyé la montagne sur des buttes et pentes de sable qui ont envahi davantage ce côté de la vallée. Plusieurs ravins traversent, à notre droite, de basses collines qui s'élèvent, toujours plus déchiquetées, vers de hautes chaînes de rochers qu'on aperçoit à l'est. La pente se fait sentir davantage, une suite de collines s'amoncelle dans le fond de la vallée et forme chaîne en s'étendant vers le nord. Fait halte pour la nuit à dix heures dix minutes.

MERCREDI 26.

Parti du lieu de halte à six heures et demie; marché dans la même direction au nord-nord-est. Le fond de la vallée n'est plus entrecoupé de buttes de sable; mais une chaîne de collines, qui s'élèvent toujours plus, sépare la Ouadi Araba en deux. Le côté où nous nous trouvons, plus étroit, offre une pente plus rapide: le terrain est de gravier. Marché un peu plus au nord. Les montagnes du désert de Tih s'abaissent davantage. A neuf heures, aperçu la montagne de Ouadi Mousa: elle est haute et singulièrement déchirée. Le mont Hor domine tout l'ensemble: il est à l'est-nord-est. Plus avant, est un pic isolé. A neuf heures et demie, marché toujours sur la montée; laissé à droite Ouadi Haouer: elle vient du sud-est. A notre droite, les montagnes, qui ne forment plus que de légères collines, s'ouvrent en plusieurs ravins qui semblent recevoir l'écoulement de ce grand amas de rochers. Les graviers et le sable qu'ils ont entraînés forment cette pente sur laquelle nous marchions. Ici, c'est son point culminant; car la pente se manifeste également de l'autre côté. A dix heures, nous tournons à l'est; en traversant plusieurs ravins qui ont déchiré la plaine, nous nous avançons vers la montagne de Ouadi Mousa, dont les différents pitons se présentent distinctement. La formation calcaire des ro-

chers a cessé, et se trouve remplacée par des rochers de grès dont les larges cassures, en laissant l'intérieur du rocher à découvert, offrent des nuances variées que la présence du fer a dû produire. Ce sont des veines d'un rouge ponceau qui s'affaiblissent en rose, passent au violet, puis offrent le bleu le plus vif, et ce jeu de couleur dans de longues veines presque toujours horizontales. Le grès en lui-même n'est pas très dur; mais l'air endurcit sa surface, et la sècheresse du climat le conserve: sa teinte extérieure est rouge sang de bœuf. Fait halte, à midi dix minutes, près d'un rocher qui se trouvait à gauche de notre route: il se nomme el Aase. Nous sommes à deux lieues à l'ouest du mont Hor, à près de trois lieues de (Petra) Ouadi Mousa.

FLORE DE L'ARABIE PÉTRÉE.

PLANTES RECUEILLIES PAR M. LÉON DE LABORDE,

NOMMÉES, CLASSÉES, ET DÉCRITES

PAR M. DELILE,

DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE,

CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, PROFESSEUR DE BOTANIQUE A MONTPELLIER.

Parmi ces plantes, on en remarque plusieurs connues et originaires du Levant, telles que la Renoncule, *Ranunculus asiaticus ;* une Tulipe, qui paraît être la *Tulipa montana* de Lindley, caractérisée par les segments de sa fleur aigus, et non concaves comme ceux de la Tulipe des parterres ou *Tulipa gesneriana*.

Une plante digne d'attention est le *Salvadora persica*, *Arak* des Arabes, *Mesuak* des Égyptiens et des habitants de l'intérieur de l'Afrique. Quoique M. Léon de Laborde n'ait point recueilli de renseignements particuliers sur ce végétal, nous profitons de l'occasion d'avoir examiné les échantillons qu'il a rapportés, pour citer que ce sont les rameaux du *Salvadora* qui fournissent le bois dentifrice en usage en Égypte, appelé *Mesuak*. Ce bois fait partie du commerce des noirs, qui l'importent au Caire, du Darfour et du Soudan, avec le Tamarin[1], le Chychm[2] et le Qanbeh[3], autres produits végétaux. Prosper Alpin[4] a parlé du bois dentifrice *Mesuaq*, il y a plus de deux siècles, sans qu'on ait su ce que c'était.

L'usage de ce végétal s'est conservé en Égypte, où les pharmaciens le vendent par paquets de morceaux cylindriques à-peu-près gros comme le petit doigt, et dont les bouts froissés restent fibreux, en manière de brosse, pour frotter les dents. On obtient pareillement des bouts filandreux, tenaces, par les brisures des rameaux du *Salvadora* en herbier.

M. Cailliaud, dans son voyage à Méroé[5], a fait connaître que les noms d'*Arak* d'Arabie et de *Mesuak* de Nubie étaient synonymes. Il nous a mis, ainsi que M. de Laborde, sur la voie d'apprendre que le *Salvadora*, plante de la tétrandrie, fournit le bois de *Mesuak*.

On desire ordinairement des renseignements sur les vertus médicinales des végétaux, il en est peu de plus éprouvés que le *Salvadora*, puissant antidote, vanté dans les poésies arabes[6], selon Forskal, et que Lippi, parmi les détails circonstanciés de son voyage en Nubie[7], a signalé comme un remède actif antiscorbutique et purgatif.

Le *Suag*[8] du voyage du docteur Oudney, plante d'Afrique à fleur tétrandre, renommée dans le Bournou et le Soudan contre la stérilité des femmes, n'est, d'après le nom africain et d'après les caractères botaniques, autre que le *Salvadora*. Cet arbrisseau est répandu dans toute l'Afrique jusqu'au Sénégal, d'où MM. Perrotet et Leprieur l'ont apporté en herbier.

[1] Tamarindus indica. *Lin.* Tamarhendy en arabe. *Delile Illustr. Flor. ægypt.* nº 617, et *Cailliaud, centurie de plantes d'Afrique, page* 30.

[2] Cassia Absus. *Lin.* Chychm des Arabes. *Delile Illustr. Flor. ægypt.* nº 417. — *Cailliaud, centurie, page* 35.

[3] Uvaria aromatica *Lamarck, Dict. encycl.* — Piper æthiopicum *Lobel. Icon. plant.* p. 205.—Kumba du Soudan et Qanbeh des Arabes au Caire. *Delile in enumerat. fruct. et seminum officin. ad calcem Illustr. Flor. ægypt. p.* 33.

[4] Histor. nat. ægypt., t. I, p. 129. Edit. Leyde, 1735.

[5] Voyez le voyage à Méroé de M. Cailliaud, t. IV, p. 245.

[6] Voyez la description du *Salvadora persica*, sous le nom de *Cissus arborea* dans Forskal *Flor. ægypt. arab.*, p. 32. Cet auteur a correctement écrit en caractères arabes les noms de Rak et Arak, qui désignent le *Salvadora ;* mais on a représenté par des lettres ork le mot Arak que l'on n'y reconnaîtrait point quand on n'a pas l'habitude des langues de l'Orient.

[7] Extrait d'une copie du manuscrit de Lippi, de la bibliothèque de M. de Jussieu.

[8] Voyez Robert Brown, *Observations on the structure of plants collected by doctor Oudney in the expedition of Denham et Clapperton*, p. 20. *London*, 1826, in-4.

M. Brown, incertain au sujet de la plante qui pouvait être le *Suag* parmi celles connues d'Afrique, a énoncé que c'était probablement le *Capparis Sodada ;* mais ce *Capparis* n'a pas les rameaux unis, effilés, filandreux du *Suag* ou *Salvadora*, qui permettent d'en couper des bouts droits égaux, et de les assortir par paquets. Le *Capparis Sodada* a des entre-nœuds courts qui se succèdent en zigzag.

M. de Laborde a recueilli deux espèces de *Kochia*, plantes de la tribu des Soudes. L'Égypte produit beaucoup de ces plantes. On n'avait point encore indiqué de localité précise où croisse le *Kochia eriophora* ; il a été plusieurs fois cultivé à Paris, de graines reçues du Levant. M. Léon de Laborde l'a rapporté des sables des environs du mont Sinaï. Il remarque que cette plante est tellement laineuse que les chameaux ne la touchent point. Une autre espèce de *Kochia*, tout-à-fait congénère par les appendices durs de son calice et par son embryon courbé à plat en anse, est le *Kochia muricata*, qu'il faut distraire du genre *Cornulaca* de la flore d'Égypte, genre qui n'est exact que pour le *Cornulaca monacantha* à graines sans albumen, à embryon en spirale verticale.

Un genre remarquable d'acanthacée, l'*Acanthodium spicatum*, n'a été rapporté en France, depuis l'expédition d'Égypte, que par M. de Laborde.

Huit espèces de Borraginées se trouvent dans sa collection. Elles comprennent l'*Échiochilon* de Barbarie, sous-arbrisseau constamment brouté par les chameaux, et le *Cynoglossum myosotoides* découvert autrefois en Syrie, décrit et figuré par M. de la Billardière.

La moitié des autres Borraginées n'est pas dans un état de fructification ou de végétation assez complet, pour qu'il soit possible de nommer avec certitude leurs espèces.

Les Légumineuses font le neuvième de la collection de M. de Laborde, et parmi ces plantes, le genre *Astragalus* figure pour cinq espèces, rares, mais connues.

Nous avons fait choix, dans cette collection, de plusieurs plantes nouvelles que nous avons décrites plus particulièrement, et accompagnées d'une planche de figures. On y distingue, aux caractères fournis par l'analyse de la fleur, un *Hypecoum* que le port pourrait laisser confondre avec l'*Hypecoum patens* d'Égypte, ou même avec l'*Hypecoum procumbens* de France qui serait peu développé ; mais la comparaison des *Hypecoum* nous a démontré qu'ils diffèrent par la forme des filets de leurs étamines. Les quatre étamines de l'*Hypecoum dimidiatum* ont leurs filets élargis en membranes presque orbiculaires par leur base : deux des filets ne sont membraneux que par un seul bord, tandis que les deux autres filets sont membraneux avec égalité à l'un et à l'autre bord.

Les plantes du désert sont petites[2], sur-tout celles qui sont herbacées et annuelles ; elles végètent sous un ciel passagèrement brumeux

[1] Les mots de Suag, de Mesuag ou Mæsuak sont synonymes, et ne diffèrent dans la manière d'écrire et de prononcer, qu'en raison des divers idiomes et d'incorrections fort ordinaires dans la transcription des mots de langues étrangères.

[2] Les dessins que nous joignons ici confirment cette remarque, qui est généralement faite aussi par les personnes qui voient les planches gravées de la partie botanique de la description de l'Égypte.

en hiver[1]. Elles sont à demi enfouies dans le sable, et n'interrompent point la monotonie des plaines qui paraissent sans limites. Les lieux pierreux des montagnes et les ravins arrosés par des orages fort rares, recèlent aussi des plantes salées ou coriaces, velues ou épineuses; elles revêtent une physionomie commune, étant peu nombreuses, et appartenant à peu de genres et de familles. La végétation se montre auprès des sources, ces puits naturels[2] qui arrosent des joncs, des roseaux, et des dattiers épineux. La rareté, plutôt que l'élégance, et, par-dessus tout, le contraste entre la vie des plantes et l'aspect des solitudes désolées où elles croissent, donnent un vif intérêt à leur étude.

Une des plantes de la collection de M. Léon de Laborde nous a paru devoir former un genre nouveau. C'est une fort petite Légumineuse qui a quelques uns des caractères des *Ononis*, au moins par ses étamines et par le pistil; mais elle diffère par son port, par son calice à dents fort inégales, et par sa corolle, dont l'étendard n'est pas strié. Elle appartiendrait au genre *Lotus*, et encore plus par son port au *Dorycnium*, si ses étamines n'étaient pas monadelphes, ce qui la classe dans une autre section, près de l'*Ononis*. La description et la figure de cette plante, *Leobordea lotoïdea*, sont jointes aux descriptions et à la liste qui suivent.

PLANTES

CLASSÉES D'APRÈS LA MÉTHODE DE M. LAURENT DE JUSSIEU.

MONOCOTYLÉDONES.

LILIACÉES.

1. TULIPA MONTANA. Lindl.

T. caule folioso unifloro; foliis oblongo-lanceolatis canaliculatis acuminatis undulatis glaucis, superioribus linearibus; perianthii foliolis ovatis acutis planis. *Lindley, Botanic. Regist. tab.* 1106.

ASPHODÉLÉES.

2. ASPHODELUS LUTEUS. Linn.

A. caule folioso, foliis triquetris striatis. *Lin. Spec. pl. p.* 443. *Willd. Spec.* 1, *p.* 132. — *Desf. Atl.* 1, *p.* 301. — *Jacq. Hort.* 1, 77. — *Redouté liliac. tab.* 223.

3. MUSCARI COMOSUM. Desf.

M. comosum. *Desf. Atl.* 1, *p.* 309.

Hyacinthus comosus; corollis angulato-cylindricis, summis sterilibus, longius pedicellatis. *Lin. Spec.* 455. — *Willd. Spec.* 1, *p.* 169. — *Jacq. Austr.* 2, *t.* 126.

4. HYACINTHUS COLCHICOIDES. Nob.

H. foliis dilatatis, longe acutis, undulatis, ciliatis, scapum brevem multiflorum æquantibus.

Périgone à six divisions linéaires presque égales, soudées en un tube épais d'une ligne, long de deux; limbe étalé un peu plus court que le tube; étamines incluses à anthères épaisses, ovoïdes, biloculaires; ovaire oblong, style en colonne, stigmate épaissi, glanduleux.

Feuilles longues d'un pouce et demi (sept centimètres), et larges d'un demi-pouce ou un peu plus (quinze millimètres), légèrement rétrécies en devenant engaînantes à la base, et beaucoup plus rétrécies par leur sommet en lanière aiguë qui se recourbe. Ces feuilles sont ondulées vers les bords qui sont amincis en membrane sèche très manifestement ciliée.

Les fleurs, au nombre de huit à dix, garnissent sur de courts pédicelles une hampe qui ne dépasse pas les feuilles dans l'état de floraison où nous avons vu l'échantillon de cette plante sans fruit.

[1] L'atmosphère est telle en hiver qu'elle nous laissait découvrir de dessus le Nil, le matin de bonne heure, les Pyramides dans le brouillard, comme dans un nuage du ciel éclairé par le soleil. Nous avons conçu comment de petites plantes végètent, à la faveur de ce brouillard, dans les sables, et comment quelques autres plantes dures et frutescentes, presque sans verdure, y naissent, et persistent ensuite pendant les grandes chaleurs, ayant poussé de fortes racines.

[2] On peut consulter le Mémoire de Monge, sur la fontaine de Moïse, dans la description de l'Égypte. *État moderne*, t. I, p. 410. Ce grand physicien a terminé ce Mémoire par des considérations sur la pression naturelle, qui fait remonter les eaux de cette fontaine à quarante pieds au-dessus du sol, en proportion de la hauteur des réservoirs éloignés, d'où elles sont supposées descendre par des canaux souterrains qu'il souhaitait qu'on eût pu reconnaître.

5. ALLIUM MAGICUM. Linn.

A. caule basi foliato tereti; foliis oblongo lanceolatis canaliculatis strictis; umbellâ subhemisphæricâ; staminibus basi connatis corollâ patentissimâ brevioribus. *Spreng. Syst. veget.* 2, *p.* 36.

Allium monspessulanum. *Gouan. Ill.* 24, *tab.* 16.

Cette espèce croît aussi en Syrie, d'où elle nous a été donnée sèche par M. Savigny qui l'y avait recueillie pendant l'expédition contre Saint-Jean-d'Acre.

Elle croît auprès de Montpellier, où nous l'avons pu observer à loisir; sa fleur est rose, et son ovaire est vert-pâle non luisant.

L'*Allium nigrum*, figuré dans les Liliacées de Redouté, planche 102, n'est point la même plante, quoique son port soit le même. L'*Allium nigrum* a les fleurs blanches, et l'ovaire luisant d'une couleur verte noirâtre.

NARCISSÉES.

6. AMARYLLIS MONTANA. Labill.

A. spathâ multiflorâ, foliis lineari-subulatis, petalis alternis mucronatis, genitalibus erectis. *Labill. Icon. dec.* 2, *p.* 5, *tab.* 1. — *Willd. Spec.* 2, *p.* 56.

IRIDÉES.

7. IRIS ÆGYPTIA. Nob.

I. bulbo altero vetustiori bulbum renovatum intra tunicas reticulato-fibrosas recondente; foliis canaliculatis angustis dorso striatis scapum spathaceum longitudine plurimùm excedentibus; perigonii segmentis tribus majoribus barbatis maculâ mediâ insignitis.

I. Sisyrinchium. *Delile Ill. Fl. ægypt. n°* 27.

Cette plante ressemble dans toutes ses parties à l'*Iris Sisyrinchium*, qui cependant en diffère, n'ayant point de segments ciliés à la fleur.

La description suivante a été faite en Égypte, sur la plante qui est commune au printemps près des Pyramides, vers Birket el Hadji. Une révision attentive de la plante et de sa description me fait corriger l'erreur que j'avais commise, de nommer, à l'exemple de Forskal, *Iris Sisyrinchium* cette espèce qui est particulière.

Bulbe solide, sphérique, de la grosseur d'une noisette, couvert de tuniques fibreuses, réticulées par portions plumeuses jointes les unes aux autres. Le bulbe frais est amer.

Tige ferme, longue de quinze centimètres, feuilles peu nombreuses, toutes radicales, au nombre de deux à quatre pour chaque tige, canaliculées en dessus, striées en dessous, longues de vingt à vingt-cinq centimètres, larges de cinq à huit millimètres.

La tige sort du milieu des feuilles, dont les gaînes sont cachées en terre. Cette tige porte plusieurs fleurs enveloppées par un spathe polyphylle, scarieux et transparent. Chaque feuille du spathe renferme des paquets de trois à cinq fleurs qui ont chacune une écaille particulière. Les fleurs sont longues de quatre à six centimètres, et larges de trois à quatre.

Les trois divisions extérieures du calice sont recourbées en dehors par leur tiers supérieur, qui est élargi et marqué d'une large tache blanche à laquelle aboutit une crête ciliée jaune. Les trois autres divisions sont dressées, ligulées, un peu plus courtes que les extérieures.

Stigmate pétaloïde, à trois languettes terminées par deux dents. Trois étamines à filets courts; anthères linéaires, longues d'un centimètre, cachées sous chaque languette du stigmate; le sommet de chaque anthère sort au-delà de l'échancrure qui termine les branches du stigmate.

La fleur varie de couleur rose ou violette, et est d'une odeur agréable.

8. GLADIOLUS COMMUNIS. Linn.

G. foliis ensiformibus, floribus distantibus. *Lin. Spec.* 52. — *Willd. Spec.* 1, *p.* 213. — *Desf. Atl.* 1, *p.* 35. — *Sibth. Fl. gr. t.* 37.

DICOTYLÉDONES.

POLYGONÉES.

9. RUMEX ROSEUS. Linn.

R. floribus hermaphroditis distinctis; valvulæ alterius alâ maximâ membranaceâ declinatâ; foliis erosis. *Lin. Spec. p.* 480. — *Sibth. Fl. græc. tab.* 346.

R. roseus valvis subreniformibus emarginatis, denticulatis, reticulatis, foliis oblongo-subhastatis integerrimis. *Sprengel. Syst. veget.* 2, *p.* 161.

ATRIPLICÉES.

10. Salvadora persica. Linn.

S. foliis petiolatis ovato lanceolatis oppositis; racemis terminalibus. *Lamarck Dict. Encycl. tom. VI, p. 483.—Illustr. gener. tab. 81. — Willd. Spec. I, p. 695. —Vahl Symb. I, p. 12, t. 4.—Roxb. Coromand. I, p. 26, t. 26.—Delil. Fl. æg. n° 189.— Id. in Cailliaud it. Méroé, n° 35.*

Cissus arborea. *Forsk. Fl. arab. p. 32, n° 8.* — Arak des Arabes; Mesuak des Barabras. *Cailliaud iter loc. cit.*

11. Kochia eriophora. Schrad.

K. tota lanata; caule herbaceo ramisque alternis adscendentibus; foliis linearibus acutis crassiusculis carnosis patentissimis; floribus geminis arachnoideo-lanatis; calyce fructifero stellato aculeis quinque subulatis apice subhamosis. *Schrad. de Halophytis Pallasii, p. 17, t. 3.—Trattenn. Arch. t. 124.—Ejusd. Obs. IV, p. 110. Ræm. et Schult. Syst. 6, p. 250.*

12. Kochia muricata. Schrad.

K. annua tomentosa; calycibus quinquangulis quinque aristatis; foliis lanceolatis planis. *Schrader. — Ræm. et Schult. 6, p. 249.*

Cornulaca muricata. *Delile Ill. Fl. æg. n° 313.*

Salsola muricata. *Lin. Mant. 512.—Sprengel Syst. 1, p. 926.*

Salsola monobracteâta. *Forsk.*

AMARANTHACÉES.

13. Ærua tomentosa. Forsk.

Æ. caule erecto foliisque lanceolatis complicatis floccoso dense tomentosis albo-flavicantibus; spicis terminalibus paniculatis; floribus imbricatis villoso-tomentosis. *Sprengel Syst. 1, p. 815. — Forsk. Descr. p. 170. — Delile Ill. Flor. ægypt. n° 939.*

PLANTAGINÉES.

14. Plantago coronopus. Linn.

P. foliis linearibus dentatis; scapo tereti. *Lin. Spec. p. 166.— Forsk. Flor. ægypt. p. 62, n° 94.— Delile Ill. Flor. ægypt. n° 181.— Desfont. Atl. 1, p. 139.*

15. Plantago argentea. Desf.

P. foliis angusto-lanceolatis integerrimis sericeis incanis; scapo non striato; spica tereti, floribus confertissimis. *Desf. Atl. 1, p. 136.—Delile Ill. Fl. æg. n° 179.*

P. decumbens. *Forsk. ægypt. Descr. p. 30.*

16. Plantago stricta. Schousb.

P. caule ramoso herbaceo erecto; foliis linearibus canaliculatis integerrimis; capitulis aphyllis. *Schousb. Maroc. p. 55. — Ræm. et Schult. 3, p. 147.*

Plantago stricta. *Delile Fl. ægypt. p. 6.—Sprengel Syst. 1, p. 440.*

Ses feuilles entières forcent de rapporter cette plante au *P. stricta*; ses écailles étroites la rapprochent du *P. Psyllium*. Ces deux plantes ne sont peut-être que des variétés.

GLOBULARIÉES.

17. Globularia alypum. Linn.

G. caule fruticoso; foliis lanceolatis tridentatis integrisque. *Lin. Spec. 1, p. 139. —Desf. Atl. 1, p. 117.—Delile Ill. Flor. ægypt. n° 167.—Sprengel Syst. 1, p. 395. —Willd. Spec. 1, p. 540.— Ræm. Schult. Syst. 3, p. 38.*

PRIMULACÉES.

18. Anagallis arvensis. Linn.

A. arvensis. *Lin. Spec. 1, p. 211.—Desf. Atl. 1, p. 168.—Delile Flor. ægypt. p. 7.*

SCROFULARIÉES.

19. Veronica biloba. Linn.

V. foliis ovatis serratis acutis glabris; laciniis calycinis æqualibus ovatis trinerviis, fructu bipartito majoribus. *Linn. Mant. 172. — Vahl Symbol. Bot. 1: p. 2 — Buxbaum. cent. I, tab. 36. (bona).*

Cette plante ressemble tellement à la figure du *V. pedunculata* La Billard. (*Icon. plant. Syr. rar. dec. V, p. 8, tab. 5, f. 2*), que nous l'avions primitivement rapportée à cette espèce. Peut-être les *V. biloba* Lin. et *pedunculata* La Bill. ne sont toutes deux qu'une même plante.

ACANTHACÉES.

20. Acanthodium spicatum. Delil.

A. caule brevi ramoso; foliis sessilibus ovatis acutis; spicis elongatis rigidis quadrifariàm imbricatis pectinatis; bracteis spinosis aculeato-dentatis. *Delil. Flor. ægypt. p. 97, tab. 33, f. 2.*

LABIÉES.

21. Ziziphora taurica. Marsch.

Z. floribus lateralibus; foliis lanceolatis integerrimis ciliatis; corollis fauce inflatis calyce duplò longioribus. *Marsch. Flor. Taur. Cauc. 1, p. 18. — Willd. Enum. Berol. p. 31. — Sprengel Syst. 2, p. 55.*

22. Teucrium orientale. Linn.

T. foliis multifidis; floribus racemosis. *Lin. Spec. 2, p. 786. Sprengel Syst. 2, p. 712.*

23. Molucella microphylla. Nob. Tab... fig...

M. ramulis cylindraceis leviter tomentosis; floribus folii longitudine superantibus; foliis ovatis crenatis; calycibus decemstriatis, fauce subnudis, apertis ampliatis limbo suborbiculato infundibuliformi membranaceo discolore exsucco.

Rameau grêle, ferme, cylindrique, feuilles ovales, plissées ou canaliculées sur leurs nervures en dessus, crénelées sur les bords, pétiolées. La longueur de ces feuilles, y compris leurs pétioles, ne dépasse point les calices.

Tube du calice à dix nervures prolongées sur le limbe, où elles se décolorent. Limbe presque orbiculaire, membraneux, inégalement étendu en pavillon d'entonnoir, et comme bilabié, son bord inférieur étant plus long que le supérieur.

Corolle tubuleuse, fendue, jusqu'un peu au-dessous de la moitié, en deux lèvres, dont la supérieure est oblongue, entière, ou à peine visiblement émarginée, concave, garnie en dehors de poils épais, qui la rendent très veloutée à sa partie terminale. Lèvre inférieure à deux lobes rabattus par côtés en dessous, et à lobe terminal élargi, fendu en deux lobules demi-orbiculaires.

Quatre étamines didynames, filets glabres, anthères à deux lobes divariqués, unis par un connectif épais garni de papilles cristalloïdes.

Tube de la corolle glabre extérieurement, présentant à l'intérieur une légère dilatation annulaire ciliée en un point où s'interrompt la continuité des fibres qui se rendent aux filets anthérifères.

Quatre ovaires obtus, un peu pyramidaux renversés, portés sur un disque d'une hauteur égale à celle des ovaires.

Les fleurs viennent par grappes axillaires courtes ramassées, qui ont l'apparence de verticilles globuleux : leurs calices sont accompagnés de bractées subulées très petites, simples ou bifides, et quelquefois trifides. La gorge des calices est ouverte, garnie de quelques poils qui la rétrécissent légèrement sans la fermer. La corolle est poilue sur toute la partie qui saille hors du calice ; il y a deux raies longitudinales ciliées à la face supérieure de la lèvre inférieure.

SOLANÉES.

24. Hyoscyamus aureus. Linn.

H. foliis petiolatis ovatis acutis angulato-dentatis; floribus pedunculatis, corollæ laciniis tribus majoribus undulatis. *Willd. Enum. berol. p. 228.*

H. aureus foliis petiolatis eroso-dentatis acutis; floribus pedunculatis; fructibus pendulis. *Lin. Spec. 257. — Desf. Atl. 1, p. 189.*

25. Hyoscyamus datora. Forsk.

H. caule villoso; foliis petiolatis ovato-lanceolatis subdentatis; floribus spicatis. *Forsk. Descript. pag. 45. — Delile Ill. Flor. ægypt. n° 242.*

H. muticus. *Lin. Mantiss. p. 46. — Spreng. Syst. 1, p. 616.*

26. Hyoscyamus pusillus. Linn.

H. foliis lanceolatis dentatis, floralibus inferioribus binis; calycibus spinosis. *Lin. Spec. p. 258. — Sprengel Syst. 1, p. 616.*

27. Datura fastuosa. Linn.

D. pericarpiis tuberculatis nutantibus globosis; foliis lævibus. *Lin. Spec. p. 256. — Delile Ill. Flor. ægypt. n° 239.*

28. Solanum nigrum. Linn.

S. caule inermi herbaceo; foliis ovatis dentato-angulatis; umbellis nutantibus. *Lin. Spec. p. 226. — Desf. Atl. 1, p. 194. — Delile Fl. ægypt. n° 250.*

29. Heliotropium......

Fragmentum affine *Heliotropio pallenti* descripto in *Cailliaud. Centurie de plantes, n° 55, planche 3, fig. 4.*

30. Echium...

Frustulum plantæ pessimum et ideò indeterminatum.

31. Echiochilon fruticosum. Desf.

E. caule fruticoso; ramis hirsutis; foliis subulatis asperis; floribus solitariis axillaribus sessilibus. *Desf. Atl.* 1, *p.* 167, *tab.* 47.—*Delile Ill. Flor. ægypt.* n° 220.

32. Lithospermum Arnebia. Delil.

L. Arnebia. *Delile Ill. Fl. ægypt.* n° 203.
L. tinctorium. *Vahl Symb. bot.* 2, *p.* 33, *tab.* 28.
Arnebia tetrastigma. *Forsk. Descr. p.* 62 *et* 63.

33. Anchusa....

34. Anchusa....

35. Cynoglossum....

Sileo de characteribus plantarum tribus his superioribus numeris designatarum, propter nimis mancam speciminum conditionem.

36. Cynoglossum myosotoides. La Bill.

C. arillis calathi formibus glabris striatis tuberculatis, margine dentatis; foliis pilosis tuberculatis integris, radicalibus spathulato-lanceolatis. *La Billard. Icon. Syr. rar. dec.* 2, *p.* 6, *tab.* 2.—*Spreng. Syst.* 1, *p.* 567.
Cynoglossum lithospermifolium.—*Lam. dict.* t. 2, *p.* 240.
Picotia lithospermifolia. *Lehmann.*—*Rœm. et Schult. Syst.* 4, *p.* 86.

CONVOLVULACÉES.

37. Convolvulus armatus. Delil.

C. caule fruticoso cubitali spinosissimo; ramulis divaricato-patentibus sericeis; apice pungentibus; foliis ovatis minimis; floribus bracteatis capitatis. *Delile Fl. ægypt. p.* 45, *pl.* 18, *fig.* 2.
C. spinosus. *Forsk. Flor. arabic. p.* 106, n° 121.
C. Hystrix. *Vahl Symb. bot.* 1, *p.* 16.

APOCINÉES.

38. Calotropis procera. Rob. Brown.

C. corollæ laciniis patulis. *Rob. Brown in hort. Kew.* 2, *p.* 78.—*Sprengel Syst.* 1, *p.* 850.
Asclepias procera. *Willd. Spec.* 1, *p.* 1263.—*Delile Ill. Fl. æg.* n° 283.
Asclepias gigantea. *Linn.* juxta synonym. ex Alpino.—*Forsk. Fl. æg. p.* 53, n° 147.

CHICORACÉES.

39. Picridium tingitanum. Desf.

Picridium tingitanum. *Desf. Atl.* 2, *p.* 220.—*Delile Ill. Flor. ægypt.* n° 752.
Scorzonera tingitana. *Lin. Spec.* 114.—*Forsk. Flor. ægypt. p.* 72, n° 404 et S. ciliata ejusdem, ibid. n° 405.

40. Scorzonera....

Scorzoneræ species involucro incano flore roseo. Folia desiderantur. An Scorsonera undulata *Vahl Symb.* 2, *p.* 86—et *Desf. Atl.* 2, *p.* 219.

41. Tragopogon....

Involucrum variat glabrum aut tomentosum; flosculi rosei; folia lanceolata recurva, plus minusve tomento abstergibili induta, caule nano unifloro longiora.

CYNAROCEPHALES.

42. Centaurea....

Flos unicus absque ullo folio lectus minime præbuit ansam characteribus specificis. Cæterùm nomen genericum memorare haud supervacaneum existimavimus quod conferat ad studium distributionis plantarum per orbem.

CORYMBIFERES.

43. Calendula arvensis. Linn.

C. seminibus cymbiformibus muricatis incurvatis; extimis erectis protensis. *Lin. Spec. p.* 1303.—*Desf. Atl.* 2, *p.* 306.—*Delile Ill. Fl. æg.* n° 864.

44. Anthemis....

De specimine hujus plantæ nimis manco nihil præter nomen genericum statuere nobis licuit.

45. Achillea santolina. Linn.

A. foliis setaceis dentatis, denticulis subintegris subulatis reflexis. *Lin. Spec.* 2, *p.* 1264.—*Delile Ill. Fl. æg.* n° 841.

46. Buphthalmum arabicum. Nob. Tab.... fig....

B. foliis sessilibus spathulatis repando-dentatis; involucris florum radiantibus foliaceis.

Écorce blanche, légèrement cotonneuse sur les rameaux qui sont courts alternes. Les feuilles sont sessiles, cunéiformes-spathulées, dentées, demi-amplexicaules. Les rameaux partent communément trois par trois, assez rapprochés, au-dessous de la naissance des fleurs qui sont solitaires presque sessiles. L'involucre propre de chaque capitule est accompagné, en dessous, de six à huit feuilles étalées en rosette, semblables tout-à-fait aux feuilles de la plante. Les écailles formant l'involucre sont au nombre de trente environ sur deux rangs qui se recouvrent; ces écailles sont oblongues, aiguës, cotonneuses à leur moitié dorsale terminale; le clinanthe est garni de paillettes; les unes dures, pliées en gouttière, trifides, appartiennent aux rangs de fleurons extérieurs: les autres paillettes sont membraneuses, linéaires, presque filiformes. Les ovaires sont pubescents, couronnés de petites dents fines. Les corolles et les paillettes sont garnies de nombreuses papilles glandulaires.

47. Buphthalmum....

De nomine ullo specifico silemus propter deteriorem plantæ siccæ conditionem.

DIPSACÉES.

48. Scabiosa palæstina, Linn.

S. corollulis quinquefidis radiantibus; laciniis omnibus trifidis; foliis indivisis subserratis, summis basi pinnatifidis. *Lin. Mant.* 37.—*Willd. Spec.* 1, *p.* 558.—*Rœm. et Schult.* 3, *p.* 32.

RENONCULACÉES.

49. Adonis dentata. Delil.

A. calyce basi hispido; petalis planis ovali-oblongis calyce paulo longioribus, carpellis basi tuberculato-dentatis, reticulatis, in spicam elongatam continuam digestis. *DC. Prodr.* 1, *p.* 24.
A. dentata. *Delil. Flor. ægypt. tab.* 53, *fig.* 1.

50. Ranunculus asiaticus. Linn.

R. foliis ternatim biternatimve sectis; segmentis dentatis aut inciso-trifidis; caule erecto simplici aut inferne ramoso; calyce patente demùm reflexo; carpellorum spicâ cylindricâ. *DC. Prodr.* 1, *p.* 29.—*Lin. Spec.* 777.

PAPAVÉRACÉES.

51. Glaucium corniculatum. DC.

G. caule piloso; foliis caulinis pinnatifidis incisis; siliqua setosâ. *DC. Prodr.* 1, *p.* 122.

52. Hypecoum dimidiatum. Nob. Tab.... fig....

H. foliis multifidis minutis; caulibus erectis; filamentis quatuor staminum cruciatim oppositis, basi abruptè membranaceis: membranâ duorum bilaterali suborbiculatâ, duorumque unilaterali semiorbiculatâ; siliquis torosis arcuatis erectis.

Petite plante de deux pouces et demi de haut (sept centimètres). Racine perpendiculaire, cylindrique, grêle, presque filiforme, de l'épaisseur des tiges. Feuilles ramassées au collet de la racine, glauques, très-fines, découpées en lobes pinnatifides, aigus, tridentés. Tiges droites, terminées par de petites ombelles de trois à quatre fleurs. Le calice est à deux sépales denticulés; les deux plus grands pétales de la corolle sont légèrement trilobés; les deux autres pétales sont trilobés profondément, de manière à présenter deux lobes en languette, et un lobe médian qui est une fausse étamine, sa base imitant la membrane des filets anthérifères, et son sommet imitant une anthère transformée en une lame cannelée en dedans, repliée et ciliée sur les bords en dehors.

Les étamines adhèrent ensemble par leurs anthères, comme dans la plupart des autres espèces du genre; on peut les séparer et les écarter pour reconnaître qu'elles sont opposées en croix, deux d'entre elles étant presque orbiculairement dilatées en membrane par la base; et les deux autres n'étant membraneuses que demi-orbiculairement sur un seul des côtés de cette base. Les fruits sont des siliques dressées, noueuses, arquées, subulées, presque cylindriques.

CRUCIFERES.

53. Alyssum....

De specie prorsùs incerti sumus cum specimina sint valde deteriorata.

54. Cochlearia draba. Linn.

C. foliis caulinis lanceolatis dentatis amplexicaulibus. *Lin. Spec.* 2, *p.* 904.—*Delil. Ill. Flor. ægypt.* n° 579.

55. ISATIS ALEPPICA. Scop.

I. siliculis linearibus obtusis basi regulariter angustatis pube retrorsà villosis, latitudine octuplò, pedicello triplò longioribus. *DC. Syst.* 2, *p.* 573.—*Prodr.* 1 *p.* 211.
I. aleppica. *Scop. Insub.* 2, *p.* 31, *tab.* 16.
I. lusitanica. *Lin. Spec.* 936. Exclus. synonym.

56. MATHIOLA LINEARIS. Nob. Tab.... fig....

M. caule ramoso foliis linearibus integerrimis, siliquis erectis compressis glabris torosis.

Plante très rameuse, un peu ferme, déliée, à feuilles linéaires, glutineuses comme toutes les autres parties vertes qui retiennent des grains de sâble collés abondamment. Ce caractère cependant ne s'est pas présenté dans la plante qui a poussé de graines au Jardin de Montpellier, et qui avait l'aspect lisse.

Les rameaux se terminent en grappes de huit à dix fleurs; les pédicelles sont très grêles; les calices ont deux lignes de longueur (quatre millimètres et demi); les sépales sont droits, membraneux sur les bords, velus, à poils en étoiles; deux sépales opposés forment une bosse descendante de chaque côté du pédicelle; les pétales ont leurs onglets linéaires en ruban; le limbe est oblong, et d'une couleur rose terne, un peu lie de vin. Les étamines ont leurs filets membraneux insensiblement rétrécis de la base au sommet : les deux étamines à filets plus courts ont en même temps ces filets plus étroits; l'ovaire est lancéolé, tomenteux longitudinalement sur deux lignes opposées; les siliques sont linéaires, comprimées, longues de neuf à dix lignes (vingt à vingt-deux millimètres), larges d'une ligne (deux millimètres et demi), et contiennent huit à dix semences indiquées par autant de bosselures et d'étranglements des valves. Le stigmate persiste au sommet de la cloison en deux petites pointes droites, coniques, parallèles; ces pointes sont la terminaison directe des cordons épais vasculaires qui bordent longitudinalement la cloison. Les graines sont ovoïdes, bordées d'une membrane étroite. Les cotylédons sont pleurorhizés, c'est-à-dire qu'ils touchent longitudinalement la radicule par leur bord et non par leur face, ce qui établit la section dans laquelle cette plante vient se classer naturellement à son genre.

CAPPARIDÉES.

57. CLEOME DROSERIFOLIA. Delil.

C. caule suffruticoso ramosissimo hispido; foliis bituminosis orbiculatis trinerviis, floribus tetrandris. *Delil. Flor. ægypt. p.* 106, *pl.* 36, *fig.* 2.
Roridula. *Forsk. Descr. p.* 35.

58. CAPPARIS ÆGYPTIA. Lam.

C. pedunculis solitariis unifloris; stipulis spinosis; foliis rotundo-cuneiformibus, apice mucronatis. *Lamk. Dict. Enc. tom.* 1, *p.* 605.—*Delil. Flor. ægypt. p.* 93, *pl.* 31, *fig.* 3.

RÉSÉDACÉES.

59. RESEDA ODORATA. Linn.

R. foliis integris trilobisque; calycibus florem æquantibus. *Lin. Spec.* 646. — *Desf. Atl.* 1, *p.* 376.

GÉRANIACÉES.

60. GERANIUM TUBEROSUM. Linn.

G. pedunculis bifloris; foliis multipartitis, laciniis linearibus subdivisis obtusis. *Lin. Spec.* 958.

61. ERODIUM HIRTUM. Willd.

E. pedunculis multifloris; foliis sublipinnatifidis hirtis; caule ramoso hirto. *Willd. Spec.* 3, *p.* 632.—*Delil. Ill. Flor. æg. n°* 621.
Geranium hirtum. *Vahl Symb. bot.* 1, *p.* 49. — *Forsk. Descr. p.* 123. — *Desfont. Annal. Mus. tom.* 2, *p.* 210, *tab.* 45.

62. ERODIUM GRUINUM.

E. pedunculis submultifloris; foliis ternatis acuminatis inciso-dentatis, intermedio pinnatifido petiolato; caule hispido. *Willd. Spec.* 3, *p.* 633. — *Delil. Ill. Flor. æg. n°* 625.
Geranium gruinum. *Lin. Spec.* 952.

CISTÉES.

63. HELIANTHEMUM NILOTICUM. Desfont.

H. caule herbaceo, ramis erectis vel adscendentibus tomentosiusculis seu villosis cinereis, foliis breviter petiolatis oblongo-ellipticis tomentoso-villosis oppositis, superioribus alternis; floribus oppositis, omnibus stipulatis, pedunculis erectis et calycibus acuminatis tomentoso-hirsutis. *Dunal in DC. Prodr.* 1, *p.* 272, *n°* 33.
Cistus niloticus. *Lin. Mant.* 246.—*Desf. Atl.* 1, *p.* 423.

64. HELIANTHEMUM ELLIPTICUM.

H. caule suffruticoso ramoso erecto cinereo; foliis oppositis ellipticis leproso-tomentosis cinereo-candidis obtusis margine revolutis; stipulis linearibus parvis, racemis paucifloris; floribus sessilibus; bracteis subalternis. *Dunal in DC. Prodr.* 1, *p.* 274, *n°* 42.
H. Lippii. *Delil. Flor. æg. n°* 510.
Cistus ellipticus. *Desf. Fl. Atl.* 1, *p.* 418, *tab.* 107.

65. HELIANTHEMUM KAHIRICUM. Delil.

H. caule ramosissimo basi tortuoso; ramis adscendentibus; foliis inferioribus oppositis, cæteris alternis obovatis margine revolutis incanis stipulatis subtus nervosis; racemis secundis; floribus breviter pedicellatis, pedicellis calycibusque villosis; sepalis acutis; capsulis oblongis villosis. *Dunal in DC. Prodr.* 1, *p.* 274, *n°* 43.
H. kahiricum. *Delil. Flor. ægypt. p.* 93, *tab.* 31, *fig.* 2.

RUTACÉES.

66. FAGONIA MOLLIS. Delil.

F. caule suffruticoso diffuso; ramis numerosis erectis subpalmaribus hispidis; spinis stipularibus subulatis foliorum longitudine; foliolis subovatis villosis. *Delil. Flor. ægypt. p.* 76, *tab.* 27, *fig.* 2.

67. FAGONIA GLUTINOSA. Delil.

F. caule prostrato glutinoso; foliolis obovatis. *Delil. Flor. ægypt. p.* 86, *tab.* 28, *fig.* 2.

68. PEGANUM HARMALA. Linn.

P. foliis multifidis. *Lin. Spec.* 1, *p.* 638.—*Desf. Atl.* 1, *p.* 371. — *Forsk. Flor. ægypt. p.* 66. *n°* 247. —*Delil. Ill. Flor. ægypt. n°* 426.

CARYOPHYLLÉES.

69. CERASTIUM.....

Genus plantæ solummodo recensuimus, cùm è specimine valdè truncato, nihil utilius dictu obtinuerimus.

70. ARENARIA FILIFORMIS. La Billard.

A. caule simplici filiformi suprà nudo; foliis setaceis; calycibus glabris. *La Billard. Syr. decad.* 4, *p.* 8, *tab.* 3, *fig.* 2.
A. caule pusillo erecto; foliis strictis subulatis acutis ciliatis; ramis aphyllis setaceis dichotomis piloso glanduliferis; pedunculis ex apice vel è dichotomiâ ramorum capillaceis unifloris; petalis obovato-cuneatis calyce glabro triplò majoribus.
An varietas? Propter ramulos pedunculosque piloso-glandulosos, cæterùm simillima iconi prædictæ.

Cette plante délicate est presque capillaire dans toutes ses parties; ses feuilles sont subulées, presque sétacées, de six lignes (treize à quatorze millimètres), imbriquées sur la tige qui est courte et cachée par elles. Un ou deux rameaux sétacés s'élèvent au-dessus des feuilles, et se bifurquent pour se partager une ou deux fois en rameaux très déliés, et finissent par des pédoncules capillaires uniflores qui naissent aussi dans la bifurcation des rameaux. Les bifurcations sont garnies de deux stipules ou écailles sèches, sans feuilles.

Les pédoncules sont capillaires, garnis de poils très fins glandulifères. Le calice est glabre, à cinq divisions ovoïdes membraneuses par les bords. Les pétales sont onguiculés, deux à trois fois plus grands que le calice, à limbe dilaté obovoïde, obtus. Les étamines, au nombre de dix, ont les anthères ovoïdes-globuleuses, violettes; trois styles blancs surmontent l'ovaire.

71. SILENE....

Nihil, ultra generis determinationem, de hac plantâ dicere valemus.

72. SILENE CONICA.

S. calycibus fructûs conicis, striis triginta; foliis mollibus; petalis bifidis. *Lin. Spec.* 1, *p.* 598.—*Desf. Atl.* 1, *p.* 351.

PARONYCHIÉES.

73. PARONYCHIA CAPITATA. Juss.

P. caulibus suberectis duriusculis; foliis linearibus carinatis ciliatis subtus subhirsutis; stipulis linearibus foliorum longitudine; floribus terminalibus capitatis; bracteis argentis occultatis. *DC. Flor. fr. n° 2291.*
Illecebrum capitatum. *Lin. Spec.* 299. — *Desf. Atl.* 1, *p.* 205. — *Sibth. Flor. græc. tab.* 247.

CRASSULACÉES.

74. UMBILICUS PENDULINUS. DC.

U. foliis inferioribus peltatis concavis repando-arcuatis subrotundis; bracteis integris; floribus tubulosis pendulis aut patulis. *DC. Prodr.* 3, *p.* 406.
Colytedon Umbilicus. *Lin. Spec.* 615.

FICOIDÉES.

75. AIZOON CANARIENSE. Linn.

A. foliis cuneiformi-ovatis; floribus sessilibus. *Lin. Spec. p.* 700. — *Desf. Atl. tom.* 1, *p.* 399. — *Delil. Ill. Flor. ægypt. n°* 495.
Glinus crystallinus. *Forsk. Descr. p.* 95.

LÉGUMINEUSES.

76. TRIGONELLA ARABICA. Nob. Tab... fig....

T. caule herbaceo erecto; foliolis cuneiformibus dentatis; capitulis florum pedunculatis; leguminibus oblongis membranaceis ciliato-denticulatis.

Petite plante herbacée, de deux pouces et demi (sept centimètres) de haut, droite, se partageant en peu de rameaux. Sa racine est perpendiculaire, simple, et grêle.

Feuilles trifoliolées, pétiolées. Stipules denticulées sur un côté de la base du pétiole, et subulées, simples à l'autre bord du même pétiole. Folioles cunéiformes, émarginées, dentées à leur sommet. Ces folioles sont de la longueur du pétiole commun vers le sommet des rameaux; les pétioles des feuilles inférieures sont un peu plus longs.

Fleurs ramassées (six à sept) en têtes pédonculées, et dont les pédoncules égalent la longueur des pétioles. Calices campanulés à cinq dents dont les deux latérales sont à peine plus longues que les autres. Pédicelles un peu poilus.

Étendard ovale-arrondi, plié longitudinalement, émarginé en cœur, garni de plusieurs nervures latérales obliques qui naissent de la nervure médiane; ailes et carène un peu plus courtes que l'étendard. Étamines diadelphes.

Fruit comprimé, bordé d'une membrane déchiquetée en dents irrégulières qui le rendent cilié; renfermant cinq semences. Ce fruit est transversalement réticulé au moyen de nervures presque parallèles qui s'anastomosent seulement vers les sutures et qui forment des mailles étroites.

77. TRIGONELLA STELLATA. Forsk.

T. caule diffuso; foliolis cuneiformibus apice dentatis; floribus lineari-angustis capitatis sessilibus; leguminibus hemicyclis acutissimis.
T. stellata, leguminibus axillaribus confertis sessilibus rigidis arcuatis in stellam extensis. *Forsk. Descr. pag.* 140. — *Delil. Ill. Fl. ægypt. n°* 726. — *Ejusdem. Suppl. Fl. ægypt. tab.* 64, *fig.* 7. (*Jam æri incisa, præloque absoluta, nondum evulgata.*)
Obs. — Trigonellam stellatam Forskalii cum T. monspeliacâ Lin., in Ægypto nobis non obviâ, conjunxit Vahl Symb. bot. 2, p. 85.
Plantam suam olim in desertis kahirinis indicavit Forskalius; nostram quoque ibidem crescentem, non aliam esse censemus, et à *Trigonella monspeliacâ* Lin. satis discrepantem pro specie distinctâ habemus.

78. ASTRAGALUS VIRGATUS.

A. fruticoso-caulescens erectus; foliolis sexjugis, spicâ longissimâ laxâ, leguminibus oblongo-triquetris mucronatis. *Pallas Astragal., pag.* 20, *tab.* 18.

79. ASTRAGALUS NUMMULARIOIDES. DC.

A. acaulis incanus; foliolis 17-23 incanis; scapo foliis longiore; floribus paucis breviter spicatis; calycibus nigro-villosis; 5-dentatis; leguminibus ventricosis sericeis vix calyce longioribus; loculis trispermis. *DC. Prodr.* 2, *p.* 304, *n°* 220.
A. nummularius. *Desf. Atl.* 2, *p.* 181, *tab.* 204.

80. ASTRAGALUS LONGIFLORUS.

A. acaulis subhirsutulus; foliolis 11-13 obovatis retusis emarginatisve; racemis laxis folio brevioribus; calycis dentibus lanceolatis subulatis; corollis longissimis glabris; leguminibus ovatis turgidis mucronatis glabris, immaturis pulpâ repletis. *DC. Prodr.* 2, *p.* 302, *n°* 196. — *Pallas Astragal. p.* 73, *tab.* 60.

81. ASTRAGALUS ANNULARIS. Forsk.

A. diffusus cinereo-villosus; foliolis paucis obovatis; pedunculis paucifloris folii longitudine; leguminibus junioribus rectis subulatis pubescentibus, adultis glabris maculatis resupinatis arcuatis. *DC. Prodr.* 2, *p.* 289. — *Forsk. Descr. p.* 139. — *Delile Ill. Flor. ægypt. n°* 698.

82. ASTRAGALUS CRUCIATUS. Link.

A. caule gracili diffuso; stipulis petiolo angustioribus; foliolis oblongis 7-8-jugis; capitulis florum pedunculatis; leguminibus in stellam expansis horizontalibus curvulis basi utrinque gibbosis. Nob.
A. cruciatus. *Link Enum.* 2, *p.* 256. — *DC. Prodr.* 2, *p.* 288.
A. Stella. *Delile Ill. Flor. ægypt. n°* 695. (*non Lin.*)
Astragalus pseudo-stella. *Delil. Suppl. Flor. ægypt. tab.* 64, *fig.* 15.
Obs. — Planta in hortis botanicis plerumque pro Astragalo stellâ falsò recepta.

83. LATHYRUS CICERA. Linn.

L. pedunculis unifloris; cirrhis diphyllis; leguminibus ovatis compressis, dorso canaliculatis. *Lin. Spec. p.* 1030. — *Desf. Atl.* 2, *p.* 158.

84. VICIA SATIVA. Linn.

V. leguminibus sessilibus subbinatis erectis; foliis retusis, stipulis notatis. *Lin. Spec.* 1037. — *Forsk. Flor. ægypt. p.* 70, *n°* 366.

85. LEOBORDEA LOTOIDEA. Nob. Tab... fig...

Genus sic appellatum è nomine inventoris LÉON DE LABORDE qui scientiam plantis nonnullis prius ignotis feliciter locupletavit.

CHARACT. GENER. — Calyx campanulatus quinquedentatus, dentibus duobus lateralibus longioribus, quinto inferiori minimo tenuissimo. Vexillus limbus ovati; carina rectiuscula obtusa. Stamina monadelpha. Ovarium lanceolatum. Stylus post anthesim deorsum flexus, parte terminali surrectus. Legumen calyce paulo longius, truncatum polyspermum.

DESCRIPT. SPECIFIC. — L. caule pumilo prolifero diffuso; foliis trifoliolatis petiolatis; stipulâ laterali unicâ caulinâ; foliolis tribus obovatis, conformibus sessilibus; floribus terno-aggregatis subsessilibus è dichotomiâ ramorum.

Lotus dichotomus. *Delil. Ill. Flor. ægypt. n°* 717. — *Suppl. Flor. ægypt. tab.* 64, *fig.* 5. (*Prælo absoluta nondum evulgata.*)

Petite plante velue qui étale, dès le collet de sa racine, plusieurs rameaux couchés, fourchus.

Les fleurs naissent, à la bifurcation des rameaux, groupées ordinairement au nombre de trois.

Les feuilles sont trifoliolées, à folioles obovoïdes, toutes trois également sessiles. Une stipule unilatérale, plus petite que les folioles, naît de la tige à l'insertion des pétioles.

Le calice est campanulé, à cinq dents inégales; deux supérieures courbées aiguës, deux latérales plus longues beaucoup plus aiguës, et la cinquième inférieure fort petite sétacée.

La corolle est blanche; l'étendard est obovoïde redressé; les ailes sont plus courtes et plus étroites que la carène; cette dernière est droite, obtuse; les étamines sont monadelphes; cinq des filets à anthères courtes, ovoïdes, sont alternes avec les cinq autres à anthères alongées; l'étendard et la carène sont velus.

Le fruit est une gousse oblongue, comprimée, tronquée en devant, qui dépasse peu le calice, et sur laquelle persiste le style, au point de jonction du bord supérieur de la gousse avec le bord antérieur tronqué de cette même gousse. Le style est filiforme, fléchi, et abaissé par sa base jusqu'à moitié de sa longueur, plié ensuite en se redressant presque parallèlement à la portion descendante. Le stigmate consiste en un épaississement médiocre et terminal du style.

Le nom de M. Léon de Laborde consacré au genre que nous venons de décrire est un juste hommage rendu à ses talents et à ses services profitables à la botanique, par la découverte de plusieurs plantes nouvelles.

EXPLICATION DE LA PLANCHE.

Les plantes désignées par leurs noms, et numérotées sur la planche, sont représentées de grandeur naturelle; les détails marqués en petites lettres sont grossis vus à la loupe.

Fig. 1. LABORDEA LOTOIDEA.

a Groupe de six figures de détails, faisant voir l'étendart, les ailes, le pistil, les étamines, et la carène d'une fleur.
b Une fleur séparée.
c Calice. *d* Le fruit.

Fig. 2. MOLUCCELLA MICROPHYLLA.

a Calice et bractée.
b Corolle entière.
c Pistil.
d Lèvre et partie supérieure de la corolle fendue et séparée en deux pièces sur toute sa longueur.
e Lèvre et moitié longitudinale inférieure de la corolle.

Fig. 3. MATHIOLA LINEARIS.

a Une fleur séparée.
b Le pistil et un pétale.
c Étamines, dont deux des grandes et une des petites.
d Calice très grossi pour faire voir ses poils étoilés.
e Une graine entière.
f Coupe transversale d'une graine.
g Portion de silique.

Fig. 4. BUPHTHALMUM ARABICUM.

a Une des écailles de l'involucre.
b Paillette trifide de la partie moyenne du clinanthe.
c Fleuron non épanoui.
d Paillette filiforme du voisinage du centre du clinanthe.
e Fleuron épanoui.

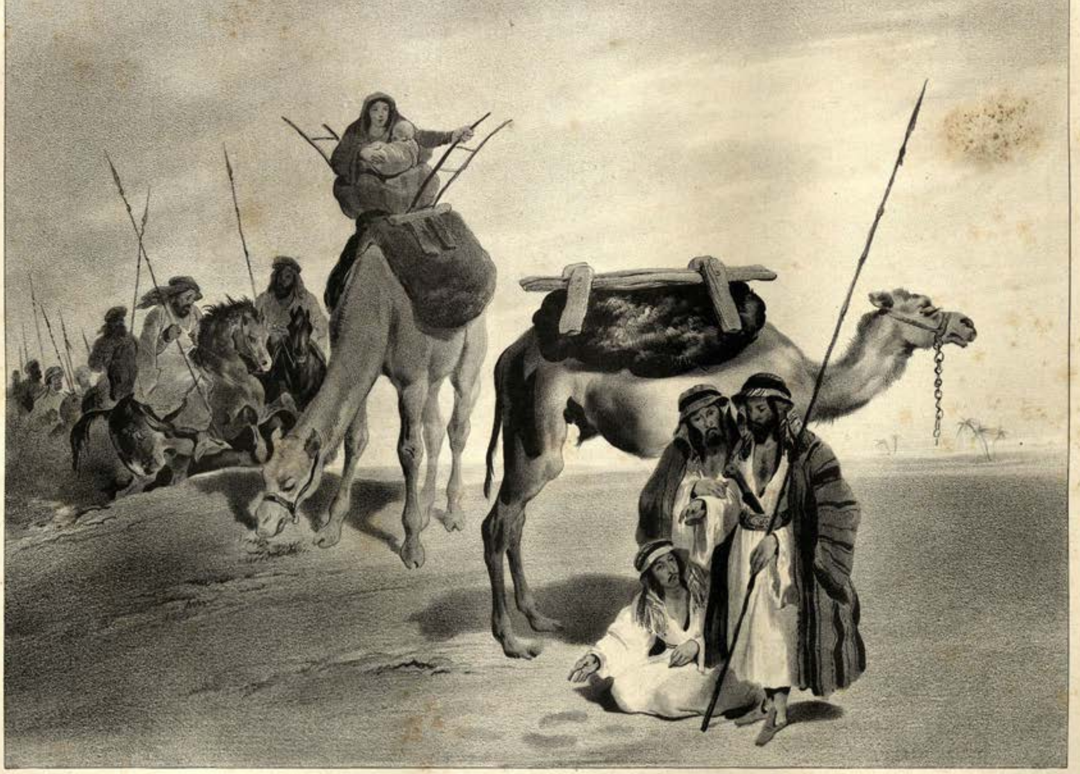
Fig. 5. TRIGONELLA ARABIAA.

a Une fleur.
b Pétales, étamines et pistil.
c Le fruit.

Fig. 6. HYPECOUM DIMIDIATUM.

a Les deux sépales du calice.
b Un des pétales intérieurs.
c Coupe du lobe canaliculé et plié du pétale *b*.
d Un des pétales extérieurs.
e Pistil et étamines.

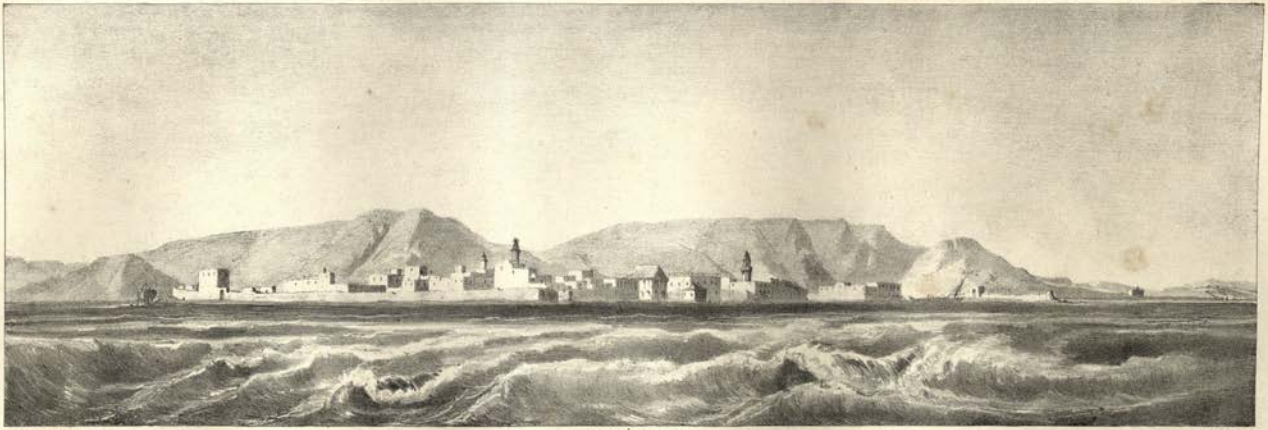
PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevard d'Enfer.



C. Lamartine ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Morin Lemergue lith.

ARABES DU DÉSERT.

Arabs of the Desert.



Léon de Laborde del. Lith. de Engelmann & Cie. Sabatier lith.

VUE DE SUEZ PRISE DU NORD-EST.

View of Suez from the Nord-est.

Léon de Laborde del. Lith. de Engelmann & Cie. Sabatier lith.

VUE DE LA MAISON ET DE L'EMBARCADÈRE DU GOUVERNEUR.

View of the House and of the landing place of the governor

...MONTAGNE D'HAMMAN PHARAON.

... jusqu'au Raz Mohammed.

...Suez jusqu'au Djebel Ezzeit.

... prise du rivage de Dahab.

Profil des isles du Golfe élanitique.

VUE DE LA CÔTE AU NORD DE DAHAB.

Profil des montagnes de la Côte d'Afrique depuis Suez jusqu'au Djebel Ezzeit.

a. Kolsum
b. Suez
c. Attaka
d. Toaerik
e. Gebel Bede
f. Gebel Darayn
g. Gebel Saferane
h. Gebel Gharib
i. Gebel Zeite

Profil des isles du Golfe élanitique

a. Tyran vue du Sud.
b. Sanafir vue du Sud.
c. Remaha vue du Sud.
d. Chuche vue du Sud.
e. Ouale vue du Sud.

VUES TOPOGRAPHI

VUE DE LA CHAINE DE RUHAT ET DE LA MONTAG

Profil des montagnes de la presqu'isle de Sinaï depuis Suez jusq

Profil des isles du Golfe élanitique.

Profil des montagnes de la Côte d'Afrique depuis Suez jusq

Vue des Côtes de l'Arabie prise du riv

VUE DE SUEZ PRISE DES SOURCES DE MOÏSE.

Profil des isles du Golfe élanitique.

a Macrum vu du Sud
b Macrum vu du Sud
c Sabbe vu du Nord
d Sabal vu du Nord

Profil des montagnes de la presqu'isle de Sinaï depuis Suez jusqu'au Raz Mohammed.

a Mueille Marzollight
b Saddar
c Ain Saddar
d Matanmar
e Char Sabbe
f Harabe
g Sogaye
h Hammam Faraoun
i Abu Selime
j Mochait
k Marchat
l Bedrun
m Bir dahi
n Abu rarion
o Noganahl
p Echeland eddihl
q Scheratihl
r Djeham Kadir
s Brillaim
t Djeham Sogair
u Abu larbe
v Abu larbe
x Kalat el Chasna
y El Bilan
z El War
aa Gebel Katharin
bb Sinai
cc Gebel Chomar
dd Nakuhi
ee Tor
ff Djibel Chomar
gg Gebel Chass

Léon de Laborde del. Lith. de Engelmann. Sabatier lith.

VUE DU ROCHER DES PÈLERINS DANS OUADI NASB.

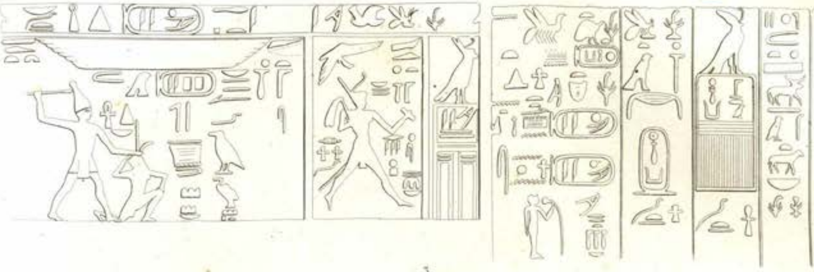
(Presqu'isle de Sinaï.)

Léon de Laborde del. Lith. de Engelmann. Sabatier lith.

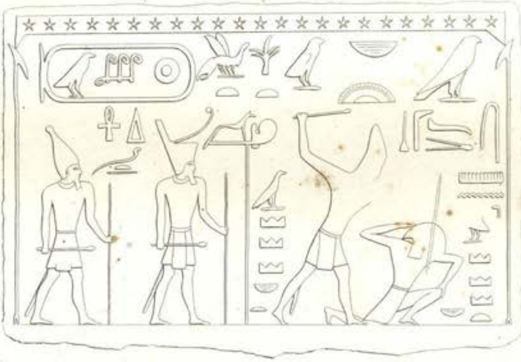
VUE DE OUADI MAGARA.

(Presqu'isle de Sinaï)

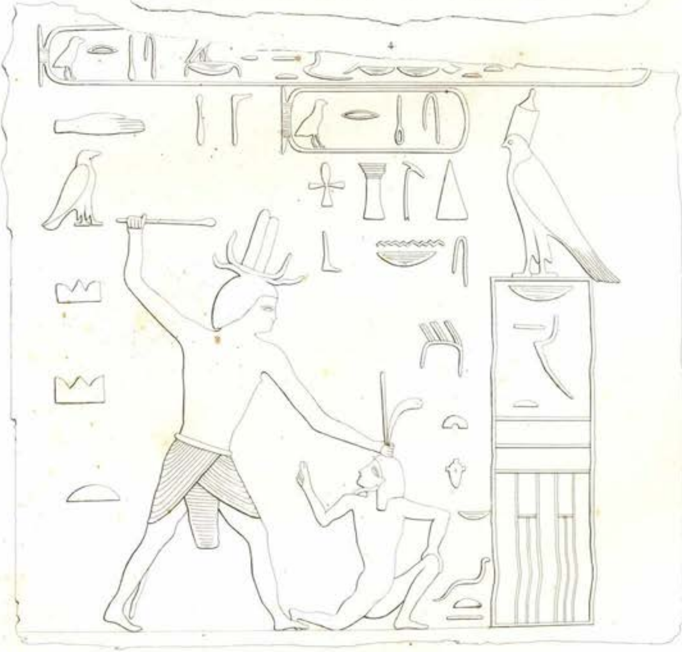
2.



3.



4.



Dessiné et Gravé par Léon de Laborde.

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Mathieu lith.

TOMBEAUX DE SARBOUT EL CADEM.

The tomba of Sarbout el Cadém.

(Presqu'isle de Sinai)

Léon de Laborde ad nat. del.^t Lith. de Engelmann Dorcy lith.^e

TOMBEAUX DE SARBOUT EL CADEM

The tombs of Sarbout el Cadem.

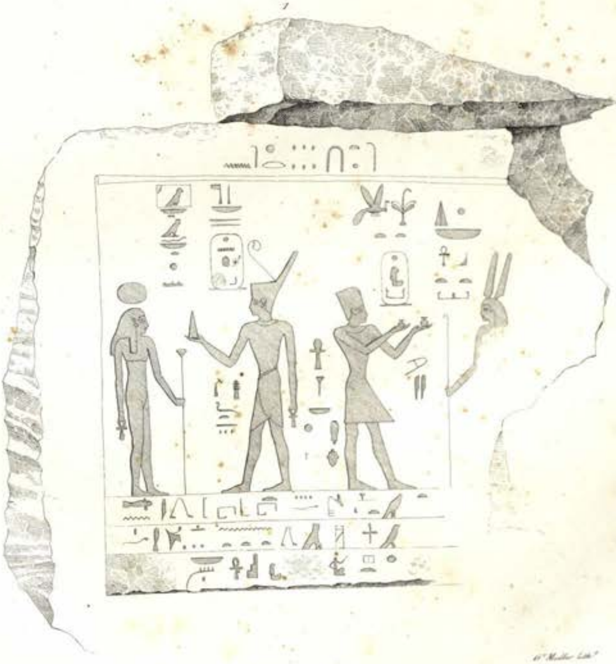
(Presqu'isle de Sinaï.)

Linant ad. nat. del.

TEL EL MASROUTA.

Gt Muller lith.

SARBOUT EL CADEM.



Léon de Laborde ad. nat. del.

Gt Muller lith.

OUADI MAGARA.

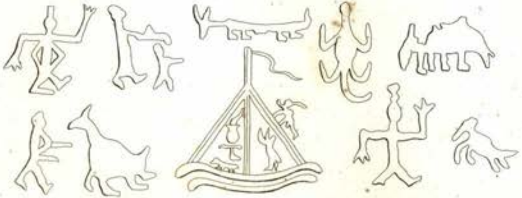
Léon de Laborde ad nat. del.

Lith. de Engelmann.

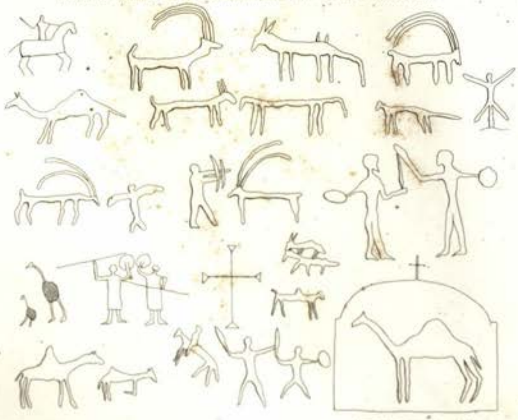
OUADI MOKATTEB

(Presqu'isle de Sinaï.)

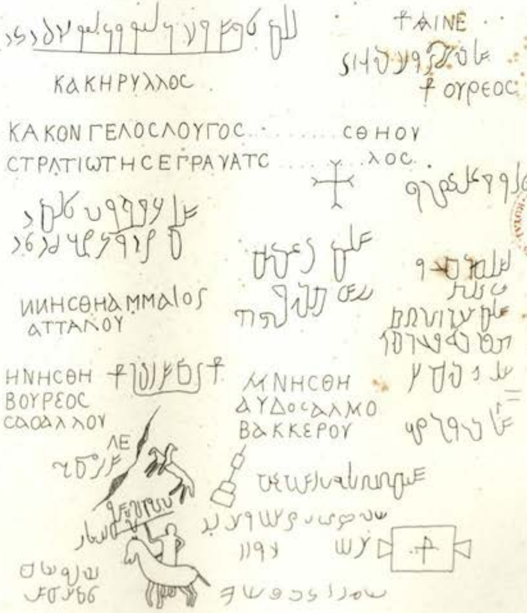
DESSINS RAPPORTÉS DU CONGO PAR LE CAP^ne TUCKEY



DESSINS MÊLÉS AUX INSCRIPTIONS DE OUADI MOKATTEB



Copiés et Gravés par Léon de Laborde.

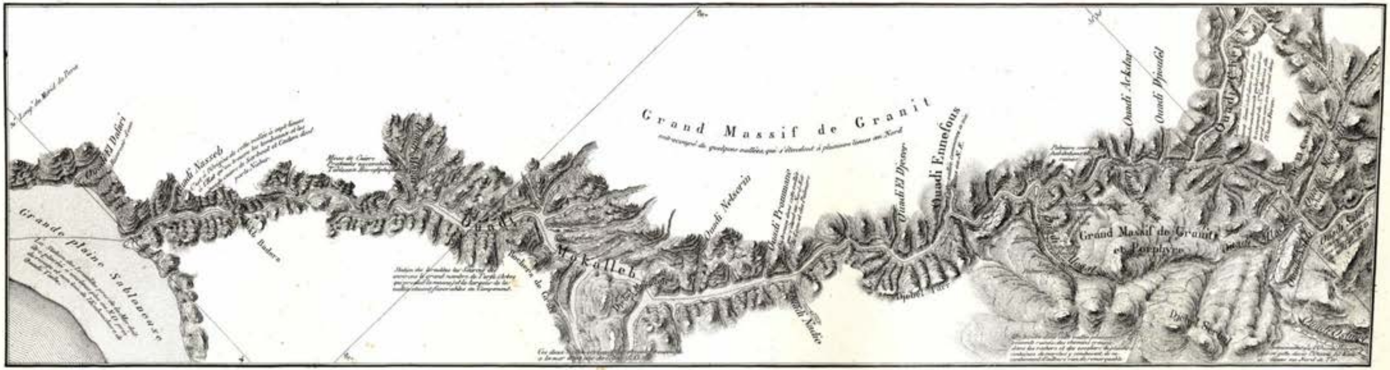


INSCRIPTIONS DE OUADI MOKATTEB

Copiés et Gravés par Léon de Laborde.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

RELEVÉ TOPOGRAPHIQUE DE OUADI FEIRAN ET DE SES AFFLUENS



Levé et dessiné par Léon de Laborde.

Échelle d'une heure au pas du Chameau.

Lith. par Brandenburg. Aïné.

VUE DES RUINES DE FEIRAN.

View of the ruins of Feiran.

Presqu'isle de Sinaï

SITE ET RUINES DE FEIRAN.

Seat and Ruins of Feiran.

(Presqu'isle de Sinai)

Relevé topographique de la vallée de Feiran.

(Presqu'île de Sinaï)

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann

VUE DE TOR PRISE DU SUD.

View of Tor taken from the South.

(Presqu'isle de Sinaï)

L. de La Borde ad nat. del.

Lith. de Engelmann

V. Adam Lith.

EL BOURG, COUVENT PRÈS DE TOR.

(Mer Rouge.)

L. de La Borde del. nat. del. — Lith. de Engelmann — Dercy Lith.

VUE DE RAS MOHAMMED PRISE DE L'OUEST.

View of Ras Mohammed taken from the West.

(Mer Rouge)

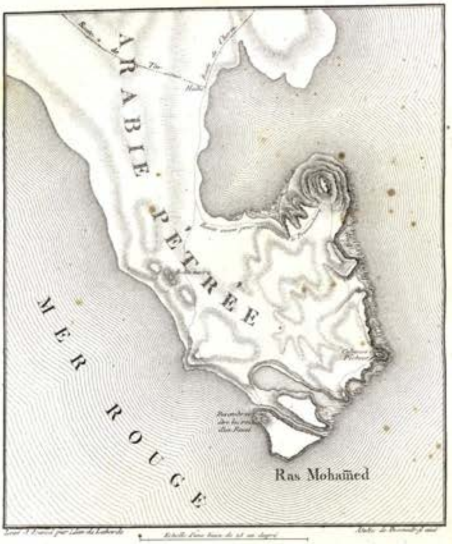
L. de La Borde del. nat. del. — Lith. de Engelmann — Dercy Lith.

VUE DE RAS MOHAMMED PRISE DE CHERM EL BIR.

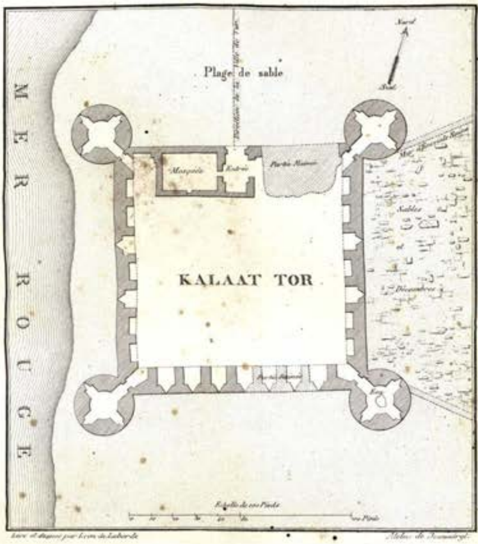
View of Ras Mohammed taken from Cherm el Bir.

(Mer Rouge.)

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

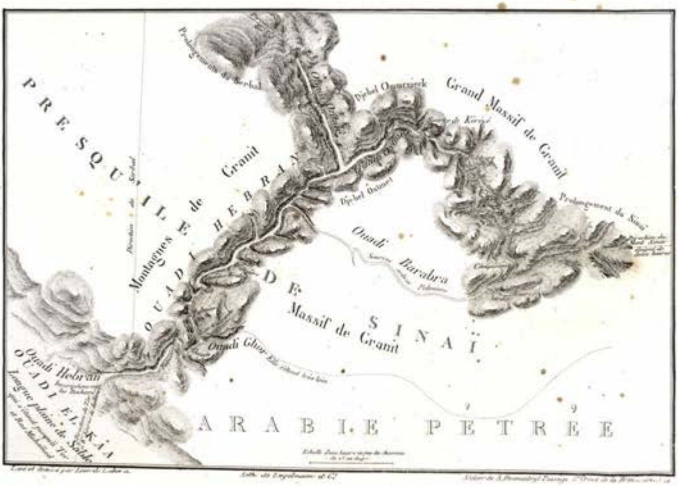


RAS MOHAMMED.



FORTERESSE DE TOR.

RELEVÉ TOPOGRAPHIQUE DE OUADI HEBRAN.



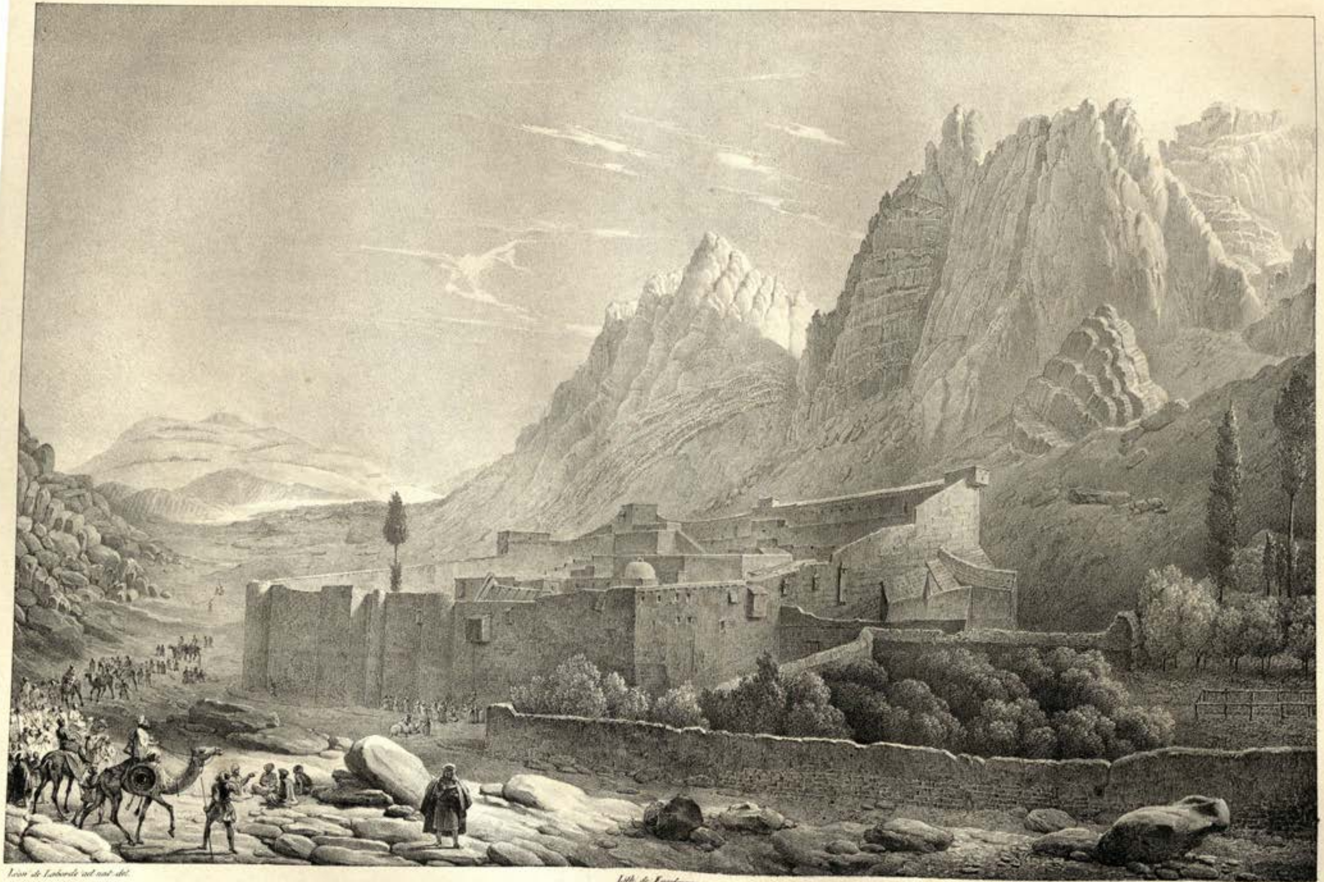
Pl.

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann. — Dercy lith.

COUVENT DE Ste. CATHERINE.

The Convent of St. Catherine.

(Mont Sinaï)



Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Fragonard lith.

VUE DU COUVENT DE S^T CATHERINE prise du Nord. (Mont Sinai)

VIEW OF THE CONVENT OF S^T CATHERINE, taken from the North. (Mount Sinai.)

Léon de Laborde ad nat. del. Lith. de Engelmann Villeneuve lith. fig. par V. Adam

VUE INTÉRIEURE DU COUVENT DE S^TE. CATHERINE:

View of the interior of the Convent of S^t. Catherine.

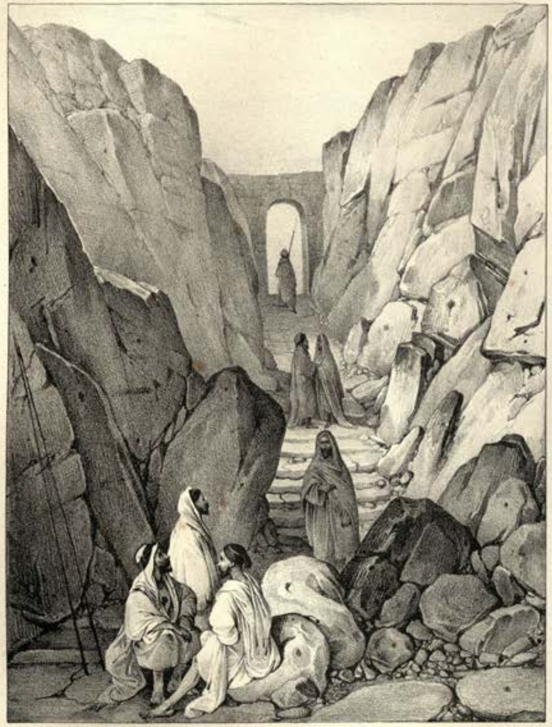
LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

GRANDE MOSAIQUE DE L'ÉGLISE DU COUVENT DE S^TE CATHERINE.

Great mosaic work in the church of the Convent of S^t. Catherine.

(Mont Sinaï.)

Léon de Laborde del. *Lith. de Engelmann* *Arnoult lith.*

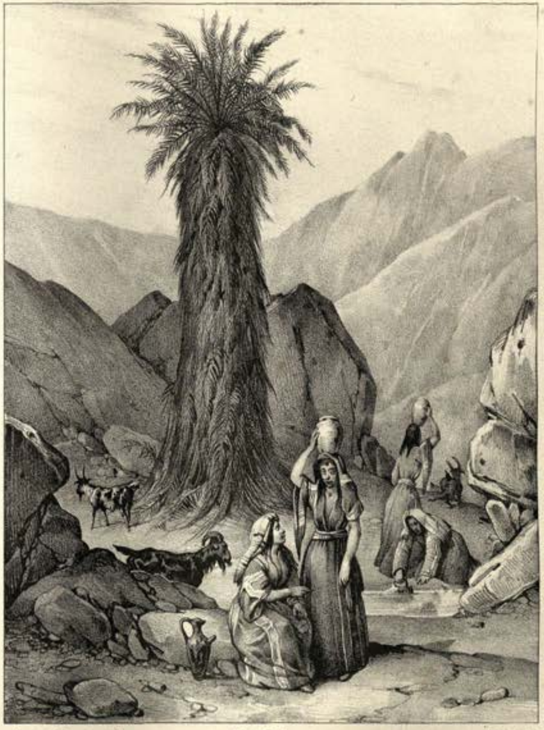


Léon de Laborde ad nat. del. Lith. de Engelmann V. Adam lith.

ESCALIER SUR LE MONT-HOREB.

A flight of steps on Mount Horeb.

(Sinaï)



Léon de Laborde ad nat. del. Lith. de Engelmann V. Adam lith.

PALMIER SAUVAGE.

A wild palm Tree.

(Sinaï)

Léon de Laborde del. Lith. de Engelmann. Hastein Lith.

VUE DU SOMET DU SINAÏ.
View of the summit of mount Sinaï.

Linant del. Lith. de Engelmann. Villeneuve lith.

VUE PRISE DANS OUADI ZACKAL.

Peninsule du Mont Sinaÿ.

Léon de Laborde del. | Lith. de Engelmann | Deroy lith.

VUE D'UNE VALLÉE PRÈS OUADI OUTIR.

View of a valey near Ouadi Outir.

(Presqu'île du Sinaï.)

Bellanger del.^t Lith. de Engelmann Achille Devéria lith.^r

ARABES TORAT BÉDOUINS DE LA PRESQU'ISLE DE SINAÏ.

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Sabatier lith.

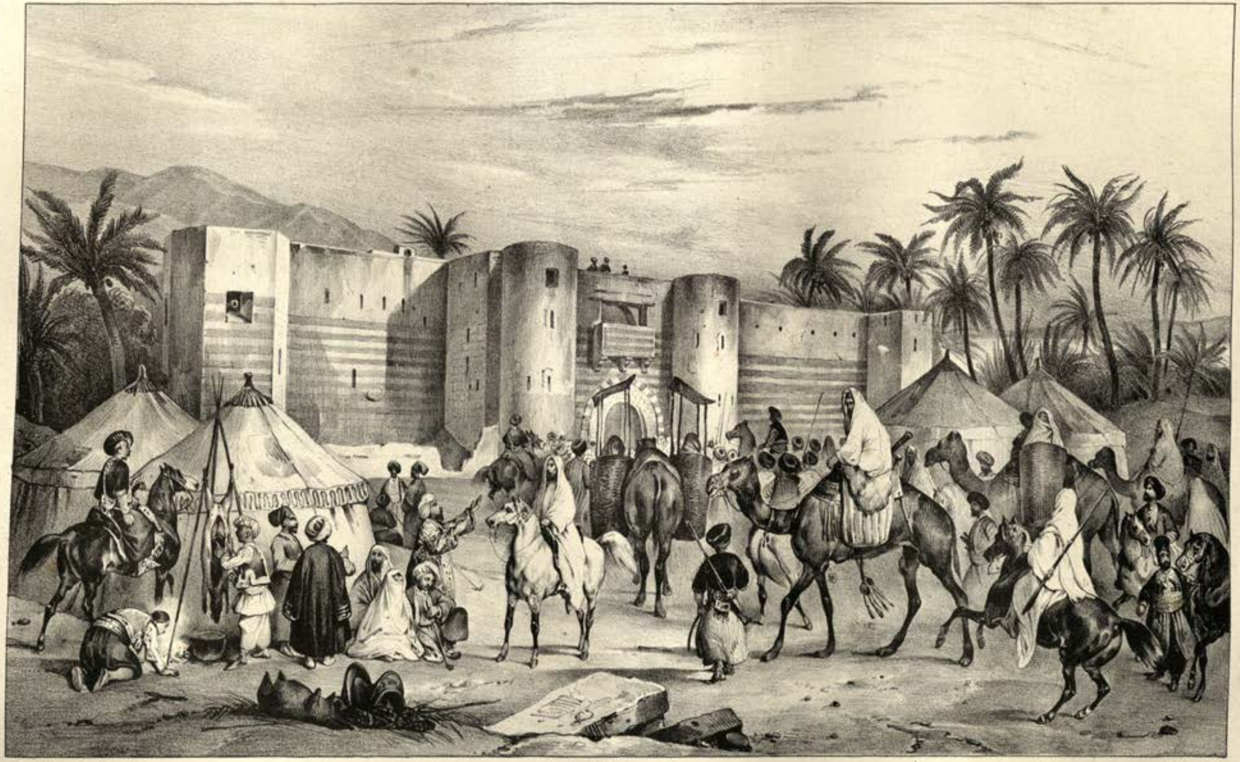
VUE DE L'ISLE DE GRAIE PRISE DE L'OUEST.
View of the isle of Graie taken from the West.
(Presqu'isle de Sinaï)

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Sabatier lith.

VUE DE L'ISLE DE GRAIE PRISE DE OUADI TABA
View of the isle of Graie taken from Ouadi Taba.
(Presqu'isle de Sinaï)

PLAN DE L'ISLE DE GRAIE.
(Mer Rouge)

Levé et Dessiné par Leon de Laborde. Lith. de Engelmann. Lith. par Desmadryl.



Léon de Laborde ad nat. del. *Imp. lit. de Engelmann à Paris.* *V. Adam lith.*

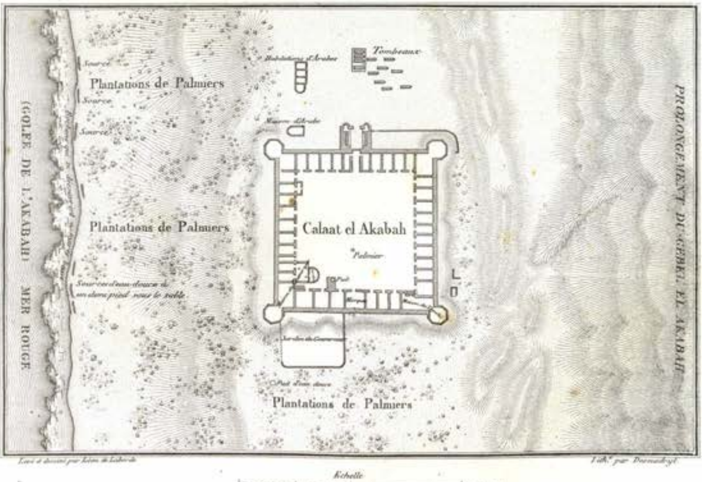
VUE DE LA FORTERESSE DE L'ACCABA.

View of the Fortress of Accaba.

VUE DE LA FORTERESSE DE L'AKABAH.

View of the fortress of Akabah.

(Mer Rouge)



PLAN DE LA FORTERESSE.

Léon de Laborde, ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Hostein Lith. Fig. V. Adam

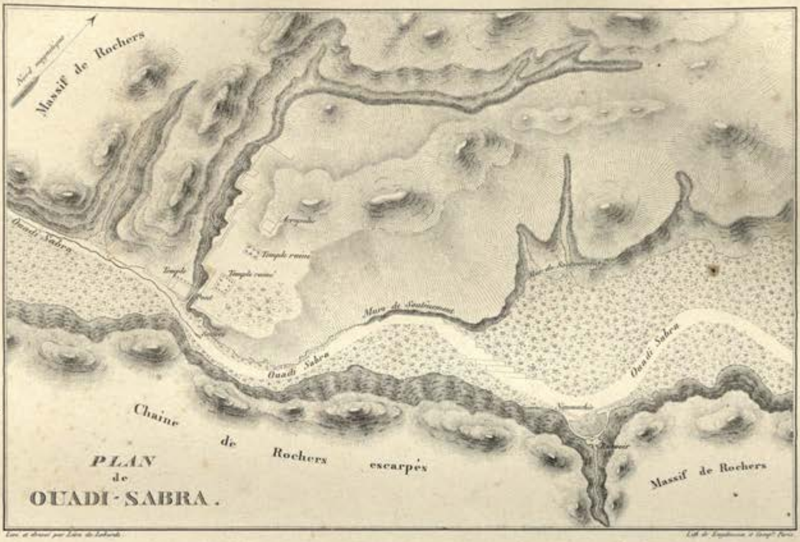
VUE PRISE DE LA COTE D'UNE LIEUE ET DEMIE A L'EST NORD EST DE L'ISLE DE GRAIE

View taken from the coast one league and a half east north east of the Isle of Graie.

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Hostein lith. Fig. V. Adam

VUE PRISE D'EL NAKB DE SIX LIEUES AU SUD DU MONT HOR.

View taken from El Nakb six leagues south of Mount Hor.



PLAN de OUADI-SABRA.

VUE DU TOMBEAU DU PROPHÈTE AARON.

(Mont Hor)

Lith. de Engelmann

NAUMACHIE DANS OUADI SABRA.

Naumachy at Ouadi Sabra.

Léon de Laborde ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Bichebois lith. fig. par V. Adam

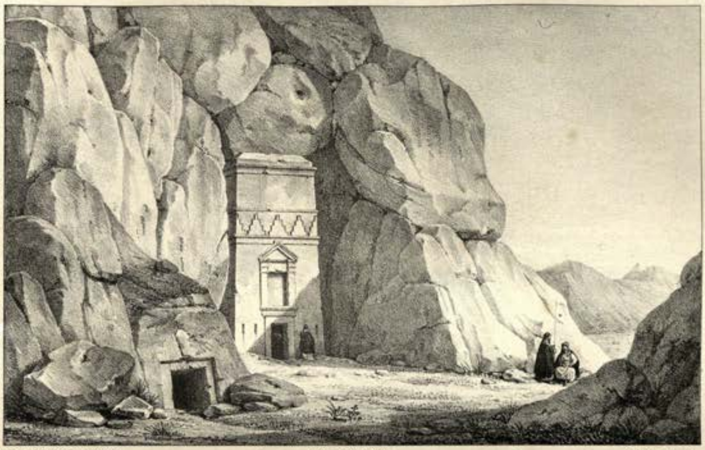
VUE DE DEUX TOMBEAUX DÉTACHÉS DU ROC.

View of two tombs detached from the roc.

Léon de Laborde ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Bichebois lith. fig. par V. Adam

VUE D'UNE COLONNE ISOLÉE DANS OUADI MOUSA.

View of a deserted column in the Ouadi Mousa.



Léon de Laborde ad nat del. Lith de Engelmann. Courtin lith.

TOMBEAU SITUÉ AU SUD DE LA VILLE.

Tomb situaded at the south end of the town.

(Petra.)

Léon de Laborde ad nat. Lith de Engelmann. Courtin lith.

TOMBEAU LAISSÉ INACHEVÉ.

Tomb Lest infinished.

(Petra)

Linant ad nat. del. — Lith. de Engelmann. — Courtois Lith. Fig. V. Adam.

RUINES D'UN TEMPLE.

The Ruins of a Temple.

(Petra.)

Library of the Bombay Branch of the Royal Asiatic Society

Léon de Laborde ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Chapuy lith. fig. par V. Adam

RUINES D'UN TEMPLE.

The ruins of a Temple.

Petra

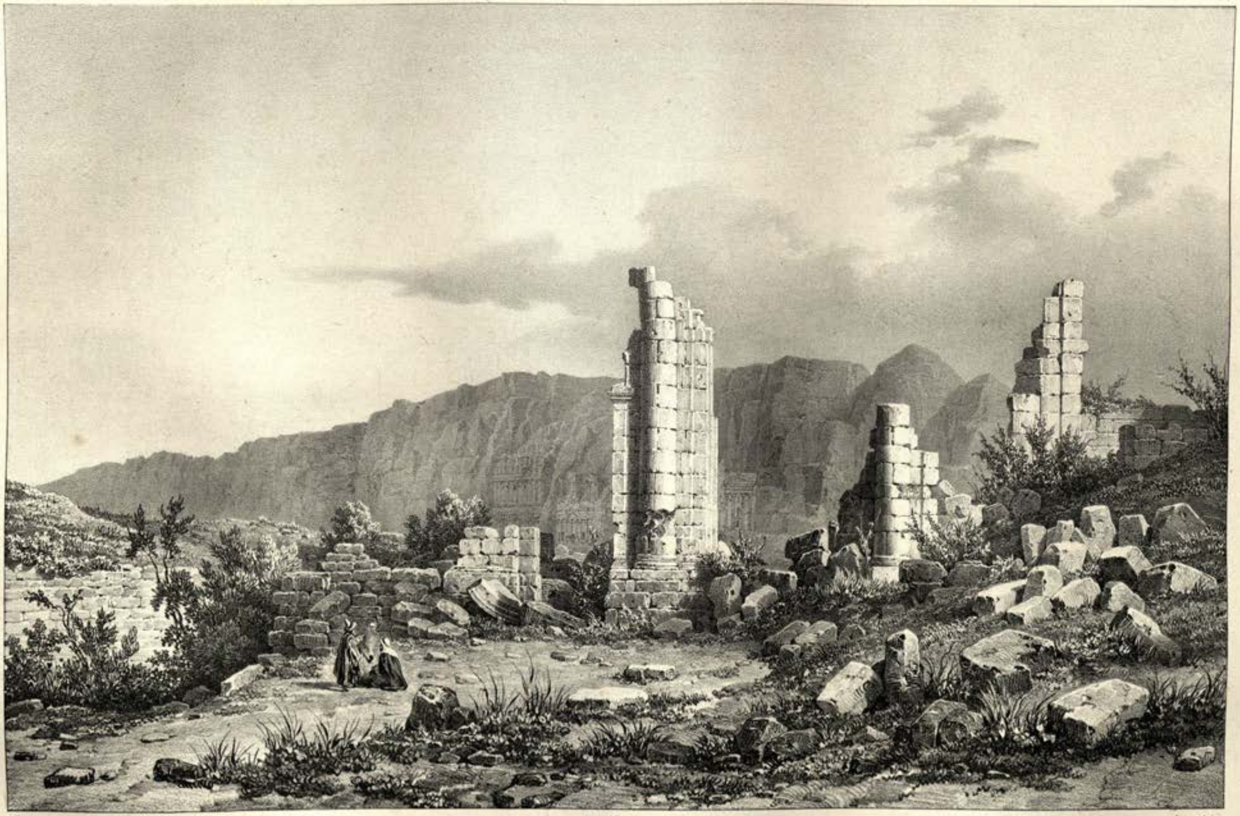
Pl. 1

Léon de Laborde ad nat. del.   Lith. de Engelmann.   Courtin Lith. Fig. par Adam

RUINES D'UN ARC DE TRIOMPHE

a Triumphal Arch in Ruins.

(Petra.)



Linant ad nat. del. *Lith. de Engelmann.* *Deroy lith.*

RUINES D'UN ARC DE TRIOMPHE.

a triumphal Arch in ruins.

(Petra.)

Linant ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Harnier lith.

TOMBES PYRAMIDALES.

Pyramidical Tombs.

(Petra.)

Linant ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Harnier lith.

VUE DU THÉATRE PRISE DU SUD-EST.

View of the theatre taken from the south-east.

(Petra.)

Léon de Laborde ad nat. del. | Derey lith.

VUE PRISE DU HAUT DU THÉÂTRE.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

Linant ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Deroy lith.

VUE D'UN TOMBEAU AVEC ESCALIER.

View of a tomb with a flight of stairs.

(Petra.)

Linant del.

Arnout Lith.

TOMBEAU AU SUD DE LA VILLE.

Petra.

Lith. de Engelmann

INTÉRIEUR D'UN TOMBEAU.

The interior of a Tomb.

(Petra.)

TOMBEAU A L'EXTRÊMITÉ NORD DE LA VILLE.

Tomb at the north extremity of the town.

(Pétra)

Léon de Laborde ad nat. del. *Imp. lith. de Engelmann à Paris* *Arnout lith. fig. par V. Adam*

VUE D'UN GRAND TOMBEAU APPELÉ EL DEIR.

View of a large tomb called el Deir.

[library stamp]

Lith. de Engelmann.

TOMBEAU AVEC UNE INSCRIPTION LATINE

Tomb with a latin inscription.

(Petra)

Léon de Laborde del. *Lith. de Engelmann.* *Chapuis lith.*

TOMBEAU AVEC UNE INSCRIPTION LATINE.

Petra.

Léon de Laborde del. *Lith. de Engelmann.* *Chapuis Lith.*

TOMBEAU AU SUD DE LA VILLE.

Petra.

Léon de Laborde ad nat. del. — Lith. de Engelmann — Chapuy lith.

TOMBEAU CORINTHIEN.

Corinthian Tomb.

(Petra)

Linant ad nat. del.   Lith. de Engelmann   Bères lith. fig par V. Adam

TOMBEAU SITUÉ EN FACE DU THÉATRE.

Tomb opposite the Theatre.

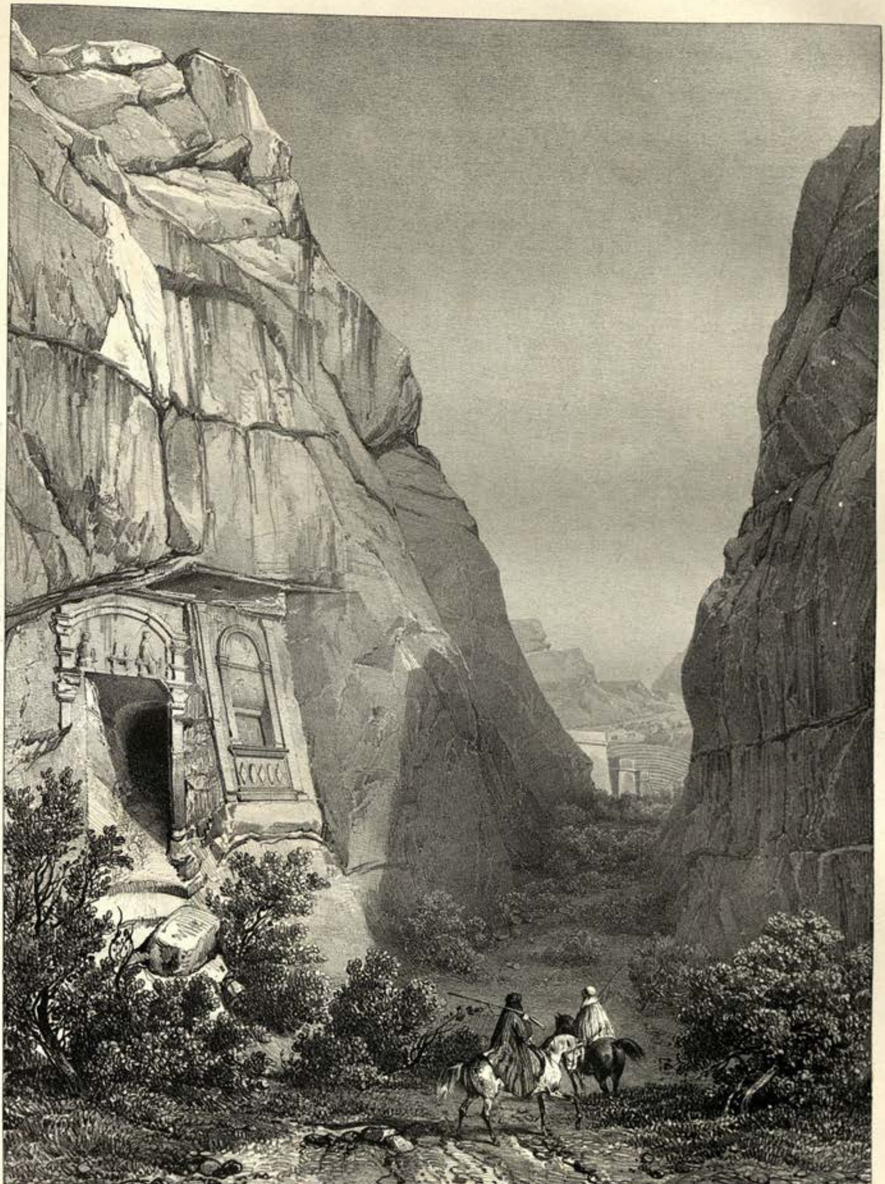
(Petra)

Linant ad nat. del. | Lith. de Engelmann | Sabatier lith.

ENTREE DU RAVIN.

Entrance of the Hollowroad.

(Petra)



L. de La Borde ad nat. del. Lith. de Engelmann Villeneuve lith.

TOMBEAU AVEC UNE INSCRIPTION GRECQUE.

Tomb with a Grecian inscription.

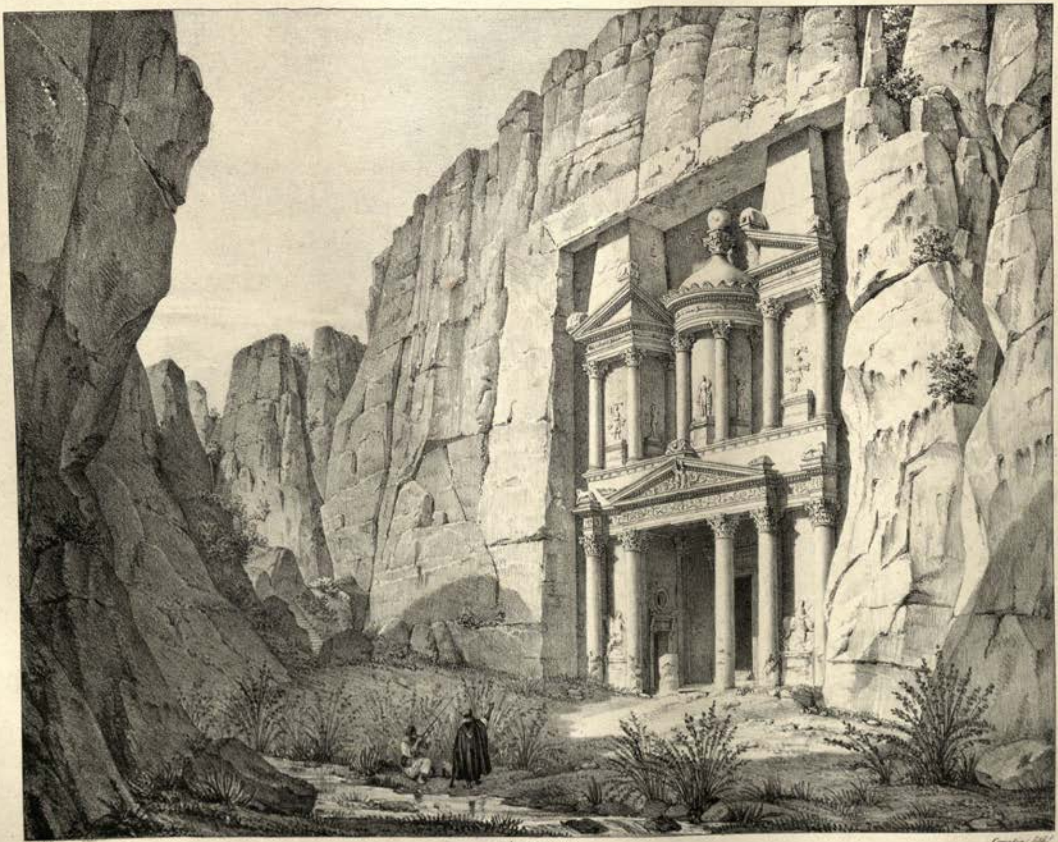
(Petra)

Léon de Laborde del.t Lith. de Engelmann Chapuy lith.

VUE PRISE SOUS LE PERISTYLE DU KHASNE.

View taken under the peristyle of the Khasne.

(Petra.)



Linant del.t Lith. de Engelmann. Courtin lith.

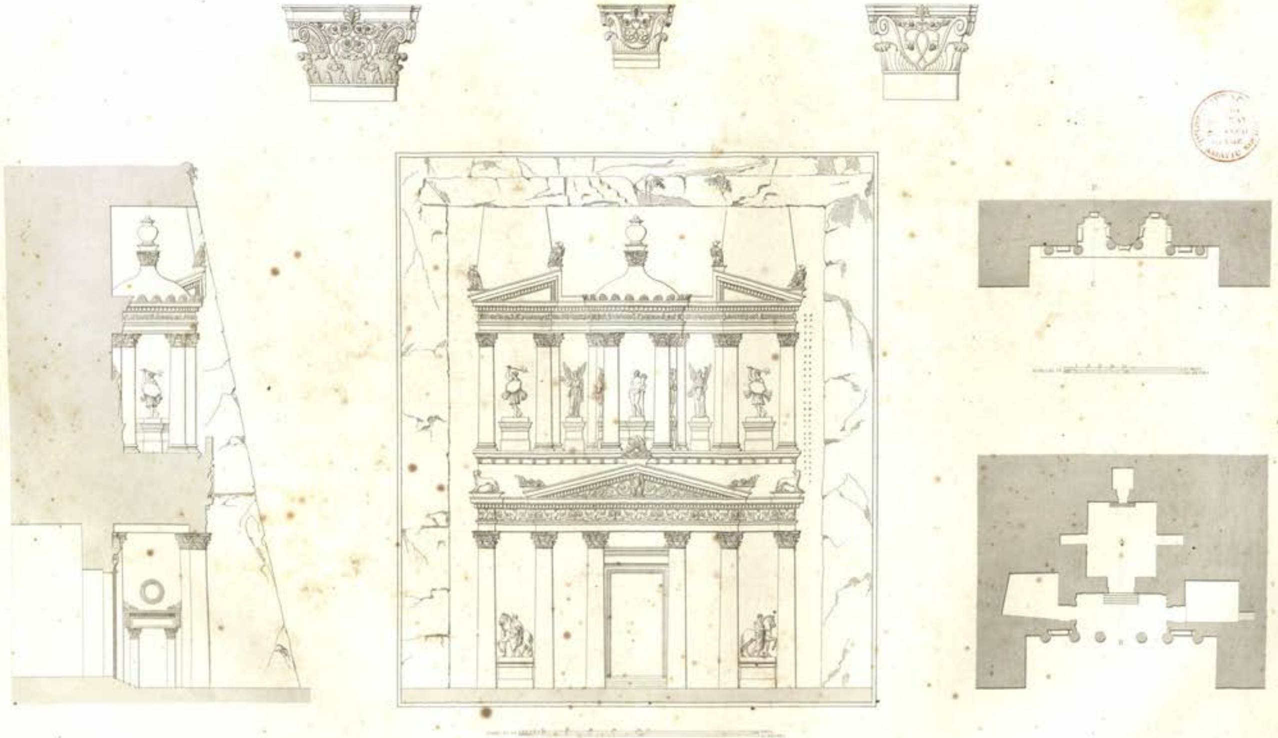
VUE DU KHASNE PRISE DU SUD-EST.
South-east view of the Khasne.
(Petra)

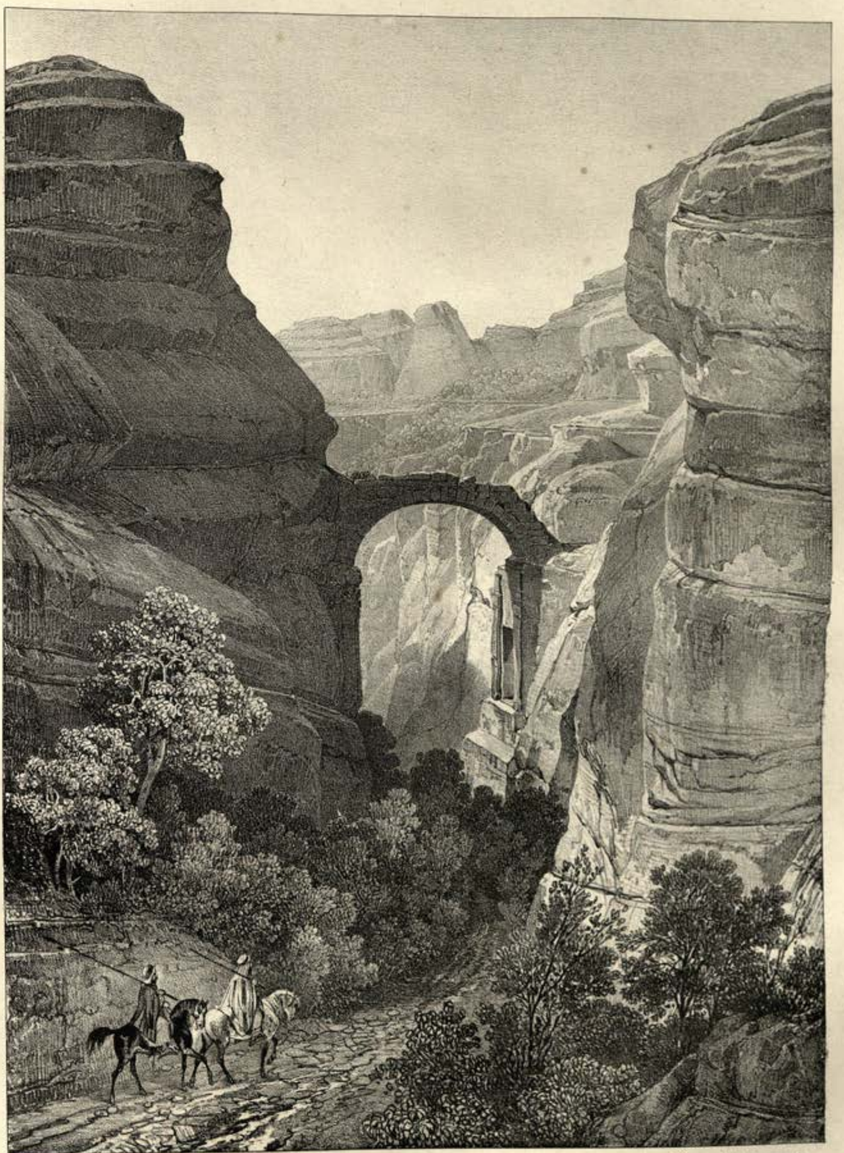
Léon de Laborde ad nat. del.   Lith. de Engelmann

VUE DU KHASNÉ,

dans son état actuel

RESTAURATION DU KHAZNÉ PETRA





Léon de Laborde ad nat. del. *Lith. de Engelmann.* *Villeneuve Lith. Fig. par Adam.*

ARC DE TRIOMPHE.

Triumphal Arch.

(Petra)

VUE GÉNÉRALE PRISE DU NORD-EST.

A general view from the North-est.

(Petra)

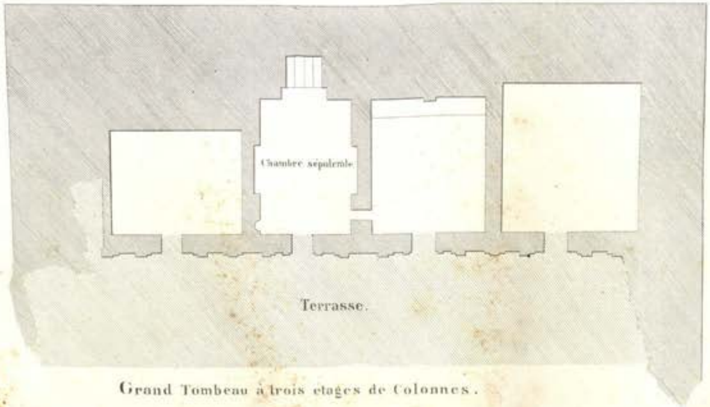
Linant del.	Lith. de Engelmann.	Bichebois lith.

VUE GÉNÉRALE PRISE DU NORD OUEST.

A general view from the north west.

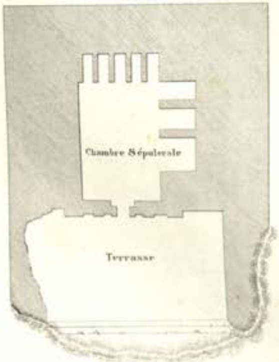
(Petra.)

MONUMENS DE PÉTRA.

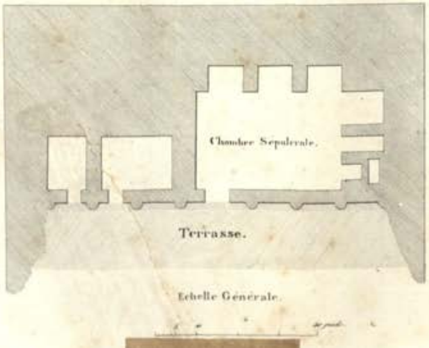


Grand Tombeau à trois étages de Colonnes.

Tombeau avec une inscription latine.

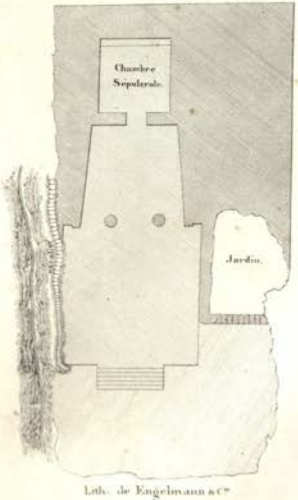


Tombeau Corinthien.



Echelle Générale.

Tombeau à escalier.



Levés et dessinés par Léon de Laborde

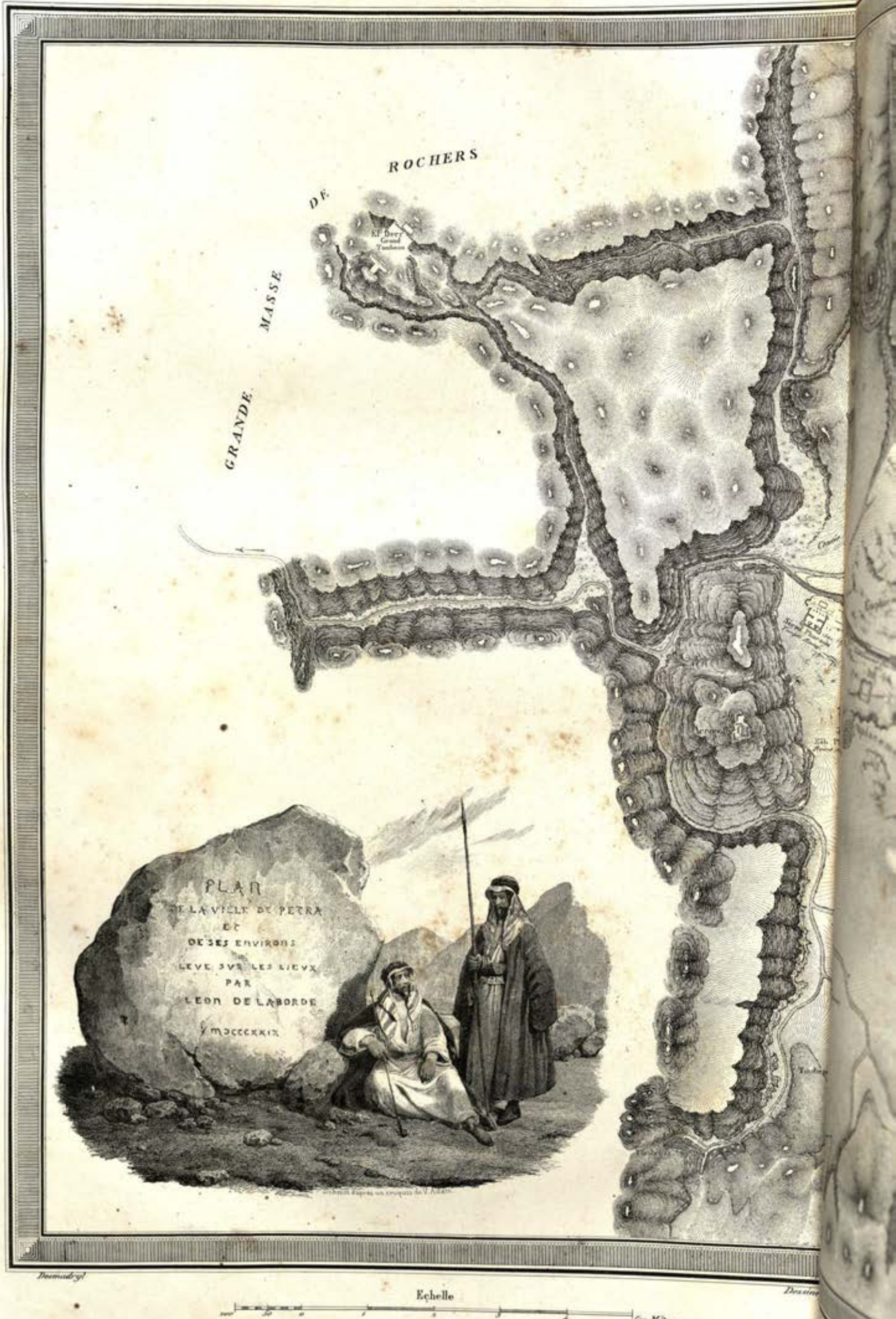
Lith. de Engelmann & Cie

Dessiné par Léon de Laborde.

Lit. de Engelmann

Echelle

100 50 0 100 200 Toises


GRANDE MASSE DE ROCHERS
El Deir
Grand Tombeau
PLAN
DE LA VILLE DE PETRA
ET
DE SES ENVIRONS
LEVÉ SUR LES LIEUX
PAR
LEON DE LABORDE
MDCCCXXIX
Echelle
500 Mètres

Dessiné d'après nat. par Mad.me B. — Lith. de Engelmann — Lithographié par

ARABE DU DÉSERT.

(Portrait de L'auteur dans son Costume de Voyage.)

Rapportées par Léon de Laborde.

Lith. de Engelmann.

ARMES ET USTENSILES DES ARABES DU DESERT.

Arabie Pétrée.

Rapporté et offert au Musée par Léon de Laborde

Lith. de Engelmann

Lith. par J. C. Werner

1/2 de la grandeur naturelle

[illegible]

Presqu'isle du Sinai.

P. Duméril del.

Fig. 1 LEOBORDEA LOTOIDEA

Fig. 2 MOLUCELLA MICROPHYLLA

Fig. 3 MATHIOLA LINEARIS

Fig. 4 BUPHTHALMUM ARABICUM

Fig. 5 TRIGONELLA ARABICA

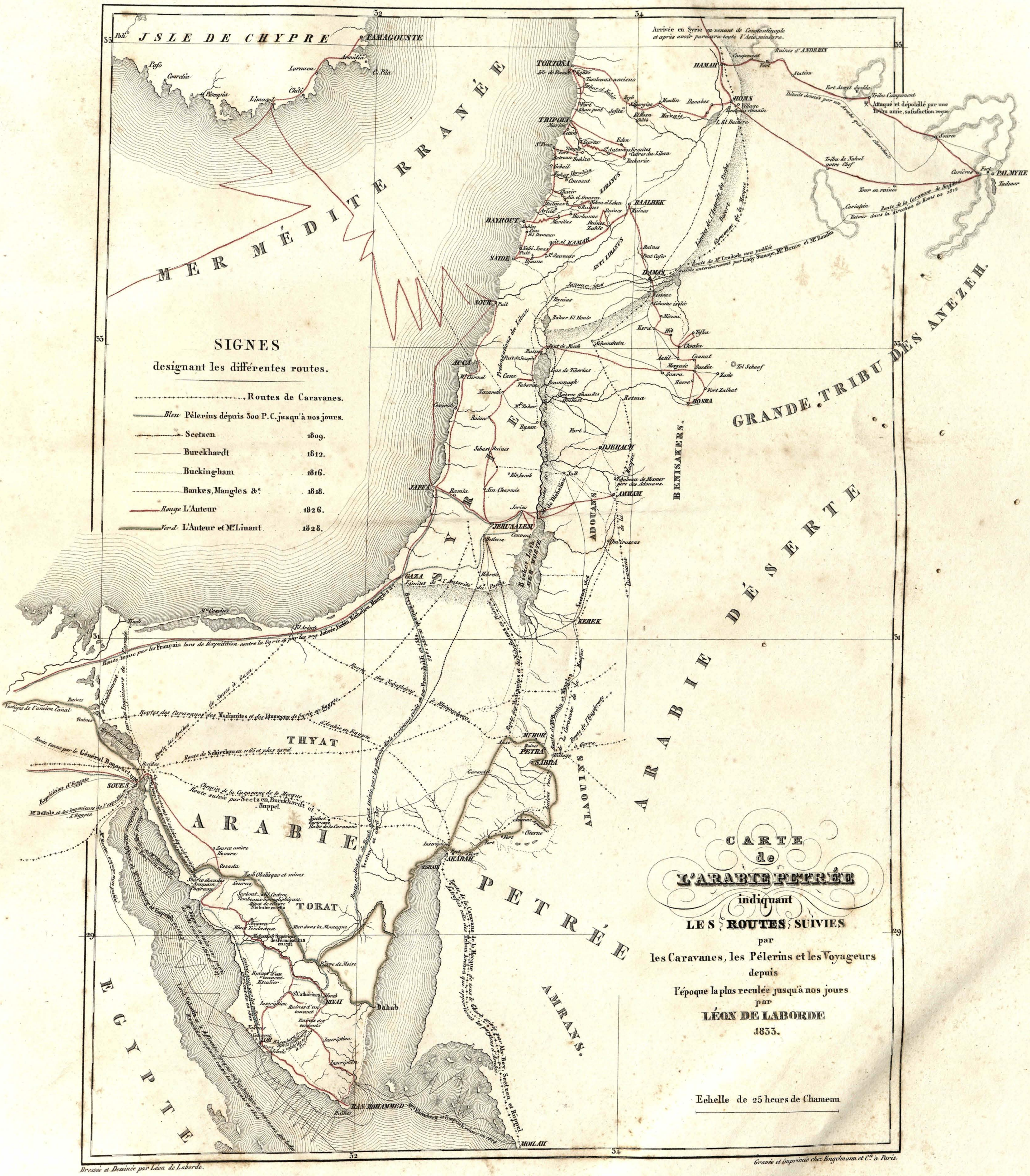
Fig. 6 HYPECOUM DIMIDIATUM

COQUILLES DE LA MER ROUGE.

Schells from the Red-Sea.

CARTE ITINÉRAIRE DE SUEZ A L'AKABAH,
Levée et dressée par Léon de Laborde.

Imp. lith. de Engelmann et Cie à Paris.

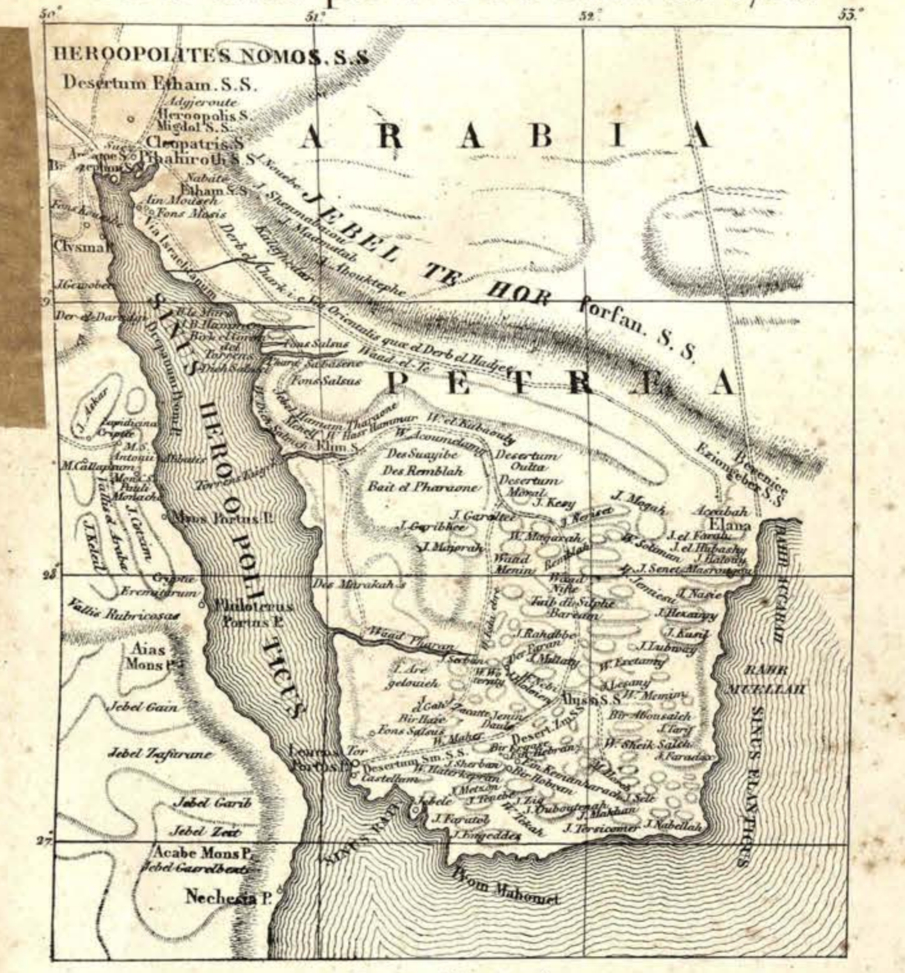


Dressée et Dessinée par Léon de Laborde.

Gravée et imprimée chez Engelmann et Cie. à Paris.

RÉDUCTION À LA MEME ÉCHELLE DES MEILLEURES CARTES DE L'ARABIE PÉTRÉE PUBLIÉES DEPUIS UN SIECLE,

Carte levée par **POCOCKE** en 1730.



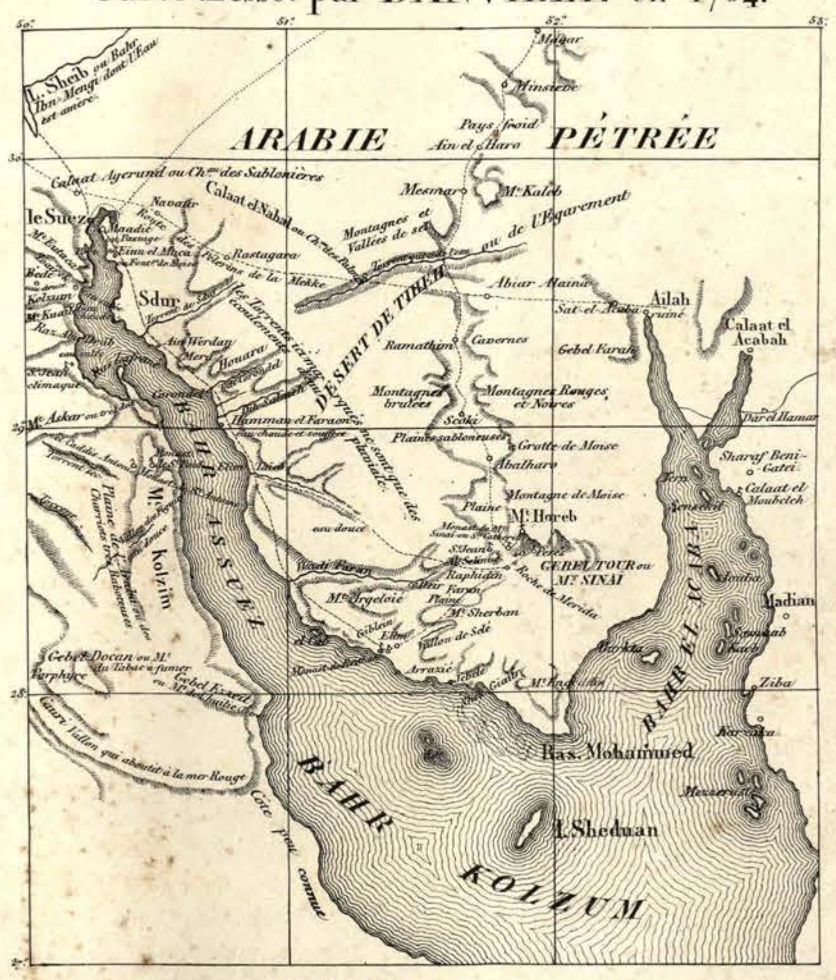
Même Échelle que l'Original.

Carte levée par **NIEBUHR** en 1763.

Échelle de la Carte originale.

un demi degré.

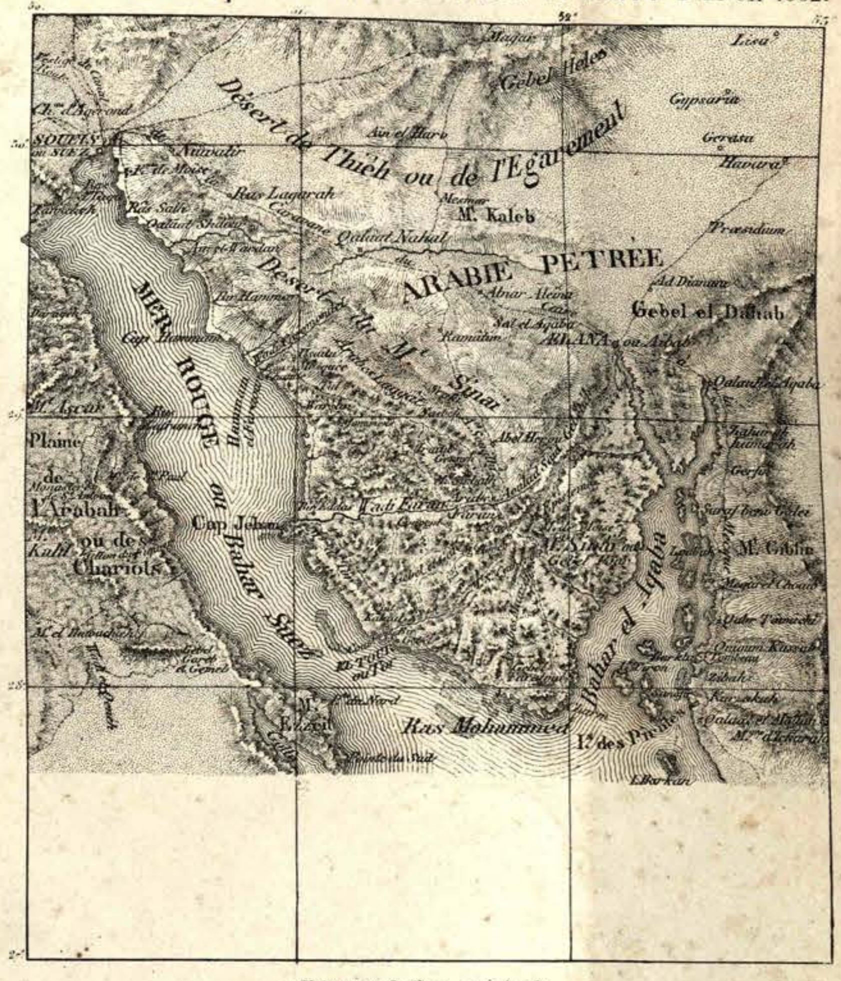
Carte dressée par **DANVILLE** en 1764.



Échelle de la Carte originale.

un degré.

Carte dressée par la **COMMISSION D'ÉGYPTE** en 1802.



Échelle de la Carte originale.

un degré.

Carte levée par **BURCKHARDT** en 1816.

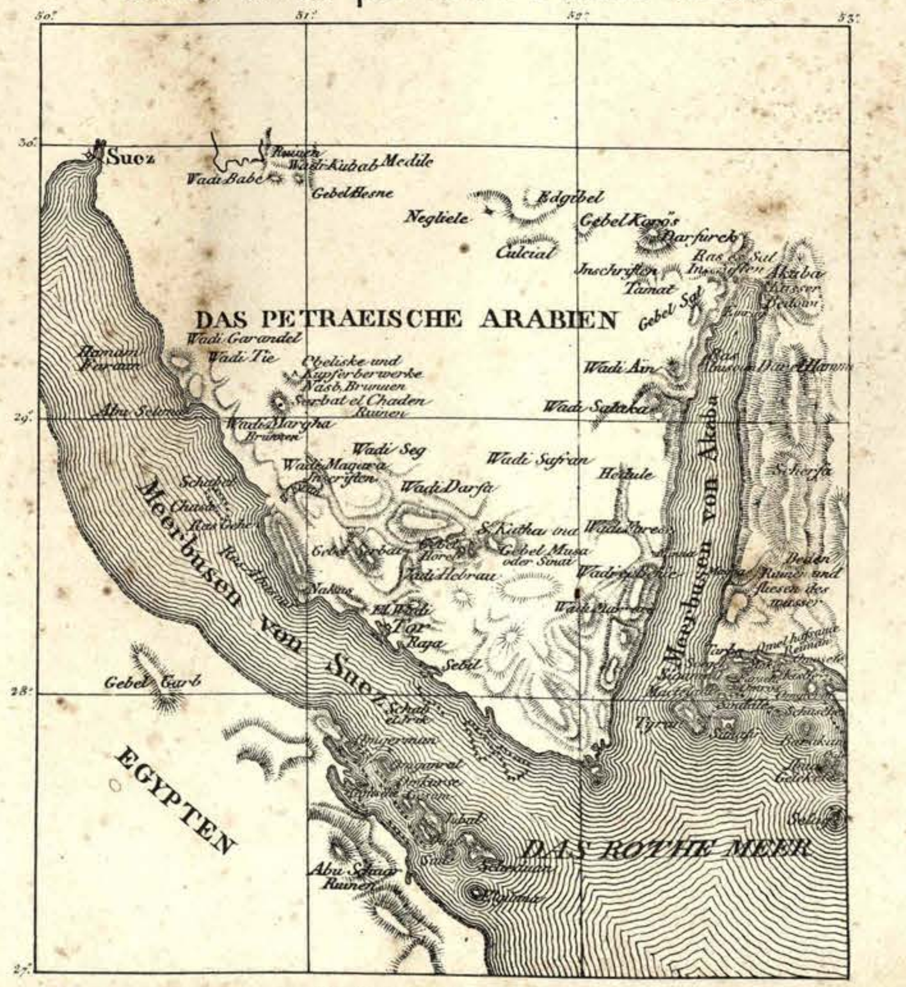
Même Échelle que l'Original.

Carte levée par **EHRENBERG** en 1824.

Échelle de la Carte originale.

un degré.

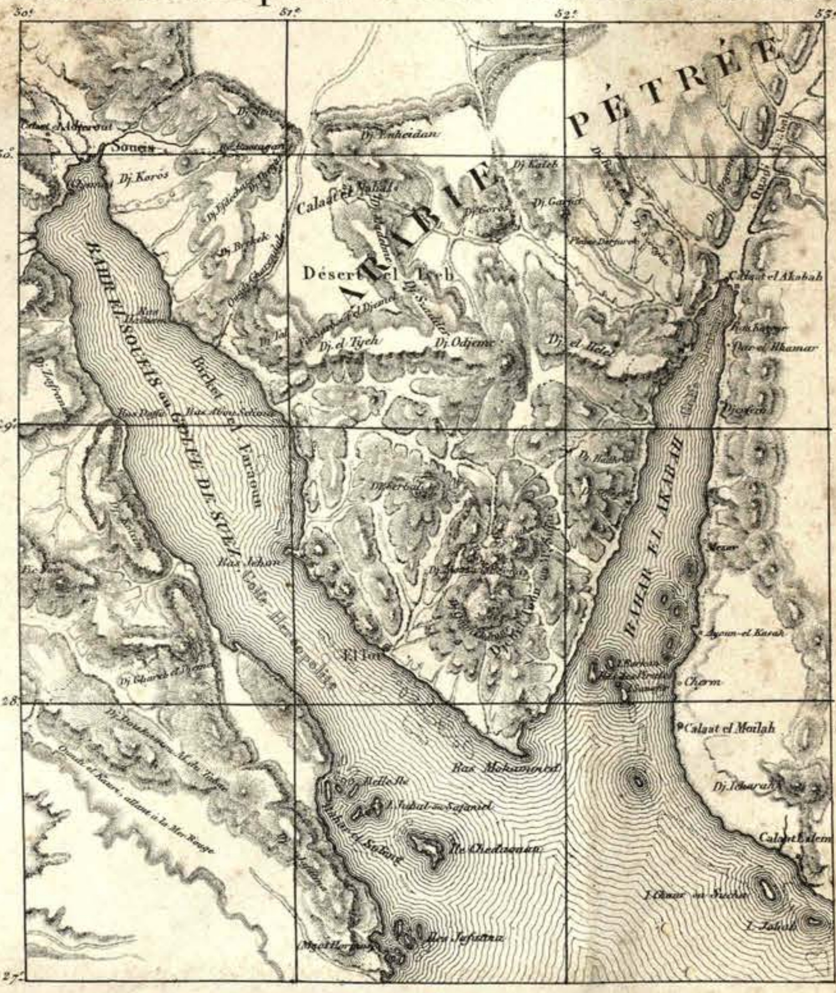
Carte levée par **RÜPPELL** en 1826.



Échelle de la Carte originale.

un degré.

Carte dressée par le **COL.EL LAPIE** en 1828.



Échelle de la Carte originale.

un degré.

Carte
DE
L'ARABIE PÉTRÉE
Levée et Dressée
PAR
LÉON DE LABORDE,
en 1828.
Rectifiée sur les Observations astronomiques et les Cartes
de Niebuhr, Larochette, la Commission d'Egypte, Sir Home, Popham,
Valentia, Burckhardt, Erhenberg et Rüppel.
et gravée par COLLIN, pour accompagner
le voyage de l'Arabie Petrée.
1834.
Giard, Editeur des Ouvrages de l'Auteur, rue Pavée S.t André des Arcs, N.o 5.
Paris.
ARABIE PETRÉE
DÉSERT EL TIEH OU DE LEGAREMENT
GOLFE HEROOPOLITE
GOLFE ELANITIQUE
MER ROUGE
ÉCHELLES
Tiran
Sanafir
Barakan

00085121

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019